



HAL
open science

Une jeunesse en quête d'autonomie : les pirates de l'edelweiss. Retour sur une révolte sans armes contre le nazisme

Carmen Grabuschnig

► **To cite this version:**

Carmen Grabuschnig. Une jeunesse en quête d'autonomie : les pirates de l'edelweiss. Retour sur une révolte sans armes contre le nazisme. Science politique. Université Paris sciences et lettres, 2021. Français. NNT : 2021UPSLP034 . tel-03632923

HAL Id: tel-03632923

<https://theses.hal.science/tel-03632923>

Submitted on 6 Apr 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



THÈSE DE DOCTORAT
DE L'UNIVERSITÉ PSL

Préparée à l'École Pratique des Hautes Études

**Une jeunesse en quête d'autonomie : les pirates de
l'edelweiss.
Retour sur une révolte sans armes contre le nazisme**

Soutenue par

Carmen Grabuschnig

Le 29 mars 2021

École doctorale n° 472

**École doctorale de l'École
Pratique des Hautes Études**

Spécialité

04 Sciences politiques

Composition du jury :

Patrick Farges Professeur des universités Université de Paris	<i>Président du jury</i>
Martine Benoit Professeure des universités Université de Lille	<i>Rapporteuse</i>
Sophie Nordmann Professeure agrégée, hdr École Pratique des Hautes Études	<i>Examinatrice</i>
Jacques Sémelin Directeur de recherche émérite Sciences Po/ CNRS	<i>Examineur</i>
Paul Zawadzki Maître de conférence, hdr Université Paris 1	<i>Directeur de thèse</i>



À mes parents

Remerciements

Ce travail n'aurait pas été possible sans le soutien important, tant moral et intellectuel que financier, de plusieurs personnes dont je ne pourrais mentionner la totalité ici.

Tout d'abord, j'aimerais remercier mon directeur de thèse, Paul Zawadzki, maître de conférences à Paris I, pour m'avoir accompagné tout au long de ce parcours. Je suis ravie d'avoir pu travailler avec lui qui, tout en étant d'une aide inestimable en termes scientifiques, m'a toujours aussi laissé la liberté de trouver mon propre chemin.

Madame Sophie Nordmann, professeure agrégée à l'École Pratique des Hautes Études, m'a fait l'honneur d'être membre du comité de suivi de thèse dès la troisième année. Je la remercie pour le temps qu'elle a consacré à ces rendez-vous annuels. Ses remarques ont été fort utiles et ses encouragements souvent nécessaires. Je la remercie également d'avoir accepté de siéger dans le jury de soutenance.

Je tiens à exprimer ma gratitude à Madame Martine Benoit, professeure des universités à l'Université de Lille, et Monsieur Patrick Farges, professeur des universités à l'Université Paris VII, d'avoir accepté d'être rapporteurs de cette thèse. Enfin je tiens à exprimer mes remerciements à Monsieur Jacques Sémelin, directeur de recherche émérite, d'avoir assisté à mon dernier comité de suivi de thèse mais surtout de m'avoir fait l'honneur de siéger dans le jury de soutenance.

Je tiens également à remercier Martin Rütger, collaborateur scientifique au Centre de documentation sur le national-socialisme à Cologne. Non seulement les entretiens réalisés par lui dans le cadre du projet « Erlebte Geschichte » m'ont grandement servi pour ma recherche empirique, la discussion que nous avons pu avoir lors d'une rencontre à Cologne m'a fourni des informations précieuses et a ainsi profondément enrichi ma réflexion. Plus généralement, je souhaite remercier le Centre de documentation sur le national-socialisme à Cologne et son personnel fort aimable qui m'a apporté son soutien lors de mes recherches sur place.

De même, il m'est impossible d'oublier l'aide apportée par tout le personnel des Archives nationales à Berlin Lichterfelde. Il a toujours su répondre avec calme et patience aux questions dont je l'accablais parfois.

Enfin ce travail n'aurait pas été possible sans mes nombreux relecteurs. Plus d'une fois nous avons passé des soirées entières à discuter des règles peu connues de la grammaire française, à analyser des expressions et à débattre de la meilleure traduction. Grand merci à Marie Etchegaray, Fabien Muszynski et Amaury Clausier. Ma gratitude va tout particulièrement à Aurélien Hubert, qui s'est non seulement chargé de la relecture finale de mon travail, mais qui m'a toujours prêté une oreille attentive. Ce fut souvent grâce à ces échanges que j'ai pu donner forme à mes réflexions. Pour ses conseils et son aide avec la mise en forme de ce travail, je tiens également à remercier Klaus Schneider.

Étant donné que cette thèse a été écrite sans financement, il me reste à remercier tous ceux qui par leur soutien financier ont permis que ce travail ait pu être mené à son terme. Tout d'abord, je tiens à remercier la péniche Antipode qui était mon employeur pendant les trois premières années de ma thèse, et plus spécialement Sébastien Martineau qui m'a toujours soutenu dans la réalisation de mes projets.

Deux séjours de recherche, le premier à Berlin en 2015, le deuxième à Cologne en 2016 n'auraient pas été possibles sans des aides ponctuelles. C'est pourquoi je tiens à remercier l'Office franco-allemand pour la Jeunesse d'avoir placé leur confiance en moi en m'accordant une bourse de mobilité. De même, je souhaite remercier Ralf Peschke sans qui je n'aurais pas disposé de logement lors de mes séjours en Allemagne.

Pour les trois dernières années de ma thèse, Natascha Sereinig a mis son appartement à ma disposition, me soulageant ainsi d'une charge financière importante. Pour cela, pour sa compréhension et sa patience, je la remercie infiniment.

Trude Sereinig et bien sûr mes parents, Roswitha Reiter et Wolfgang Grabuschnig, m'ont également soutenu par des aides ponctuelles. Si cette aide matérielle était précieuse, leur soutien moral l'était davantage. Je remercie mes parents pour la confiance absolue qu'ils ont placée dans mes capacités ; confiance sans laquelle je n'aurais jamais tenté de réaliser mes rêves.

Enfin je tiens à remercier Erich Fromm dont les écrits et l'engagement profondément humaniste sont, pour moi, d'une inspiration continue.

I. Table de matière

I. Table de matière	3
II. Introduction	5
1. Aux origines d'un questionnaire	6
2. L'état de la recherche sur les pirates de l'edelweiss.....	7
3. L'énigme des pirates de l'edelweiss	15
4. Jeunesse et individualisme	17
5. L'individualisme, un processus ambigu.....	19
6. Le totalitarisme, une réponse à l'individualisme moderne ?	22
7. Sociabilité et communalisation.....	25
8. Indépendance et autonomie.....	28
9. Sources	30
III. Les pirates de l'edelweiss et la jeunesse hitlérienne : deux types de sociabilité pour répondre aux défis de la modernité ?	32
1. Mode d'organisation.....	34
a. La jeunesse hitlérienne ou le projet d'une jeunesse unie et unifiée.....	34
b. Conséquences en cas de non-adhésion à la jeunesse hitlérienne	44
c. Le système hiérarchique de la jeunesse hitlérienne	48
d. Absence de structures et spontanéité	55
e. Un mode de prise de décision démocratique ?.....	59
2. Amitié et camaraderie	65
a. Solidarité et distraction.....	68
b. Camaraderie et instrumentalisation	72
c. Relations verticales et relations horizontales.....	76
d. Complicité face à l'exclusion.....	80
3. Rapports entre les sexes.....	85
a. Corps et sexualité sous le Troisième Reich.....	86
b. La mixité des pirates de l'edelweiss vue par les autorités nationales-socialistes.....	95
c. Enthousiasme pour la mixité et minimisation de son aspect sexuel	98
d. Groupes à prédominance masculine	105
e. Un cadre pour faire des premières expériences amoureuses et sexuelles.....	108
IV. Entre désirs individuels et valeurs collectives : les activités pratiquées	116
1. Le choix des activités	116
a. Le primat de l'éducation physique.....	116
b. La militarisation croissante du service dans la jeunesse hitlérienne.....	122

c.	Le service dans la jeunesse hitlérienne au centre de la critique	127
d.	Quelques éléments de différenciation.....	136
e.	Le cas spécial des unités spécialisées	138
2.	La randonnée	144
a.	La randonnée, une pratique héritée du <i>mouvement de jeunesse allemand</i>	145
b.	La fuite devant un quotidien pénible	149
c.	Aventurisme, romantisme et liberté.....	153
d.	Valorisation du moment présent.....	159
e.	La dimension collective de la randonnée chez les pirates de l'edelweiss.....	166
3.	Musique et style vestimentaire	170
a.	Signe de reconnaissance	171
b.	Caractéristique de différenciation	180
c.	La réaction excessive des autorités-nationales-socialistes	185
d.	Les pirates de l'edelweiss face à la politisation de leurs symboles.....	190
e.	Les chansons : moyen d'autoglorification et expression contestataire	196
V.	L'individualisme face à la répression	203
1.	Solidarisation face aux tentatives de contrôle total.....	204
a.	L'intensification de la surveillance pendant les années de guerre	204
b.	Les patrouilles de la jeunesse hitlérienne.....	211
c.	La confrontation physique, une légitime réponse à la surveillance	214
d.	La cohésion du groupe renforcée	217
2.	Politisation face à la répression.....	223
a.	Conflits au travail.....	224
b.	Réactions face à la répression.....	227
c.	Comportement face à la souffrance d'autrui	232
d.	Une opposition qui s'élargit.....	239
VI.	Conclusion	248
VII.	Sources	263
VIII.	Bibliographie	265
IX.	Annexe	276

II. Introduction

Alors que le service dans la jeunesse hitlérienne¹ devint, en 1939, une obligation pour chaque fille et garçon allemand âgés entre 10 et 18 ans, plusieurs milliers d'adolescents refusèrent l'adhésion à l'organisation de jeunesse de l'État, préférant une sociabilité alternative : celle des pirates de l'edelweiss.

Réunis sous ce nom dans les rapports des autorités nazies, les pirates de l'edelweiss sont composés d'une multitude de petits groupes d'adolescents, n'excédant pas pour la plupart la taille d'un cercle d'amis. Présents dans quasiment toutes les villes de la Rhénanie-du-nord-Westphalie et comptant plusieurs milliers de membres, ces pirates, du fait de leur non-conformisme vis-à-vis du régime nazi, ont très vite fait l'objet d'une vive attention de la part des autorités chargées de garantir « l'ordre et la sécurité » à l'intérieur du Reich.

Issus en grande partie des mêmes quartiers ou affectés dans les mêmes usines, ils se voyaient le soir au parc, à l'entrée des bunkers ou tout simplement au « coin de la rue ». Ils partageaient leurs expériences, amenaient des instruments, chantaient ensemble et vivaient leur amour pour la nature en partant en randonnée dès que le quotidien le leur permettait. En outre, ils cultivaient un style propre (cheveux longs, pantalons en cuir, chemises à carreaux, emblèmes etc.) qui les rendait reconnaissables entre eux, tout en les différenciant des membres de la jeunesse hitlérienne. N'étant plus soumis à la règle de la séparation stricte entre filles et garçons qui régnait dans la jeunesse hitlérienne, leur nouvelle sociabilité donnait également lieu à des rencontres amicales, amoureuses et sexuelles entre les deux sexes.

L'augmentation de ces « cliques » et « bandes sauvages » - selon l'expression des nazis - avec la guerre a conduit plusieurs services de la sécurité d'État ainsi que de la justice à s'occuper de la question et à combattre ce qui semblait constituer la preuve d'une défaillance de leur système de socialisation totale. Empêchés de plus en plus souvent dans l'exécution d'actes quotidiens, comme le simple fait de faire une randonnée ou

1 En français la « Hitlerjugend » est habituellement traduite par jeunesses hitlériennes au pluriel. Nous avons opté pour la version au singulier pour plusieurs raisons: d'abord parce que le mot est au singulier en allemand mais surtout parce que le singulier me semble mieux exprimer son caractère centralisé et uni-forme.

de chanter une chanson, les pirates de l'edelweiss adoptaient des attitudes de plus en plus oppositionnelles.

Leur opposition allait en conséquence - à des degrés différents selon les groupes - d'un refus d'intégration jusqu'à la participation à des actes ouvertement dirigés contre le régime : chansons antinazies, écoute de radios étrangères, refus du salut nazi, distribution de tracts, écriture de paroles et dessins antinazis sur des murs et des trains, remplacement de drapeaux nazis, envoi de lettres et tracts aux soldats se trouvant au front et dans les casernes en Allemagne, distribution de nourriture aux prisonniers de guerre, sauvetage et aide aux persécutés du régime, vol de tickets de rationnement et distribution aux gens qui en ont besoin, sabotage dans les usines de guerre, destruction de pneus de camions allant au front, déraillement d'un train de la Wehrmacht², etc.

1. Aux origines d'un questionnement

Nous sommes partis d'un questionnement général portant sur la propension des hommes à se soumettre et à fuir leur propre liberté. Jean-Jacques Rousseau constate que « L'homme est né libre, et partout il est dans les fers. »³ C'est ce paradoxe qui a conduit Étienne de La Boétie à se demander

« [...] quel malencontre a été cela qui a pu tant dénaturer l'homme, seul né, de vrai, pour vivre franchement, et lui faire perdre la souvenance de son premier être et le désir de le reprendre ? »⁴

En partant du constat que le tyran n'a de « puissance que celle qu'ils [les hommes] lui donnent »⁵, le jeune philosophe français conclut au caractère volontaire de la servitude.

Dans le contexte des totalitarismes du XX^{ème} siècle la question est réapparue, notamment chez Erich Fromm. En retraçant l'avènement de la modernité depuis l'époque de La Boétie, le psychologue allemand constate une peur de la liberté qui aurait

2 Le déraillement d'un train de la Wehrmacht est mentionné par Fritz Theilen dans son entretien avec le centre de documentation sur le national-socialisme ainsi que dans son autobiographie. Les historiens n'ont cependant pas trouvé de document officiel qui confirmerait cette incidence. Étant donné que beaucoup de documents officiels ont été détruits par les nationaux-socialistes avant l'arrivée des Alliés, il est difficile d'établir avec certitude la véracité ou l'inexactitude du discours de Fritz Theilen.

3 Jean-Jacques Rousseau, *Du contrat social*, édition revue et corrigée (2001), Paris, Flammarion, 2012 (édition originale : 1762), p. 42.

4 Étienne de La Boétie, *Discours de la servitude volontaire*, Paris, Flammarion, 1983 (édition originale : s. d.), p. 143.

5 Ibid., p. 132.

son fondement dans l'isolement et l'insécurité engendrés par les bouleversements religieux, économiques et politiques de l'époque moderne.⁶ À la lumière de ces analyses le comportement conformiste des larges couches de la société allemande trouverait une explication.

Il reste que l'existence de groupes tels que les pirates de l'edelweiss semble plutôt donner raison à une réflexion profonde de Georg Simmel estimant que

« Jusque dans les rapports d'assujettissement les plus écrasants et les plus cruels, il reste toujours une part considérable de liberté personnelle. »⁷

Interroger cette part de liberté personnelle nous semble essentiel, notamment si nous prenons au sérieux le paradigme de la servitude volontaire. C'est sur le fond de ses postulats que se dessine l'énigme des pirates de l'edelweiss que ce travail se propose de contribuer à résoudre.

2. L'état de la recherche sur les pirates de l'edelweiss

Dans la recherche sur le Troisième Reich force est de constater que la réflexion sur cette part de liberté personnelle est restée très faible, au moins dans un premier temps. L'historiographie a plus mis l'accent sur tous les processus par lesquels le régime totalitaire a nié et refoulé cette part de liberté personnelle. Quand Max Horkheimer et Theodor Adorno s'interrogeaient en 1944 sur la « mystérieuse disposition qu'ont les masses à se laisser fasciner par n'importe quel despotisme »⁸, ils touchaient à une question qui hantait beaucoup d'esprits de leur temps.

Dans les années qui ont suivi la Seconde Guerre mondiale une abondante production intellectuelle s'est donné pour objectif de comprendre la spécificité de ces régimes, leur origine et leur fonctionnement.⁹ Il s'agissait somme toute de clarifier la nature d'un phénomène dont on percevait le caractère inédit. Si la compréhension de la nature et du fonctionnement de ces régimes d'un type nouveau fut l'objectif premier, il importait éga-

6 Cf. Erich Fromm, *Escape from freedom*, New York, Henry Holt, 1994 (édition originale : 1941).

7 Georg Simmel, « Über- und Unterordnung » dans : Georg Simmel, *Soziologie, Untersuchungen über die Formen der Vergesellschaftung*, Berlin, Duncker & Humblot, 1908, p. 186-255, consultable sur : https://socio.ch/sim/soziologie/soz_3.htm, lien vérifié le 30/11/20. Traduction : Lilyane Deroche- Gurcel et Sibylle Muller. Georg Simmel, *Sociologie, Études sur les formes de socialisation*, Paris, Presses universitaires de France, 1999, p. 162.

8 Theodor W. Adorno, Max Horkheimer, *La dialectique de la raison, Fragments philosophiques*, traduction Éliane Kaufholz, Paris, Éditions Gallimard, 1974, p. 16.

9 Pour un résumé de ces débats cf. Ian Kershaw, *The Nazi Dictatorship: Problems and Perspectives of Interpretation*, London, E. Arnold, 1985.

lement de rendre compte du succès que ces régimes avaient connu au sein de larges couches de la société. Autrement dit, l'un des enjeux de la connaissance historique fut de trouver des explications à la passivité, au conformisme, voire à l'enthousiasme que ce régime criminel avait su susciter.

L'horreur qu'inspiraient les crimes commis par le régime national-socialiste a donc mis au premier plan les recherches consacrées à ceux ayant porté ce régime, à savoir les bourreaux mais aussi les masses restées muettes face aux atrocités perpétrées au nom de la race et de la communauté du peuple. C'est pourquoi, à côté des études qui tentaient d'expliquer les réactions de la population en partant des caractéristiques du régime national-socialiste, on a vu se multiplier des analyses, qui partant de l'individu, s'employaient à montrer les processus d'acceptation de la soumission, inversant le schéma classique de la domination.¹⁰

Mais la réalité, même à l'intérieur du Troisième Reich, ne se réduit pas à cette passivité. L'existence des pirates de l'edelweiss, ces groupes de jeunes opposants au nazisme que nous nous proposons d'étudier, en constitue l'exemple le plus significatif. Plus généralement encore, l'existence d'une résistance allemande, même si elle n'a pas été en mesure de mettre un terme au régime, montre qu'il n'y a pas eu que soumission et passivité. L'historiographie, si elle s'est saisie à moment donné du sujet, restait cependant prisonnière d'une vision centrée sur l'efficacité. À cette nécessité d'efficacité - qui au sens strict ne s'appliquait de toute façon à aucun groupe de résistance en Allemagne - se rajoutait une autre, à savoir l'exigence d'un contre-projet. Ainsi certains groupes de résistance ont été étudiés davantage que d'autres ; notamment la résistance armée¹¹ et plus généralement la résistance organisée, alors que les formes plus spontanées d'opposition ont pendant longtemps été négligées. En Allemagne de l'ouest ce furent les participants au *complot du 20 juillet 1944* et les étudiants de la *Rose blanche*, en Alle-

¹⁰ Il n'est pas possible ici de donner une liste exhaustive des auteurs qui ont traité de la question de la soumission volontaire à l'autorité. L'expérience la plus connue est sans doute celle de Stanley Milgram. Cf. Stanley Milgram, *Obedience to authority : an experimental view*, New York, Harper and Row, 1974. Cf. également : Ron Jones, « The Third Wave », *CoEvolution Quarterly*, 1976, consultable sur : https://www.thewavehome.com/1976_the-third-wave_story/, lien vérifié le 30/11/20. Sur l'importance des facteurs situationnels dans la détermination du comportement et la conformité aux rôles cf. l'analyse de l'expérience de Stanford conduite en 1971. Philip Zimbardo, *The Lucifer Effect, Understanding how good people turn evil*, New York, Random House Trade Paperbacks, 2008. Sur le conformisme au groupe cf. par exemples les expériences classiques de Salomon Asch et Muzafer Sherif.

¹¹ « La mémoire de la résistance se doit d'être glorieuse [...] comme si résister avait consisté exclusivement à faire sauter des pylônes et des trains ou à peupler les maquis de héros porteurs de mitraillettes Sten. » Jean-Pierre Azema, Préface à Jacques Sémelin, *Sans armes face à Hitler, La résistance civile en Europe (1939-1943)*, Paris, Éditions Payot, 1989, p. 7-8. Concernant la difficulté de travailler sur la résistance au nazisme sans tomber dans le piège soit de l'idéalisation soit de la dévalorisation cf. Wilfried Breyvogel, « Resistenz, Widersinn und Opposition, Jugendwiderstand im Nationalsozialismus » dans : Wilfried Breyvogel (éd.), *Piraten, Swings und Junge Garde, Jugendwiderstand im Nationalsozialismus*, Bonn, J. H. W. Dietz Nachfolger GmbH, 1991, p. 12.

magne de l'est ce furent les communistes engagés dans la résistance qui concentraient les efforts de mémoire tant pour le courage dont ils avaient fait preuve que pour l'élaboration intellectuellement et éthiquement élevée de leur vision d'une société alternative.

Dans le cadre de la recherche sur la résistance allemande les années soixante-dix ont apporté une ouverture importante en déplaçant l'intérêt de la connaissance historique des élites et grands hommes de l'histoire aux gens ordinaires. Ce sont notamment les approches en termes d'*oral history* et d'*histoire d'en bas* qui aménagent pour la première fois une place aux récits de tous ceux qui jusqu'ici ont été omis par l'historiographie. Dans la recherche sur la résistance au nazisme ce changement de paradigme se traduit plus précisément par des discussions sur les concepts à employer pour rendre compte des attitudes différentes allant de l'émigration intérieure à la résistance proprement dite en passant par la dissidence et la désobéissance.¹² Le concept de *Resistenz* - immunité - développé par Martin Broszat en 1981 dans le cadre de son projet sur la Bavière sous le national-socialisme vise précisément à élargir la notion de résistance pour y inclure des phénomènes moins spectaculaires mais plus répandus.¹³

C'est dans ce contexte plus favorable à l'étude de comportements quotidiens face au nazisme que les pirates de l'edelweiss ont été découverts comme objet d'étude. Plus précisément c'est dans le sillage des travaux portant sur la dissidence juvénile sous le Troisième Reich que ces groupes apparaissent pour la première fois. Mentionnons à cet égard le livre d'Arno Klönne, *À contre-courant*¹⁴, publié en 1957. L'ouvrage issu d'une mission de recherche attribuée à l'université de Marbourg par la *fédération hessoise des jeunes*¹⁵ avait pour objectif d'éclairer la question de la « résistance de la jeunesse hessoise contre le régime national-socialiste »¹⁶. Il ne traite cependant pas des pirates de

12 Pour un aperçu de ces problèmes de définition cf. Gilbert Merlio, *Les résistances allemandes à Hitler*, Paris, Tallandier Éditions, 2003 (édition originale : 2001), p. 40-47. Ces problèmes de définition concernent tout particulièrement les comportements dissidents et résistants de la jeunesse. Cf. Wilfred Breyvogel, *Op. cit.*, p. 9-11.

13 Cf. Martin Broszat, Elke Fröhlich, Anton Grossmann (éd.), *Bayern in der NS-Zeit, Herrschaft und Gesellschaft im Konflikt*, Band IV, München, Wien, Oldenbourg Verlag, 1981. Ian Kershaw propose également une image nuancée des attitudes possibles face au nazisme. Cf. Ian Kershaw, *Popular Opinion and Political Dissent in the Third Reich, Bavaria, 1933-45*, Oxford, Clarendon Press, 1983. Plus récemment Jacques Sémelin a introduit la notion de réactivité sociale pour parler des petits gestes résistants, à différencier de la résistance civile caractérisée par sa dimension volontaire et organisée. Cf. Jacques Sémelin, *La survie des Juifs en France, 1940-1944*, Paris, CNRS Éditions, 2018, p. 278-279.

14 Cf. Arno Klönne, *Gegen den Strom, Bericht über den Jugendwiderstand im Dritten Reich*, Hannover, Frankfurt am Main, Norddeutsche Verlagsanstalt O. Goedel, 1957.

15 Hessischer Jugendring

16 Arno Klönne, *Gegen den Strom*, *op. cit.*, p. 3.

l'edelweiss en particulier, mais de l'ensemble des groupes juvéniles non conformistes et résistants présents dans la région de la Hesse durant le Troisième Reich. Étant donné qu'Arno Klönne analyse ces différents groupes à l'aune du contexte historique et notamment à l'aune de la politique nationale-socialiste de la jeunesse (l'élimination des organisations de jeunesse concurrentes, l'érection de la jeunesse hitlérienne en jeunesse d'État, l'introduction de l'obligation de servir, etc.) son analyse a le mérite de mettre en perspective l'apparition des groupes de jeunes non conformistes avec le projet national-socialiste d'une jeunesse mise au pas.

Pour que l'historiographie dans son ensemble s'emparât du sujet de la dissidence et de la résistance juvénile, il n'a pas seulement fallu attendre le changement de paradigme survenu dans les années soixante-dix, mais également que la politique et donc l'actualité se saisissent de la thématique. Ainsi une bonne part des analyses historiques au sujet de pirates de l'edelweiss a vu le jour à la suite d'une discussion publique enclenchée par le refus de l'organisme d'indemnisation d'accorder le statut de persécuté du régime à Bartholomäus Schink, ancien pirate de l'edelweiss et une des victimes de l'exécution publique des membres du *groupe Steinbrück* en 1944 à Cologne. Dans *la controverse de Cologne*¹⁷, rapidement deux camps se sont cristallisés, d'un côté les tenants de l'hypothèse de la criminalité des pirates de l'edelweiss, de l'autre les défenseurs de l'hypothèse de la résistance. Ainsi la biographie de B. Schink *Il avait 16 ans quand il a été pendu*¹⁸ publiée par Alexander Goeb en 1981 constitue, plus qu'une contribution scientifique, une intervention de l'auteur en faveur des pirates de l'edelweiss et donc en faveur de la thèse de la résistance. Si les revers que la famille Schink a dû subir méritent attention publique, si ce combat pour la reconnaissance (qui n'était pas seulement celui de la famille Schink) est nécessaire, ces querelles pour la mémoire n'ont malheureusement guère contribué à une présentation scrupuleuse des faits historiques. La partialité de Goeb, comme d'ailleurs de beaucoup d'autres auteurs de l'époque, devient particulièrement manifeste à travers l'amalgame opéré dans son analyse entre deux phénomènes historiques distincts : d'un côté les pirates de l'edelweiss, de l'autre côté le *groupe Steinbrück* qui opérait clandestinement à Ehrenfeld (quartier de Cologne) en 1944 et

17 Nom générique par lequel l'historiographie se réfère aujourd'hui aux discussions de l'époque. Un très bon résumé des différentes étapes de cette controverse se trouve dans : Martin Rüther, « *Senkrecht stehen bleiben* », Wolfgang Ritzer et die Edelweißpiraten, *Unangepasstes Jugendverhalten im Nationalsozialismus und dessen späte Verarbeitung*, Köln, Emons Verlag, 2015, p. 162-179.

18 Traduction du titre original. Alexander Goeb, *Er war sechzehn, als man ihn hängte, Das kurze Leben des Widerstandskämpfers Bartholomäus Schink*, Reinbeck bei Hamburg, Rowohlt Taschenbuch Verlag, 1981.

dont une partie seulement fut des anciens membres de pirates de l'edelweiss.¹⁹

Cette réduction des pirates de l'edelweiss au groupe d'Ehrenfeld est également présente dans l'ouvrage de Matthias Hellfeld, *Pirates de l'edelweiss à Cologne, rébellion juvénile contre le Troisième Reich*²⁰, publié en 1983 ; ce qui amène très probablement l'auteur à surestimer le caractère politique de ces groupes.²¹ Outre le fait de s'intéresser spécifiquement aux pirates de l'edelweiss et non à la dissidence juvénile sous le Troisième Reich en général, l'analyse de Hellfeld a cependant le mérite de mettre en lumière l'interaction entre les prétentions totalitaires du régime national-socialiste, ses tentatives de contrôle total et ses mesures répressives, et les attitudes dissidentes, voire résistantes qui en résultaient.

En réponse directe à l'ouvrage de Hellfeld et pour en contester les thèses principales (notamment celle attribuant un caractère politique et humanitaire aux actes de pirates de l'edelweiss), Bernd A. Rusinek a publié *La société dans la catastrophe*²² en 1989. Ce travail issu d'une expertise commandée par le ministère de l'intérieur de la Rhénanie-du-Nord-Westphalie avait pour objectif de déterminer le rôle des pirates de l'edelweiss dans la résistance allemande à Hitler. Il n'est cependant pas non plus parvenu à désamorcer les polémiques. En analysant les actions menées par le groupe d'Ehrenfeld ainsi que le rôle joué par les pirates de l'edelweiss dans la mise en œuvre de ses actions, le travail de Rusinek aide certes à clarifier les rapports entre les pirates de l'edelweiss et le *groupe Steinbrück* mais ne s'intéresse guère aux pirates de l'edelweiss dans leur ensemble (donc à l'immense majorité d'entre eux qui n'entretenaient aucun contact avec le groupe d'Ehrenfeld). En basant sa recherche de surcroît sur les rapports de la Gestapo et de la justice uniquement ainsi qu'en refusant l'usage de témoins de l'époque (pourtant encore nombreux à être vivants au moment de sa thèse), l'expertise semble prendre parti dans la « controverse de Cologne » et a été vécue, notamment par

19 Le groupe Steinbrück était constitué par des gens très hétérogènes (déserteurs, petits délinquants, persécutés du régime, résistants etc.) ayant en commun de vivre dans l'illégalité ; le résumer aux pirates de l'edelweiss n'a donc que peu de sens. D'autant plus que le rôle que ces adolescents avaient joué à l'intérieur de ce groupe semble avoir été minime. Cf. Bernd A. Rusinek, *Gesellschaft in der Katastrophe, Terror, Illegalität, Widerstand, Köln 1944/45*, Essen, Klartext Verlag, 1989.

20 Traduction du titre original. Matthias von Hellfeld, *Edelweißpiraten in Köln, Jugendrebellion gegen das 3. Reich*, 2e édition revue et corrigée (1981), Köln, Pahl-Rugenstein Verlag, 1983.

21 Selon Bernd A. Rusinek Yad Vashem se serait appuyé sur le livre de Matthias Hellfeld pour l'attribution du titre de « Juste Parmi les Nations » à Michael Jovy, Jean Jülich et Bartholomäus Schink. Cf. Bernd A. Rusinek, *Gesellschaft in der Katastrophe*, op. cit., p. 10.

22 Traduction du titre original. Ibid.

les anciens membres de ces groupes, comme un nouveau refus de reconnaissance.²³

D'autres ouvrages moins pris dans les discussions d'actualité et donc moins biaisés par le positionnement de leurs auteurs ont vu le jour. Parmi ces ouvrages, le livre de Detlev Peukert, *Les pirates de l'edelweiss, mouvements de protestation d'adolescents ouvriers sous le Troisième Reich*²⁴, paru en 1980, mérite tout particulièrement d'être mentionné. Peukert y aborde le phénomène des pirates de l'edelweiss à l'aide du concept de sous-culture juvénile ; son analyse s'efforce en conséquence à mettre en lumière les conditions spécifiques du milieu d'origine de ces jeunes gens ainsi que le caractère spécifiquement prolétaire de leur sociabilité.

Regroupés par thème, sont rassemblés dans ce livre des documents d'archives (principalement des rapports des instances de persécution et de la justice), des passages d'entretiens, des tracts et paroles de chansons. Ainsi cette documentation riche et variée permet d'obtenir un aperçu complet tant de l'auto-compréhension des pirates de l'edelweiss que de la manière dont ils furent perçus. Est notamment remarquable la manière dont Peukert aborde la question de la résistance : dans la conclusion qui suit la documentation, Peukert, soucieux de garder une définition restreinte de ce terme²⁵, n'accorde le statut de résistant qu'à une petite minorité de pirates de l'edelweiss mais souligne également l'importance d'un cercle élargi de sympathisants, sans lequel nulle résistance ne pouvait voir le jour.²⁶ En conséquence, il interprète les pirates de l'edelweiss comme ce milieu non conformiste qui a permis, par la protestation et le refus du régime national-socialiste qui y régnait, le basculement dans la résistance de certains de ses membres.

Comme Peukert, Alfons Kenkmann²⁷ aborde lui aussi les pirates de l'edelweiss comme une sous-culture juvénile et s'intéresse aux conditions socio-économiques de ces jeunes en rébellion contre le régime national-socialiste. Davantage préoccupé à insérer

23 Cf. par exemple les réactions à l'expertise de B. Rusinek de Fritz Theilen et Jean Jülich : Fritz Theilen, *Edelweißpiraten*, Köln, Hermann-Josef Emons Verlag, 2003 (édition originale : 1984), p. 149-150. Jean Jülich, *Kohldampf, Knast und Kamelle, Ein Edelweißpirat erzählt sein Leben*, Köln, Verlag Kiepenheuer & Witsch, 2003, p. 172.

24 Traduction du titre original. Detlev Peukert, *Die Edelweißpiraten, Protestbewegungen jugendlicher Arbeiter im Dritten Reich, Eine Dokumentation*, Köln, Bund-Verlag GmbH, 1980.

25 Peukert suggère que ne soit défini comme résistance que les actes qui visaient directement ou indirectement la chute du régime. Cf. *ibid.*, p. 153.

26 Cf. *ibid.*, p. 153-154. La notion de réactivité sociale de Jacques Sémelin déjà mentionnée plus haut confirme une telle interprétation. Cf. Jacques Sémelin, *La survie de Juifs en France*, op. cit., p. 278-279.

27 Cf. Alfons Kenkmann, *Wilde Jugend, Lebenswelt großstädtischer Jugendlicher zwischen Weltwirtschaftskrise, Nationalsozialismus und Währungsreform*, Essen, Klartext Verlag, 1996.

le phénomène dans un contexte plus large, Kenkmann élargit la période d'enquête pour étudier non seulement les pirates de l'edelweiss des années de guerre, mais également ceux des années trente ainsi que les groupes de la période d'occupation par les Alliés.

Parmi les ouvrages qui nous permettent de procéder à des comparaisons en situant les pirates de l'edelweiss dans un contexte plus large, celui du paysage des organisations de jeunesse de l'époque, mentionnons l'ouvrage *La jeunesse ligueuse et la jeunesse hitlérienne*²⁸ de Matthias Hellfeld. Cet ouvrage donne non seulement un aperçu du monde diversifié et complexe de la jeunesse ligueuse, mais il suit de surcroît les transformations de ce milieu face à l'organisation de jeunesse officielle, à savoir la jeunesse hitlérienne. Plus précisément, l'auteur retrace les aspirations des jeunes ligueux, les confronte à celles de la jeunesse hitlérienne et tente de comprendre les continuités et ruptures entre ces deux groupes de jeunesse. En clarifiant le phénomène ligueux, son analyse contribue également à éclaircir celui des pirates de l'edelweiss, à le situer par rapport à des sociabilités juvéniles traditionnelles et à déterminer sa singularité.

Si le livre de Hellfeld permet surtout de faire la lumière sur les liens à la fois importants et ambigus que les pirates de l'edelweiss entretenaient avec leurs prédécesseurs, l'ouvrage d'Arno Klönne paru en 1982, *Jeunesse dans le Troisième Reich*²⁹, permet de mieux comprendre le rapport entre la jeunesse hitlérienne et les différents groupes oppositionnels. La partie sur la jeunesse hitlérienne, sa genèse, son fonctionnement et ses contradictions fournit notamment des éléments fort intéressants pour notre analyse.

En 1985 les deux auteurs publient ensemble *Die betrogene Generation*, la génération trompée, procurant à leur tour (après celle de Detlev Peukert) une documentation riche sur la jeunesse sous le nazisme.³⁰

Enfin avec le livre de Schott et Steinacker, *Compagnons sauvages au Wupperts-*

28 Traduction du titre original. Matthias von Hellfeld, *Bündische Jugend und Hitlerjugend, Zur Geschichte von Anpassung und Widerstand 1930 - 1939*, Köln, Verlag Wissenschaft und Politik, 1987.

29 Traduction du titre original. Arno Klönne, *Jugend im Dritten Reich, Die Hitlerjugend und ihre Gegner*, Köln, PapyRossa Verlags GmbH. & Co. KG, 2003 (édition originale : 1982).

30 Cf. Matthias von Hellfeld, Arno Klönne, *Die betrogene Generation, Jugend in Deutschland unter dem Faschismus, Quellen und Dokumente*, Köln, Pahl-Rugenstein Verlag GmbH, 1985.

*trand, pourchassés par les bandits de Schirach*³¹ nous disposons d'une étude locale sur les pirates de l'edelweiss à Wuppertal. Cette délimitation géographique donne à ces deux auteurs la possibilité d'étudier la réalité empirique de ces sociabilités alternatives de plus près ce qui les met à même de présenter des données riches sur des personnes, attitudes et actes concrets.

Mentionnons pour finir l'ouvrage de Martin Rüter paru en 2015³² dans lequel l'auteur relate l'histoire des pirates de l'edelweiss à partir du destin individuel de Wolfgang Ritzer. Grâce à la date récente de sa publication et grâce à l'expertise de son auteur³³, cette étude présente non seulement les résultats de la recherche effectuée au sujet des pirates de l'edelweiss jusqu'à aujourd'hui, mais retrace également les débats et controverses qui ont marqué le traitement de ces jeunes gens aussi bien dans l'historiographie que dans l'actualité.

Par ailleurs on peut relever que depuis quelques années l'épisode des pirates de l'edelweiss a également été exploré par la littérature et le cinéma. Kurt Piehl, Dirk Reinhardt et Elisabeth Zöller en font les héros de leurs romans³⁴ ; Nico von Glasow leur dédie un film très touchant³⁵.

Ainsi notre travail est grandement facilité par l'existence de ces études et la possibilité qu'elles nous offrent d'utiliser des données empiriques sur le style de vie de ces jeunes gens, les activités pratiquées, leur musique, leurs randonnées ainsi que leurs vêtements. Elles nous fournissent également des informations précieuses sur le rapport complexe que les pirates de l'edelweiss entretenaient avec leurs prédécesseurs, les ligues de l'entre-deux-guerres. Elles contribuent, enfin, à éclaircir les tensions fréquentes et importantes qui caractérisaient le rapport des pirates de l'edelweiss à la jeunesse hitlérienne. La valeur de ces travaux est avant tout descriptive ; ils restituent la vie et les actes de ces jeunes non-conformistes de l'époque.

31 Traduction du titre original. Christian Schott, Sven Steinacker, « *Wilde Gesellen am Wupperstrand, verfolgt von Schirachs Banditen* », *Jugendopposition und -widerstand in Wuppertal 1933 - 1945*, Grafenau, Edition Wahler, 2004.

32 Cf. Martin Rüter, op. cit.

33 Martin Rüter s'est non seulement intéressé aux questions de jeunesse sous le Troisième Reich pendant des années en tant que collaborateur scientifique du centre de documentation sur le national-socialisme, il également été en charge de plusieurs expositions au musée rattaché à ce centre. Dans le cadre de ce travail, il a de plus eu l'occasion de réaliser de nombreux entretiens avec des anciens membres de pirates de l'edelweiss et d'autres témoins de l'époque.

34 Cf. Kurt Piehl, *Latscher, Pimpfe und Gestapo, Die Geschichte eines Edelweißpiraten*, Frankfurt am Main, Brandes & Apsel Verlag GmbH, 1988. Dirk Reinhardt, *Edelweißpiraten*, Berlin, Aufbau Verlag GmbH & Co. KG, 2012. Elisabeth Zöller, *Wir tanzen nicht nach Führer's Pfeife, Ein Tatsachen-Thriller über die Edelweißpiraten*, München, Carl Hanser Verlag, 2012.

35 Nico von Glasow, *Edelweißpiraten*, 2004.

3. L'énigme des pirates de l'edelweiss

En dépit de leurs qualités, ces travaux ne nous fournissent cependant pas de grille d'intelligibilité pour comprendre la naissance et l'existence de ces groupes. Au fond pourquoi les groupes de pirates de l'edelweiss se sont-ils constitués ? Pourquoi certains jeunes ont-ils eu le désir ou le besoin de se livrer à une sociabilité alternative ? Comment ont-ils été amenés à exprimer une opposition au régime national-socialiste et à prendre le risque d'aider ceux persécutés par ce dernier ?

Ces questions se posent d'autant plus fortement qu'on note une absence de convictions politiques chez les pirates de l'edelweiss. Si l'engagement des jeunes socialistes et communistes contre le régime hitlérien s'explique aisément par l'écart idéologique qui séparait ces jeunes des idées nationales-socialistes, si le caractère inhumain et incompatible avec l'esprit du christianisme de certaines mesures prises par le régime peut éclaircir l'aversion des jeunes catholiques, nulle disposition politique ou religieuse ne semble pouvoir rendre compte du comportement non conformiste des pirates de l'edelweiss. En effet, aucune inscription dans un parti ou syndicat, aucun engagement dans un groupe de jeunesse politique ne facilitait le basculement de ces jeunes dans l'opposition. Tout au contraire, ils faisaient partie de cette génération qui dès le plus jeune âge fut exposée à la propagande et à l'endoctrinement du régime national-socialiste, qui avait grandi dans ce système et qui devait en théorie avoir toutes les chances d'y adhérer.

L'existence de ces milliers de jeunes refusant l'intégration dans le système national-socialiste, nonobstant les tentatives de mise au pas de ce dernier, soulève donc une énigme et cela d'autant plus que rien ne prédisposait ces jeunes à la rupture. Comment dans ces conditions rendre compte de ce choix en faveur d'une sociabilité, d'un mode de vie et d'une orientation alternatifs qui ne pouvait pas ne pas se charger d'une signification politique lourde dans le contexte du totalitarisme ? Comment expliquer que ces jeunes s'engagèrent dans des actes présentant une orientation politique forte, alors qu'aucune idéologie explicite ne semble sous-tendre leur démarche au départ ?

Pour rendre intelligible le comportement de ces jeunes gens, il nous a semblé nécessaire, en conséquence, de trouver des démarches permettant de contourner la sphère

des idéologies. Nous nous sommes demandé si les travaux portant sur les *subcultures*³⁶, en passant par les analyses en termes de *cultures juvéniles*, jusqu'aux publications récentes sur la *communautarisation post-traditionnelle*³⁷ ne pouvaient pas nous être d'un certain secours. Parmi eux, les études récentes³⁸ élaborées à la suite des travaux d'Anthony Giddens³⁹ et d'Ulrich Beck⁴⁰ sur la postmodernité/ deuxième modernité/ modernité réflexive nous paraissaient particulièrement intéressantes en ce qu'elles tentent de saisir ces sociabilités juvéniles en liant les motivations de ces jeunes à un contexte socio-économique plus large. Plus précisément elles mettent en lien les évolutions qu'ont connues les sociétés occidentales depuis la Seconde Guerre mondiale, et notamment les processus d'individualisation croissante qu'elles impliquent, avec l'émergence des groupes de jeunesse. Cette approche leur permet d'énumérer un certain nombre de caractéristiques propres à ces groupes (l'association sur la base d'intérêts communs, l'adhésion volontaire, peu contraignant, etc.) mais aussi de comprendre les besoins et désirs auxquels ces derniers répondaient (besoin de communauté/ besoin de guide dans un monde vidé de ses certitudes).

Est-il possible, sans tomber dans le piège de l'anachronisme, d'emprunter quelque chose à ces travaux qui ne traitent ni des pirates de l'edelweiss ni de la période totalitaire du national-socialisme ? Plus largement, ne serait-il pas heuristique de situer le phénomène des pirates de l'edelweiss au cœur même de l'individualisme moderne ? Une démarche qui reprendrait la grille d'analyse de ses travaux, en interprétant les pirates de l'edelweiss en lien avec l'individualisme moderne, nous paraît justifiée avant tout pour la raison suivante : l'apparition de la jeunesse en tant que catégorie sociale et le phénomène de la constitution de groupes de jeunesse sont intimement liés au développement de l'individualisme moderne et ceci bien avant l'âge postmoderne.

36 Sur l'apparition, la réception et les discussions suscitées par ce terme, cf. Hartmut M. Giese, « Jugend(sub)kultur(en): Facetten, Probleme und Diskurse » dans : Roland Roth, Dieter Rucht (éd.), *Jugendkulturen, Politik und Protest, Vom Widerstand zum Kommerz?*, Opladen, Leske + Budrich, 2000.

37 Terme inventé par Ronald Hitzler pour parler des sociabilités nouvelles à l'âge post-moderne. Cf. par exemple: Ronald Hitzler, « Posttraditionale Vergemeinschaftung, Über neue Formen der Sozialbindung », *Berliner Debatte INITIAL*, 1998, n° 1, p. 81-89. Ronald Hitzler, Michaela Pfadenauer, « Posttraditionale Vergemeinschaftung : Eine « Antwort » auf die allgemeine gesellschaftliche Verunsicherung » dans : Hans-Georg Soeffner (ed.), *Unsichere Zeiten, Herausforderungen gesellschaftlicher Transformationen, Verhandlungen des 34. Kongresses der Deutschen Gesellschaft für Soziologie in Jena 2008*, Wiesbaden, VS Verlag für Sozialwissenschaften/ Springer Fachmedien Wiesbaden GmbH, 2010.

38 Cf. notamment les travaux de Klaus Hurrelmann, Wilfried Ferchhoff, Dieter Baacke, Eckart Müller-Bachmann, Paul Eisewicht, Ronald Hitzler, Anne Horner, Arne Niederbacher, Michaela Pfadenauer.

39 Anthony Giddens, *Modernity and Self-Identity: Self and Society in the Late Modern Age*, Cambridge, Polity Press, 1991.

40 Ulrich Beck, *Risikogesellschaft, Auf dem Weg in eine andere Moderne*, Frankfurt am Main, Suhrkamp, 1986.

4. Jeunesse et individualisme

Souvent oublié sous l'effet de la valorisation qu'elle a connue depuis la Seconde Guerre mondiale, la jeunesse constitue une catégorie sociale dont l'apparition date du XIX^{ème} siècle.⁴¹ Désignant la tranche d'âge entre l'enfance et l'âge adulte, ce terme, inconnu des sociétés anciennes, apparaît d'abord en milieu bourgeois alors qu'il est encore absent à cette date en milieu populaire (aussi bien l'utilisation du terme que le phénomène qu'il désignait).⁴²

La catégorie de la jeunesse se constitue de manière différenciée selon le milieu social. Comme le montre Michael Mitterauer les processus d'individuation touchent différemment les milieux sociaux.

« Cette répartition sociale correspond à la réussite du processus d'individualisation. La revendication d'une autonomie personnelle, la perception intérieure croissante, le désir de former une personnalité unique sont des phénomènes qui se sont progressivement imposés dans la bourgeoisie intellectuelle principalement, mais plus généralement dans les classes possédantes de la bourgeoisie et de l'aristocratie. En conséquence c'est ici que la réalisation du concept comprenant la jeunesse comme chemin vers l'autonomie socio-culturelle est à chercher en premier lieu. La jeunesse en tant qu'étape de la maturation vers une personnalité autonome suppose des conditions sociales qui n'étaient pas données de la même manière dans tous les milieux sociaux. »⁴³

C'est en effet l'existence d'un moratoire entre l'enfance, caractérisée par la dépendance, et l'âge adulte, habituellement atteint lors du mariage et de la reprise des biens familiaux, qui rend nécessaire le développement d'un concept capable de rendre

41 Sur l'importance de comprendre la jeunesse comme une catégorie socialement construite, donc variable selon les époques et les sociétés cf. Albert Scherr, *Jugendsoziologie, Einführung in Grundlagen und Theorien*, 9^e édition revue et corrigée, Wiesbaden, VS Verlag für Sozialwissenschaften / GWV Fachverlage GmbH, 2009, p. 89-90.

42 En interprétant l'étymologie du terme jeunesse comme une « histoire de projection », Dieter Baacke montre que le concept de jeunesse correspondait à un idéal d'éducation qui concernait uniquement la bourgeoisie. Du côté du prolétariat le terme n'apparaît d'abord que dans sa version péjorative, à savoir comme jeunesse abandonnée et moralement déçue qu'il convient de recadrer. Cf. Dieter Baacke, *Jugend und Jugendkulturen, Darstellung und Deutung*, Weinheim, München, Juventa Verlag, 1999, p. 228-229.

43 Michael Mitterauer, *Sozialgeschichte der Jugend*, Frankfurt am Main, Suhrkamp Verlag, 1986, p. 37. Sauf indications contraires, toutes les traductions ont été réalisées par l'auteur. Nous avons essayé de rester au plus près de l'original. Des modifications légères ont été apportées là où une traduction trop littérale aurait entravé la compréhension. Pour des raisons de lisibilité, nous avons décidé de ne garder que la traduction française dans le texte. Étant donné que certaines nuances se perdent toujours dans la traduction, nous avons décidé, pour ce qui concerne nos sources empiriques, de faire figurer l'original dans les notes de bas de page.

compte de la particularité de cette période dans la vie d'un homme⁴⁴.

Deux choses devaient donc être réunies pour que la jeunesse pût se constituer en tant que catégorie sociale distincte aussi bien de l'enfance que de l'âge adulte : premièrement, cela nécessitait l'existence d'un délai entre la fin de l'enfance (souvent lorsque la maturité sexuelle est atteinte) et le moment où le statut d'adulte fut accordé (mariage, entrée dans la vie professionnelle, reprise des biens familiaux).⁴⁵ Deuxièmement, cela requérait une conception envisageant cet espace-temps comme une période de quête de soi ce qui impliquait que le parcours de vie d'un individu n'était pas préétabli d'avance. Au contraire, il devait y avoir de la place pour des tâtonnements, pour des essais, des erreurs, des retours en arrière, bref pour la recherche personnelle d'un chemin personnel.

« L'individualisation exige le choix de manières alternatives de penser et d'agir. Seulement là où existent des possibilités de choix et de décision, une autonomie personnelle peut se développer. »⁴⁶

Il est clair que ce furent d'abord les fils de la bourgeoisie qui disposaient d'une telle indépendance. La jeunesse comme temps d'apprentissage et de perfectionnement de soi était un privilège des classes possédantes si nous l'envisageons comme possibilité d'aspirer à l'individualité et au développement d'une personnalité propre.

Si les classes populaires parmi lesquelles il faudrait compter les pirates de l'edelweiss, ont été plus longtemps épargnées tant des inconvénients que des bénéfices de l'individualisme, elles ont fini, elles aussi, par être touchées par les transformations de la modernité. Ainsi les restrictions de plus en plus importantes du travail des mineurs ainsi que l'introduction de l'école obligatoire favorisaient l'apparition d'un moratoire, certes plus court (souvent entre la fin des études et le service militaire), dans les milieux où celui-ci était inexistant auparavant.

⁴⁴ Les développements décrits ci-dessus concernent uniquement les garçons. Les filles se mariaient plus tôt, elles n'héritaient pas les biens familiaux et étant davantage surveillées ne disposaient pas de la même liberté de faire des expériences propres pendant la jeunesse que leurs contemporains masculins.

L'historiographie, ayant majoritairement repris les catégories de l'époque, reste d'ailleurs prisonnière de ces visions exclusivement basées sur le sexe masculin. Une véritable sociohistoire de la jeunesse féminine reste encore à écrire.

⁴⁵ Michael Mitterauer montre, par ailleurs, comment l'idée de jeunesse est directement liée à ce qu'il appelle le « modèle de mariage européen », principalement répandu en Europe de l'ouest et caractérisé par un âge relativement élevé au moment du mariage, dû à la fondation d'un ménage à part. Cf. Michael Mitterauer, op. cit.

⁴⁶ Michael Mitterauer, op. cit., p. 37.

La dynamique de la généralisation progressive de l'individualisme moderne se laisse facilement suivre à travers l'augmentation de l'engagement associatif et autre de la jeunesse allemande. Si le *Wandervogel*⁴⁷ du début du XX^{ème} siècle était presque uniquement recruté dans les couches aisées de l'empire, en 1926, un garçon sur deux et une fille sur quatre étaient membres d'une organisation, association ou ligue⁴⁸. La radicalisation politique et l'émergence des organisations de jeunesse des partis favorisaient, en outre, une conception envisageant les jeunes comme les porteurs d'espoir d'un futur meilleur⁴⁹. Bien que cette évolution concernât tous les partis, ce fut dans les mouvements fascistes que la valorisation de la jeunesse connut une intensification sans précédent. « L'exaltation fasciste de la jeunesse fut unique »⁵⁰, nous dit Stanley Payne, non seulement parce que le fascisme s'adressait d'abord aux jeunes mais parce que plus qu'aucun autre mouvement, il érigeait la jeunesse en une valeur. Le national-socialisme n'y faisait d'ailleurs pas exception.⁵¹

5. L'individualisme, un processus ambigu

Il nous reste alors à préciser ce que nous entendons précisément par individualisme moderne. Il s'agit en effet d'un terme polysémique⁵² dont la signification a fait l'objet de querelles fréquentes et virulentes dès son apparition au XIX^{ème} siècle.⁵³ Il s'agit de surcroît d'un champ de réflexion particulièrement dense depuis les années soixante-dix ou même avant si nous incluons les auteurs classiques (Alexis de Tocqueville, Georg Simmel, Max Weber...). Face à ce corpus immense, il nous a fallu faire des choix.

En premier lieu, nous nous sommes appuyés sur les écrits de Louis Dumont. La

47 Le *Wandervogel*, l'oiseau migrateur, fut un mouvement de jeunesse né à la fin du XIX^{ème} siècle.

48 Cf. Bernhard Mewes, *Die erwerbstätige Jugend, Eine statistische Untersuchung*, Berlin, Leipzig, De Gruyter, 1929, p. 157.

49 Cf. Wilfried Ferchhoff, *Jugend und Jugendkulturen im 21. Jahrhundert, Lebensformen und Lebensstile*, Wiesbaden, VS Verlag für Sozialwissenschaften, 2007, p. 49.

50 Stanley G. Payne, *A History of Fascism, 1914-1945*, Madison, University of Wisconsin Press, 1995, p. 13. Pour cette question cf. également Juan J. Linz, « Some Notes Toward a Comparative Study of Fascism in Sociological Historical Perspective » dans : Walter Laqueur (éd.), *Fascism: A Reader's Guide, Analyses, Interpretations, Bibliography*, Berkeley, University of California Press, 1976, p. 3-121.

51 Le projet national-socialiste de l'homme nouveau est fortement imprégné de l'idéal juvéniliste. Nous aurons l'occasion d'y revenir au chapitre sur le choix des activités.

52 Au début du XX^{ème} siècle Max Weber disait déjà : « Le terme « individualisme » recouvre les sens les plus hétérogènes (...). Une analyse historique et conceptuelle sérieuse de ces différentes significations serait aujourd'hui de la plus haute importance pour la recherche. » Max Weber, *Die protestantische Ethik und der « Geist » des Kapitalismus*, München, FinanzBuch Verlag, GmbH, 2006 (édition originale : 1905), p. 80. Traduction : Daniel Bertaux. Daniel Bertaux, « Individualisme et modernité », *Espace Temps*, 1988, n° 37, p. 15.

53 Pour une présentation détaillée des débats autour de l'apparition de ce néologisme au XIX^{ème} siècle en France cf. Marie-France Piguet, *Individualisme, Une enquête sur les sources du mot*, CNRS ÉDITIONS, Paris, 2018. Pour une approche comparative présentant les différences de signification du terme d'individualisme en anglais, français et allemand cf. Steven Lukes, « The meanings of « Individualism » », *Journal of the History of Ideas*, 1971, vol. 32, n° 1, p. 45-66.

distinction opérée par l'anthropologue français entre sociétés holistes et sociétés individualistes nous semble particulièrement pertinente pour saisir la spécificité de la trajectoire moderne. C'est en effet à travers la comparaison avec les sociétés traditionnelles que Louis Dumont différencie deux configurations globales d'idées et de valeurs :

*« Là où l'individu est la valeur suprême je parle d'individualisme ; dans le cas opposé, où la valeur se trouve dans la société comme un tout, je parle de holisme. »*⁵⁴

Le trait distinctif de l'idéologie moderne, selon Louis Dumont, est la subordination de la réalité sociale à l'individu. Si les deux configurations, traditionnelle et moderne, posent des valeurs, ce n'est que dans la configuration holiste que celles-ci sont dictées par la société, alors que « l'individualisme pose ses valeurs indépendamment de la société telle qu'il la trouve. »⁵⁵

En interprétant la modernité à la lumière de la sortie progressive de la religion, Marcel Gauchet distingue lui aussi deux structurations dont l'une aurait lentement supplanté l'autre. Ainsi la modernité est définie comme le passage de l'hétéronomie à l'autonomie⁵⁶, à savoir le passage d'une communauté humaine définie dans le miroir d'une altérité constituante et assujettie à elle à une humanité se concevant à partir de soi-même.⁵⁷ On passe de l'assujettissement à une loi extérieure d'origine transcendante à l'autodétermination dans le sens le plus profond du terme :

*« Il n'y va pas, dans l'autonomie, que de la capacité abstraite de se donner ses propres lois ; il y va de la constitution concrète du sujet capable, de la sorte, de se déterminer lui-même. Il y va, en d'autres termes, du déploiement d'une forme et d'un mode de fonctionnement de l'être ensemble qui l'élèvent à la puissance subjective. »*⁵⁸

Bien que de manière différente, aussi bien Dumont que Gauchet nous proposent

⁵⁴ Louis Dumont, *Essais sur l'individualisme, Une perspective anthropologique sur l'idéologie moderne*, édition revue et corrigée (1985), Paris, Éditions du Seuil, 1991 (édition originale : 1983), p. 37.

⁵⁵ Louis Dumont, *Homo aequalis, II, L'idéologie allemande, France-Allemagne et retour*, Paris, Éditions Gallimard, 2013 (édition originale : 1991), p. 20.

⁵⁶ Ce passage de l'hétéronomie à l'autonomie s'est successivement matérialisé sur trois axes: le politique, le droit et l'histoire. Cf. Marcel Gauchet, « Conceptualiser la démocratie », *Bulletin de la société française de philosophie*, 2010/1, p. 7-13.

⁵⁷ Cf. Marcel Gauchet, *La condition historique, Entretiens avec François Azouvi et Sylvain Piron*, Paris, Éditions Gallimard, 2008 (édition originale : 2003), p. 254.

⁵⁸ Marcel Gauchet, *La révolution moderne, L'avènement de la démocratie I*, Paris, Éditions Gallimard, 2013 (édition originale : 2007), p. 147.

des théories de la modernité qui thématisent la question de l'individualisme. Il reste que l'individualisme moderne comporte également une face sombre. Rappelons-nous de l'analyse d'Erich Fromm par laquelle nous avons commencé cette introduction. Selon le psychologue allemand l'individualisme moderne correspondrait à un processus ambivalent, comportant autant de chances que de risques. Libéré des chaînes de l'ère féodale, émancipé des anciennes autorités, l'homme moderne avait gagné en liberté ; mais il avait également perdu en sécurité.⁵⁹ Là où auparavant la communauté villageoise, professionnelle ou religieuse pouvait fournir un soutien et procurer des réponses, c'est-à-dire doter l'expérience humaine d'un sens, l'individu impuissant, isolé et plein de doutes devait faire face à un monde qui le dépassait. Comme l'enfant qui une fois sorti de la matrice doit continuer à naître en coupant ses liens primaires qui le liaient à sa mère, l'homme moderne doit faire face à la dissolution des liens organiques qui le liaient à sa communauté et qui définissaient son identité. Il doit donc quitter un état de sécurité, connu et protégé, pour un autre pas encore maîtrisé.⁶⁰

Chez Louis Dumont la critique de l'individualisme est également présente, bien qu'elle prenne un autre chemin. Pour l'anthropologue français une des conséquences directe de l'orientation individualiste serait la dévaluation des relations entre hommes au profit de la relation de l'homme aux choses.⁶¹ En conséquence, le rapport à l'autre se trouverait modifié. Là où la société traditionnelle liait ses membres par des liens de dépendance, la société individualiste les atomiserait et les opposerait les uns aux autres en vue de l'appropriation des biens. D'où sa conclusion :

« Il faut donc dire, en gros, qu'il y a deux voies pour reconnaître en quelque façon l'Autre : la hiérarchie et le conflit. »⁶²

Marcel Gauchet, s'il ne partage ni ce constat, ni la « préférence irénique »⁶³ de Louis Dumont pour la hiérarchie, a lui aussi attiré l'attention sur le caractère laborieux que l'installation de la structuration autonome aurait pris.⁶⁴ Il nous rappelle notamment combien était grand le désarroi des acteurs face aux séparations et disjonctions pro-

59 Cf. Erich Fromm, op. cit., p. 36-37.

60 Cf. *ibid.*, p. 29.

61 Cf. Louis Dumont, *Essais sur l'individualisme*, op. cit., p. 291-292.

62 *Ibid.*, p. 298.

63 Selon l'expression de Louis Dumont lui-même. *Ibid.*

64 Marcel Gauchet, « Conceptualiser la démocratie », op. cit., p. 7.

duites par la rupture de l'identité fonctionnelle de l'homme avec lui-même assurée par l'Autre surnaturel.⁶⁵

Ce *désenchantement du monde*⁶⁶, pour utiliser une expression de Max Weber, prend une signification particulière dans la première moitié du XX^{ème} siècle. La face sombre de l'individualisme, bien que déplorée depuis le XIX^{ème} siècle, s'accroît en effet encore, au fur et à mesure que les certitudes et valeurs du passé ont été une après l'autre ébranlées par les crises qui secouaient l'Europe et plus particulièrement l'Allemagne. La défaite de la Première Guerre mondiale et la « honte » nationale qui en résultait, la constitution d'une république voulue par aucun camp politique en place, un régime parlementaire constamment critiqué pour son impuissance et le désordre qu'il produirait, le soulèvement de la Ruhr et l'occupation de la Rhénanie, la Grande Dépression de 1929 sont autant d'éléments qui ont participé à la démolition des évidences d'autrefois. Privés de ces repères collectifs tels la religion ou la foi dans l'ordre établi, il revenait toujours davantage aux individus de prendre en main leurs conduites et cela face à un monde de plus en plus difficile à cerner.

6. Le totalitarisme, une réponse à l'individualisme moderne ?

Dans ce contexte d'insécurité, le national-socialisme peut être lu comme la tentative de répondre aux défis posés par la modernité. En revalorisant la communauté, en plaçant le tout, à savoir la *Volksgemeinschaft*, au-dessus des individus, voire en sacrifiant ces derniers pour un « bien plus grand », le national-socialisme est la conviction de pouvoir remédier aux méfaits de l'individualisme à travers la réintroduction d'une conception holiste. Autrement dit, le totalitarisme des nationaux-socialistes, s'il est un produit de la modernité car inenvisageable sans les tendances individualistes de cette dernière, est toutefois tourné vers des conceptions du passé.⁶⁷ Ou comme le dit Louis Dumont :

⁶⁵ Marcel Gauchet, *La condition historique*, op. cit., p. 254-256.

⁶⁶ Le désenchantement du monde, *die Entzauberung der Welt*, est un concept développé par Max Weber dans un discours prononcé en 1917 à l'université de Munich. Cf. Max Weber, « Wissenschaft als Beruf » dans : Max Weber, *Schriften, 1894-1922*, Choisis et édités par Dirk Kaesler, Stuttgart, Alfred Kröner Verlag, 2002, p. 474-511.

⁶⁷ Ou pour le dire avec les mots de Marcel Gauchet : « Ils sont des modernes malgré eux. » Marcel Gauchet, *La condition historique*, op. cit., p. 380.

« [...] le totalitarisme est une maladie de la société moderne qui « résulte de la tentative, dans une société où l'individualisme est profondément enraciné, et prédominant, de le subordonner à la primauté de la société comme totalité ». »⁶⁸

Nous retrouvons cette observation d'une hybridité de principes structurants sous une autre forme chez Marcel Gauchet pour qui le totalitarisme constitue le

« moment de transition où la forme religieuse est en train de perdre son emprise structurante, mais reste assez prégnante pour vouloir la retrouver ou la rétablir. »⁶⁹

En conséquence, le projet totalitaire est défini par Marcel Gauchet comme « la poursuite autodestructrice d'une alliance des contraires », comme la tentative de « marier l'hétéronomie et l'autonomie »⁷⁰. Si le point de départ ainsi que les termes employés par les deux auteurs divergent, ils semblent d'accord pour voir dans le totalitarisme un épisode pathologique de la modernité qui serait dû à la coprésence d'éléments structurants contradictoires. Dumont insiste par ailleurs sur le fait que cette présence d'éléments opposés à l'individualisme n'amène nullement à son affaiblissement. Tout au contraire la coexistence d'éléments individualistes et holistes aurait pour conséquence « une intensification, une montée en puissance »⁷¹ de l'individualisme et de ses représentations.

Alexis de Tocqueville avait déjà l'intuition que l'égalisation des conditions - fondement de l'individualisme - et tyrannie concouraient toutes les deux à l'isolement et au repli sur soi.⁷² Concernant le Troisième Reich l'idée fut reprise par des nombreux écrits dont ceux d'Hannah Arendt, identifiant l'isolement comme le début, le terrain le plus

68 Louis Dumont, *Essais sur l'individualisme*, op. cit., p. 163.

69 Marcel Gauchet, *La condition historique*, op. cit., p. 373.

70 Ibid., p. 335.

71 Louis Dumont, *Essais sur l'individualisme*, op. cit., p. 31.

72 « Le despotisme, qui, de sa nature, est craintif, voit dans l'isolement des hommes le gage le plus certain de sa propre durée, et il met d'ordinaire tous ses soins à les isoler. Il n'est pas de vice du cœur humain qui lui agrée autant que l'égoïsme : un despote pardonne aisément aux gouvernés de ne point l'aimer, pourvu qu'ils ne s'aiment pas entre eux. [...] Ainsi, les vices que le despotisme fait naître sont précisément ceux que l'égalité favorise. Ces deux choses se complètent et s'entraident d'une manière funeste. L'égalité place les hommes à côté les uns des autres, sans lien commun qui les retienne. Le despotisme élève des barrières entre eux et les sépare. Elle les dispose à ne point songer à leurs semblables et il leur fait une sorte de vertu publique de l'indifférence. » Alexis de Tocqueville, *De la démocratie en Amérique II*, Parties I et II, Paris, 1840, p. 102, consultable sur :

http://classiques.uqac.ca/classiques/De_tocqueville_alexis/democratie_2/democratie_t2_1.pdf, lien vérifié le 30/11/20.

fertile et le résultat de la terreur totalitaire.⁷³ Mais l'entreprise totalitaire ne se contente pas, selon la philosophe allemande, d'ôter à l'homme la possibilité d'agir ensemble, avec d'autres, dans la sphère politique ; elle « détruit également la vie privée »⁷⁴. En privant l'homme ainsi de la « compagnie confiante et digne de confiance »⁷⁵ de ses égaux, la domination totalitaire le dépouille de sa faculté de penser⁷⁶ et de faire des expériences. Il lui enlève ainsi la possibilité de voir son identité confirmée dans le regard de l'autre.

Ainsi d'un côté les tendances individualistes modernes comportent un risque d'isolement - risque auquel le régime national-socialiste tenta de répondre par la réintroduction d'éléments holistes. De l'autre côté - en particulier si nous suivons Hannah Arendt - l'expérience de la désolation se trouve au cœur même du régime national-socialiste.

Face à ces deux constats, l'énigme de la présence de jeunes non-conformistes dans le Troisième Reich se laisse articuler sous forme d'un questionnement plus précis : si la réponse du national-socialisme et plus précisément de la jeunesse hitlérienne consistait en une tentative de retour à un système holiste, quelle fut la réaction des pirates de l'edelweiss face à l'insécurité et à l'isolement engendrés par les tendances individualistes modernes ? En quoi les remèdes apportés se différenciaient-ils ? En quelle mesure les pirates de l'edelweiss réussissaient-ils mieux à répondre aux besoins et désirs résultant de ce contexte d'un individualisme grandissant ?

L'existence de ces groupes de jeunes non conformistes suggère que la sociabilité des pirates de l'edelweiss était davantage capable que son pendant national-socialiste de séduire une petite partie de la jeunesse. Étant donné que la jeunesse hitlérienne constituait le choix « normal » en termes de sociabilité juvénile à l'époque, étant donné que le refus de rejoindre cette dernière ne pouvait se faire sans risquer des ennuis, nous pouvons supposer que l'adhésion aux pirates de l'edelweiss était mue par l'espoir d'y gagner

73 Cf. Hannah Arendt, *Le système totalitaire, Les origines du totalitarisme*, traduction Jean-Loup Bourget et al., Paris, Éditions Gallimard, 2005 (édition originale anglaise : 1951, édition originale de la traduction française : 1972), p. 304. Voir également : Manès Sperber, *Anpassung und Widerstand, Über den unvernünftigen und vernünftigen Gebrauch der Vernunft*, Wien, München, Europa Verlag GmbH, 1994, p. 171.

74 Hannah Arendt, *Le système totalitaire*, op. cit., p. 306.

75 Ibid., p. 309.

76 Immanuel Kant avait déjà noté que l'homme a besoin de la communauté avec d'autres afin de pouvoir jouir de sa liberté de penser. Cf. Immanuel Kant, *Was heißt: Sich im Denken orientieren?*, Berlin, 1786, p. 144, consultable sur : <https://korpora.zim.uni-duisburg-essen.de/Kant/aa08/131.html>, lien vérifié le 30/11/20. Nous retrouvons cette même idée chez Étienne de La Boétie qui défendait que : « [...] le bon zèle et affection à la franchise, pour si grand nombre qu'il y ait, demeure sans effet pour ne s'entreconnaître point : la liberté leur est toute ôtée, sous le tyran, de faire, de parler et quasi de penser ; ils deviennent tous singuliers en leurs fantaisies. » Étienne de La Boétie, op. cit., p. 151-152.

quelque chose : une liberté plus grande, des amitiés plus profondes, des activités plus passionnantes, un épanouissement accru.

7. Sociabilité et communalisation

Face aux tentatives de la jeunesse hitlérienne d'ériger la communauté en valeur suprême, il est tentant d'interpréter les pirates de l'edelweiss en termes opposés, en y voyant une association plaçant l'individu et ses désirs au centre. Le concept de sociabilité (Georg Simmel) permet d'introduire une telle compréhension.

« Du moment que la sociabilité ne possède pas dans ses pures conformations de fins pratiques donc pas de contenu ni de résultat qui se situeraient en quelque sorte en dehors de l'instance sociable comme telle, elle est entièrement orientée vers les personnalités sans autre but que la satisfaction de cette instance - à la rigueur avec un écho d'elle-même. Ainsi le processus reste exclusivement limité dans ses conditions comme dans des effets à ses supports personnels ; les qualités personnelles d'amabilité, d'éducation, de cordialité, les charmes de toutes sortes décident du caractère de la rencontre purement sociable. »⁷⁷

Selon Georg Simmel l'objectif de la sociabilité ne se situe nulle part ailleurs que dans la sociabilité elle-même. Concernant les pirates de l'edelweiss nous avons là un élément-clé pour comprendre leur association, notamment dans la comparaison avec la jeunesse d'État. La jeunesse hitlérienne, en tant qu'institution politique, c'est-à-dire en tant qu'organisation fondée dans un but politique précis, ne pouvait en effet se concevoir sur le mode d'une sociabilité. Elle ne pouvait trouver sa justification en elle-même. À l'inverse les pirates de l'edelweiss se constituaient d'abord pour passer un bon moment en compagnie d'autres gens ; ils se retrouvaient pour se divertir et se livrer à des activités appréciées. Le caractère apolitique de ces rassemblements, l'absence de fins pratiques qui caractérisaient ces rencontres au moins à leurs débuts, nous paraît justifier une interprétation en termes de sociabilité.

En interprétant l'association des pirates de l'edelweiss en ces termes, nous accordons du même coup un statut particulier à l'individu à l'intérieur de ces associations.

⁷⁷ Georg Simmel, « Die Geselligkeit » dans : Georg Simmel, *Grundfragen der Soziologie, Individuum und Gesellschaft*, Berlin, Leipzig, G. J. Göschen'sche Verlagshandlung GmbH, 1917, consultable sur : https://socio.ch/sim/grundfragen/grund_3.htm, lien vérifié le 30/11/20. Traduction : Liliane Gasparini. Georg Simmel, *Sociologie et épistémologie*, Paris, Presses universitaires de France, 1981, p. 125.

Georg Simmel nous dit cependant que c'est « [...] justement parce que tout converge vers les personnalités [que] celles-ci ne doivent pas s'affirmer de manière trop individuelle. »⁷⁸ Il en conclut qu'à côté des significations objectives dont disposent les personnalités il faut

« [...] également exclure comme élément de la sociabilité ce qui par ses fonctions serait purement ou trop intimement personnel : tout ce qu'il a de plus intime dans la vie, le caractère, l'état d'âme ou la destinée n'a pas non plus sa place dans le cadre de la sociabilité. »⁷⁹

Les circonstances de guerre, leur commune situation de marginalisés, les déboires et injustices qu'ils subissaient et surmontaient ensemble posent donc la question des limites d'une interprétation dans les seuls termes de sociabilité. L'isolement sur lequel est bâti le système totalitaire du national-socialisme rend d'ailleurs peu convaincante l'hypothèse selon laquelle l'association des pirates de l'edelweiss se limiterait à ces rencontres hédonistes cherchant le seul bonheur du moment présent. Le développement que beaucoup de ces groupes connurent sous l'influence de la répression semble supposer un engagement personnel plus important. Tenir droit face aux contrôles permanents et mesures répressives du régime national-socialiste ne paraît, en effet, envisageable que si les liens entre membres de pirates de l'edelweiss dépassaient ceux de la simple sociabilité. Les différents auteurs traitant de la résistance au nazisme s'accordent d'ailleurs tous pour voir dans la dimension collective de la résistance la clé de son succès.

C'est pourquoi il nous semble essentiel ici d'introduire le concept de communalisation développé par Max Weber :

« Nous appelons « communalisation » [Vergemeinschaftung] une relation sociale lorsque, et tant que, la disposition de l'activité sociale se fonde - dans le cas particulier, en moyenne ou dans le type pur - sur le sentiment subjectif (traditionnel

⁷⁸ Georg Simmel, « Die Geselligkeit », op. cit. Traduction : Liliane Gasparini. Georg Simmel, *Sociologie et épistémologie*, op. cit., p. 125-126.

⁷⁹ Georg Simmel, « Die Geselligkeit », op. cit. Traduction : Liliane Gasparini. Georg Simmel, *Sociologie et épistémologie*, op. cit., p. 126.

ou affectif) des participants d'appartenir à une même communauté [Zusammengehörigkeit]. »⁸⁰

Pour qu'il y ait communalisation, il ne suffit pas, selon le sociologue allemand, que certaines personnes partagent une situation, ni même qu'ils réagissent de manière analogue à cette situation.⁸¹

« En effet, c'est seulement au moment où, en raison de ce sentiment commun, les individus orientent mutuellement d'une manière ou d'une autre leur comportement que naît entre eux une relation sociale - et pas seulement une relation individuelle de chacun d'eux par rapport au monde environnant. C'est uniquement pour autant que celle-ci inspire le sentiment d'une appartenance commune que naît une « communauté ». »⁸²

Bien que la situation de non-intégrés du système de ces jeunes et leur commune volonté de sauvegarder une marge de liberté dans une société mise au pas provoquassent souvent la constitution de ces groupes, elles ne furent pas à elles-mêmes suffisantes pour créer de la communalisation. En revanche, nous pouvons nous demander si les activités pratiquées ensemble ne furent pas aptes à créer du commun. La randonnée et le chant ne véhiculaient-ils pas un mode de vie partagé ? Leur style vestimentaire ne fut-il pas le signe extérieur de l'appartenance à une même communauté ? Et en conséquence, les liens qui liaient les membres d'un groupe ne dépassèrent-ils pas la superficialité de la relation purement sociable ?

Si nous admettons que les pirates de l'edelweiss connaissaient une telle communalisation, si, dans d'autres termes, nous souscrivons à l'idée que ces associations réintroduisaient certains éléments holistes malgré leur orientation individualiste, nous serons amenés à interroger la spécificité des pirates de l'edelweiss. Solidarité et camaraderie furent en effet des valeurs proclamées haut et fort de la jeunesse hitlérienne. En outre, le livre de Christopher Browning sur le 101^e bataillon de réserve de la police al-

⁸⁰ Max Weber, *Wirtschaft und Gesellschaft, Grundriß der verstehenden Soziologie*, édition revue par Johannes Winkelmann (1972), Tübingen, Mohr Siebeck Verlag, 1980 (édition originale : 1920/21), consultable sur : <http://www.zeno.org/Soziologie/M/Weber,+Max/Grundriß+der+Soziologie/Wirtschaft+und+Gesellschaft>, lien vérifié le 30/11/20. Traduction : Julien Freund, Pierre Kamnitzer, Pierre Bertrand, Eric de Dampierre, Jean Maillard et Jacques Chavy. Max Weber, *Économie et société 1, Les catégories de la sociologie*, Paris, Pocket, 1995 (édition originale de la traduction française : 1971), p. 78.

⁸¹ Cf. Max Weber, *Wirtschaft und Gesellschaft*, op. cit.

⁸² Ibid. Traduction : Julien Freund, Pierre Kamnitzer, Pierre Bertrand, Eric de Dampierre, Jean Maillard et Jacques Chavy. Max Weber, *Économie et société 1*, op. cit., p. 81.

lemande a récemment rappelé quelles ont pu être les atrocités commises au nom de ces valeurs.⁸³

8. Indépendance et autonomie

Étudier ces organisations de jeunesse en termes d'individualisme et de holisme uniquement nous semble en conséquence être réducteur. À suivre Alain Renaut, la thèse de Louis semble trop unilatérale, cultivant par ailleurs une préférence normative pour le holisme.⁸⁴ Pour Renaut l'individualisme ainsi que ses effets pervers ne sont qu'une possibilité de la modernité parmi d'autres. En ignorant les virtualités non-advenues et non-exploitées, à savoir la consécration du sujet, Dumont se priverait de la possibilité d'une critique de l'individualisme, en conséquence - sur le plan normatif - d'une solution, « restant dans le cadre de la modernité et de ses valeurs »⁸⁵.

C'est à travers la distinction entre les notions d'indépendance et d'autonomie qu'Alain Renaut tente d'analyser l'autre aspect de la modernité. À l'indépendance, caractérisée comme autosuffisance, liberté sans règle, absence de normativité et d'intersubjectivité s'oppose l'autonomie qui, elle, ne se caractérise pas par l'absence de dépendance, mais par celle d'hétéronomie.⁸⁶ Si le registre de l'autonomie exclut que l'homme soit déterminé de l'extérieur par cette altérité absolue qu'implique le système hiérarchique, il admet très bien la soumission à des lois et normes que l'homme s'est soi-même donnés. L'autonomie ainsi définie se différencie donc nettement de l'indépendance sur un plan essentiel, à savoir l'effet socialisant/désocialisant qu'elle implique. L'indépendance, philosophiquement conçue sur le modèle leibnizien de la monade (autosuffisante mais privée de fenêtres et portes pour une communication avec l'extérieur), exposait l'homme au risque de l'isolement. En prenant appui sur le criticisme kantien, Renaut s'efforce au contraire de définir l'autonomie « de façon foncièrement anti-individualiste »⁸⁷, soulignant que la constitution du sujet ne peut se faire que

83 Cf. Christopher Browning, *Ordinary Men: Reserve Police Battalion 101 and the Final Solution in Poland*, New York, HarperCollins, 1992.

84 Cf. Alain Renaut, *L'ère de l'individu, Contribution à une histoire de la subjectivité*, Éditions Gallimard, Paris, 2009 (édition originale : 1989), p. 69-97.

85 Ibid. p. 96.

86 Cf. ibid. p. 82-85.

87 Ibid., p. 92.

sur fond d'intersubjectivité.⁸⁸

La modernité est pensée ici de manière plus précise comme l'avènement du sujet (et pas seulement de l'individu), obligé de sortir de son isolement pour prendre en compte et concevoir l'autre comme un semblable. La notion de l'autonomie tient donc compte d'une dimension essentielle qui manquait à l'indépendance et qui rendait l'individualisme si souvent insupportable, à savoir le rapport à l'autre. Un rapport à l'autre cependant qui n'est pas pensé en terme de soumission (ni à un autre sujet ni à une communauté) mais comme le fondement même de la volonté libre.

Cette distinction établie par Alain Renaut ne pourrait-elle pas nous aider à penser le phénomène des pirates de l'edelweiss ? Utiliser ce concept d'autonomie pour interroger la manière dont les pirates de l'edelweiss firent face aux tendances individualistes de leur temps nous permettrait de comprendre comment ils pouvaient à la fois esquiver un retour nostalgique au temps holiste (solution de la jeunesse hitlérienne) et s'affronter à un régime totalitaire.

Pour étudier le positionnement singulier des pirates de l'edelweiss face aux tendances individualistes de leur temps ainsi que l'évolution que ce positionnement connaissait dans l'affrontement avec le régime, nous diviserons notre développement en trois parties.

Dans un premier temps, nous étudierons les pirates de l'edelweiss en comparaison avec la jeunesse hitlérienne afin de déterminer les différences qui séparaient ces deux groupes de jeunes en termes de structure et de fonctionnement. Il s'agira notamment d'examiner leurs modes d'organisation divergents ainsi que les relations qui se tissaient entre les membres d'un groupe. Étant donné que l'appartenance des filles aux groupes de pirates de l'edelweiss constituait une différence fondamentale entre les deux groupes de jeunes, un sous-chapitre sera consacré aux relations entre les deux sexes.

Si la première partie interrogera l'importance accrue accordée chez les pirates de l'edelweiss à l'individu et ses désirs, la deuxième partie cherchera à nuancer ce constat.

⁸⁸ En effet, l'érection en loi des désirs et inclinations du sujet empirique (l'égoïsme/l'hédonisme) a explicitement été exclue de la définition de l'autonomie et a été renvoyée au monde de l'hétéronomie de la nature. Le sujet autonome (la raison pratique chez Kant) ne peut se passer de la relation homme/homme car en se soumettant à la loi, il est confronté à « l'exigence d'universaliser la maxime de son action ». Ibid., p. 93.

Bien que le choix des activités fût réalisé sur une base individuelle, l'activité en elle-même semble avoir été porteuse de valeurs collectives. Nous nous demandons notamment si la randonnée, en tant qu'expérience en communauté, n'a pas été propice à renforcer ce sentiment de communalisation dont il était question plus haut ; puis si le chant et le style vestimentaire des pirates de l'edelweiss n'ont pas servi à la construction d'une image de soi et ainsi contribué à l'affirmation de leur altérité.

Enfin la troisième partie sera consacrée à l'étude des attitudes individualistes des pirates de l'edelweiss face à la répression. Nous nous demanderons notamment si leurs réactions, tant aux tentatives de contrôle total qu'aux expériences de répression, ne montrent pas les signes d'une solidarisation et d'une politisation accrues et donc d'une conscience de la situation dépassant leurs propres intérêts immédiats. Les actions d'aide aux persécutés ainsi que les actes dirigés contre le régime ne prouvent-ils pas de manière exemplaire le glissement d'une recherche d'indépendance à une recherche d'autonomie que connaissaient les pirates de l'edelweiss à travers l'affrontement au régime national-socialiste ?

9. Sources

Pour effectuer cette étude, nous appuierons principalement sur des témoignages d'anciens membres des pirates de l'edelweiss⁸⁹. Ces entretiens ont été réalisés par le *NS-Dokumentationszentrum Köln*, le centre de documentation sur le national-socialisme de Cologne, entre 2002 et 2008 dans le cadre du projet *Erlebte Geschichte* (histoire vécue) et sont accessibles en ligne (<http://www.eg.nsdok.de>). Ce recours à des sources orales nous paraît fondamental pour saisir les désirs, craintes et motivations de ces adolescents. Ces entretiens avec les témoins de l'époque nous semblent également précieux pour restituer la manière dont la réalité du Troisième Reich a été vécue par ces jeunes gens.

Étant donné que les pirates de l'edelweiss ne peuvent se comprendre à notre sens qu'en prenant en compte l'interaction avec le régime en place, il nous semblait également important de consulter les documents officiels : rapports des services de sécurité, listes de « suspects », protocoles d'interrogatoire, règlements juridiques etc. Deux obs-

⁸⁹ Hans Fricke, Friederike Greven, Ludwig Hansmann, Jean Jülich, Gertrud Koch, Toni Maschner, Fritz Prediger, Ferdinand Steingass, Wolfgang Schwarz, Fritz Theilen. Pour leurs biographies cf. l'annexe.

tacles majeurs ont compliqué ce projet au niveau local : premièrement, la libération de Cologne en deux temps par l'armée américaine (mars 1945 pour la partie se situant à l'ouest du Rhin, avril 1945 pour la partie à l'est) a laissé suffisamment de temps aux nationaux-socialistes pour s'enfuir et détruire une bonne partie de documents ; deuxièmement, l'écroulement des archives de la ville de Cologne durant des travaux sur le réseau urbain en 2009, a causé l'éboulement de 90% de documents archivés.

La situation quant aux sources se présentait heureusement sous un meilleur jour au niveau national. En consultant les archives nationales à Berlin Lichterfelde nous avons pu compléter nos sources orales par des rapports rédigés au sujet des pirates de l'edelweiss aux plus hautes instances du Reich : l'office central de la sécurité du Reich, Direction de la jeunesse du Reich, chef de la SS, etc. En outre nos recherches à la bibliothèque de l'université de Cologne et à la bibliothèque spécialisée sur l'histoire locale du centre de documentation sur le national-socialisme nous ont munis d'une littérature riche sur les pirates de l'edelweiss et plus généralement sur la situation de la jeunesse sous le Troisième Reich. Les documentations établies par Matthias von Hellfeld, Arno Klönne et Detlev Peukert, contenant des nombreux documents d'archives, complètent cet éventail de sources.

III. Les pirates de l'edelweiss et la jeunesse hitlérienne : deux types de sociabilité pour répondre aux défis de la modernité ?

Nous avons vu dans l'introduction que l'apparition de la jeunesse comme catégorie à part entière était intimement liée aux tendances individualistes modernes et plus précisément à la généralisation d'un « moratoire psychosocial »⁹⁰. L'adolescence n'apparut qu'à partir du moment où existait une période de vie réservée aux tâtonnements, aux hésitations, aux essais ; en d'autres termes à la recherche d'un chemin propre (ce qui impliquait l'existence d'un choix). Pour Hermann Giesecke cette autonomisation de l'âge adolescent par rapport à l'enfance et à l'âge adulte était équivoque. D'un côté, elle impliquait « une forme d'émancipation », en ce qu'elle libérait le jeune de l'influence des anciennes instances éducatives, elle conférait donc une certaine indépendance. De l'autre elle signifiait aussi « désorientation, insécurité et isolement ».⁹¹

Selon le pédagogue allemand, ces évolutions objectives se répercuteraient de manière directe sur l'état d'esprit - les désirs, angoisses et besoins - des jeunes qui se voyaient obligés de les affronter. Interprétant les organisations de jeunesse comme des tentatives de réponse à ces craintes et espoirs suscités par le contexte plus général, leur offre changeante en matière d'émancipation et d'intégration est pensée comme réaction à des besoins également changeants.⁹² Si les jeunes du *Wandervogel*, comparativement bien intégrés, cherchèrent encore à accroître leur indépendance, les ligues de l'entre-deux-guerres surent attirer les jeunes grâce à l'attache au collectif qu'elles proposaient. Enfin la jeunesse hitlérienne poussa encore plus loin cette réaction à l'insécurité accrue : l'émancipation fit place à l'intégration ; l'affirmation individuelle et la recherche personnelle d'un chemin propre firent place à l'identification avec le groupe, à l'effacement de l'individu devant et dans la communauté du peuple.

Face à ce constat nous avons proposé d'étudier la réaction des pirates de l'edelweiss confrontés à ces mêmes tendances - aux possibilités émancipatrices que l'individualisme comportait mais aussi aux risques d'isolement qu'il impliquait - et nous

90 Cf. Erik H. Erikson, *Identity youth and crisis*, New York, W. W. Norton and Company Inc., 1968.

91 Cf. Hermann Giesecke, *Vom Wandervogel bis zur Hitlerjugend, Jugendarbeit zwischen Politik und Pädagogik*, München, Juventa-Verlag, 1981, p. 211-212.

92 Cf. *ibid.*, p. 212.

avons supposé que seule une différence profonde concernant cette réaction était en mesure de rendre compte de l'existence de ces groupes oppositionnels. Face à une organisation de jeunesse rassemblant en son sein plus de 90% de la jeunesse allemande, face à une organisation déclarée jeunesse d'État et disposant des moyens pour imposer sa pré-tention monopolistique, seulement une véritable alternative semble valoir la prise de risque qu'impliquait l'adhésion à une organisation concurrente.

Considérant cette hypothèse de départ, une comparaison avec la jeunesse d'État s'imposait. Cette comparaison nous semble nécessaire pour d'autres raisons encore : étant donné que la jeunesse hitlérienne représentait le choix « normal » en matière de sociabilité juvénile, les pirates de l'edelweiss se constituaient dans son ombre mais aussi en réaction à elle. La jeunesse d'État servait donc comme modèle négatif, comme contre-image de soi-même. Cela fut d'autant plus vrai, comme nous aurons l'occasion de démontrer plus loin, que les confrontations entre les deux groupes de jeunesse s'accroissaient au fur et à mesure que la fin de la guerre approchait. Il s'ensuit qu'aucune caractéristique des groupes de pirates de l'edelweiss ne pourra se comprendre sans la référence implicite ou explicite à la jeunesse hitlérienne qu'elle contient.

La nécessité d'une comparaison admise, il s'agit de déterminer les points susceptibles de nous renseigner sur leurs manières (différentes) de saisir les chances et d'affronter les risques liés aux tendances individualistes modernes. Plus précisément, il s'agit d'examiner ce que ces deux groupes de jeunes furent en mesure de procurer à leurs membres en matière d'émancipation et d'indépendance, voire en matière d'autonomie et ce qu'ils furent capables de leur fournir en matière de sécurité et de protection.

À travers les entretiens avec les anciens membres des pirates de l'edelweiss deux ensembles de questions ont pu être identifiés comme étant essentiels à la compréhension de leur sociabilité : premièrement, celles touchant à leur mode d'organisation et plus précisément au caractère volontaire de leurs rencontres. Liée à cette question du mode d'organisation apparaît de manière récurrente une autre question encore : celle du type de relations résultant de leur manière différente de mettre en place et d'entretenir leur sociabilité. Ainsi le mode vertical sur lequel se construisaient les relations dans la jeunesse hitlérienne est souvent opposé à la solidarité forte qui liait les dif-

férents membres chez les pirates de l'edelweiss. Les relations entre les deux sexes tiennent en outre une place particulière ; fait qui étonne peu étant donné la séparation stricte entre filles et garçons dans la jeunesse hitlérienne.

À côté des thématiques liées au mode d'organisation existe un deuxième pôle autour duquel tournent les récits des anciens membres de pirates de l'edelweiss : celui des activités pratiquées au sein de ces groupes de jeunesse. Les rencontres étant centrées sur la pratique commune du chant et de la randonnée en pleine nature, il n'est qu'évident qu'une place primordiale soit réservée à ces activités dans la mémoire de nos enquêtés. Elle traduit en effet l'importance que ces jeunes accordaient, déjà à l'époque, à la pratique de ces activités ; une importance qu'elles ont eue tant pour l'épanouissement personnel que pour l'image de soi de ces jeunes engagés dans un des groupes des pirates de l'edelweiss.

Par conséquent, ce premier chapitre sera consacré à la structure organisationnelle des deux groupes de jeunesse et plus précisément à leur mode de recrutement, à leur hiérarchie et chaîne de commandement (ou bien l'absence d'une telle hiérarchie), aux relations liant les différents membres entre eux et à la place que l'individu occupait au sein de ces groupes. La confrontation des deux modèles nous permettra - telle est notre conviction - de mieux saisir la spécificité de la sociabilité pratiquée chez les pirates de l'edelweiss.

Les activités pratiquées chez les pirates de l'edelweiss quant à elles feront l'objet de notre deuxième partie.

1. Mode d'organisation

a. La jeunesse hitlérienne ou le projet d'une jeunesse unie et unifiée

Commençons notre analyse avec le mode d'organisation. Plus qu'avec n'importe quel autre sujet, les références au mode d'organisation opposent deux modèles, celui des groupes non conformistes et celui de la jeunesse hitlérienne. L'un qui serait caractérisé par la spontanéité et le volontariat et l'autre qui serait caractérisé par la rigidité de ses structures et la contrainte. Aux yeux des anciens membres de pirates de l'edelweiss, les deux groupes de jeunes différaient, d'un point de vue organisationnel, sur deux aspects principaux : premièrement, l'adhésion aux pirates de l'edelweiss aurait été un acte vo-

lontaine tandis que l'adhésion à la jeunesse hitlérienne serait imposée. Auto-détermination d'un côté, la contrainte de l'autre. Deuxièmement, les pirates de l'edelweiss seraient des groupes sans hiérarchie ni commandement dans lesquels toute décision était prise collectivement. À l'inverse la jeunesse hitlérienne serait une organisation avec des structures rigides et les processus de décision y auraient strictement suivi la chaîne de commandement.

Est-ce que nous pouvons souscrire à cette juxtaposition de caractéristiques opposées ? Regardons de plus près en commençant par examiner quelques données factuelles sur la jeunesse hitlérienne. Fondée en 1926 en tant que section du Parti national-socialiste, sa prétention fut néanmoins dès la prise de pouvoir celle d'encadrer la totalité de la jeunesse allemande. Cette ambition d'ériger la jeunesse hitlérienne en jeunesse d'État passait par l'élimination d'organisations concurrentes : le comité des organisations de jeunesse du Reich⁹³, organisation faîtière regroupant différentes associations politiques, confessionnelles, sportives et professionnelles avec un nombre total de 5 à 6 millions membres, fut occupé à l'ordre de Baldur von Schirach le 5 avril 1933 par une troupe de la jeunesse hitlérienne.⁹⁴ Dès 1933, Schirach, nommé chef de la jeunesse allemande, interdit d'ailleurs, à une exception près, toutes les organisations de jeunesse en dehors de la jeunesse hitlérienne. Seules les organisations catholiques, protégées par le concordat, gardèrent le droit d'exister jusqu'en 1936 mais furent réduites à leur fonction purement religieuse. Cette interdiction de toute association en dehors de la jeunesse d'État toucha évidemment aussi les ligues⁹⁵. En grande partie politiquement proche de l'idéologie national-socialiste, certaines ligues furent incorporées dans la jeunesse hitlérienne sans grande difficulté. D'autres, tout en partageant les idées politiques du nouveau régime, refusèrent de perdre leur autonomie et se sont dissoutes en conséquence (au moins officiellement). L'aile gauche de la jeunesse ligueuse, dont le représentant le plus notoire fut la dj. 1. 11, est forcée de se dissoudre ou de continuer d'exister dans l'illégalité.

Ce projet d'une organisation de jeunesse unique correspondait non seulement à

93 Reichsausschuss deutscher Jugendverbände

94 Cf. Arno Klönne, *Jugend im Dritten Reich*, op. cit., p. 20.

95 Les ligues, en allemand « Bünde », furent des sociabilités juvéniles issues du Wandervogel et du scoutisme. Quoique peu nombreux en membres (par rapport à d'autres organisations de jeunesse), leur style et leur mode de vie influencèrent de larges couches de la jeunesse allemande et se répandirent bien au-delà de leur milieu d'origine. Pour une analyse détaillée du rapport ambivalent entre jeunesse ligueuse et jeunesse hitlérienne cf. Matthias von Hellfeld, *Bündische Jugend und Hitlerjugend*, op. cit.

la volonté de Schirach⁹⁶ mais il fut également en affinité avec l'importance accordée par Hitler à l'idée d'organisation :

« Une grande idée ne peut aboutir que si une forme d'organisation solide et rigoureuse, appliquée avec une dureté conséquente, donne corps à la « Weltanschauung. »⁹⁷

Comment se présentait-elle cette « organisation solide et rigoureuse, appliquée avec une dureté conséquente » ? D'un point vu légal, ce sont les dispositions de 1936 – la *loi sur la jeunesse hitlérienne* – et son décret d'application de 1939 qui donna forme à ce projet. Que stipulèrent-elles concrètement ? Voici quelques extraits de la *loi sur jeunesse hitlérienne* :

« §1. La totalité de la jeunesse allemande, à l'intérieur du territoire du Reich, est rassemblée dans la jeunesse hitlérienne.

§2. À côté du foyer parental et l'école, toute la jeunesse allemande doit être physiquement, intellectuellement et moralement éduquée dans la jeunesse hitlérienne dans l'esprit du national-socialisme afin de servir le peuple et la communauté du peuple [...]»⁹⁸

La prétention totalitaire en matière d'encadrement de jeunes trouva alors ici une expression manifeste. Les expressions « la totalité de la jeunesse allemande » et « toute la jeunesse allemande » ne laissent pas de doute quant à la vocation de la jeunesse hitlérienne. Dans la pratique elle mettait en place des listes avec l'aide des directions d'école et grâce au registre des déclarations domiciliaires. Sur la base de ces listes elle organisa ensuite des appels et informait les tuteurs légaux⁹⁹.

Si la *loi sur la jeunesse hitlérienne* constituait la transposition formelle en termes

⁹⁶ « Comme le parti national-socialiste des travailleurs allemands est désormais l'unique parti, la jeunesse hitlérienne doit être l'unique organisation de jeunesse. » Déclaration de Baldur von Schirach rapportée dans l'article « Hitlerjugend » dans : Hilde Kammer, Elisabeth Bartsch (éd.), *Jugendlexikon Nationalsozialismus*, Reinbek, Rowohlt, 1982, p. 91.

⁹⁷ Traduit de l'original : « Eine große Idee kann nur dann zum Ziele geführt werden, wenn eine festgefügte und straffe, mit konsequenter Härte durchgeführte Organisationsform der Weltanschauung die Gestalt gibt. » Adolf Hitler cité après : Arno Klönne, *Jugend im Dritten Reich*, op. cit., p. 42.

⁹⁸ Traduit de l'original : « §1. Die gesamte deutsche Jugend innerhalb des Reichsgebietes ist in der Hitlerjugend zusammengefaßt. §2. Die gesamte deutsche Jugend ist außer in Elternhaus und Schule in der Hitlerjugend körperlich, geistig und sittlich im Geiste des Nationalsozialismus zum Dienst am Volk und zur Volksgemeinschaft zu erziehen. [...] » Extraits de la « loi sur la jeunesse hitlérienne » de 1936, consultable sur : <http://www.verfassungen.de/de33-45/hitlerjugend36.htm>, lien vérifié le 30/11/20.

⁹⁹ Cf. Arno Klönne, *Jugend im Dritten Reich*, op. cit., p. 36.

légaux d'un projet déjà entamé depuis 1933, le décret d'application de 1939 représentait la dernière étape décisive pour sa mise en pratique :

« [...]§9. INSCRIPTION ET ADMISSION

(1) Tous les adolescents doivent s'inscrire auprès du chef compétent de la jeunesse hitlérienne pour une admission dans la jeunesse hitlérienne jusqu'au 15 mars de l'année calendaire au cours de laquelle ils atteignent l'âge de 10 ans.
[...]

(2) L'inscription est obligatoire pour le représentant légal de l'adolescent. [...]

§.12 DISPOSITIONS PÉNALES

(1) Le représentant légal est puni d'une amende allant jusqu'à 150 Reichsmarks ou d'une détention s'il contrevient intentionnellement aux dispositions du § 9 de cette ordonnance.

(2) Est puni avec emprisonnement et amende ou une de ces punitions celui qui empêche ou qui tente d'empêcher de manière malveillante un adolescent de faire service dans la jeunesse hitlérienne. [...]

(4) Les adolescents peuvent être astreints par la police locale compétente de remplir les obligations qui leur ont été imposées par cette ordonnance et les décrets d'application associés. [...]»¹⁰⁰

« L'application avec une dureté conséquente » demandée par Hitler prenait alors tout son sens. Ces extraits du deuxième décret d'application mettent en effet en lumière le tissu dense de dispositifs visant à intégrer – s'il faut de force - les jeunes Allemands dans l'organisation de jeunesse de l'État. En rendant l'inscription obligatoire et en tenant

100 Traduit de l'original : « [...] §9. ANMELDUNG UND AUFNAHME (1) Alle Jugendlichen sind bis zum 15. März des Kalenderjahres, in dem sie das 10. Lebensjahr vollenden, bei dem zuständigen HJ-Führer zur Aufnahme in die Hitler-Jugend anzumelden. [...] (2) Zu der Anmeldung ist der gesetzliche Vertreter des Jugendlichen verpflichtet. [...] §12 STRAFBESTIMMUNGEN (1) Ein gesetzlicher Vertreter wird mit Geldstrafe bis zu 150 Reichsmark oder mit Haft bestraft, wenn er den Bestimmungen des § 9 dieser Verordnung vorsätzlich zuwiderhandelt. (2) Mit Gefängnis und Geldstrafe oder mit einer dieser Strafen wird bestraft, wer böswillig einen Jugendlichen vom Dienst in der Hitler-Jugend abhält oder abzuhalten versucht. [...] (4) Jugendliche können durch die zuständige Ortspolizeibehörde angehalten werden, den Pflichten nachzukommen, die ihnen auf Grund dieser Verordnung und den zu ihr ergangenen Ausführungsbestimmungen auferlegt worden sind. [...] » Extraits du « deuxième décret d'application de la loi sur la jeunesse hitlérienne » de 1939, consultable sur : <http://www.verfassungen.de/de33-45/hitlerjugend36.htm>, lien vérifié le 30/11/20.

le représentant légal pour responsable en cas de non-adhésion, l'autorité parentale fut fortement minée.¹⁰¹ Les peines prévues, détention ou 150 Reichsmarks, furent du reste sans proportion aucune avec le salaire moyen mensuel de 155 Reichsmarks et de ce fait forcément dissuasives. Ceci devrait encore davantage être le cas pour les familles du milieu ouvrier dont sont issus la plupart de nos pirates de l'edelweiss.

Le paragraphe 12 (2) souligne de surcroît que l'objectif de la *loi sur la jeunesse hitlérienne* fut non seulement de faire pression sur les parents mais également d'éliminer toute influence sur les jeunes, contraire à l'esprit du national-socialisme. Parfaitement en accord avec l'obsession de trouver des « meneurs » qu'on retrouve dans les rapports des services de sécurité¹⁰², ce paragraphe vise donc ceux qui sont accusés de séduire les jeunes afin de les faire dévier du « droit chemin ».

Cette peur des dirigeants nazis de voir la jeunesse tomber sous quelque influence contraire à leur *Weltanschauung* devient particulièrement apparente à travers la manière dont le régime national-socialiste tentait de gérer le problème de l'héritage ligueux¹⁰³ et de sa popularité bien au-delà de son milieu d'origine. Nous avons vu que Schirach entama son projet d'une organisation de jeunesse unique dès 1933, en éliminant toutes les organisations concurrentes ; les ligues étant soit dissoutes, soit incorporées dans la jeunesse hitlérienne. Incorporé ne voulait cependant pas encore dire mis au pas : des groupes entiers avaient en effet changé d'organisation ensemble afin de préserver leur communauté et maintenir leurs activités. Étant donné que la jeunesse hitlérienne était peu préparée à cette date pour gérer la montée rapide en effectifs à laquelle elle fut confrontée¹⁰⁴, la *Reichsjugendführung* avait volontairement recours aux leaders des anciennes ligues pour combler le manque de chefs nécessaires à la mise en place d'une telle organisation de masse. Les premières difficultés organisationnelles surmon-

101 Sur la tendance de la jeunesse hitlérienne à se poser en rivale des puissances éducatrices traditionnelles cf. Gilbert Krebs, « Mise au pas et instrumentalisation de la jeunesse et du sport sous le 3e Reich » dans : Jean-François Tournadre (éd.), *Pour une histoire du sport et de la jeunesse*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2002, consultable sur : <https://books.openedition.org/psn/6569>, lien vérifié le 30/11/20.

102 Cf. par exemple Reichsführer-SS und Chef der Deutschen Polizei, Bekämpfung jugendlicher Cliques, Rapport du 25 octobre 1944, Archives nationales Berlin Lichterfelde, BArch R3001 21177, Berlin, p. 536.

103 Des liens de continuité forts existent entre les groupes ligueux de l'entre-deux-guerres et la jeunesse hitlérienne, tout comme entre ces groupes et les pirates de l'edelweiss. Nous appelons héritage ligueux un certain nombre de caractéristiques typiques aux ligues, actives avant la prise de pouvoir par les nationaux-socialistes et interdites par ces derniers. Parmi les caractéristiques, en partie reprises, en partie réfutées par les groupes des jeunes sous le Troisième Reich, figurent : l'amour de la nature, la fuite des grandes villes, la pratique de la randonnée, l'importance de l'expérience en commun, le principe du chef (Führerprinzip), le caractère fusionnel de leurs relations ainsi qu'un style vestimentaire et un répertoire musical propre.

104 De 107956 membres en début de l'année 1933, elle passe à 3577565 membres à la fin de l'année 1934. Cf. Günter Kaufmann, *Das kommende Deutschland, Die Erziehung der Jugend im Reich Adolf Hitlers*, 3e édition revue et corrigée (1940), Berlin, Junker und Dünnhaupt, 1943, p. 42.

tées, l'héritage ligueux devenait cependant suspect et les leaders ligueux furent accusés de pervertir la mission de la jeunesse hitlérienne :

« Nous, les chefs responsables, avons peur pour notre mouvement de jeunesse national-socialiste, pour son élan élémentaire, pour son attitude révolutionnaire, pour sa vie ! Nous ne voulons pas laisser notre mouvement magnifique se scléroser avec l'activité, le bon chant et les beaux voyages, dans les bras de la réaction et des anciennes ligues. Ici réside la première différence fondamentale entre la manière de la jeunesse hitlérienne et la manière des anciennes ligues bourgeoises ! [...] Nous, les chefs de la jeunesse hitlérienne, considérons comme notre tâche de jeter les bases pour un peuple allemand uni. Pour cette raison nous ne voulons pas que l'ancien courant bourgeois-ligueux, la lutte de classe ou autre soit entretenu au sein du jeunesse allemande mais seulement et uniquement l'attitude de la jeunesse hitlérienne [...] Nous reconnaissons aussi que les ligueurs ont toujours cultivé du bon chant, nous reconnaissons qu'ils ont réalisé des voyages convenables, nous reconnaissons leur travail frontalier et à l'étranger mais nous exigeons que si nous les avons admis dans nos rangs qu'ils fassent bénéficier nos garçons de leurs expériences et non qu'ils contrecarrent de manière engourdie notre encadrement de la jeunesse. [...] Nous devons travailler contre ces saboteurs insidieux de la nouvelle jeunesse allemande ! »¹⁰⁵

Le rapport à la jeunesse ligueuse fut donc ambigu et la courte période de coopération se transforma vite en son contraire. C'est d'ailleurs sur cette toile de fond qu'il faut comprendre la devise de Schirach de faire de l'année 1934 « l'année de la formation ». Pour pouvoir se débarrasser de l'influence des ligueurs dans la jeunesse hitlérienne et la jeunesse allemande, l'organisation de jeunesse de l'État avait besoin de « d'une relève de chefs propre et fidèle à la ligne »¹⁰⁶. Quand 1935 les premières promo-

105 Traduit de l'original : « Wir verantwortlichen Führer haben Angst um unsere nationalsozialistische Jugendbewegung, um ihren elementaren Schwung, um ihre revolutionäre Haltung, um ihr Leben ! Wir wollen unsere herrliche Bewegung nicht in den Armen der Reaktion und der alten Bünde bei Betrieb, gutem Singen und schönen Fahrten verkalken lassen. Hier liegt der erste grundsätzliche Unterschied zwischen der Art der Hitler-Jugend und der Art der alten bürgerlichen Bünde ! [...] Wir Hitlerjugendführer sehen es als unsere Aufgabe an, den Grundstein für ein einiges deutsches Volk zu legen. Aus diesem Grunde wollen wir nicht, daß die alte, bürgerlich-bündische, klassenkämpferische oder sonstige Richtung im Jungvolk gepflegt wird, sondern einzig und allein die Haltung der Hitler-Jugend. [...] Wir erkennen auch an, daß die Bündischen immer gutes Singen gepflegt haben, wir erkennen an, daß sie sehr ordentliche Fahrten durchgeführt haben, wir erkennen ihre Grenz- und Auslandsarbeit an, aber wir verlangen, wenn wir sie in unserer Reihen aufgenommen haben, daß sie ihre Erfahrungen unseren Jungen zugute kommen lassen und nicht starr unserer Jugendarbeit entgegenarbeiten ! [...] Wir müssen gegen diese hinterhältigen Saboteure unserer neuen deutschen Jugend arbeiten ! » Schulungs- und Kampfblätter der Hitler-Jugend im Gebiet 6 (Nordmark), Nr. 2 du août 1934. Cf. Matthias von Hellfeld, Arno Klönne, *Die betrogene Generation*, op. cit., 1985, p. 45-46.

106 Matthias von Hellfeld, *Bündische Jugend und Hitlerjugend*, op. cit., p. 116.

tions des « HJ-Führerschulen », des écoles pour chefs de la jeunesse hitlérienne, étaient opérationnelles, la *Reichsjugendführung* pouvait remplacer les anciens leaders des ligues par leur propre personnel.

À côté des organisations de jeunesse concurrentes et de la famille, un autre domaine exista dans lequel les nazis craignaient une influence contraire à leur idéologie et donc contraire à leur projet d'une jeunesse mise au pas : ce fut celui de l'école. Il est vrai que la *loi sur la jeunesse hitlérienne* admettait le foyer parental et l'école au même titre que la jeunesse hitlérienne.¹⁰⁷ Dans la réalité les trois n'ont cependant jamais été juxtaposés en tant que pouvoirs éducatifs, indépendants, originaires et concurrents mais l'entier droit d'éduquer la jeunesse appartenait au peuple et donc au *Führer* et au régime national-socialiste.¹⁰⁸

Cette vision d'une jeunesse au service du *Führer* et la prétention totalitaire en matière d'éducation qui en résultait, deviennent particulièrement évidentes à travers l'idéalisation de la *Kinderlandsverschickung*, l'évacuation des enfants dans des zones moins exposées aux bombardements. Mesure initialement prise pour protéger les plus jeunes des bombardements des Alliés, elle est ensuite célébrée pour constituer une

« [...] possibilité à grande échelle et pour une durée longue d'éduquer les adolescents de manière totale. Activité scolaire, service dans la jeunesse hitlérienne et temps libre se laissent pédagogiquement influencer de manière égale. »¹⁰⁹

La *Kinderlandsverschickung*, comme par ailleurs aussi les *Wehrertüchtigungslager*, les camps d'entraînement militaires¹¹⁰, offraient un cadre d'éducation totale en ce qu'ils constituaient des univers clos, imperméables aux influences extérieures. Cette imperméabilité ne pouvait s'appliquer à l'éducation dans son entier ; comme les parents, les professeurs risquaient d'entraver le projet d'une éducation sous le signe du national-socialisme.

107 Cf. la « loi sur la jeunesse hitlérienne » de 1936, op. cit.

108 Cf. Arno Klönne, *Jugend im Dritten Reich*, op. cit., p. 52-53.

109 Extrait de la revue officielle du chef de la jeunesse allemande, *Das junge Deutschland*, Berlin, 1943 cité après : ibid., p. 56.

110 À partir de 1942 le séjour dans un camp d'entraînement militaire devient obligatoire pour tout jeune Allemand. Chaque année cette obligation concernait les cohortes les plus âgées de la jeunesse hitlérienne ; pour l'année 1942 ce furent les garçons nés en 1924 et avant. Cf. l'ordre de la Direction de la Jeunesse du Reich du 01 avril 1942 dans : Matthias von Hellfeld, Arno Klönne, *Die betrogene Generation*, op. cit., p. 216-217.

Bien que l'école fût elle-même mise au service du Troisième Reich, elle n'a jamais été considérée réellement adaptée à porter le projet national-socialiste. Trop faible fut la considération que les nazis eurent à l'égard du savoir¹¹¹ ; trop élitaires, trop conservateurs furent aux yeux des nazis les concepts éducatifs des professeurs.¹¹² Les dispositions légales multiples¹¹³ réglant les compétences entre l'école et la jeunesse hitlérienne sont la preuve de cette relation conflictuelle.

L'école comme instance d'éducation fut donc plus tolérée qu'appréciée¹¹⁴, alors que la jeunesse hitlérienne était l'endroit où le nouvel homme, le national-socialiste dévoué au *Führer* et à la communauté du peuple devait être créé. Face à cette méfiance envers l'école et face à la priorité accordée à la jeunesse hitlérienne, il n'étonne guère que des pressions furent exercées sur le personnel enseignant afin de participer avec tous ses efforts au recensement complet de la jeunesse allemande. Une circulaire du président du district de Düsseldorf adressée aux inspecteurs pédagogiques en 1935 précise à ce sujet que

« [...] 1. Tous les enseignants doivent s'engager personnellement de manière à éclairer et à faire de la publicité en faveur du transfert de tous les enfants au-dessus de 10 ans dans la jeunesse hitlérienne. [...] »

6. Les enseignants qui manquent de diligence pour cette association de la jeunesse doivent m'être signalés par les inspecteurs pédagogiques du district pour punition disciplinaire pour l'inaccomplissement de devoir. [...] »¹¹⁵

Comme dans le décret d'application de la *loi sur la jeunesse hitlérienne* des sanctions furent prévues pour ceux non disposés à coopérer.

Les dispositions légales avaient donc pour objectif principal de faire travailler,

111 Ce point a déjà été souligné par Erika Mann en 1938. Cf. Erika Mann, *Zehn Millionen Kinder, Die Erziehung der Jugend im Dritten Reich*, München, Verlag Heinrich Ellermann, 1986, p. 50, 59.

112 Cf. Gilbert Krebs, « Mise au pas et instrumentalisation de la jeunesse et du sport sous le 3e Reich », op. cit.

113 Cf. l'accord conclu entre le chef de la jeunesse allemande et le ministre de l'éducation en 1941 dans : Matthias von Hellfeld, Arno Klönne, *Die betrogene Generation*, op. cit., p. 158-163.

114 À l'exception peut-être des écoles professionnelles qui préparaient les jeunes à leurs futures tâches dans les usines essentielles à la guerre.

115 Traduit de l'original : « [...] 1. Sämtliche Lehrkräfte haben sich unter vollem Einsatz ihrer Persönlichkeit für die restlose Zuführung aller Kinder über 10 Jahre zur Hitlerjugend aufklärend und werbend einzusetzen. [...] 6. Lehrkräfte, die es an dem notwendigen Eifer für diesen Zusammenschluß der Jugend mangeln lassen, sind mir durch die Kreisschulräte zur disziplinarischen Ahndung wegen mangelnder Pflichterfüllung zu melden. [...] » Extraits du circulaire du président du district de Düsseldorf adressé aux inspecteurs pédagogiques de l'enseignement primaire le 25 août 1935 cités après : Arno Klönne, *Jugend im Dritten Reich*, op. cit., p. 49-51.

volontairement ou pas, un maximum de personnes à leur cause. Si parents, frères et sœurs, amis et professeurs incitaient les jeunes adolescents à entrer dans la jeunesse hitlérienne, moins de personnel serait nécessaire pour exécuter *l'obligation de servir*. Le paragraphe 12 (4) du décret d'application de la *loi sur la jeunesse hitlérienne* met en lumière que cette éventualité où l'influence généralisée en faveur de la jeunesse hitlérienne ne portera pas ses fruits était également prévue par les dispositions juridiques. La police locale pouvait désormais obliger les non-volontaires à faire service dans leur unité de la jeunesse hitlérienne. Il est, d'ailleurs, remarquable que le règlement disciplinaire de la jeunesse hitlérienne ait été transformé en règlement pénal au moment de la mise en œuvre de la *Dienstpflicht*, de *l'obligation de servir*. Ce règlement prévoyait, comme nous l'aurions pu attendre, des sanctions dans le cas de l'inaccomplissement. Mais les infractions aux règles disciplinaires ainsi que tout acte pouvant nuire à l'image de la jeunesse hitlérienne furent désormais également susceptibles d'être punis.¹¹⁶

Il est donc important de distinguer plusieurs périodes du régime nazi. Si dans les années 30 adhérer à la jeunesse hitlérienne revenait peut-être encore à choisir l'appartenance à la jeunesse hitlérienne – ce qui reste tout de même à nuancer¹¹⁷ - l'acte de choisir a définitivement été éliminé dans le processus de l'adhésion dans les années quarante¹¹⁸.

Ces dispositions légales, comment ont-elles été vécues par nos pirates de l'edelweiss ? De par leur âge, ces règlements les concernaient directement. Le premier élément qui saute aux yeux dans les récits des anciens membres de pirates de l'edelweiss est l'emploi systématique du verbe « müssen » (« devoir/ falloir ») en lien avec les rassemblements quotidiens de la jeunesse hitlérienne. Ainsi Jean Jülich nous dit par exemple :

116 Cf. *ibid.*, p. 39.

117 L'élimination des organisations concurrentes dès l'arrivée au pouvoir des nationaux-socialistes ainsi que les incitations fortes en faveur de la jeunesse hitlérienne rendent pour le moins discutable la notion du « choix ».

118 Ce qui n'exclut pas l'impression subjective d'adhérer volontairement à la jeunesse hitlérienne.

« On était automatiquement dedans. [...] Il y avait rassemblement mercredi et samedi et il fallait venir. Et on venait chercher ceux qui ne venaient pas ! »¹¹⁹

De manière quasi identique s'exprime Friederike Greven :

« La ligue des jeunes filles allemandes... Oui après il fallait se rassembler. [...] Oui deux ou trois fois j'ai... Alors je n'y ai pas participé quatre fois. Comme j'ai dit, chez nous samedi c'était la fin du service et je n'avais pas envie. De courir sous la pluie battante... n'est-ce pas...de marcher. »¹²⁰

Pour les deux cas, les rassemblements de la jeunesse hitlérienne ont alors été vécus comme une contrainte, comme quelque chose dont ils n'avaient pas envie mais qui leur a été imposé. La phrase de Jean Jülich « On venait chercher ceux qui ne venaient pas ! » met bien l'accent sur le fait qu'échapper à cette obligation était problématique et ne pouvait se faire sans risquer des ennuis. Ferdinand Steingass dit en parfait accord avec le propos de Jean Jülich :

« Et qui croyait qu'il pouvait faire des randonnées avec la guitare a vite été dé trompé. [...] Tout le monde a été répertorié. Les jeunes gens dans la jeunesse hitlérienne et les autres dans la SA et ainsi de suite... L'un était de la partie avec grand amour, l'autre avec répugnance mais quasiment personne ne pouvait s'en défilier. »¹²¹

Cette insistance sur la contrainte (*Zwang*) que constituait le service dans la jeunesse hitlérienne est particulièrement intéressante eu égard de la rhétorique employée par les nationaux-socialistes. S'agissant du service dans la jeunesse hitlérienne ou d'autres renoncements demandés à la jeunesse au nom du *Führer* et de la communauté du peuple, le terme mobilisé est celui de *Pflicht*, de l'obligation ou de devoir. La *Pflicht*

119 Traduit de l'original : « Da war man automatisch drin. [...] Da war Mittwochs und Samstags antreten und da musste man hin. Und wer nicht kam, der wurde geholt ! » Entretien avec Jean Jülich réalisé par le centre de documentation sur le national-socialisme, consultable sur :

<http://www.eg.nsdok.de/default.asp?typ=interview&pid=47&aktion=erstes>, lien vérifié le 30/11/20.

120 Traduit de l'original : « BDM... Ja und dann mussten wir antreten. [...] Ja das hab ich dann ein oder zwei Mal... also vier Mal hab ich nicht mitgemacht. Wie gesagt, Samstags war bei uns Schluss und tad wollt ich nicht. Und da war im strömenden Regen durch die Gegend laufen... ne... marschieren » Entretien avec Friederike Greven réalisé par le centre de documentation sur le national-socialisme, consultable sur :

<http://www.eg.nsdok.de/default.asp?typ=interview&pid=82&aktion=erstes>, lien vérifié le 30/11/20.

121 Traduit de l'original : « Und wer da noch glaubte, er könnte jetzt mit der Gitarre durch die Gegend wandern, der wurde sehr schnell eines besseren belehrt. [...] Wurde ja jeder erfasst. Junge Menschen in der Hitlerjugend, die Anderen in der SA und und und... Der eine war mit großer Liebe dabei, der Andere mit Widerwillen aber drücken konnte sich an und für sich kaum einer. » Entretien avec Ferdinand Steingass réalisé par le centre de documentation sur le national-socialisme, consultable sur : <http://www.eg.nsdok.de/default.asp?typ=interview&pid=53&aktion=erstes>, lien vérifié le 30/11/20.

peut être définie comme un ensemble de responsabilités découlant du lien moral qui assujettit l'individu à une loi religieuse, morale ou sociale. L'obligation naît donc de la soumission à des normes et règles collectives et est de plus souvent dû à des entités dépassant l'individu (Dieu, la communauté, la patrie, etc.). Mais, et ceci est crucial, cette soumission à des normes et règles collectives et donc l'obligation requièrent un consentement préalable. Autrement dit, si la notion de *Pflicht* oblige, elle ne contraint pas. Le terme de responsabilité l'indique : sans liberté, pas de responsabilité ; sans consentement, pas de possibilité ni de nécessité de répondre de ses actes. Alors la *Pflicht* exige bien cela : à savoir le fait d'assumer ses responsabilités. Elle suppose donc l'existence d'un sujet.¹²²

Quand les pirates de l'edelweiss caractérisaient le service dans la jeunesse hitlérienne comme une contrainte, imposée de manière coercitive, ils niaient la possibilité même qu'il puisse s'agir d'une obligation. Ils pointaient l'absence de leur consentement et révélaient par là la nature du service dans la jeunesse hitlérienne. *L'obligation de servir* ne fut pas un devoir qu'on accepte d'accomplir mais un ordre qui exigeait l'obéissance.¹²³

Sous cet angle, l'argument qui verrait dans le refus des pirates de l'edelweiss de participer au service dans la jeunesse hitlérienne uniquement l'expression de leur orientation individualiste passerait à côté de l'essentiel : le fait qu'ils tiraient leur soutien à quelque chose qu'ils ne reconnaissaient pas comme une obligation. En appelant *l'obligation de servir* par son nom - une contrainte - ils se placèrent donc en dehors de la rhétorique nationale-socialiste et défièrent par là son projet.

b. Conséquences en cas de non-adhésion à la jeunesse hitlérienne

Les réactions que suscita ce refus donnèrent d'ailleurs raison à leurs intuitions. Parmi nos enquêtés, seul le cas de Friederike Greven constitue une exception. À part des incitations répétitives de rejoindre la jeunesse hitlérienne, elle ne subissait pas d'ennuis particuliers ce qui illustre que toutes les mesures mises en place ne parvenaient pas à

122 Cf. la notion de « Pflicht » développée par Kant dans les Fondements de la métaphysique des mœurs et la Critique de la raison pratique. En allemand ces textes sont accessibles en ligne. Immanuel Kant, *Grundlegung zur Metaphysik der Sitten*, Riga, 1785, consultable sur : <https://korpora.zim.uni-duisburg-essen.de/Kant/aa04/>, lien vérifié le 30/11/20. Immanuel Kant, *Kritik der praktischen Vernunft*, Riga, 1788, consultable sur : <https://korpora.zim.uni-duisburg-essen.de/Kant/aa05/>, lien vérifié le 30/11/20.

123 Sur la confusion qui existe entre le consentement et l'obéissance et les conséquences néfastes que cela engendre cf. Hannah Arendt, *Responsabilité et jugement*, traduction Jean-Luc Fidel, Paris, Éditions Payot & Rivages, 2011 (édition originale anglaise : 2003, édition originale de la traduction française : 2005), p. 88-91.

éviter que certaines personnes passent entre les mailles du filet. La plupart des témoignages vont cependant dans le sens opposé et montrent que le refus de rejoindre la jeunesse hitlérienne pouvait avoir des répercussions importantes dans des domaines très variés de la vie de nos enquêtés.

Premièrement, ce refus, nous l'avons déjà dit, pouvait entraîner des conséquences pénales. Dans la pratique amendes et peines d'emprisonnement n'étaient pas appliquées dès la première infraction. Souvent une convocation et un avertissement précédaient l'arrestation. Cette démarche était en parfaite conformité avec la volonté du régime de conserver tous ceux encore récupérables pour le système, tout en leur faisant comprendre la menace qui pesait sur eux. Cette tactique d'une application de mesures disciplinaires de plus en plus sévères est bien illustrée par l'extrait de l'entretien avec Gertrud Koch qui suit :

*« J'ai également eu des ennuis parce que je ne voulais absolument pas [adhérer] à la ligue des jeunes filles allemandes. D'abord j'ai reçu une lettre avec l'ordre de contacter l'organisation la plus proche de la ligue des jeunes filles allemandes. Évidemment je n'y suis pas allée. Finalement une deuxième lettre est arrivée [...] Enfin ma mère et moi avons été convoquées à la ligue nationale-socialiste des femmes [...] Si jamais nous ne nous présentons pas, nous risquerons une compa-
rution immédiate. »¹²⁴*

Les difficultés rencontrées par les pirates de l'edelweiss résultant de leur refus de rejoindre la jeunesse hitlérienne ne se limitaient cependant pas à ces mesures disciplinaires. À partir du moment où la jeunesse hitlérienne devenait une obligation pour tous et même déjà avant, une multitude d'autres activités a été liée à l'adhésion à l'organisation de jeunesse de l'État. Un exemple tout simple nous est livré par Wolfgang Schwarz :

124 Traduit de l'original : « Ich bekam auch Ärger, weil ich partout nicht zum Bund Deutscher Mädels wollte. Erst bekam ich einen Brief mit der Aufforderung, mich bei der nächsten BDM-Organisation zu melden. Natürlich bin ich nicht hingegangen. Schließlich kam ein zweiter Brief [...] Meine Mutter und ich wurden schließlich zur Frauenschaft zitiert [...] Sollten wir nicht erscheinen, drohe uns eine polizeiliche Vorführung. » Gertrud Koch, *Edelweiß, Meine Jugend als Widerstandskämpferin*, Reinbeck bei Hamburg, Rowohlt Verlag GmbH, 2006, p. 92-93.

*« Quand vous vouliez faire du sport, vous aviez la carte rouge. Elle devait être tamponnée par la jeunesse hitlérienne. »*¹²⁵

D'abord Wolfgang Schwarz pouvait encore contourner le problème grâce à des amis dans la jeunesse hitlérienne qui lui fournissaient le tampon malgré son refus de faire service chez eux. Une fois ses amis appelés au front, il n'obtenait cependant plus le tampon nécessaire pour pouvoir participer au club de foot :

*« Quand ils ont rejoint l'armée, il n'y avait plus personne. Je ne recevais plus de tampon, je ne pouvais donc plus jouer au foot. C'était si simple ! »*¹²⁶

Jouer au foot n'est peut-être pas de première nécessité mais cet exemple met bien en évidence la tentative de contrôle total sur tous les domaines de la vie de ces jeunes gens. Non seulement la jeunesse hitlérienne constituait la seule organisation de jeunesse autorisée, l'appartenance à cette dernière devenait également une condition préalable pour pratiquer n'importe quelle activité.

Que les responsables du régime national-socialiste ne tentaient pas uniquement de faire pression sur les jeunes à travers leurs mesures disciplinaires se voit également à la manière dont les perspectives de promotion ont été réduites, voire éliminées pour ceux refusant l'appartenance à la jeunesse d'État. Plusieurs de nos enquêtés rapportent, en effet, que leur rupture avec la jeunesse hitlérienne leur avait causé des ennuis en ce qui concernait leur parcours professionnel. Jean Jülich nous raconte par exemple comment le fait d'être étiqueté comme « politiquement pas fiable » lui a valu un poste d'apprentissage qu'il ne souhaitait pas :

« En fait je voulais devenir commerçant ou cuisinier. Mais les métiers, dans la compréhension de l'époque « supérieurs », n'entraient pas en ligne de compte pour moi car ma famille n'était pas fiable politiquement [...] On ne pouvait pas choisir librement les places d'apprentissage, elles étaient attribuées. Du coup

125 Traduit de l'original : « Wenn man Sport treiben wollte, hatte man nen roten Ausweis. Der musste von der HJ abgestempelt werden. » Entretien avec Wolfgang Schwarz réalisé par le centre de documentation sur le national-socialisme, consultable sur <http://www.eg.nsdok.de/default.asp?typ=interview&pid=32&aktion=erstes>, lien vérifié le 30/11/20.

126 Traduit de l'original : « Wie die aber zum Militär kamen, war dort keiner mehr. Bekam ich keinen Stempel mehr, konnte also auch nicht mehr Fußball spielen. So einfach ging das ! » Ibid.

j'étais obligé d'apprendre un métier pour lequel je n'avais ni intérêt ni talent. »

127

Gertrud Koch se voyait refuser la fréquentation de l'école supérieure et donc la possibilité de faire des études.

« Je voulais aller à l'école supérieure parce que je voulais faire des études. [...] Et du coup il fallait évidemment fournir des papiers et tout. Je n'étais pas dans la ligue des jeunes filles allemandes. [...] Et puis j'arrivais au bureau de l'emploi. [...] « Nous avons vos papiers. [...] Mais avec l'école supérieure ça ne marchera pas. Vous êtes politiquement pas fiable. Tu peux t'ôter ça de la tête ! » »¹²⁸

Ces deux témoignages s'accordent avec celui de Fritz Theilen. Viré de la jeunesse allemande en 1940, il a dû ré-adhérer à la jeunesse hitlérienne afin d'obtenir son poste d'apprentissage chez Ford :

« Si vous vouliez aller au lycée ou au collège à l'époque... [...] Qui n'était pas dans la jeunesse hitlérienne... dans la jeunesse allemande, ne pouvait pas y rentrer. On n'obtenait pas non plus de postes d'apprentissage sans... sans la jeunesse hitlérienne. Non... c'était toujours le problème ! Et j'ai moi-même fait la dure expérience quand j'ai été expulsé de la jeunesse allemande en 1940. J'avais fait mon examen d'entrée pour un poste d'apprentissage chez Ford et puis l'une des conditions était d'avoir un document de transfert de la jeunesse allemande à la jeunesse hitlérienne. [...] Mais ça a presque duré la moitié de l'année. Je ne pouvais

127 Traduit de l'original : « Eigentlich wollte ich Kaufmann werden oder Koch. Aber diese im Verständnis der damaligen Zeit « gehobenen Berufe » kamen für mich nicht in Frage, da meine Familie politisch unzuverlässig war [...]. Man konnte sich Lehrstellen nicht frei wählen, sie wurden einem zugewiesen. So musste ich ein Handwerk erlernen, obwohl ich dazu weder Interesse noch Talent hatte. » Jean Jülich, op. cit., p. 42.

128 Traduit de l'original : « Ich wollte zur Höheren Schule weil ich wollte studieren. [...] Und jetzt musst ich natürlich Papiere un dalles ich beibringen. Ich war nicht in dem BDM. [...] Und dann kam ich zum Arbeitsamt [...] « Wir haben Ihre Papiere. [...] Aber mit der Hohen Schule das gibt nix. Ihr seid politisch unzuverlässig. Das kannst du dir aus dem Kopf rausschlagen ! » » Entretien avec Gertrud Koch réalisé par le centre de documentation sur le national-socialisme, consultable sur : <http://www.eg.nsdok.de/default.asp?typ=interview&pid=26&aktion=erstes>, lien vérifié le 30/11/20. Par la suite « entretien avec Gertrud Koch » sans autre précision se réfère à cet entretien.

pas commencer l'apprentissage. [...] Et puis d'un coup j'ai eu le document de transfert mais j'ai été un chat échaudé. »¹²⁹

Le caractère coercitif de la jeunesse hitlérienne, notamment pendant les années de la guerre, a donc bien été réel. Les dispositifs employés par le régime afin d'astreindre les jeunes Allemands à adhérer à l'organisation de jeunesse de l'État ont été multiples et la pression exercée à travers eux a été, nous l'avons vu dans les témoignages des anciens membres de pirates de l'edelweiss, effectivement ressentie par ces jeunes gens. À la lumière de ces expériences, leur refus de reconnaître le service dans la jeunesse hitlérienne comme une obligation gagne donc en intelligibilité.

D'un point de vue utilitariste leur comportement continue de constituer une énigme. Il est en effet légitime de se demander si les conséquences subies en cas non-adhésion à la jeunesse hitlérienne n'ont pas été telles qu'elles rendaient tout non-conformisme peu recommandable ? N'aurait-il pas été plus probable que ces jeunes gens s'acquittent de leur service dans la jeunesse hitlérienne, même à contre-gré, afin d'éviter des conséquences pénales, afin d'échapper à des difficultés à l'école et au travail, afin aussi d'esquiver l'isolation et l'exclusion ? Les avantages psychologiques et pratiques d'une démarche qui aurait consisté à éviter les ennuis sont évidents.¹³⁰ Comment alors expliquer que, pour la plupart des pirates de l'edelweiss, la rupture a quand même eu lieu ? Comment rendre compte du fait que ces jeunes choisirent un chemin qui n'était ni le plus simple à parcourir ni celui qui promettait le plus de bonheur ?

c. Le système hiérarchique de la jeunesse hitlérienne

Le caractère coercitif de la jeunesse hitlérienne explique la répugnance de servir dans ces derniers. Mais nous avons vu dans l'introduction que seulement l'existence d'une alternative capable d'attirer ces jeunes gens éclaircira comment cette répugnance s'est traduite en actes. En quel sens les groupes de pirates de l'edelweiss constituaient-

129 Traduit de l'original : « Wenn Sie aufs Gymnasium wollten oder auf die Realschule damals... [...] Wer nicht in der Hitlerjugend war... im Jungvolk, der kam da nicht rein. Man kriegte ja auch keine Lehrstelle ohne... ohne Hitlerjugend. Ne... das war immer das Problem ! Und ich hab das ja am eigenen Leib erfahren, als ich 1940 rausgeflogen bin aus dem Jungvolk. Ich hatte meine Aufnahmeprüfung bei Ford gemacht für die Lehre und da war dann zur Bedingung, [...] dass ich da ne Überweisung vom Jungvolk für die Hitlerjugend habe. [...] Aber es hat fast ein halbes Jahr gedauert. Ich konnte die Lehre ja nicht antreten. [...] Und dann kriegt ich auf einmal die Überweisung aber ich war ein gebranntes Kind. » Entretien avec Fritz Theilen réalisé par le centre de documentation sur le national-socialisme, consultable sur : <http://www.eg.nsdok.de/default.asp?typ=interview&pid=36&aktion=erstes>, lien vérifié le 30/11/20.

130 Theodor Adorno a exposé de manière convaincante les barrières psychologiques qui se présentaient à ceux qui refusaient d'adhérer au fascisme. Cf. Theodor W. Adorno, *Studien zum autoritären Charakter*, traduction Milli Weinbrenner, 8e édition (1995), Frankfurt am Main, Suhrkamp Verlag, 2013 (édition originale anglaise : 1950), p. 396.

ils cette alternative ? Des premiers éléments de réponse se trouvent derrière le deuxième binôme mentionné en début de chapitre, c'est-à-dire l'opposition entre la hiérarchie rigide de la jeunesse hitlérienne et l'association prétendument libre et spontanée des pirates de l'edelweiss.

Commençons par regarder comment a été structurée l'organisation que ces jeunes gens cherchaient à contourner. Dès juillet 1933 Baldur von Schirach organisa la jeunesse hitlérienne en quatre branches principales :

- « *Deutsches Jungvolk* », la « *jeunesse allemande* » destinée aux garçons entre 10 et 14 ans
- « *Hitlerjugend* », la « *jeunesse hitlérienne* » destinée aux garçons entre 14 et 18 ans
- « *Jungmädel* », les « *fillettes de la ligue des jeunes filles allemandes* » destinées aux filles entre 10 et 14 ans
- « *Bund Deutscher Mädel* », la « *ligue des jeunes filles allemandes* » destinée aux filles entre 10 et 21 ans (les filles de 18 à 21 ans étaient regroupées dans la « *société foi et beauté* »¹³¹ chargée de faire le lien avec l'organisation féminine adulte, la *ligue nationale-socialiste des femmes*)¹³²

Avec la *loi sur la jeunesse hitlérienne* en 1936, l'adhésion se faisait par tranches d'âge chaque année le 21 avril, le jour d'anniversaire d'Hitler. Outre les quatre branches principales, la jeunesse hitlérienne a été divisée verticalement en unités de plus en plus petites, similaires à celles du militaire :

131 Traduction de l'appellation *Werk Glaube und Schönheit*.

132 Cf. Arno Klönne, *Jugend im Dritten Reich*, op. cit., p. 43.

En dessous de la « Reichsjugendführung », le territoire a été découpé en régions, les *Gebiete* et *Obergau* (en haut du tableau), aux dimensions semblables de celles de *Gauleitungen*¹³⁴ du parti. Leur nombre variait au cours du Troisième Reich, culminant à quarante-deux en 1941¹³⁵. Chaque *Gebiet* ou *Obergau* regroupait 150.000 membres¹³⁶ dans 20 *Banne/ Jungbanne/ Untergau/ Jungmädchenuntergau* différents. Chaque unité était ainsi subdivisée jusqu'à arriver à l'unité de base (*Kameradschaft/ Jungenschaft/ Mädelschaft/ Jungmädelschaft*) ne comptant plus que 10 membres. À côté de cette structure visiblement inspirée par celle du militaire, aussi le système de grades était comparable à celui en vigueur dans la plupart des armées. Du « garçon d'Hitler » jusqu'au chef de la jeunesse du Reich, dix-neuf grades différents existaient dans la jeunesse hitlérienne. Comme la structure, la distribution des postes de commandement a également été rigoureusement réglée. Ainsi seulement les candidats pour les postes en dessous du *Gefolgschaftsführer*, le chef de l'unité *Gefolgschaft*, et ses équivalents ont été nommés par le commandement de la région, ceux des unités plus grandes directement par la *Reichsjugendführung*¹³⁷. À partir du rang du *Bannführer*, le chef de l'unité *Bann*, et de ses équivalents ces postes s'exerçaient, par ailleurs, à temps plein. Pendant la guerre d'autres postes à temps plein ont été créés comme celui du *Hauptstammführer*, le chef principal de l'unité *Stamm*. D'autres ont été mis en place pour employer les nombreux mutilés de guerre¹³⁸. Cette démultiplication de postes à temps plein devait servir, selon l'historien Arno Klönne, à obtenir « une structure d'encadrement encore plus rigide »¹³⁹. Cette dernière devenait d'autant plus nécessaire que l'organisation de jeunesse de l'État devait assumer un rôle de plus en plus important dans les activités liées à la guerre. La jeunesse hitlérienne du début du Reich et la jeunesse hitlérienne des années de la guerre doivent donc être différenciées. Steinacker et Schott soulignaient eux aussi l'immobilité et la bureaucratisation croissantes qu'a connue la jeunesse hitlérienne pendant les années de la guerre :

134 Subdivisions territoriales de l'Allemagne nazie.

135 Cf. Tessa Sauerwein, « Hitlerjugend (HJ), 1926-1945 », publié le 09/10/06 dans : Historisches Lexikon Bayerns, https://www.historisches-lexikon-bayerns.de/Lexikon/Hitlerjugend_%28HJ%29,_1926-1945, lien vérifié le 30/11/20.

136 Cf. Willi Spiertz, *Die Hitlerjugend in Köln, Anspruch und Aufgabe, Alltägliches und Außergewöhnliches in der Erinnerung von ZeitzeugInnen*, Berlin, Wissenschaftlicher Verlag Berlin, 2011, p. 243.

137 Cf. Arno Klönne, *Jugend im Dritten Reich*, op. cit., p. 44-45.

138 Cf. *ibid.*, p. 45.

139 *Ibid.*

*« Les éléments existants au début qui mettaient l'accent sur le loisir et la jeunesse disparaissaient de plus en plus en faveur d'un « vide bureaucratique » avec des structures hiérarchiques et rigides. »*¹⁴⁰

Rigidité des structures et orientation paramilitaire admises, nous voudrions examiner maintenant comment cette forme d'organisation a été vécue par les jeunes gens de l'époque. La jeunesse d'État comptait 8.700.000 membres en 1939¹⁴¹ ; chiffre qui n'est sûrement pas réductible à son caractère coercitif. Harald Scholtz, ancien professeur de pédagogie à l'université libre de Berlin et spécialiste de l'éducation sous le Troisième Reich nomme cinq aspects de l'éducation nationale-socialiste qui contribuaient au conformisme des jeunes :

« 1. Intégration sociale pendant la phase de jeunesse [...]

2. Revalorisation sociale de la jeunesse [...]

3. Promotion des dispositions de performance spécifiques à la jeunesse [...]

4. Saisie de nouvelles opportunités de mobilité sociale [...]

*5. Délitement des décisions de conscience [...] »*¹⁴²

Le système de la jeunesse hitlérienne avec ses structures et sa chaîne de commandement rigides ne constituait, en effet, pas uniquement une entrave à l'épanouissement de ces jeunes gens, pour beaucoup c'était aussi une chance importante de valorisation.

Premièrement, la hiérarchie ouvrait des possibilités de promotion personnelle en distribuant des postes de commandement. Le gain de prestige mais aussi de l'indépendance, lié à l'exercice d'un poste de chef, comme motif de l'appartenance à la jeunesse hitlérienne est également souligné par les historiens Christian Schott et Sven Steinacker dans leur étude locale sur les pirates de l'edelweiss à Wuppertal :

¹⁴⁰ Christian Schott, Sven Steinacker, op. cit., p. 46.

¹⁴¹ Pour le développement des effectifs de la jeunesse hitlérienne entre 1933- 1939 cf. Arno Klönne, *Jugend im Dritten Reich*, op. cit., p. 33.

¹⁴² Harald Scholtz, *Erziehung und Unterricht unterm Hakenkreuz*, Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 1985, p. 179-181.

*« Le service dans la jeunesse hitlérienne, notamment quand il était lié à la prise en charge d'une fonction ou d'une position dirigeante, suggérait une amélioration de statut pour les adolescents et offrait la possibilité de se libérer des contraintes de la maison parentale, de l'école et de la formation. »*¹⁴³

Mobilité sociale et la reconnaissance de performance mentionnées par Scholtz comme facteurs favorisant le conformisme trouvaient alors leur base dans le système hiérarchique de la jeunesse hitlérienne et ses possibilités de promotion. À côté de l'amélioration de la position sociale Steinacker et Schott appuient également sur la libération d'autres contraintes grâce à la valorisation du travail effectué au sein de l'organisation de jeunesse de l'État. En mettant en place le principe de la *Jugend von Jugend geführt*, de la jeunesse guidée par la jeunesse, le système hiérarchique proposait non seulement des possibilités de promotion personnelle mais améliorait de surcroît le statut de la jeunesse dans son entier. Que la « promotion » que la jeunesse a connue sous le Troisième Reich puisse constituer un mobile fort, malgré d'autres inconvénients, est également développé par Arno Klönne qui dit :

*« La confiance en soi ainsi renforcée et le besoin de se mettre en valeur ainsi satisfait servaient à dissimuler la dépendance et la mise sous tutelle de la jeunesse dans le système du Troisième Reich et de la jeunesse hitlérienne. »*¹⁴⁴

Comme la deuxième partie de la phrase le souligne, le prestige et le pouvoir ainsi obtenus ne pouvaient cependant remplacer l'indépendance et l'autodétermination enrayées par le système hiérarchique de la jeunesse hitlérienne. Ils dissimulaient juste leur absence. Même les chefs dans la jeunesse hitlérienne disposaient, en effet, de très peu de marge de manœuvre. Arno Klönne précise à cet égard :

« Cependant après, la jeunesse hitlérienne devenait une structure rigide qui ne laissait pas d'espace à la spontanéité ni à la formation volontaire de groupes ; les chefs de la jeunesse hitlérienne étaient uniquement dépendants de la hiérarchie de l'organisation et responsables devant elle seule. [...] La jeunesse hitlérienne ne tolérait pas de réflexion sur le fond, pas de formation d'opinion propre ni de développement de positions divergentes (ne serait-ce qu'à l'intérieur de la

143 Christian Schott, Sven Steinacker, op. cit., p. 34.

144 Arno Klönne, *Jugend im Dritten Reich*, op. cit., p. 82.

Weltanschauung nationale-socialiste); [...] La jeunesse hitlérienne constituait un espace d'éducation dans lequel on ne pouvait s'enrégimenter ni de manière volontaire ni avec l'intention de construire quelque chose soi-même mais uniquement dans un acte d'identification inconditionnelle. »¹⁴⁵

À croire l'analyse d'Arno Klönne, prestige et pouvoir personnel devenaient ainsi un ersatz qui semble avoir, au moins superficiellement, comblé le manque d'indépendance et d'initiative propre. Ainsi le plaisir que fournissait l'exercice d'un poste de commandement ne différait en l'occurrence qu'en apparence de celui procuré par l'appartenance au groupe. La masse de gens dans la jeunesse hitlérienne pouvait, grâce à la valorisation de la jeunesse et grâce à l'augmentation de pouvoir de cette dernière, participer à la gloire même là où personnellement leur pouvoir était nul.

L'attraction que la jeunesse hitlérienne pouvait exercer sur un certain nombre de personnes s'explique alors par la satisfaction de certains besoins, d'ailleurs typiques à la jeunesse. Avec son système de récompense et son amélioration du statut de la jeunesse dans son entier elle pouvait notamment combler l'envie de se mettre en valeur, de se sentir important – surtout aussi face à la génération plus âgée. Mais la jouissance ainsi procurée n'était que superficielle. L'absence dans le système hiérarchique de la jeunesse d'État de toute possibilité d'initiative propre, de toute spontanéité et de toute créativité, que soulignent les historiens, empêchait une valorisation « réelle » – c'est-à-dire basée sur l'individualité de chacun – de ces jeunes gens.

C'est dans ce sens que nous pouvons parler d'une solution de substitution. Rappelons-nous de la métaphore de la matrice mentionnée en introduction : afin de se développer, afin de grandir l'homme doit couper ces liens primaires. Tout comme le nouveau-né ne peut retourner dans la matrice, l'homme ne peut retrouver ses liens organiques sans qu'il régresse, sans qu'il s'empêche de se développer en tant que personnalité propre. Si ces actes de symbioses¹⁴⁶ par lesquels les membres de la jeunesse hitlérienne participaient à la force et à la gloire du groupe pouvaient « atténuer la souffrance

¹⁴⁵ Ibid., p. 129-130.

¹⁴⁶ Erich Fromm définit l'acte symbiotique comme « [...] l'union du moi individuel avec le moi d'un autre (ou avec une quelconque puissance en dehors du propre moi) et ce d'une manière que chacun perd l'intégrité du moi et que tous les deux finissent dans une dépendance absolue. Le sadique a besoin de son objet comme le masochiste a besoin du sien. [...] Dans un cas, je me fonds dans une puissance extérieure et je me perds. Dans l'autre cas, j'élargis mon moi en faisant de l'autre une partie de moi et en gagnant ainsi en puissance ; puissance qui manque à mon moi indépendant. » Erich Fromm, op. cit., p. 156-157.

un temps », ils ne pouvaient « en finir avec »¹⁴⁷.

d. Absence de structures et spontanéité

Plus haut, nous avons énoncé l'hypothèse qu'une des raisons pour la rupture avec la jeunesse hitlérienne de ces adolescents serait à chercher du côté de la forme d'organisation qui caractérisait les groupes de pirates de l'edelweiss. Seule l'existence d'une véritable alternative au service contraignant dans la jeunesse hitlérienne serait capable, telle était notre hypothèse, de nous éclaircir l'adhésion aux groupes contestataires. Ayant mis en lumière la valorisation « réelle » manquée dans la jeunesse hitlérienne, il nous reste à voir en quelle mesure les satisfactions procurées par l'appartenance aux pirates de l'edelweiss différaient de celles procurées par l'appartenance à la jeunesse d'État.

Regardons d'abord les propos des anciens membres des pirates de l'edelweiss au sujet de la forme d'organisation de leurs groupes. Comme pour le caractère coercitif de la jeunesse hitlérienne, il existe également un large consensus parmi nos enquêtés sur l'esprit décontracté de leurs propres rassemblements. Toni Maschner nous dit par exemple :

*« C'était une association décontractée qui s'est consolidée vers la fin de la guerre puisque à ce moment nous étions déjà un peu plus âgés. Mais d'abord il s'agissait seulement pour nous de faire nos randonnées. »*¹⁴⁸

Et il y rajoute :

*« Certains venaient, certains partaient. Et ceux qui en faisaient partie, ceux qui venaient constamment, ils en faisaient juste partie. »*¹⁴⁹

Friederike Greven s'exprime, elle, dans des termes quasi identiques :

¹⁴⁷ Ibid., p. 237.

¹⁴⁸ Traduit de l'original : « Das war eine lockere Verbindung, die sich nachher wohl dem Kriegsende zu etwas gefestigt hat weil wir da ja schon wieder etwas älter waren. Aber erst ging es uns ja nur mal darum, dass wir unsere Touren machten. » Entretien avec Toni Maschner réalisé par le centre de documentation sur le national-socialisme, consultable sur : <http://www.eg.nsdok.de/default.asp?typ=interview&pid=43&aktion=erstes>, lien vérifié le 30/11/20.

¹⁴⁹ Traduit de l'original : « Kamen welche, gingen welche. Und die dazu gehörten, die die ständig kamen, die gehörten einfach dazu. » Ibid.

« C'était un groupe qui s'est monté... eh s'est réuni et qui voulait... euh faire de la musique [...] et partir et se retrouver. Euh... décontracté... euh sans contrainte non ? On pouvait venir quand on voulait. On rentrait quand on voulait. [...] L'un allait là-bas, l'autre allait là-bas non ? Alors comme j'ai dit... que chacun pouvait aller et faire ce qu'il voulait. »¹⁵⁰

À quelle réalité correspond le terme « décontracté » si fréquemment employé par les anciens membres de pirates de l'edelweiss ?

Tout d'abord ce terme renvoie à l'absence des structures fixes chez les pirates de l'edelweiss et sert donc à souligner une différence fondamentale entre ces sociabilités et la jeunesse hitlérienne. Nous l'avons vu, dans le système de la jeunesse hitlérienne chaque membre faisait partie d'une unité, elle-même intégrée à une unité plus grande qui était à son tour intégrée dans une unité plus grande etc. Toutes ces unités étaient liées par une chaîne de commandement unique allant du chef de la jeunesse allemande aux membres de base. En insistant sur le caractère décontracté, détendu, léger ou désinvolte¹⁵¹ de leurs rencontres, les pirates de l'edelweiss pointent l'absence dans leurs groupes d'un cadre relationnel stricte, semblable à celui caractéristique de la jeunesse hitlérienne. Dans cette dernière la place de chaque membre était définie par sa position dans la hiérarchie, chez les pirates de l'edelweiss ces jeunes se retrouvaient sur un pied d'égalité.

Leurs rencontres présentaient en outre un caractère nettement plus fluctuant. Tant Toni Maschner que Friederike Greven s'y réfèrent quand ils disent respectivement « Certains venaient, certains partaient » et « On pouvait venir quand on voulait ». L'immobilité qui caractérisait le système de la jeunesse hitlérienne fut donc absente des sociabilités des pirates de l'edelweiss. Chacun pouvait venir et partir selon son propre gré ce qui excluait sur un plan pratique la mise en place d'un cadre organisationnel permanent et inaltérable.

Nous retrouvons d'ailleurs ici la thématique de la contrainte. Au service dans la

150 Traduit de l'original : « Tad war ne Gruppe, die sich zusammen gesetzt hat... also zusammen getan haben und wollten... eh... Musik machen [...] und touren und sich treffen. Eh so ne lockere... also kein Zwang ne? Man konnte kommen, wann man wollte. Man ging nach Hause, wann man wollte. [...] Der Eine ging dahin, der Andere ging dahin ne... Also wie gesagt... dass da jeder gehen und machen konnte, was er wollte ! » Entretien avec Friederike Greven, op. cit.

151 Ces mots constituent d'autres traductions possibles du mot « locker » que nous trouvons dans les récits des anciens membres de pirates de l'edelweiss.

jeunesse hitlérienne, ressenti comme une entrave à leur liberté, est opposée la rencontre chez les pirates de l'edelweiss dont la participation est laissée au gré de chacun. Cette autoconstitution en contre-modèle à la jeunesse hitlérienne s'explique très vraisemblablement par l'expérience faite du caractère contraignant des rencontres quotidiennes dans cette dernière. Ce fut à travers elles qu'ils ressentaient le joug de l'oppression, ce furent elles qui renforcèrent leur volonté d'indépendance. Dans un contexte de concurrence permanente avec la jeunesse d'État, choisir par soi-même au lieu d'être contraint devenait ainsi une marque de différenciation et de distinction importante.

Le caractère volontaire des rencontres des pirates de l'edelweiss fut en conséquence un élément décisif dans la décision d'adhérer à un des groupes contestataires. Mais pas uniquement. En tant que valeur portée haut et défendue face à la jeunesse hitlérienne, elle fut aussi un élément structurant de l'organisation de ces groupes. L'exemple d'Ellie, rapporté par Gertrud Koch, qui décidait à un moment donné de quitter le groupe de pirates de l'edelweiss auquel elle avait appartenu, est particulièrement révélateur de l'esprit qui régnait dans ces groupes contestataires :

« Nous avons juste hoché la tête et nous n'avons pas essayé de la convaincre de continuer à participer. C'était trop dangereux pour ça. Et nous nous sommes jurés de ne jamais exercer une pression sur quelqu'un d'entre nous. Chacun devrait participer aux actions de manière volontaire, tout le monde devrait pouvoir se retirer quand il avait le sentiment de ne plus pouvoir répondre de ses actes. Qui faisait marche arrière parce qu'il n'avait plus le courage, ne devenait pas l'objet de railleries. Si on nous chopait lors d'une action, la chance était grande de finir dans un camp. »¹⁵²

Il semble qu'un état de fait, l'absence de contrainte chez les pirates de l'edelweiss, s'est par la suite transformé en « programme », en une sorte de « promesse » pour ceux ayant choisi la rupture avec la jeunesse d'État : ne jamais reproduire les conditions qui caractérisent le service chez cette dernière. « Nous nous sommes jurés de jamais exercer une pression sur quelqu'un d'entre nous » met bien en lumière cette volonté d'éviter toute dérive autoritaire. Que ces propos viennent de Gertrud Koch, membre d'un groupe,

152 Traduit de l'original : « Wir nickten nur mit dem Kopf und versuchten nicht, sie weiter zum Mitmachen zu bewegen. Dafür war es zu gefährlich. Und wir hatten auch geschworen, niemals Druck auf einen von uns auszuüben. Jeder sollte freiwillig an den Aktionen teilnehmen, jeder sollte aussteigen können, wenn er das Gefühl hatte, das eigene Tun nicht mehr verantworten zu können. Wer einen Rückzieher machte, weil er die Courage nicht mehr aufbrachte, wurde nicht mit Häme bedacht. Falls man uns bei einer Tat schnappte, war die Chance groß, dass wir in irgendein Lager kamen. » Gertrud Koch, op. cit., p. 132.

peut-être plus besogneux de structures que d'autres car particulièrement actif politiquement, est instructif.

La caractérisation de leurs rencontres comme décontractées vise donc une double différenciation par rapport à la jeunesse hitlérienne : l'absence d'un cadre organisationnel rigide face à une jeunesse d'État fortement hiérarchisée et dotée d'une chaîne de commandement unique ; une participation fondée sur les désirs du moment en opposition à un service imposé par l'État.

À côté de l'accent mis sur l'absence de contrainte et le caractère volontaire de leurs rassemblements un autre point, peut-être moins apparent à première vue, mérite notre attention. Toni Maschner et Friederike Greven mentionnent spontanément les activités pratiquées lors de leurs rencontres comme raison de se retrouver. « Il s'agissait seulement pour nous de faire nos randonnées » disait Toni Maschner et Friederike Greven nous parlent de « faire de la musique et partir ». Par rapport à la jeunesse hitlérienne, la causalité fut donc inversée. Pour la jeunesse d'État, la rencontre quotidienne venait d'abord et l'activité pratiquée y était secondaire ; dans le cas de pirates de l'edelweiss c'est l'activité qui attirait les gens et qui créait seulement la rencontre. Sans parler de l'attractivité des diverses occupations – nous reviendrons sur ces questions plus tard – cet inversement est en soi remarquable.

Parmi les sujets abordés de manière récurrente dans les entretiens, un autre thème intimement lié à ceux signalés précédemment nous intéresse particulièrement : interrogés sur la forme d'organisation de leurs groupes, les anciens membres de pirates de l'edelweiss soulignent non seulement le caractère décontracté de leurs rencontres mais également la spontanéité inhérente à ces rassemblements. Le mot spontanéité recouvre deux significations. Est spontané ce qui se produit par l'initiative propre d'un agent, sans être l'effet d'une cause extérieure, sans être une réaction ou une réponse à un stimulus quelconque. Ce à quoi s'ajoute une signification plus courante du terme comme absence de planification. Les descriptions de la sociabilité pratiquée chez les pirates de l'edelweiss faites par les anciens membres de ces groupes se réfèrent tantôt à l'une, tantôt à l'autre de ces significations mais s'accordent toutes pour voir dans ces rencontres des occasions pour assouvir des désirs du moment.

Jean Jülich, interrogé sur la fréquence de leurs rencontres, nous dit par exemple :

*« Peut-être tous les 14 jours, peut-être 2-3 fois dans la semaine. Selon notre disponibilité et notre envie. On ne planifiait pas. Il y avait... il n'y avait pas de... pas de...pas d'emploi du temps pour la journée ou la semaine. Tout se passait de manière spontanée selon l'humeur du moment. »*¹⁵³

De la même manière Ludwig Hansmann insiste, lui aussi, sur la simplicité du fonctionnement de ces groupes :

*« On ne connaissait pas de règles. « Quand il n'y a pas de bombardement, on se retrouve à nouveau au Volksgarten. » C'était lors des rencontres que cela a été convenu. »*¹⁵⁴

Il est remarquable que de nouveau la référence à la jeunesse hitlérienne ne manque pas. Les deux phrases « Il n'y avait pas d'emploi du temps pour la journée ou la semaine » et « On ne connaissait pas de règles » constituent clairement des critiques implicites en direction de la jeunesse d'État. La spontanéité de leurs rencontres (pas de jour prédéfini) mais aussi de leurs activités et de leurs actions (le choix des activités à l'exception des randonnées qui nécessitaient un minimum de préparation s'effectuait sur place) était pour ces jeunes gens l'équivalent de liberté.

e. Un mode de prise de décision démocratique ?

Si l'adhésion volontaire et la spontanéité des rencontres et actions étaient caractéristiques pour la sociabilité des pirates de l'edelweiss, se pose alors la question du mode de prise de décision. Comment agir ensemble si tout acte devait être volontaire et aucune décision imposée ? Comment éviter que les besoins du groupe/ les finalités du groupe prennent le dessus sur l'individu ? Autrement dit, comment empêcher la formation d'une quelconque hiérarchie ? Parmi les caractéristiques signalées, c'est peut-être précisément la spontanéité qui peut nous éclaircir sur cette question. Regardons d'abord deux descriptions du mode de décision faites par des anciens membres de ces groupes.

153 Traduit de l'original : « Vielleicht alle 14 Tage, vielleicht 2-3 Mal in der Woche. Je nachdem wie wir Zeit und Lust hatten. Es wurde ja nichts geplant. Es gab ja... Es gab ja auch kein...kein...kein Tagesablauf oder Wochenablauf. Es ging alles spontan, wie man gerade Lust und Laune hatte. » Entretien avec Jean Jülich, op. cit.

154 Traduit de l'original : « Regeln kannten wir nicht. « Wenn die Bomben nicht kommen, treffen wir uns wieder im Volksgarten. » Das wurde dann während der Zusammenkunft ausgemacht. » Entretien avec Ludwig Hansmann réalisé par le centre de documentation sur le national-socialisme, consultable sur :

<http://www.eg.nsdok.de/default.asp?typ=interview&pid=41&aktion=erstes>, lien vérifié le 30/11/20.

Dans un entretien réalisé par Michael Zimmermann en été 1977 Günther O., pirate de l'edelweiss à Oberhausen, expliquait le fonctionnement de son groupe comme suit :

« Là où je veux en venir est que les pirates de l'edelweiss étaient une sorte de mélange. Jugé d'après des standards actuels, on ne peut sûrement pas parler d'une structure d'organisation stable dans le sens où des gens se distinguaient en tant que porte-parole pendant des années ou ne serait-ce que pendant des semaines et mois. Ça n'existait juste pas. Il est vrai qu'on avait confiance en les gens, qu'il y avait certaines affinités mais elles ne se transposaient pas sur des individus ou un groupe de dirigeants de cinq/ six personnes. C'était beaucoup plus large, on ne pouvait jamais parler d'une structure de commandement ou a fortiori de statuts. Mais quand même, les choses fonctionnaient, même si nous ne brillions nullement par l'obéissance. Il n'y avait pas de frictions. »¹⁵⁵

Si la description de Günther O. laisse sous-entendre que les décisions aient été prises en commun, Toni Maschner le dit explicitement :

« Je me dis aujourd'hui que nous étions déjà dans notre jeunesse, malgré notre jeunesse, la pousse de la démocratie d'après-guerre. J'y tiens. Car nous voulions vraiment... Il n'y avait pas de « Tu dois ! » [...] Tout a été voté. Et c'était aussi la majorité qui décidait. Et qui ne voulait pas, pouvait rester à la maison ou restait dehors. »¹⁵⁶

Ces deux témoignages laissent-ils supposer que les groupes de pirates de l'edelweiss aient connu des processus démocratiques de prise de décision ? En 1944 le département pour la stratégie de guerre psychologique des États Unis, chargé d'étudier l'ambiance dans la population allemande, s'était déjà posé cette question. Saul K. Pado-ver, alors en charge d'examiner l'utilité des pirates de l'edelweiss pour les États Unis dans un possible après-guerre, arriva aux conclusions suivantes :

155 Traduit de l'original : « Damit will ich darauf hinaus, daß die E.P. so eine Art Zwischending waren, gemessen an heutigen Maßstäben wird man sicher nicht von einer festgefühten Organisationsstruktur sprechen können in dem Sinne, daß Leute über Jahre oder auch nur Wochen und Monate hinweg als Sprecher hervortraten ; das gab es einfach nicht. Es war zwar so, daß man Leuten vertraute, daß bestimmte Affinitäten da waren, aber sie übertrugen sich nicht auf Einzelpersonen oder eine Führungsgruppe von fünf/ sechs Personen, das war sehr viel breiter, man konnte nie von einer Kommandostruktur oder gar Statuten sprechen. Trotzdem die Dinge klappten, obwohl wir keineswegs durch besonderen Gehorsam glänzten. Es gab keine Reibereien. » « Ein Edelweißpirat erinnert sich », Entretien avec Günther O. d'Oberhausen, réalisé l'été 1977 par Michael Zimmermann dans : Detlev Peukert, op. cit., p. 23-24.

156 Traduit de l'original : « Ich sage mir heute, dass wir schon in unserer Jugend, so jung wir waren, das Pflänzchen der Nachkriegsdemokratie waren. Da halt ich fest dran. Denn wir wollten wirklich... Es gab kein « Du musst ! » [...] Es wurde alles abgestimmt. Und die Mehrzahl hat dann auch bestimmt. Und wer nicht wollte, der konnte zuhause bleiben oder blieb draußen. » Entretien avec Toni Maschner, op. cit.

*« Ils ne sont pas un mouvement démocratique. Ils suivent le principe du Führer et ils ne s'orientent pas selon des partis ou principes politiques éclairés. Ils ne disposent pas d'un programme politique positif. Les pirates de l'edelweiss sont uniquement intéressants dans la mesure où ils sont les ennemis de notre ennemi. Ils ne sont pas nos amis. »*¹⁵⁷

Ce jugement se laisse partiellement étayer par un certain nombre d'éléments. Que le même Toni Maschner, pirate de l'edelweiss à Cologne, qui exaltait le mode démocratique de prise de décision adopté par son groupe, déplorait également le manque de chefs pouvant les guider dans leurs actions politiques¹⁵⁸ est révélateur de la mentalité de ces jeunes gens. Désir de liberté et répugnance du système hiérarchique de la jeunesse d'État allait souvent de pair avec le besoin d'être guidé.

Ce qui est en jeu ici, ce n'est rien moins que le rapport à l'autorité. L'aversion des pirates de l'edelweiss à l'égard du service dans la jeunesse hitlérienne aussi bien que la manière dont ils organisaient leurs propres groupes laisseraient supposer un refus de se soumettre à l'autorité. Comme leurs propres hésitations le montrent, cette affirmation ne vaut cependant que dans le cadre d'une définition restreinte de l'autorité.

L'autorité renvoie en effet à deux choses qu'il convient de distinguer. Premièrement, elle désigne le pouvoir de décider ou de commander, d'imposer ses volontés à autrui. À côté de cette première définition existe une autre signification qui voit dans l'autorité un ensemble de qualités par lesquelles quelqu'un impose à autrui sa personnalité, ascendant grâce auquel quelqu'un se fait respecter, obéir, écouter. L'autorité dans sa première signification, celle contre laquelle se dressaient les pirates de l'edelweiss, renvoie à une autorité dont quelqu'un dispose (grâce à un poste), alors que l'autorité dans sa deuxième signification est une autorité que quelqu'un incarne. De manière idéale-typique nous pouvons différencier un premier type d'autorité qui s'exerce pour imposer une volonté, soumettre un autre et exiger son obéissance, d'un deuxième type d'autorité qui, bien qu'elle exige l'obéissance, contient néanmoins l'idée de reconnaissance et ne peut de ce fait aspirer à une soumission inconditionnelle. Basée sur l'expérience et la

¹⁵⁷ Saul K. Padover, *Lügendetektor, Vernehmungen im besiegten Deutschland 1944/45*, traduction Matthias Fienborg, Frankfurt am Main, Eichborn Verlag, 1999 (édition originale anglaise : 1946), p. 89. Pour une présentation plus détaillée de l'évaluation politique des pirates de l'edelweiss dans le Ministère des Affaires étrangères britannique cf. Reiner Pommerin, « Demokraten und Pazifisten oder Rowdies und Rebellen?, Die Einschätzung der « Edelweiß-Piraten » im britischen Außenministerium », *Geschichte im Westen*, 1987, n° 2, p. 135-144.

¹⁵⁸ Cf. Entretien avec Toni Maschner, op. cit.

connaissance, elle est par ailleurs vouée à diminuer au fur et à mesure que le savoir et les compétences se transmettent à ceux assujettis à ce type d'autorité.¹⁵⁹

En simplifiant nous pourrions donc dire qu'il existe une autorité oppressive qui inhibe le libre développement de ceux qui lui sont assujettis et une autorité libératrice qui au contraire favorise un tel développement. Bien que cette présentation idéal-typique suggère qu'un refus au premier type d'autorité devrait relever du bon sens, la réalité est bien plus complexe. Il suffit de regarder les travaux de Stanley Milgram, de Christopher Browning ou d'Hannah Arendt, pour n'en citer que quelques-uns apparus à la suite de l'expérience totalitaire, pour s'apercevoir que l'obéissance à l'autorité, même en dépit de convictions personnelles, constitue un comportement humain bien répandu.

Ayant grandi la plus grande partie de leur enfance sous le national-socialisme où le *Führerprinzip*¹⁶⁰ était partie intégrante du système, il n'étonne guère que l'absence de chefs dans leurs groupes de pirates de l'edelweiss les fascinait et les déconcertait en même temps. À cela, il faudrait rajouter que beaucoup de ces jeunes étaient abandonnés à eux-mêmes. À cause de la désintégration croissante de la plupart des familles, liée à la guerre, ils ont été forcés prématurément à être indépendants.

L'isolement qui en résultait pouvait bien et bel créer un besoin d'être guidé par quelqu'un de plus âgé ou de plus expérimenté. Que ce besoin ait été ressenti par certains membres de pirates de l'edelweiss ne nous dit cependant encore rien sur la manière dont cet isolement a été surmonté. En se référant à notre typologie nous pourrions également dire que le besoin d'être guidé exprimé par certains pirates de l'edelweiss nous indique seulement l'absence du deuxième type d'autorité, alors que leur refus de rejoindre la jeunesse hitlérienne et leur volonté d'éviter toute dérive totalitaire dans leurs propres groupes nous dit quelque chose sur leur attitude réelle face au premier type d'autorité.

Contrairement au rapport de Padover, les données empiriques à notre disposition suggèrent, en effet, que toute création de hiérarchie a été évitée au sein des groupes de pirates de l'edelweiss. Non seulement les témoignages, comme nous l'avons vu, s'accordent sur ce point mais les rapports des instances de sécurité vont également dans

¹⁵⁹ Cette présentation idéal-typique des différentes formes d'autorité est en partie inspirée par les types d'autorité développés par Erich Fromm. Cf. par exemple Erich Fromm, op. cit., p. 162. Cf. également Georg Simmel, *Über- und Unterordnung*, op. cit.

¹⁶⁰ Principe du régime nazi consistant en la soumission aux ordres d'un *führer* ou chef.

ce sens. Dans le rapport du *Reichsführer SS* Himmler du 24 octobre 1944 on lit par exemple :

*« Une organisation fixe n'existe généralement pas, l'association n'est souvent que lâche et sans règles. »*¹⁶¹

Et un rapport de la Gestapo Düsseldorf précise à ce sujet :

*« En outre les « groupes de pirates » actuels sont constamment déchirés dû aux appels au service du travail et du militaire de manière à ce qu'ils ne constituent pas de cercle de personnes bien défini. Cette circonstance a des répercussions favorables en ce que les membres plus âgés n'ont pas la possibilité, dû aux appels sous les drapeaux de pleinement exercer leur influence sur les adolescents. Dans tous les groupes il ne restait donc que des associations informelles composées d'adolescents de certaines rues ou quartiers de la ville. Une direction ou commandement unique des groupes n'existaient pas [...] »*¹⁶²

Même le juge et chef du régime pénitentiaire pour mineurs Pastor qui - dans son rapport adressé au président du tribunal d'instance de Cologne - allait jusqu'à imaginer des possibles influences de la part d'agents étrangers, dut avouer qu'aucune preuve ne peut être fournie de l'existence d'un commandement unique¹⁶³.

Le diagnostic de Padover, même s'il s'appuie sur une analyse véridique de la mentalité de ces jeunes, jugeait donc mal les pratiques qui en découlaient. Nous retrouvons ici un problème déjà signalé en lien avec le traitement historiographique des pirates de l'edelweiss. L'appréciation erronée de leur mode d'organisation est souvent le résultat d'un manque de concepts pertinents. Pour l'historiographie, nous l'avons vu, la notion de résistance empoisonnait le débat, pour l'évaluation du département américain

161 Traduit de l'original : « Eine feste Organisation ist im allgemeinen nicht vorhanden, der äußere Zusammenschluß ist oft nur lose und ungeregelt. » Reichsführer-SS und Chef der Deutschen Polizei, Bekämpfung jugendlicher Cliques, Rapport du 25 octobre 1944, op. cit., p. 535.

162 Traduit de l'original : « Ferner werden die jetzigen « Piratengruppen » durch die Einberufungen zum RAD und zur Wehrmacht laufend auseinandergerissen, sodaß sie keinen fest umrissenen Kreis bestimmter Personen darstellen. Dieser Umstand wirkt sich insofern günstig aus, als es den älteren Angehörigen der Gruppen infolge der Einberufung nicht möglich ist, ihren vollen Einfluß auf die Jugendlichen geltend zu machen. Es verblieb somit in allen Gruppen nur ein loser Zusammenhang, der gebildet wurde von Jugendlichen bestimmter Straßenzüge oder Stadtteile. Eine einheitliche Lenkung oder Führung der Gruppen lag nicht vor [...] » Gestapo Düsseldorf, Wilde Jugendgruppen – Edelweisspiraten, Rapport de la centrale de la Gestapo Düsseldorf (non-daté), Archives nationales Berlin Lichterfelde, BArch R3001 21177, Berlin, p. 453-454.

163 Cf. Amtsgericht Abteilung 28 (Jugendgericht), Lagebericht – Kölner Edelweisspiraten, Rapport du tribunal d'instance 28 du 7 novembre 1943, Archives nationales Berlin Lichterfelde, BArch R3001 21177, Berlin, p. 430. Cf. également le rapport du ministère de la justice du Reich de 1943 intitulé Jugendliche Cliques und Banden. L'auteur y insinue également l'existence d'un commandement unique, voire d'une organisation de tête, mais comme Pastor, il doit avouer que cela ne peut être affirmé avec certitude. Matthias von Hellfeld, Arno Klönne, *Die betrogene Generation*, op. cit., p. 285-289.

pour la stratégie de guerre psychologique ce fut le mot démocratique qui posa problème. Pris dans un sens trop étroit, il n'est pas, nous sommes d'accord, applicable aux pirates de l'edelweiss. Mais n'est-ce pas méconnaître la nature même de ces rassemblements ? Des procédures démocratiques préétablies demanderaient, en effet, un certain degré de planification. Alors qu'un des éléments principaux de l'organisation de ces groupes d'adolescents était leur spontanéité.

Deuxièmement, l'application de ces procédures présupposerait que le nombre et l'identité des gens concernés soient un minimum connus tandis que les groupes de pirates de l'edelweiss étaient en constante transformation (voir extraits du rapport de la Gestapo Düsseldorf plus haut). Cette volatilité des effectifs ainsi que le caractère spontané de leurs rencontres et actions empêchaient donc la mise en place d'un mode d'organisation démocratique classique, tel qu'il est en vigueur dans certains partis ou syndicats. Ils prévenaient cependant également les dérives vers un système hiérarchique et autoritaire, semblable à celui pratiqué dans la jeunesse hitlérienne. La composition de ces groupes, constamment sujette à des mutations, contrecarrait, en effet, l'apparition d'un chef ou d'un cercle de dirigeants car l'autorité exige, pour pouvoir s'exercer, une certaine continuité et ce a fortiori dans un groupe où l'adhésion est volontaire. Sans autorité, capable d'imposer des décisions et en absence de toute planification, les délibérations devaient se faire sur le moment. Elles ont d'ailleurs été obligées de tenir compte de l'avis de la majorité sans laquelle nulle action ne pouvait être menée.

Pour répondre à notre question posée plus haut : le fonctionnement de ces groupes découlait de manière directe de la nature de leur association. Le caractère volontaire et spontané, c'est-à-dire le fait - explicitement mentionné par les anciens membres des pirates de l'edelweiss - de pouvoir venir et participer selon l'envie, garantissait l'absence de structures fixes et en conséquence qu'un commandement permanent ne se forme. Dans la pratique ce fonctionnement se solda non seulement, comme nous l'avons déjà signalé, par l'absence de contrainte (chacun est présent de son plein gré) mais également par l'égalité de tous les membres et donc par la valorisation de chacun. Si personne n'était en dessus des autres et chacun était présent volontairement, aucun acte de symbiose n'était possible ni souhaitable. En entrant en contact avec les autres à travers l'activité pratiquée ensemble et non pas à travers une relation de commandement, l'intégrité du moi de chacun pouvait être préservée.

La forme d'organisation des groupes de pirates de l'edelweiss à elle seule ne suffit certes pas à rendre tangible la rupture de ces jeunes gens avec l'organisation de jeunesse de l'État. Nous pouvons cependant retenir que sur un plan organisationnel les groupes de pirates de l'edelweiss permettaient, contrairement à leur pendant national-socialiste, la préservation et la valorisation de l'individualité de chacun. Là où la jeunesse d'État attirait les gens par des solutions de substitution, procurant une puissance en apparence, les pirates de l'edelweiss ne fournissaient ni prestige ni pouvoir mais la possibilité de s'épanouir et de se réaliser soi-même. Nous pouvons alors répondre par l'affirmative à la question posée plus haut : les pirates de l'edelweiss constituaient-ils une alternative à la réaction holiste des nationaux-socialistes aux tendances individualistes modernes ? Sur un plan organisationnel, ils constituaient cette alternative car aucune tentative n'y est menée pour remédier à l'impuissance individuelle par des actes de symbioses avec le groupe. Dans la jeunesse hitlérienne le prix à payer pour participer à la force et à la gloire du collectif fut l'individualité et la spontanéité. Chez les pirates de l'edelweiss l'effacement de l'individu devant le groupe n'est ni exigé ni souhaité. Ces sociabilités vivaient au contraire de la participation volontaire et de l'apport individuel de leurs membres.

2. Amitié et camaraderie

Au chapitre précédent nous avons analysé le caractère coercitif de la jeunesse hitlérienne - caractère qu'elle présentait tant dans la manière de recruter ses membres que dans la façon de structurer son organisation - et nous y avons opposé une sociabilité d'un type différent, celle des pirates de l'edelweiss. Le projet de la jeunesse hitlérienne fut celui d'encadrer la totalité de la jeunesse allemande. L'élimination d'organisations de jeunesse concurrentes, dispositions légales et pressions directes et indirectes accompagnaient cette démarche et quand il fut nécessaire, cette prétention fut imposée de force.

La volonté totalisante du régime national-socialiste en matière d'éducation de la jeunesse se soldait par la création d'une organisation de masse dotée d'une hiérarchie rigide et régie par un règlement strict.

Les groupes des pirates de l'edelweiss de leur côté se constituèrent sur la base de sympathies ponctuelles et autour d'intérêts partagés. Aucune ambition de taille ne ca-

ractérisait leur association, aucune volonté pédagogique ne sous-tendait leur démarche. Leurs rencontres survinrent de manière spontanée et selon les désirs du moment. Cette absence de planification et le caractère volontaire de ces rencontres empêchèrent la formation d'une organisation rigide et donnèrent un caractère décontracté à ces sociabilités.

Les intentions initiales (le projet à réaliser ou bien l'absence d'un tel projet) ainsi que les modes d'organisation divergents qui caractérisaient ces deux groupes de jeunesse ne furent pas sans incidence sur les types de relations qui se tissaient entre les membres d'un groupe. Au chapitre précédent nous avons déjà constaté qu'une des conséquences du mode d'organisation différent fut la valorisation de l'individu ou bien celle du collectif. Nous proposons de regarder de plus près quelles ont été les relations qui se tissaient à l'intérieur de ces cadres fort différents.

Nous voudrions notamment déterminer si le système hiérarchique de la jeunesse hitlérienne n'a pas favorisé des relations d'un autre type que celles rendues possibles par l'égalité de fait qui régnait chez les pirates de l'edelweiss.

Si nous nous rappelons de l'analyse d'Hermann Giesecke, c'est la capacité d'une société donnée de fournir sécurité et réconfort d'un côté, un espace pour se développer librement de l'autre qui aurait déterminé ce que les jeunes espéraient gagner en adhérant à un groupe de jeunesse. L'insécurité qui caractérisait les dernières années de la république de Weimar et les premières années du Troisième Reich avait ainsi créé une génération de jeunes à la recherche d'intégration. Bien que l'individualisme moderne comportât autant de chances d'émancipation que de risques d'isolement, il fut avant tout ressenti comme un danger par les jeunes de l'époque. Nous pouvons supposer que l'entrée en guerre de l'Allemagne nazie mais surtout l'arrivée de la guerre sur le sol allemand accrurent encore ces sentiments d'insécurité et d'impuissance.

Il n'est en conséquence pas superflu de mentionner que Cologne, ville dont sont originaires nos enquêtés, fut particulièrement touchée par les attaques aériennes des

Alliés.¹⁶⁴ Changements de domicile fréquents, logements provisoires et nuits au bunker étaient à l'ordre du jour. De plus, le ravitaillement se dégradait de plus en plus au cours de la guerre. Manque de sommeil et faim combinés à des journées de travail de plus de dix heures caractérisaient alors le quotidien de ces jeunes gens.¹⁶⁵

Les nécessités de la guerre, tant au front qu'en Allemagne même, diminuaient fortement la présence des adultes. La plupart des hommes, soit les pères, les grands frères et les oncles, étaient au front s'ils n'étaient pas blessés ou morts. Une grande partie des femmes, soit les mères, grandes sœurs et tantes, étaient affectées dans les usines essentielles à l'effort de guerre. D'autres avaient trouvé la mort sous les bombardements quotidiens. Des pertes fréquentes dans l'entourage, et plus généralement la présence quotidienne de la mort rajoutaient donc des difficultés à cette situation déjà psychologiquement pénible.

Dans cette situation de dissolution familiale, les jeunes de l'époque furent très tôt obligés de mener leur vie sans aide de la part des plus âgés. Ils furent contraints d'affronter l'indépendance prématurément. Que cela n'allait pas sans poser certaines difficultés à ces jeunes va de soi. Le besoin d'être guidé exprimé par Toni Maschner, dont nous avons pris note au chapitre précédent, est dans ce sens révélateur d'un état d'esprit répandu chez une bonne partie de la jeunesse allemande. La perte d'un réseau relationnel (celui de la famille) entraîna la recherche d'un autre, susceptible de remplir la fonction - l'intégration du jeune au sein d'un collectif - à sa place. Les conditions de vie des années 1940- 1945, l'insécurité et le chaos créés par la guerre poussèrent donc effectivement beaucoup de jeunes à partir à la recherche de substitutions aux relations organiques perdues.

Cette situation qui était commune à tous les jeunes de l'époque ne provoqua cependant pas la même réaction dans tous les segments de la jeunesse allemande. En effet, les réponses données pour remédier à l'insécurité liée au contexte divergeaient sensiblement selon qu'il s'agissait de membres de la jeunesse hitlérienne ou des pirates de

164 Entre 1940 et 1945 deux-cent-soixante-deux attaques aériennes ont été menées à Cologne, détruisant la quasi-totalité du centre-ville et causant la mort d'environ 20000 personnes civiles. En 1943 environ 280000 personnes avaient perdu leur domicile sous les bombardements des Alliés. Cf.

<https://museenkoeln.de/ns-dokumentationszentrum/default.aspx?s=394>, lien vérifié le 30/11/20.

165 Cf. Bernd A. Rusinek, « Desintegration und gesteigerter Zwang, Die Chaotisierung der Lebensverhältnisse in den Großstädten 1944/45 und der Mythos der Ehrenfelder Gruppe » dans : Wilfried Breyvogel (éd.), op. cit.

l'edelweiss.

a. Solidarité et distraction

Regardons d'abord du côté des groupes oppositionnels. Comment les pirates de l'edelweiss avaient-ils répondu à ce besoin de communauté et d'intégration ? Selon les témoignages des anciens membres de pirates de l'edelweiss trois éléments caractérisaient la dimension relationnelle de leur sociabilité chez ces groupes oppositionnels : la solidarité entre les membres, la distraction face à un quotidien pénible et la complicité créée à travers l'exclusion vécue ensemble. Ces trois thèmes identifiés par les pirates de l'edelweiss comme essentiels à leur sociabilité sont en même temps les thèmes autour desquels se cristallise leur différence avec la jeunesse hitlérienne.

Commençons par le thème de la solidarité ; thème qui est au cœur des récits concernant les relations qui prévalaient au sein des groupes de pirates de l'edelweiss. Ces jeunes étant majoritairement privés du soutien familial, il n'était effectivement pas rare que le cercle d'amis remplît la fonction habituellement assignée à la famille. Lors de l'entretien avec le centre de documentation sur le national-socialisme, Toni Maschner fait explicitement référence à l'absence de parents pour éclaircir le pouvoir d'attraction de son groupe de pirates de l'edelweiss.

« On était tous plus ou moins sans père, en partie sans parents. Et de constituer une communauté à ce moment qui s'aidait mutuellement, aussi... aussi humainement, je trouvais ça formidable ! »¹⁶⁶

Faute d'un réseau familial intact, les pirates de l'edelweiss procuraient la sécurité et le soutien moral tant nécessaires pour ces jeunes grandissant à une époque d'instabilité. Psychologiquement l'apport d'une telle communauté est évident. Elle aidait à surmonter l'isolement et contribuait ainsi à affaiblir le caractère effrayant de l'état d'indépendance.

Ces groupes constituèrent non seulement un appui important en termes psychologiques, même sur un plan pratique ils tentèrent d'apporter de l'aide à leurs membres et faisaient ainsi preuve d'un haut degré de solidarité. Jean Jülich nous rapporte, par

166 Traduit de l'original : « Wir waren ja alle mehr oder weniger vaterlos, zum Teil sehr elternlos. Und da eine Gemeinschaft zu bilden, die sich untereinander half, auch... auch menschlich, also ich fand das so großartig ! » Entretien avec Toni Maschner, op. cit.

exemple, une action de secours mise en place par son groupe lors des bombardements :

« Nous nous retrouvions au coin de la Sülzburgstraße et de la Münstereifelerstraße après chaque attaque et qui manquait... c'est là où il fallait aller, c'est là où il fallait aider. On faisait donc notre propre action de secours entre nous. »¹⁶⁷

Le fait d'apporter de l'aide là où la guerre avait fait des ravages est également mentionné par Toni Maschner :

« Ou la baraque d'un ami avait brûlé et on aidait là. [...] J'ai tout le temps été occupé à l'âge de 14-15 ans. Je ne sais pas non plus comment je suis arrivé à faire ça mais... Mais j'ai toujours été serviable envers les autres et pas seulement moi mais tous les camarades. »¹⁶⁸

L'insécurité créée par les circonstances de la guerre, le fait de ne pas savoir ce qui arrivera le lendemain – si on disposera encore d'un logement ou tout simplement si on sera encore en vie – sont atténués par la solidarité qui prédominait dans les rapports entre les différents membres de pirates de l'edelweiss. Autrement dit, le réseau de pirates de l'edelweiss amortissait l'impact de la guerre sur la vie de ces jeunes gens.

De la même manière, la précarité des membres les plus pauvres a été atténuée par le partage et l'expérience communautaire. Toni Maschner le dit clairement dans sa description des repas lors de leurs randonnées :

« Tout le monde apportait ce qu'il pouvait, ce qu'il avait. Du pain ou des saucissons ou... ou ce qu'il y avait. Tout ça a été mis sur un tas et puis engouffré ensemble. On fumait déjà tous à l'époque. Et qui avait quelque chose à fumer [...] cela tournait. Tout le monde avait le droit de tirer encore une fois. Que... que

167 Traduit de l'original : « Wir trafen uns Ecke Sülzburgstraße und Münstereifelerstraße nach jedem Angriff und wer nicht da war... da mussten wir hin, da mussten wir helfen. Wir machten also eine eigene Hilfsaktion unter uns. » Entretien avec Jean Jülich, op. cit.

168 Traduit de l'original : « Oder irgendnem Freund, dem war die Bude abgebrannt, dann haben wir da geholfen. [...] Ich war ja ewig beschäftigt, als 14-15 Jähriger. Ich weiß auch nicht, wie ich das geschafft habe aber... Aber immer für andere hilfsbereit und nicht nur ich, sondern alle Kamaraden. » Entretien avec Toni Maschner, op. cit.

*quelqu'un mangeait donc sa tartine de beurre tout seul, ça n'existait pas.
Ce...c'était une communauté qui...qui a duré des longues années. »¹⁶⁹*

Il s'agit là des petits gestes et nous pouvons nous interroger sur leur efficacité. Si ces actes parvinrent à atténuer certaines souffrances sur le moment, ils n'arrivaient probablement pas à changer la situation d'ensemble dans laquelle vivaient ces jeunes adolescents. Par la solidarité qu'ils exprimaient, par le sentiment de ne pas être seuls à endurer cette misère qu'ils procuraient, ils furent cependant propices à rendre cette situation plus supportable.

Ce qui nous amène à notre deuxième point : plus encore que le fait d'être épaulé par le groupe dans les crises créées par la guerre, c'était peut-être la possibilité procurée par les groupes de pirates de l'edelweiss d'oublier la guerre qui devait être comme du baume pour l'âme. Nous avons constaté au chapitre précédent que les rencontres des pirates de l'edelweiss se faisaient sur une base volontaire, selon les sympathies qui s'installaient de manière spontanée et selon les désirs du moment. Les relations qui en résultaient furent authentiques car librement choisies. En absence d'une instance capable de leur octroyer une quelconque camaraderie artificielle, nous pouvons en outre supposer que ces relations reposèrent sur des intérêts partagés et furent orientées à l'assouvissement de leurs plaisirs.

C'est pourquoi les rencontres des pirates de l'edelweiss procuraient à leurs membres un espace-temps dans lequel la guerre et ses conséquences pouvaient être négligées pendant un moment et un peu de normalité pouvait s'installer. Et si la guerre enlevait quelque chose à ces jeunes, c'était bien la possibilité de mener une vie d'adolescent normal. Face à l'exceptionnel qui constituait leur quotidien, les rencontres des pirates de l'edelweiss permettaient à ces adolescents de s'adonner à des activités ordinaires. L'importance de ces moments de normalité sort avec acuité d'un passage de l'entretien avec Günther O. :

« Si on avait envie, on se joignait, comme si c'était naturel, à un groupe et on a été accueilli. Puis on faisait les choses suivantes : raconter, chanter, fumer, faire

169 Traduit de l'original : « Jeder brachte mit, was er konnte, was er hatte. Brote oder Wurst oder... oder was eben da war. Das wurde auf einen Haufen gelegt und wurde dann gemeinsam verputzt. Wir haben damals schon alle geraucht. Und wer nun etwas zu rauchen hatte [...] Dann ging das rund. Jeder durfte noch mal ziehen. Also dass... dass... dass einer alleine ein Butterbrot aß, das gab es nicht. Das... das war ne Gemeinschaft, die... die lange Jahre angehalten hat. » Ibid.

l'amour – ceci pas très souvent ; pour cela on pouvait se séparer auparavant ou le faire à d'autres moments. Dans de rares cas on buvait quelque chose. La plupart du temps on racontait. Des choses personnelles, à la marge sur la politique – le stock de connaissances là-dessus et le flux d'informations n'étaient pas très grands. On a concocté des plans. Parlé sur le travail et l'école. Ce qui se passait, c'est qu'à ce moment nous, les adolescents, étions obligés de nous débrouiller avec notre environnement et nous voulions nous assurer à chaque fois comment se comporter dans telle ou telle situation. »¹⁷⁰

Se retrouver, chanter, fumer, boire mais surtout s'échanger sur leurs expériences du quotidien, telles étaient les activités pratiquées lors de leurs rencontres, telles étaient les occupations capables de leur donner l'illusion d'un peu de normalité.

Si l'extrait d'entretien de Günther O. montre combien le groupe permettait à ces jeunes de créer un espace-temps au sein duquel ils pouvaient mettre de côté leurs conditions de vie difficiles, il met également en lumière leur besoin d'échanges et de conseils. Face à l'insécurité de leur quotidien, le groupe constituait donc aussi un espace de débat dans lequel ces jeunes tentaient de trouver des solutions ensemble. La phrase « *Nous voulions nous assurer à chaque fois comment se comporter dans telle ou telle situation.* » est révélatrice de ce besoin, déjà mentionné plus haut, d'être guidé, d'être conseillé. En l'absence d'adultes dans leur entourage et en l'absence de chefs dans leurs groupes de pirates de l'edelweiss, c'était le cercle d'amis dans son entier qui devenait l'instance de conseil. Le manque de vécu de chacun a ainsi été comblé grâce à l'échange et au partage de leurs expériences quotidiennes.

En écoutant ces témoignages des pirates de l'edelweiss, il devient clair que le besoin de communauté a bien été réel. Chez ces groupes oppositionnels il a été comblé par une solidarité forte liant les membres du groupe ; une solidarité qui s'installait entre individus qui s'appréciaient et se respectaient et pour laquelle l'appartenance au groupe ne jouait qu'un rôle secondaire (le cadre dans lequel ces relations solidaires se tissaient).

170 Traduit de l'original : « Wenn man Lust hatte, gesellte man sich wie selbstverständlich zu einer Gruppe hinzu und wurde auch aufgenommen. Wir haben dann folgende Sachen gemacht : erzählen, singen, rauchen, Sex – das nicht sehr oft ; dafür konnte man sich vorher separieren oder das auch zu anderen Zeiten machen. In ganz seltenen Fällen wurde auch schon mal was getrunken. Zumeist wurde erzählt. Über Persönliches, am Rande über Politik – der Wissensvorrat darüber und der Informationsfluß waren nicht sehr groß. Man hat gemeinsam Pläne ausgeheckt. Über Arbeit und Schule gesprochen. Die Geschichte war die, daß wir Jugendlichen mit der Umwelt zu diesem Zeitpunkt zurecht kommen mußten und wir uns jedesmal vergewissern wollten, wie man sich in der und der Situation verhalten sollte. » Entretien avec Günther O. dans : Detlev Peukert, op. cit., p. 16.

b. Camaraderie et instrumentalisation

Plus haut on avait conjecturé que les besoins de communauté ont été les mêmes dans tous les segments de la jeunesse mais que la manière de les combler divergeaient. Regardons maintenant en quoi les réponses de la jeunesse hitlérienne se différencieraient-elles de celles données par les pirates de l'edelweiss.

Un souvenir partagé par Fritz Theilen est particulièrement révélateur à ce sujet : dans l'entretien réalisé par le centre de documentation, l'ancien pirate de l'edelweiss se rappelle que face à la camaraderie vécue dans la jeunesse hitlérienne les propos négatifs de ses parents sur le nazisme lui paraissaient peu crédibles.

« Et puis après on ne croyait pas toujours les vieux parce qu'on pouvait réfléchir un peu plus n'est-ce pas... Oh ce n'est pas si grave comme ils le présentent n'est-ce pas... Surtout quand on vit après que ça ne parle que de camaraderie [...] Ça ne pouvait être si grave ! »¹⁷¹

La camaraderie, il est vrai, constituait une des valeurs essentielles de la jeunesse hitlérienne, pour le moins si nous voulions en croire les représentations officielles. Chez Baldur von Schirach la notion de camaraderie s'insérait dans une conception plus large du socialisme à réaliser dans et par la jeunesse d'État.

« Elle n'est pas un établissement pour le soutien miséricordieux d'enfants pauvres. [...] Aucun garçon de la jeunesse hitlérienne ne devrait non plus dire merci pour cela. C'est la camaraderie naturelle de la jeunesse. Qui tombe malade dans la jeunesse a le droit à et mérite l'aide de la communauté ; car tout comme il appartient à la communauté, la communauté lui appartient. La jeunesse hitlérienne ne connaît pas l'aiguillon de la propriété. [...] Comme il n'existe pas d'institution de la jeunesse hitlérienne qui ne soit pas ouverte de manière égale à tous les camarades - que ça soit le camp, le foyer ou le voyage - il est indifférent si le garçon de la jeunesse hitlérienne a trois marks dans sa poche ou rien. Même

171 Traduit de l'original : « Und dann hat man den Alten ja auch nicht immer geglaubt nachher weil man ein bisschen mehr denken kann ne... Und ach das ist doch alles nicht so schlimm, was die da erzählen ne... Besonders wenn man dann erlebt, da wird nur von Kameradschaft gesprochen. [...] Kann doch gar nicht so schlimm sein ! » Entretien avec Fritz Theilen, op. cit.

*le fils du millionnaire n'a pas d'autre costume que le fils du chômeur. Les deux portent la robe de la camaraderie. »*¹⁷²

Ces déclarations mirent effectivement l'accent sur la communauté et la solidarité qui liaient les membres, les uns aux autres, à l'intérieur de cette communauté. Sans même traiter, pour l'instant, de l'écart qui existait entre les représentations officielles et la réalité historique de la jeunesse hitlérienne, cette idée d'une camaraderie parfaite, caractérisée par l'aide mutuellement apportée par les différents membres, doit quand même être nuancée.

La communauté à laquelle Schirach aspirait et le type de solidarité qui en découlait diffèreraient, en effet, profondément des rapports qui caractérisaient les pirates de l'edelweiss. Si les deux organisations accueillait des jeunes et permettaient leur intégration dans un collectif, la place que l'individu prenait à l'intérieur de chaque groupe n'était pas la même. À regarder de près les déclarations de Schirach, la camaraderie qu'il demandait ne correspondait à rien d'autre que l'exigence de se fondre dans le groupe. La phrase « *car tout comme il appartient à la communauté, la communauté lui appartient* » montre bien que la solidarité n'est proposée qu'en contrepartie de l'abandon de toute existence individuelle à l'intérieur du groupe. Comme dans le contrat hobbesien où les hommes, en échange de sécurité, abandonnaient leurs droits politiques au Léviathan, les jeunes dans la jeunesse hitlérienne abandonnaient leur individualité afin d'obtenir l'assurance procurée par l'appartenance au groupe. Là où le Léviathan de Hobbes ne touchait pas à la vie privée de ses sujets, la jeunesse hitlérienne tentait cependant de contrôler et d'influencer tous les domaines de la vie. La phrase qui clôt le chapitre *Jeunesse et socialisme* en dit long :

*« Est vivante en eux la volonté du Führer qui leur a donné la parole sur laquelle ils s'alignent : « Rien pour nous, tout pour l'Allemagne. » »*¹⁷³

172 Traduit de l'original: « Sie ist darum keine soziale Anstalt zur mildtätigen Unterstützung armer Kinder. [...] Es soll auch kein Hitlerjunge dafür danke sagen. Es ist die selbstverständliche Kameradschaft der Jugend. Wer in dieser Jugend krank wird, hat Recht und Anspruch auf die Hilfe der Gemeinschaft, denn ebenso wie er der Gemeinschaft gehört, gehört die Gemeinschaft ihm. Die HJ. kennt nicht den Stachel des Besitzes. [...] Da es keine Einrichtung der HJ. gibt, die nicht allen Kamaraden gleichmäßig offen stünde, sei es nun Lager, Heim oder Fahrt, ist es gleichgültig, ob der Hitlerjunge 3 Mark in der Tasche hat oder nichts. Auch der Sohn des Millionärs hat keine andere Tracht als der Sohn des Arbeitslosen. Beide tragen das Kleid der Kameradschaft. » Baldur von Schirach, *Die Hitler-Jugend, Idee und Gestalt*, Leipzig, Koehler & Umelang, 1934 (édition originale : 1934), p. 77.

173 Traduit de l'original : « Der Wille des Führers ist in ihnen lebendig, der ihnen das Wort gab, nach dem sie sich richten : « Nichts für uns, alles für Deutschland. » » Ibid., p. 79.

C'est donc en tant que membre, et non pas en tant qu'individu disposant d'une existence indépendante, que le garçon ou la fille de la jeunesse hitlérienne pouvait attendre du soutien. Les résultats du type de solidarité auquel aspiraient ces deux groupes de jeunes nous permettent donc d'opérer une première distinction fondamentale : *renoncement à soi* d'un côté, *réalisation de soi* de l'autre. Autrement dit, dans le cas des pirates de l'edelweiss la solidarité est au service de l'individu, dans le cas de la jeunesse hitlérienne elle est au service du groupe. Dans un cas elle vise à améliorer les conditions de vie de ses membres et à créer un espace-temps dans lequel ces jeunes pouvaient s'épanouir et se développer loin des pressions de leur quotidien. Dans l'autre cas, la solidarité n'est qu'un moyen pour solidifier le collectif au détriment des individus le composant. Seuls ceux ayant renoncé à leur individualité pourront profiter de la solidarité offerte par la jeunesse hitlérienne. En introduisant ce principe de conditionnalité, la jeunesse d'État empêchait le développement personnel de ses membres là où les pirates de l'edelweiss tentaient au contraire de le favoriser.

Il découle de ce qui précède une autre différence que nous pourrions décrire de manière idéal-typique avec les termes *moyens pour arriver à une fin* et *fin en soi*. Selon que l'accent est mis sur le groupe ou l'individu, le rapport à l'autre se trouve profondément altéré : dans le cas de la jeunesse hitlérienne la valorisation du collectif empêchait d'envisager l'individu comme une valeur en soi. Le membre de la jeunesse hitlérienne n'a en effet de valeur qu'en sa capacité de contribuer au bien de la communauté. Pour la dimension interpersonnelle, cela n'est évidemment pas sans conséquence. L'individu devint un moyen pour atteindre des objectifs, les relations acquirent un caractère instrumental. La sollicitation croissante pour les besoins de la guerre est représentative de cette instrumentalisation dont faisaient l'objet les jeunes sous le Troisième Reich ; le refus des pirates de l'edelweiss de se plier à de telles exigences est une réaction compréhensible à cette manière de les envisager comme des moyens pour arriver à une fin.

D'autant plus que dans leurs propres groupes la sociabilité a été conçue sur un autre modèle. La valorisation de l'individu et de ses désirs prévenait en effet une telle instrumentalisation chez les pirates de l'edelweiss. Fait qui explique pourquoi la distraction procurée par leurs rencontres fut tant appréciée par ces adolescents. Leurs rencontres ne suivaient pas d'objectif précis si ce n'est l'assouvissement de leurs désirs personnels. En basant leur sociabilité sur le volontariat, leurs relations se trouvaient libé-

rées de l'exigence fonctionnelle. L'autre pouvait ainsi être envisagé comme une fin en soi. De plus, l'idée de consentement, l'idée de bâtir leur sociabilité sur la volonté et les désirs de l'individu, n'a de sens qu'en universalisant sa maxime. En me posant comme sujet, je suis amené à reconnaître l'autre comme un semblable. En résumant nous pourrions donc dire que dans la jeunesse hitlérienne ces jeunes furent seulement valorisés dans la mesure où ils apportaient quelque chose au bien de la communauté du peuple, chez les pirates de l'edelweiss ils vécurent une acceptation et une reconnaissance pour la valeur qu'ils constituèrent en soi. Ou pour le dire de manière plus concise encore : l'instrumentalisation d'un côté, l'intersubjectivité de l'autre.

Jusque-là nous avons laissé de côté les divergences qui pouvaient exister entre les représentations officielles de la jeunesse hitlérienne et sa réalité historique concrète. Schirach avait envisagé la jeunesse hitlérienne comme l'endroit où la communauté du peuple pouvait et devait se réaliser, car la jeunesse seule était, selon lui, sans préjugés et pour cela capable de surmonter les inégalités sociales.

La jeunesse hitlérienne des débuts, c'est-à-dire avant la prise de pouvoir par les nationaux-socialistes, se comprenait effectivement comme un mouvement social-révolutionnaire. Avec l'arrivée au pouvoir d'Hitler, les tendances socialistes passèrent de plus en plus au second plan et l'attitude révolutionnaire de la jeunesse hitlérienne fut domptée. La composition sociale des chefs au sein de la jeunesse d'État changea¹⁷⁴ en conséquence et la classe ouvrière s'y trouva désormais sous-représentée. Liée au principe de la *jeunesse guidée par la jeunesse*, cette répartition inégale des postes de commandement n'était pas - nous pouvons l'imaginer - sans créer des irritations chez les jeunes issus de la classe ouvrière.

Si l'image de soi comme social-révolutionnaire fut entretenue par la jeunesse hitlérienne bien au-delà de sa phase de développement, la réalité s'en éloigna de plus en plus. Il est vrai qu'avec *l'obligation de servir*, tous les Allemands, sans égard à la classe ou au milieu social, furent contraints de rejoindre la jeunesse hitlérienne ; mais cela n'empêcha pas que des inégalités subsistèrent à l'intérieur de la jeunesse d'État.

¹⁷⁴ Cf. Arno Klönne, *Jugend im Dritten Reich*, op. cit., p. 95-98.

c. Relations verticales et relations horizontales

Ces données laissent donc présupposer que l'idée d'une solidarité entre égaux fut fortement minée par un système qui perpétua et qui renforça même, parfois des inégalités existantes par ailleurs. L'organisation paramilitaire de la jeunesse hitlérienne mettait au premier plan le dévouement à la cause et la relation d'obéissance aux chefs et reléguait au second plan les relations entre membres d'un même niveau hiérarchique ; fait qui est également relaté dans les récits des anciens membres de pirates de l'edelweiss.

Ayant quasiment tous servi dans la jeunesse hitlérienne avant leur rupture, leur expérience personnelle des rapports qui prédominaient dans la jeunesse hitlérienne n'a assurément pas été sans incidence sur leur décision ultérieure. C'est pourquoi nous voudrions maintenant regarder du côté des pirates de l'edelweiss : comment ces jeunes ont-ils vécu les relations qui se tissaient au sein de la jeunesse hitlérienne ?

Ce qui frappe, d'abord, est effectivement la quasi-absence de commentaires sur les relations liant les membres de la jeunesse hitlérienne se trouvant au même niveau hiérarchique. Quand il est question de relations dans la jeunesse d'État, ce sont les rapports aux supérieurs hiérarchiques qui sont thématiques. De toute évidence ce sont ces derniers qui ont marqué le plus les esprits de ces jeunes gens. Remplir leurs obligations dans la jeunesse hitlérienne revenait pour eux à subir ces rapports qu'ils éprouvaient comme injustes et arbitraires. Les ordres insensés et les abus de pouvoirs de la part des petits chefs se retrouvaient, en conséquence, au cœur de ces récits. Ainsi Jean Jülich se souvient par exemple de la punition habituellement appliquée en cas de non-obéissance aux ordres :

« Quand quelqu'un ne suivait pas un ordre... [...] On formait une ruelle et tout le monde pouvait taper dessus. Ils pouvaient ordonner ça. Et personne ne disait rien contre ! Même les parents n'osaient pas ciller, ils n'avaient pas le droit... n'est-ce pas... Puisque les enfants ont aussi été dressés de dénoncer leurs parents à un moment donné. »¹⁷⁵

175 Traduit de l'original : « Wenn irgendeiner einen Befehl nicht befolgte... [...] Dann wurde die Gasse gemacht und jeder konnte draufschlagen. Das konnten die befehlen. Und da sagte keiner was gegen ! Da mucksten auch die Eltern nicht auf, die hatten kein Recht...nicht... Denn die Kinder wurden ja auch dazu gedrillt, irgedwann ihre Eltern zu denunzieren. » Entretien avec Jean Jülich, op. cit.

Outre le caractère abusif de la mesure, il est également intéressant de noter que le pouvoir de la jeunesse hitlérienne et de ses représentants est vécu comme tout-puissant. Les chefs représentaient le régime et dans cette fonction ils étaient infaillibles ou pour le moins ils paraissaient comme tels. Cette impression est également partagée par Fritz Theilen :

« Mais avec le temps la contrainte et l'éducation à l'obéissance absolue m'ennuyaient. Je ne pouvais pas comprendre que je devais obéir même aux ordres les plus idiots et les plus dédaigneux juste parce qu' « un ordre était un ordre ». »¹⁷⁶

Deux idées se trouvent exprimées ici : premièrement, personne n'était en mesure de critiquer ou de contester le pouvoir des chefs car s'attaquer à eux revenait à attaquer le régime en tant que tel. Leur pouvoir fut donc vécu comme tout-puissant. Ceci s'explique en partie par la deuxième idée exprimée dans ce passage : l'obéissance exigée fut une obéissance inconditionnelle. Autrement dit, il fallait obéir aux supérieurs hiérarchiques sans se poser la question du bien-fondé de leurs ordres. Nous retrouvons ici la différenciation entre obligation et contrainte que nous avons établie au chapitre précédent. Ce qui rendait si insupportable aux yeux des pirates de l'edelweiss le service dans la jeunesse hitlérienne fut l'éviction de tout sujet capable de réfléchir et de décider par soi-même qui s'y opérait.

À cela se rajoute un autre élément d'une importance cruciale à l'âge d'adolescent : le principe déjà mentionné de la *jeunesse guidée par la jeunesse*. Initialement un des principes de la jeunesse hitlérienne, capable d'attirer les jeunes grâce à son caractère révolutionnaire et son potentiel libérateur vis-à-vis de la génération des parents, il perdait son pouvoir d'attraction au cours de la guerre à cause de sa mise en œuvre médiocre. Les appels sous les drapeaux d'hommes de plus en plus jeunes privaient rapidement la jeunesse hitlérienne de chefs capables. Il en résultait que des adolescents de plus en plus jeunes et de moins en moins expérimentés prenaient la place de ceux appelés au front. Ce fait est explicitement déploré par le juge pour mineurs Pastor. Dans son rapport au président du tribunal, rapport qui se singularise par son effort sérieux de

176 Traduit de l'original : « Doch mit der Zeit gingen mir der Zwang und die Erziehung zum absoluten Gehorsam gegen den Strich. Ich konnte nicht einsehen, dass ich auch den blödsinnigsten und menschenverachtendsten Befehlen zu gehorchen hatte, nur weil « Befehl eben Befehl » war. » Fritz Theilen, op. cit., p. 17.

comprendre l'existence des pirates de l'edelweiss, il nota :

« Les vrais chefs ont été appelés au service, les nouveaux ne sont pas en mesure d'animer le service de manière suffisamment intéressante pour que le garçon soit passionné. »¹⁷⁷

Que l'effet négatif de l'incompétence des nouveaux dirigeants fut encore renforcé par leur jeune âge est également développé par Pastor :

« C'est que ceux qui demandaient de la discipline et de l'ordre et qui empêchaient les randonnées sauvages en dehors des formations de la jeunesse hitlérienne étaient des personnes du même âge. La conséquence psychologique évidente fut : « On ne se laisse pas faire ». [...] Ces garçons suivent tout sauf la contrainte, ils veulent faire des « randonnées sauvages » et non pas une randonnée ordonnée en formation. Étant donné que cela leur a été interdit par des camarades du même âge, ceux-ci étaient leurs ennemis personnels. C'est en ceci que réside la racine de l'attitude oppositionnelle vis-à-vis de la jeunesse hitlérienne et en conséquence vis-à-vis de l'État »¹⁷⁸

La pertinence de l'analyse de Pastor se voit à l'extrait suivant de l'entretien réalisé avec Fritz Theilen :

« Jülich avait vécu ça. Euh... qu'un chef de la jeunesse hitlérienne qui était plus jeune que lui, lui ordonne ce qu'il doit faire. Alors ça... personne ne se laisse faire... n'est-ce pas. Moi non plus, personne n'aurait pu me dire ça. »¹⁷⁹

L'ancien pirate de l'edelweiss s'exprimait exactement dans les termes évoqués par Pastor : « Ça... personne se laisse faire ». Due à la méconnaissance de l'importance des différences d'âge au moment de l'adolescence, le principe de la *jeunesse guidée par la jeunesse* trouvait ses limites pendant les années de guerre.

177 Traduit de l'original : « Die wirklichen Führer sind einberufen, die neuen nicht in der Lage, den Dienst so interessant zu gestalten, dass der Junge gefesselt wird. » Amtsgericht Abteilung 28 (Jugendgericht), Lagebericht – Kölner Edelweisspiraten, Rapport du tribunal d'instance 28 du 7 novembre 1943, op. cit., p. 429.

178 Traduit de l'original : « Denn diejenigen, die hier Disziplin und Ordnung forderten und das wilde Wandern ausserhalb der HJ-Formation unterbinden wollten, waren Altersgenossen. Die selbstverständliche psychologische Folge war : « So etwas lassen wir uns nicht bieten ». [...] Diese Jungens folgen allem, nur nicht dem Zwang, sie wollen « wilde Fahrten » machen und nicht eine geordnete Wanderung in Formation. Da ihnen das, zudem von Altersgenossen, unterbunden wurde, waren diese ihre persönlichen Feinde. Hierin liegt die Wurzel zu der oppositionellen Einstellung gegen die Hitler-Jugend und damit gegen den Staat. » Ibid.

179 Traduit de l'original : « Der Jülich hat das ja erlebt. Äh... dass ein HJ-Führer ihn befiehlt, was er zu machen hat, der jünger war wie er. Ja lässt sich ja keiner gefallen... ne. Das hätte mir auch keiner sagen können. » Entretien avec Fritz Theilen, op. cit.

Nous avons vu que les souvenirs des anciens membres des pirates de l'edelweiss se rapportaient quasi-exclusivement à des expériences négatives faites avec une hiérarchie toute-puissante mais souvent injuste et incompétente. Vu la volonté manifeste des anciens membres de pirates de l'edelweiss de présenter la jeunesse hitlérienne comme l'antithèse de leurs propres groupes, cela étonne peu. Les relations aux chefs et les abus de pouvoir de ces derniers constituaient, en effet, des thèmes propices pour mettre en lumière les qualités qui différençaient les deux groupements de jeunes. D'un autre côté, le fait de se souvenir uniquement des relations verticales dit bien quelque chose sur les rapports qui prédominaient dans la jeunesse hitlérienne. Ceci est d'autant plus valable que les souvenirs concernant les rapports chez les pirates de l'edelweiss sont tout autre.

Il nous semble donc légitime d'ajouter une différence à notre tableau. Les relations qui se tissaient dans les deux groupes de jeunes ne se construisaient pas sur le même mode : vertical pour la jeunesse hitlérienne, horizontal pour les pirates de l'edelweiss. La Boétie savait déjà que l'amitié avait pour condition l'égalité et qu'il serait en conséquence malaisé de « trouver en un tyran un amour assuré »¹⁸⁰. Le système hiérarchique de la jeunesse hitlérienne, dont la similitude avec la pyramide de la servitude laboétienne est évidente, excluait de fait l'amitié qui se déploierait uniquement sur fond d'égalité. Cette affirmation prend sens si nous nous rappelons qu'un des éléments constitutifs de l'amitié est la reconnaissance qui, elle, suppose l'horizontalité.¹⁸¹ La différenciation effectuée plus haut entre l'instrumentalisation et l'intersubjectivité se trouve confirmée par les expériences faites par les pirates de l'edelweiss lors de leur fréquentation de la jeunesse hitlérienne ; elle y trouve également une explication supplémentaire. L'horizontalité des relations chez les pirates de l'edelweiss permettait à leurs membres de tisser des liens d'amitié, des liens basés sur la confiance, l'estime et le respect¹⁸². À l'inverse la verticalité des relations dans la jeunesse hitlérienne ne pouvait inspirer que méfiance, envie ou crainte.

La solidarité et la camaraderie, qui selon Schirach constituaient les principes qui régissaient la jeunesse hitlérienne, ne trouvaient donc pas d'écho dans les souvenirs des

180 Étienne de la Boétie, op. cit., p. 169.

181 Paul Zawadzki nous livre une analyse très fine de cette opposition développée par La Boétie entre la verticalité de la tyrannie et l'horizontalité de l'amitié politique. Cf. Paul Zawadzki, « Le Discours de la servitude volontaire d'un siècle à l'autre, verticalité, horizontalité, intersubjectivité », *Revue du MAUSS*, 2016/2, n° 48, p. 29-44.

182 Cf. Axel Honneth, « Reconnaissance » dans : Monique Canto-Sperber (éd.), *Dictionnaire d'éthique et de philosophie morale*, 4e éd. revue et augmentée, Paris, Presses universitaires de France, 2004, p. 1645.

anciens membres de pirates de l'edelweiss. En ce qui concerne la perception subjective de ces rapports, il existait donc bel et bien un écart entre les représentations officielles et la réalité vécue par ces jeunes gens.

d. Complicité face à l'exclusion

Pour finir nous voudrions introduire le binôme exclusion/ inclusion afin de rendre compte d'une différence importante mais moins saillante, à première vue, entre la jeunesse hitlérienne et les groupes de pirates de l'edelweiss.

La solidarité dans la jeunesse hitlérienne fut non seulement liée à certaines conditions (la soumission totale au groupe et aux chefs), elle présentait de surcroît un caractère nettement exclusif. Bien que la *loi sur la jeunesse hitlérienne* visât la totalité de la jeunesse allemande, selon sa propre expression, certaines populations furent exclues de la jeunesse d'État par principe. Le deuxième décret d'application stipule ainsi l'exclusion de tous les juifs¹⁸³, de tous les criminels¹⁸⁴, de tous ceux présentant un comportement moralement reprochable¹⁸⁵ - ce qui visait les homosexuels - ainsi que de tous ceux physiquement inaptes¹⁸⁶.

Le règlement de la jeunesse hitlérienne traduisait la conception des nationaux-socialistes divisant l'humanité en deux : ceux qui font partie de la communauté du peuple et ceux qui en sont exclus. Pour pouvoir profiter de la camaraderie de la jeunesse hitlérienne, pour pouvoir bénéficier de la solidarité du collectif, en bref pour jouir de l'offre d'intégration de la jeunesse hitlérienne, il était nécessaire d'appartenir à la tranche d'Allemands jugés dignes d'y appartenir. La définition restreinte du « bon Allemand » en excluait certains par principe ; d'autres en furent exclus pour leur manque de diligence, leurs attitudes contraires à la *Weltanschauung* nationale-socialiste ou leur refus de se soumettre à une hiérarchie et des ordres arbitraires.

De l'autre côté, les barrières d'entrée pour adhérer à un des groupes de pirates de

183 Cf. § 7 (exigences relatives au sang) du « deuxième décret d'application de la loi sur la jeunesse hitlérienne », op. cit.

184 Les adolescents criminels furent exclus de la jeunesse hitlérienne le temps de leur détention. Le texte est cependant muet en ce qui concerne le temps après leur libération ; fait qui laisse présupposer que ceux récupérables pour le système furent réadmis dans la jeunesse d'État. Cf. § 3 (2) du « deuxième décret d'application de la loi sur la jeunesse hitlérienne », ibid.

185 § 3 déclare indignes de servir dans la jeunesse hitlérienne tous ceux ayant commis des actes « infamants » ou ayant nui à l'image de la jeunesse hitlérienne. Cf. § 3 du « deuxième décret d'application de la loi sur la jeunesse hitlérienne », ibid.

186 Cf. § 4 (l'inaptitude) du « deuxième décret d'application de la loi sur la jeunesse hitlérienne », ibid.

l'edelweiss semblent avoir été minimes. Les témoignages des anciens membres de pirates de l'edelweiss suggèrent qu'au contraire le fait de partager certains intérêts constituait une condition suffisante pour pouvoir participer à ces sociabilités. Il suffisait donc de se rendre à un de leurs points de rencontre pour lier des contacts. Cela est d'autant plus remarquable que les ligues de l'entre-deux-guerres, dont les pirates de l'edelweiss s'inspirent en partie, présentaient un caractère nettement plus élitare.¹⁸⁷

Face au caractère exclusif de la jeunesse hitlérienne, cette ouverture des groupes oppositionnels prend une signification particulière. Le règlement de la jeunesse hitlérienne ne divisait pas seulement, il hiérarchisait. Ainsi il participait à la constitution d'un groupe en dehors de ses rangs, le groupe des exclus et par là la jeunesse d'État cédait un atout important aux sociabilités alternatives : la possibilité pour leurs membres de dépasser l'isolement grâce à leur commune condition de non-intégrés du système.

Ce qui nous amène à la troisième caractéristique évoquée par les anciens membres de pirates de l'edelweiss au sujet de leur sociabilité. Les liens amicaux qui liaient les différents membres entre eux avaient non seulement une importance en ce qu'ils constituaient un soutien moral à une période difficile ; l'amitié et la solidarité de ces jeunes gens acquéraient un sens spécifique face à l'exclusion vécue ensemble. Peu importe par ailleurs que cette exclusion fût réelle (expulsion de la jeunesse hitlérienne), ou ressentie. L'impression de ne pas appartenir à la majorité¹⁸⁸, d'être profondément séparé d'elle, était propice à renforcer le sentiment d'isolement de ces jeunes (ce qui était bien évidemment recherché par le régime) ; la découverte de ne pas se trouver seul dans cette situation pouvait cependant constituer une source d'encouragement importante.

C'est pourquoi la réticence de ces adolescents envers la jeunesse hitlérienne a souvent été un point de départ de l'association des pirates de l'edelweiss, elle a toujours été un facteur garantissant longévité et intensité à ces relations. La solidarité se créait et se renforçait grâce à une contestation et une opposition partagées. Ludwig Hansmann le formulait comme suit :

187 Cf. Matthias von Hellfeld, *Bündische Jugend und Hitlerjugend*, op. cit., p. 33-35.

188 Le sentiment de ne pas appartenir à la majorité est évidemment subjectif. La majorité peut être réelle ou imaginée, l'isolation qui en résulte est la même. D'où l'intérêt pour les régimes totalitaires d'entretenir l'illusion d'être soutenus par une majorité.

*« C'était juste comme ça que tous voulaient quelque chose de différent. [...] C'était une clique et cette clique s'entendait bien. »*¹⁸⁹

L'isolement qui résultait du fait de ne pas appartenir à la majorité, de se retrouver en porte-à-faux avec elle, fut atténué par la conscience que d'autres gens dans la même situation existaient. En d'autres termes, l'insécurité créée par le sentiment d'altérité est amoindrie et devient ainsi plus supportable. Que le maintien d'un comportement non conformiste face à la « toute-puissance » du régime est facilité par l'association avec des gens partageant les mêmes idées est souligné de manière lucide par Fritz Theilen :

*« C'était pour moi un sentiment incroyable de ne plus être seul mais de voir qu'un petit groupe d'adolescents passaient volontairement outre les interdictions des nazis. »*¹⁹⁰

Et il en conclut :

*« On peut presque dire qu'on s'est créé une petite île, tous unis dans le rejet des nazis. »*¹⁹¹

Le sentiment d'exclusion que le régime national-socialiste cherchait à provoquer chez les non-intégrés du système pouvait dans certaines circonstances se transformer en une force. La condition préalable était, comme nous l'avons montré, le contact avec d'autres gens dans la même situation. En partageant le sentiment d'être exclus, le côté effrayant de l'altérité s'estompait et un espace s'ouvrait dans lequel l'affirmation de cette altérité devenait possible.

L'expression employée par Fritz Theilen « se créer une petite île » met bien en lumière cette idée d'un endroit englobé par un entourage homogène (la mer) mais distinct de lui. Le terme « île » dans cette phrase fait en outre instantanément penser à

189 Traduit de l'original : « Das war ja nur eben so, dass die alle etwas Anderes wollten. [...] Das war ne Clique und diese Clique, die hat sich eben verstanden. » Entretien avec Ludwig Hansmann, op. cit.

190 Traduit de l'original : « Es war für mich ein ungeheuerliches Gefühl, nicht mehr alleine zu sein, sondern zu sehen, dass sich eine Gruppe von Jugendlichen bewusst über die Verbote der Nazis hinwegsetzte. » Fritz Theilen, op. cit., p. 21.

191 Traduit de l'original : « Man kann fast sagen, dass wir uns eine kleine Insel geschaffen hatten, alle einig in der Ablehnung der Nazis. » Ibid., p. 24.

l'expression « Insel der Seligen »¹⁹², désignant une communauté épargnée de déboires récurrents dans son entourage. Le mot « île » renvoyait donc à deux choses : le fait de se différencier de son entourage et le fait de ne pas pouvoir être atteint par ce dernier. « Unis dans le rejet des nazis », les pirates de l'edelweiss permettaient donc à leurs membres de partager et par là de dépasser l'isolement que chacun avait ressenti individuellement. La conséquence en a été la création de cet espace - cette île - dans lequel l'affirmation dans la rupture devenait possible. Comme l'homme révolté d'Albert Camus qui s'affirmait dans le refus, les jeunes chez les pirates de l'edelweiss s'affirmaient dans la scission avec la jeunesse hitlérienne.¹⁹³

Au début de ce chapitre nous avons vu que le risque d'isolement que l'individualisme moderne comporte, s'aggravait dues aux circonstances de guerre des années 1940- 45 et nous avons questionné si le besoin de sécurité et d'intégration qui en résultait, a pu être comblé soit par les pirates de l'edelweiss soit par la jeunesse hitlérienne.

Question qui appelait une réponse nuancée. Au premier abord les deux groupes de jeunesse semblaient satisfaire des besoins psychologiques similaires. Dans l'un et l'autre l'appartenance au groupe constituait un soutien moral considérable à un moment d'instabilité majeure. La solidarité qui liait les différents membres d'un groupe substituait pour beaucoup l'appui familial manquant. Et bien que le degré de solidarité différât entre les deux groupes, comme nous l'avons vu, cette différence quantitative ne suffisait pas à faire de pirates de l'edelweiss une alternative véritable.

Ces ressemblances admises, quatre différences majeures que nous avons tenté de rendre intelligibles à travers des binômes conceptuels ont pu être identifiées.

Premièrement nous avons opposé *renoncement à soi* et *réalisation de soi*. Dans la jeunesse hitlérienne la solidarité, l'aide mutuelle et le réconfort procurés par le groupe ont eu un prix, à savoir l'abandon d'une existence propre. En effet, seul celui qui se fondait dans le groupe, qui s'identifiait complètement avec son rôle dans l'organisation et qui cessait d'exister en tant qu'individu pouvait profiter de ses bénéfices. Ce que nous

192 L'expression a pour l'origine « l'elysion » de la mythologie grecque.

193 Cf. Albert Camus, *L'homme révolté*, Paris, Éditions Gallimard, 2011 (édition originale : 1951), p. 21.

avons dit sur le prestige et sur le pouvoir au chapitre précédent est donc également valable ici : le besoin – ici le besoin de dépasser son isolement – n'a été satisfait qu'en apparence ; en réalité, il s'agissait d'une solution de substitution. L'isolement a été neutralisé parce que le membre de la jeunesse hitlérienne arrêta d'exister individuellement.

La situation chez les pirates de l'edelweiss se présentait différemment. Si les relations que liaient ces jeunes gens dans leurs groupes fournissaient également du réconfort, l'obtention de ce réconfort ne requérait pas qu'ils aient préalablement renoncé à leur personnalité propre. L'individualité et l'unicité de chacun ont été préservées sans pour autant amener à l'isolement. L'absence de hiérarchie et le caractère volontaire et spontané de leurs rencontres permettaient, en effet, à ces jeunes de nouer des liens d'amitié et de solidarité tout en préservant l'intégrité de leur moi. Contrairement à la jeunesse d'État, où la puissance que chacun tirait de l'appartenance au groupe se substituait à celle dont chacun avait disposé en tant qu'individu, la force conférée par l'appartenance aux pirates de l'edelweiss ne remplaçait pas celle de l'individu mais s'y rajoutait.

Cette valorisation de l'individu chez les pirates de l'edelweiss produisit et entretint un type de relations spécifique ; un type de relations basées sur la reconnaissance de l'autre comme valeur en soi. Là où la jeunesse hitlérienne traitait ses membres comme objets à instrumentaliser dans la poursuite de ses objectifs, les pirates de l'edelweiss valorisaient leurs membres indépendamment de ce qu'ils furent en mesure d'apporter au groupe. En conséquence, les relations qu'ils cultivaient servaient non pas le groupe, mais les individus le composant et s'orientaient vers leurs besoins et désirs. Le rapprochement souvent fait entre orientation individualiste et orientation hédoniste s'avère donc justifié : si les pirates de l'edelweiss étaient en mesure de procurer divertissement et distraction face à un quotidien pénible, ce fut bien parce que l'individu et ses désirs y furent valorisés. Cette valorisation de l'individu fait cependant également naître l'exigence d'une reconnaissance de l'autre comme un semblable. Autrement dit, elle crée les conditions nécessaires d'une intersubjectivité.

Notre troisième binôme - *verticalité, horizontalité* - opposant les modes différents par lesquels se construisaient les relations dans les deux groupes de jeunes approfondissait cette idée d'une intersubjectivité chez les pirates de l'edelweiss. L'horizontalité

des relations chez ces groupes oppositionnels favorisait des liens amicaux caractérisés par la confiance, le respect et l'estime. À l'inverse la verticalité des relations dans la jeunesse hitlérienne était incompatible avec l'amitié qui ne peut se manifester sur fond d'égalité. L'absence de structures de commandement chez les pirates de l'edelweiss peut donc être pensée comme un des fondements principaux de la reconnaissance mutuelle qui régnait entre les membres de ces groupes.

Enfin notre dernier binôme attribuait un caractère exclusif à la jeunesse hitlérienne en l'opposant à l'ouverture dont feraient preuve les pirates de l'edelweiss. Cette affirmation pouvait surprendre face à la mobilisation générale de la jeunesse sous le Troisième Reich. La conception nationale-socialiste divisant l'humanité en deux - (politiquement) fiables et pas fiables, aptes et inaptes, dignes et indignes de vivre etc. - n'épargnait cependant pas la jeunesse. Ainsi, nous l'avons vu, certains ont été exclus par principe, d'autres l'étaient à cause de leurs attitudes et comportements. C'est face à cette politique d'exclusion que l'ouverture des groupes de pirates de l'edelweiss prenait un sens spécifique.

Par le partage du sentiment d'exclusion qu'ils permettaient, les groupes des pirates de l'edelweiss participèrent à la création d'un espace dans lequel une affirmation dans la rupture devenait possible. Unis dans le rejet de la jeunesse hitlérienne, ces jeunes parvenaient ainsi à transformer leur faiblesse – leur situation de non-intégrés du système – en une force. L'altérité et l'exclusion qui en avaient résulté devenaient, une fois partagées avec d'autres, les piliers d'une identité alternative ouvertement affirmée. Au lieu d'accentuer l'isolement, engendré par l'individualisme moderne et renforcé par la terreur totalitaire, elles contribuèrent à le surmonter. Nous aurons l'occasion d'y revenir dans notre troisième partie consacrée à l'individualisme des pirates de l'edelweiss face à la répression.

3. Rapports entre les sexes

Au chapitre précédent nous avons parlé des relations qu'entretenaient les pirates de l'edelweiss entre eux. Nous avons montré que les membres de ces groupes oppositionnels tissaient généralement des liens d'amitié et de solidarité. Dans ce dernier chapitre nous aimerions maintenant aborder un type particulier de relations entretenues au sein de ces groupes : celui entre filles et garçons. Plus précisément nous aborderons la

question de la sexualité. La possibilité d'entretenir des relations sexuelles dans le cadre de la sociabilité des pirates de l'edelweiss a-t-elle augmenté la popularité de ces groupes ? Ou au contraire les relations sexuelles ont-elles joué un rôle subordonné par rapport à tout l'éventail de rapports possibles entre les deux sexes ? Si c'est le cas, quels autres types de relation ont été favorisés par la mixité de ces groupes et quel a été leur pouvoir d'attraction ?

Ces questions nous semblent essentielles pour plusieurs raisons : tout d'abord, la présence des filles au sein des groupes de pirates de l'edelweiss constitue une marque de différenciation importante par rapport à la jeunesse hitlérienne. Nous l'avons vu lors de la présentation de la structure de l'organisation de la jeunesse d'État : la division en quatre branches principales assurait une séparation stricte entre les gens du sexe opposé.

Outre le fait de constituer une nouvelle ligne de démarcation, la mixité des groupes oppositionnels est, en soi, d'un intérêt particulier pour la compréhension de l'attractivité des pirates de l'edelweiss. Âgés, pour la plupart, d'entre treize et dix-sept ans, ces jeunes rejoignant un des groupes de pirates de l'edelweiss se trouvaient en pleine adolescence. Dans l'introduction nous avons vu avec Michael Mitterauer que l'adolescence ne commençait à être envisagée comme période à part qu'à partir du moment où le parcours de vie d'un individu n'était plus préétabli d'avance, c'est-à-dire à partir du moment où cet espace-temps pouvait servir la quête d'un chemin personnel. La sexualité, et plus généralement le rapport au sexe opposé, fut dès lors un terrain favorisé de cette quête de soi, caractérisée par des essais et des erreurs, par des retours en arrière, par des tâtonnements. Alors si la recherche personnelle d'un chemin personnel qu'exige l'individualisme moderne concerne, comme nous le soutenons, également le domaine de la sexualité, il nous semble impératif d'étudier les expériences amoureuses et sexuelles des jeunes engagés chez les pirates de l'edelweiss.

a. Corps et sexualité sous le Troisième Reich

Toujours dans l'optique de mettre en lumière la spécificité des pirates de l'edelweiss par rapport à leur homologue national-socialiste, il nous semble judicieux d'entamer ce chapitre par une brève présentation du contexte ; car seule une connaissance des normes en vigueur à l'époque nous permettra d'apprécier adéquatement le

comportement de ces jeunes.

Commençons par un extrait de l'ouvrage de Dagmar Herzog *La politisation de l'envie*¹⁹⁴. Dans cet ouvrage devenu un classique sur la question de la sexualité en Allemagne au XX^e siècle, l'auteure américaine défend que la politique du régime national-socialiste aurait été essentiellement caractérisée par sa volonté de contrôle :

*« Le Troisième Reich peut se décrire comme une immense entreprise pour le pilotage de la reproduction. Il empêchait (par stérilisation, avortement et meurtre) la reproduction de ceux qu'il classait « indésirables » et il favorisait ou forçait (par des restrictions en matière de contraception et d'avortement, par des stimulants financiers et des sollicitations propagandistes) la reproduction de ceux qu'il célébrait comme des Aryens hétérosexuels et sains. »*¹⁹⁵

La sexualité sous le Troisième Reich aurait principalement été envisagée sous l'angle de la reproduction ; une reproduction que le régime national-socialiste cherchait à orienter dans une direction souhaitable à ses yeux. L'approche du national-socialisme consisterait, dans une société qui est déjà traversée par des moments de libération, en la tentative de remettre le corps sous l'emprise d'un contrôle. La pratique d'influencer les mœurs et de contrôler les conduites sexuelles, de défendre la respectabilité bourgeoise et d'empêcher les dérives sexuelles ne date cependant pas de l'époque nationale-socialiste. En ce sens le national-socialisme ne se différenciait pas d'autres régimes traditionalistes si ce n'est peut-être par l'ampleur de leur entreprise.

C'est précisément la combinaison d'éléments libérateurs et d'éléments répressifs qui donne sa spécificité au national-socialisme. Tout d'abord cela devient évident si nous regardons le rapport au corps propagé par les idéologues du régime national-socialiste. Par un retour à l'Antiquité (la Grèce antique) mais aussi par une récupération de certaines mouvances du début du siècle (nudisme, *Lebensreform*,...), le national-socialisme développa l'idéal d'un homme fort, viril, musclé et sain. La Grèce procurait l'idéal de beauté qu'il convenait de retrouver et d'imiter ; les mouvements de réformes de vie

¹⁹⁴ Ceci est une traduction du titre allemand qui me paraissait intéressant en ce qu'il décrit un trait important de la politique nationale-socialiste en matière de sexualité. Le titre original en anglais est : *Sex after fascism: Memory and Morality in Twentieth-Century Germany*, ce qui donnerait Sexe après le fascisme, mémoire et moralité dans l'Allemagne du Vingtème siècle.

¹⁹⁵ Dagmar Herzog, *Die Politisierung der Lust, Sexualität in der deutschen Geschichte des zwanzigsten Jahrhunderts*, traduction Ursel Schäfer, Anne Emmert, München, Siedler Verlag, 2005 (édition originale anglaise : 2005), p. 15.

fournissaient l'idée d'un retour à la nature ; les deux devaient permettre de retrouver les origines de la race germanique. En conséquence, les théoriciens du nazisme se dressaient explicitement contre la valeur de la chasteté et imputaient au judéo-christianisme d'avoir corrompu le rapport sain que les Germaniques entretenaient autrefois au corps.¹⁹⁶ Contre le « dogme du péché originel et la culpabilisation de tout ce qui touchait au corps »¹⁹⁷ les nationaux-socialistes préconisaient de « retrouver cette joie simple et immédiate du corps qui était propre aux Grecs, et qui a été niée, refoulée, condamnée par une morbide ascèse orientalo-sémitique »¹⁹⁸.

Aucun événement ne démontre mieux cette volonté des nazis de renouer avec la Grèce ancienne que les jeux olympiques de 1936. De la course de relais de la flamme olympique, en passant par les spectacles et publications qui accompagnaient l'événement jusqu'à l'architecture et la mise en scène, ces jeux étaient l'occasion pour les nationaux-socialistes de mettre en lumière la parenté helléno-germanique et à travers elle la supériorité de la race nordique. L'adaptation à l'écran de Leni Riefenstahl en accentuait encore les traits.¹⁹⁹ Pour Jean-Marie Brohm ce fut

« [...] un hymne au corps aryen qui insiste sur quelques thèmes mythologiques propres au fascisme : femmes amazones, éphèbes nus extasiés, cheveux flottant au vent, muscles tendus et luisants, poses héroïques. La musique elle-même martèle et souligne ce culte rendu à la force virile et à l'esprit de lutte. »²⁰⁰

Si le film *Olympiade* fut la mise en scène esthétique par excellence de l'idéal de beauté national-socialiste, il n'est pas la seule. En lien étroit avec la célébration du corps allemand, la nudité occupait une place centrale dans les représentations artistiques censées de promouvoir la race aryenne. Bien que certains auteurs insistent sur le travail de

196 Cf. le chapitre « Le Corpus sanum de l'homme nouveau - De la pierre à la chair : esthétique et eugénique du corps aryen » dans Johann Chapoutot, *Le nazisme et l'Antiquité*, Paris, Presses universitaires de France, 2012, p. 227- 282. Johann Chapoutot, « La Grèce et la guerre : corps et sport sous le IIIe Reich » dans : Georges Bensoussan, Paul Dietschy, Caroline François, Hubert Strouk (éd.), *Sport, corps et sociétés de masse, Le projet d'un homme nouveau*, Paris, Armand Colin, 2012, p. 105-116. Dagmar Herzog, « Hubris and Hypocrisy, Incitement and Disavowal: Sexuality and German Fascism » dans : Dagmar Herzog (éd.), *Sexuality and German fascism*, New York, Berghahn Books, 2005 (édition originale : 2002), p. 9.

197 Johann Chapoutot, *Le nazisme et l'Antiquité*, op. cit., p. 265.

198 Ibid., p. 266.

199 Cf. Leni Riefenstahl, *Les Dieux du stade, Fête des peuples*, consultable sur : <https://www.youtube.com/watch?v=H3LOPhRq3Es>, lien vérifié le 30/11/20. Leni Riefenstahl, *Les Dieux du stade, Fête de la beauté*, consultable sur : <https://www.youtube.com/watch?v=zHN8jwku1Nc>, lien vérifié le 30/11/20. Pour une analyse du film cf. Peter Reichel, *Der schöne Schein des Dritten Reiches, Faszination und Gewalt des Faschismus*, München, Wien, Carl Hanser Verlag, 1991, p. 269-271. B. Hannah Schaub, *Riefenstahls Olympia, Körperideale - ethische Verantwortung oder Freiheit des Künstlers?*, München, Wilhelm Fink Verlag, 2003.

200 Jean-Marie Brohm, *Jeux olympiques à Berlin*, Bruxelles, Éditions Complexe, 1983, p. 153.

distanciation sexuelle dont fit l'objet le nu nazi²⁰¹, il est donc légitime de se demander si la représentation de la nudité sous le nazisme ne comportait pas de l'érotique malgré tout. Pour Johann Chapoutot

« Le corps aryen doit être regardé et provoquer une émotion d'ordre érotique qui doit conduire à l'imitation. »²⁰²

Si cette prétention indique une rupture nette avec le traditionalisme du type chrétien, le domaine de l'art montre également que le rapport à la sexualité reste ambigu. Tandis que les photographies, sculptures et tableaux d'hommes et de femmes nus jouissaient d'un grand crédit auprès des nationaux-socialistes²⁰³, les excès de la république de Weimar ont constamment été l'objet de critiques et ses pratiques ont été difamées comme pornographie vulgaire²⁰⁴. Cette logique de deux poids et deux mesures sort avec clarté d'un extrait de la revue *NS-Frauenwarte* concernant les représentations de filles nues dans les revues et films allemands :

« L'idée nationale-socialiste est profondément en faveur de la vie. Rien ne lui est plus loin que la pruderie [...] Une belle fille n'est sûrement pas faite pour être une religieuse – cependant, et ceci est la différence entre hier et aujourd'hui, pas non plus pour être une cocotte ! »²⁰⁵

La signification de la nudité changeait donc en fonction de l'objectif visé. Tandis qu'elle fut valorisée quand il s'agissait de propager un idéal corporel censé incarner la race aryenne, elle fut discréditée lorsqu'il s'agissait de diffamer des ennemis politiques. En ce sens la question du corps fut un outil propagandiste qui de temps à autre servait à créer l'image de l'homme nouveau et à définir son antithèse.

En ce qui concerne la question de la sexualité proprement dite, le rapport des na-

201 Cf. Johann Chapoutot, *Le nazisme et l'Antiquité*, op. cit., p. 271. George Mosse, *Nationalism and Sexuality: Respectability and Abnormal Sexuality in Modern Europe*, New York, Howard Fertig, 1985, p. 171.

202 Johann Chapoutot, *Le nazisme et l'Antiquité*, op. cit., p. 272.

203 Concernant la prédilection des nationaux-socialistes pour le nu Cf. Dagmar, *Die Politisierung der Lust*, op. cit., p. 50. Pour la différenciation opérée entre l'art dégénéré et les représentations nationales-socialistes de la nudité cf. Anna Maria Sigmund, « *Das Geschlechtsleben bestimmen wir* », *Sexualität im Dritten Reich*, München, Wilhelm Heyne Verlag, 2008, p. 95-127.

204 Un exemple souvent sollicité par les nationaux-socialistes pour parler de la « dégénération » de Weimar est la chanteuse Joséphine Baker.

205 Traduit de l'original : « Die nationalsozialistische Idee ist zutiefst lebensbejahend. Nichts liegt ihr daher ferner als Pruderie [...] Ein schönes Mädchen ist gewiss nicht zur Nonne erschaffen – allerdings, und das ist der Unterschied zwischen gestern und heute, auch nicht zur Kokotte ! » Extrait de la revue *NS-Frauenwarte* cité après : Dagmar Herzog, *Die Politisierung der Lust*, op. cit., p. 51.

tionaux-socialistes n'est pas moins ambigu. D'un côté le régime se présenta comme gardien des valeurs traditionnelles (notamment de la famille) qui remettra l'ordre après la déchéance des années de la république²⁰⁶, de l'autre il n'hésita pas à transgresser les règles de la respectabilité et de la morale chrétienne quand cela servait ses intérêts par ailleurs. Pour être plus précis : bien que l'apparence de la respectabilité fût maintenue - notamment dans la phase de consolidation où les nationaux-socialistes avaient encore besoin du soutien des conservateurs - le principe prioritaire qui guidait la politique nationale-socialiste en matière de sexualité semble avoir été un autre : assurer la suprématie de la race aryenne à travers une progéniture nombreuse.

En conséquence le nazisme et notamment son élite mît d'abord en question la distinction entre enfants légitimes et illégitimes, facilita ensuite le divorce (notamment pour les couples sans enfants) pour enfin s'attaquer à la monogamie en elle-même.²⁰⁷ Le *Lebensborn*²⁰⁸, institution créée par Heinrich Himmler afin de permettre aux femmes aryennes de donner naissance à leurs enfants illégitimes, confirme également que les considérations morales passaient au second plan quand il s'agissait de stimuler la procréation d'enfants de race aryenne. De même, l'ordre d'inviter les filles de leurs unités à entretenir des rapports sexuels prémaritaux que les dirigeantes de la ligue des jeunes filles allemandes avaient reçu en 1934²⁰⁹ se comprend uniquement sur fond de cette hiérarchisation des priorités.

Enfin l'exemple de la prostitution sous le Troisième Reich²¹⁰ montre que des considérations pragmatiques pouvaient l'emporter sur la morale et la tradition. Persuadés que la force virile, nécessaire à la guerre, a besoin de rapports sexuels pour se déployer et alarmés par le risque d'homosexualité dans leurs troupes, les nationaux-socialistes considéraient que les bordels pour soldats étaient indispensables.

206 Cf. George Mosse, op. cit., p. 159. Sur la politique familiale du régime nationale-socialiste cf. par exemple Claus Mühlfeld, Friedrich Schönweiss, *Nationalsozialistische Familienpolitik, Familiensoziologische Analyse der nationalsozialistischen Familienpolitik*, Stuttgart, Ferdinand Enke Verlag, 1989.

207 Cf. le chapitre « L'ordre sexuel : reproduction, monogamie et polygamie sous le Troisième Reich » dans : Johann Chapoutot, *La révolution culturelle nazie*, Paris, Éditions Gallimard, 2017, p. 177-211.

208 Sur la question du Lebensborn cf. Georg Lilienthal, *Der « Lebensborn e. V. », Ein Instrument nationalsozialistischer Rassenpolitik*, Stuttgart, Gustav Fischer Verlag, 1985. Dorothee Schmitz-Köster, « *Deutsche Mutter, bist du bereit... »*, *Der Lebensborn und seine Kinder*, Berlin, Aufbau, 2010. Volker Koop, *Dem Führer ein Kind schenken, Die SS-Organisation Lebensborn e. V.*, Köln, Böhlau Verlag, 2007.

209 Dagmar Herzog, *Die Politisierung der Lust*, op. cit., p. 36.

210 Sur le thème de la prostitution sous le Troisième Reich cf. Annette F. Timm, « Sex with a Purpose: Prostitution, Venereal Disease, and Militarized Masculinity in the Third Reich » dans : Dagmar Herzog (éd.), *Sexuality and fascism*, op. cit., p. 223-255. Julia Roos, « Backlash against Prostitutes' Rights: Origins and Dynamics of Nazi Prostitution Policies » dans : *ibid.*, p. 67- 94.

S'il est donc vrai que la république de Weimar a été caractérisée par une ouverture plus grande en matière de mœurs, le national-socialisme ne peut tout de même pas se lire comme une lutte au nom de certaines valeurs traditionnelles contre la sexualité en général. Herzog le dit, d'ailleurs, de manière explicite.

« La politique sexuelle du Troisième Reich avec sa conjugaison de sexualité et racisme ainsi que son homophobie accrue était sans doute une réaction à la progressivité et à la tolérance qui furent possibles au temps de Weimar. À une grande partie de la population le national-socialisme n'accordait cependant pas uniquement une redéfinition mais aussi une continuation, une amplification et une intensification des tendances libéralisatrices déjà existantes. »²¹¹

Pour elle, les « aspects ostensiblement brutaux de la politique sexuelle nationale-socialiste ne s'inséraient pas dans une attitude générale hostile à la sexualité. »²¹² Au contraire, « la majorité des Allemands fut plutôt incitée et encouragée à chercher et à connaître du plaisir sexuel. »²¹³

Face à ce constat, il est intéressant de noter que le système éducatif du national-socialisme se saisissait très peu de cette thématique. Anna Maria Sigmund, l'auteure de « *Das Geschlechtsleben bestimmen wir* », *Sexualität im Dritten Reich*²¹⁴ nous dit à ce sujet :

« Seule l'éducation sexuelle constituait un tabou auquel l'État national-socialiste ne touchait pas et qu'il passait sous silence. Dans ce cas seulement la sphère privée des jeunes citoyens a été respectée. Le régime d'Hitler exigeait une progéniture nombreuse et insistait sur la netteté et la propreté de l'amour mais tolérait cependant qu'à la place d'une éducation sexuelle contrôlée à l'école, la jeunesse puise ses informations aux sources souvent louches pour ensuite les compléter comme un puzzle. [...] On comptait aussi sur les parents dont l'influence était autrement peu souhaitée en matière d'éducation. »²¹⁵

Ces conclusions se fondent, entre autres, sur une enquête réalisée par un hebdo-

211 Dagmar Herzog, *Die Politisierung der Lust*, op. cit., p. 22.

212 Ibid., p. 16.

213 Ibid.

214 Traduction possible du titre de l'ouvrage de Anna Maria Sigmund : « C'est nous qui décidons de notre vie sexuelle », la sexualité sous le Troisième Reich.

215 Anna Maria Sigmund, op. cit., p. 215.

madaire en 1949 au sujet de « l'éducation sexuelle sous le Troisième Reich ». La question posée aux participants était : « De qui avez-vous reçu votre éducation sexuelle, comment et à quel âge ? » Parmi mille personnes interrogées, seulement 2,5 % avaient été informées par l'école et personne n'avait obtenu des informations en matière de sexualité dans la jeunesse hitlérienne.²¹⁶ Il semble que l'inexistence d'une ligne directrice dans la politique sexuelle du Troisième Reich empêchait la mise en place d'une pédagogie commune en la matière.

Pour Dagmar Herzog ce fut cependant cette ambiguïté des positions nationales-socialistes qui faisait leur force et leur efficacité.

« La présentation volontairement hétérogène du régime et de ses organes de temps à autre comme juges moraux et comme porte-paroles pour la libération sexuelle était de toute évidence plus efficace que n'importe quel discours uniforme n'aurait pu l'être. »²¹⁷

Le caractère répressif tant accentué à la suite des travaux de Wilhelm Reich²¹⁸ ne constitue donc qu'une facette du rapport à la sexualité sous le Troisième Reich. Sans nier le climat répressif (bien réel pour certains groupes de personnes), il est donc plus adéquat d'envisager le rapport à la sexualité sous l'angle de l'instrumentalisation. Ou pour le dire avec les mots de Susan Sontag :

« L'idéal fasciste est de transformer l'énergie sexuelle en une force « spirituelle », pour le bénéfice de la communauté. »²¹⁹

Le titre de l'ouvrage de Dagmar Herzog, *la politisation de l'envie*, s'y réfère d'ailleurs explicitement : la sexualité n'a été considérée par les nationaux-socialistes qu'en tant que moyen pour réaliser des objectifs politiques. Elle doit de ce fait être interprétée à la lumière d'une idéologie plus large. Tout d'abord nous y retrouvons l'idée d'une soumission de l'individu au groupe, des désirs individuels aux besoins de la communauté. État de fait qu'Annette Timm résume parfaitement dans son article sur la pros-

216 Cf. *ibid.*, p. 213-214.

217 Dagmar Herzog, *Die Politisierung der Lust*, op. cit., p. 53.

218 Cf. Wilhelm Reich, *Die Massenpsychologie des Faschismus*, Kopenhagen, Verlag für Sexualpolitik, 1933.

219 Susan Sontag, « Fascinating Fascism », *The New York Review of Books*, 6 février 1975, consultable sur :

[92](https://docs.google.com/viewer?a=v&pid=sites&srcid=ZGVmYXVsdGRvbWFPbnxmYXNjaXNtYW5kbWFzY3VsaW5pdHI8Z3g6NDAxMjhmNmEzN2M1OTM3, lien vérifié le 30/11/20.</p></div><div data-bbox=)

titution dans le Troisième Reich :

« L'objectif était une sexualité avec une visée précise (une activité sexuelle avec une visée nationale), et non pas du sexe dans l'intérêt d'un plaisir individuel. »²²⁰

Du côté de la jeunesse les choses ne se présentèrent guère autrement. L'exigence de subordonner ses désirs sexuels aux fins du régime se trouve également dans les écrits du chef de la jeunesse allemande Baldur von Schirach :

« [...] ce problème de la sexualité de la jeunesse n'existe pas chez nous. [...] La jeunesse ne doit pas avoir honte de ses pulsions naturelles mais pendant les années dans la jeunesse hitlérienne elle doit les subordonner à la loi de la communauté [...] Là où le non-naturel émerge, la direction, en tant qu'administrateur du bien, expulse l'égaré de la communauté saine. »²²¹

Cet extrait appelle plusieurs remarques. Premièrement, il confirme que l'État national-socialiste ne cherchait pas à réprimer tout désir sexuel. La phrase « La jeunesse ne doit pas avoir honte de ses pulsions naturelles » met en lumière à quel point les positions nationales-socialistes s'éloignaient d'une attitude traditionaliste. La soumission à la loi de la communauté exigée par Schirach témoigne de l'exigence pour l'individu de s'effacer devant les besoins de la communauté. Mais l'extrait tiré du livre *Hitler-Jugend* aborde encore une autre question, celle de l'homosexualité. « Là où le non-naturel émerge, la direction [...] expulse l'égaré de la communauté saine. » nous indique qu'aux yeux des nationaux-socialistes il existait un ordre naturel des choses duquel il ne fallait pas dévier. Dans une vision du monde qui assignait des rôles prédéfinis aussi bien aux hommes qu'aux femmes et dans laquelle la seule relation sexuelle envisageable fut celle entre deux personnes de sang aryen, des relations entre gens du même sexe ne pouvaient être tolérées. Que Schirach ait ressenti la nécessité d'aborder la thématique montre cependant aussi que l'équilibre entre l'homoérotisme encouragé et

220 Annette F. Timm, op. cit., p. 225.

221 Traduit de l'original : « [...] dieses sexuelle Problem der Jugend gibt es bei uns nicht. [...] Die Jugend soll sich ihrer natürlichen Triebe nicht schämen, aber sie soll sie in den Jahren der HJ unterordnen dem Gesetz der Gemeinschaft. [...] Dort, wo Unnatürliches erscheint, stößt die Führung als Sachverwalterin der gesunden Gemeinschaft den Verirrten aus. » Baldur von Schirach, *Die Hitler-Jugend*, op. cit., p. 62-63.

l'homosexualité formellement interdite fut compliqué à trouver.²²² L'idée du *Männerbund*, de la ligue masculine, constitutive de l'idéologie nationale-socialiste comportait en effet toujours le risque que la frontière de l'interdit soit franchie.²²³

Pour résumer nous pourrions dire que Schirach ne percevait pas de problème avec la sexualité de la jeunesse tant que les rapports entretenus n'entraient pas en contradiction avec l'idéologie nationale-socialiste, principalement son eugénisme et sa vision traditionnelle des rôles sexués. À l'inverse, l'intervention a été jugée nécessaire dès lors que le type de rapport était étiqueté comme non naturel, ce qui touchait aussi bien ceux qui mettaient « en péril » la pureté du sang allemand que les homosexuels. Nous retrouvons ici la dichotomie nationale-socialiste divisant l'humanité en deux : ceux qui appartiennent à la communauté du peuple et ceux qui en sont exclus.

L'attitude du régime national-socialiste fut en conséquence toute autre quand il s'agissait de leurs ennemis politiques. Juifs, homosexuels, nymphomanes, handicapés, aliénés²²⁴ et plus généralement tous ceux qui, selon les théories eugéniques du national-socialisme, étaient considérés « indignes de vivre » firent l'objet de mesures brutales en matière de sexualité et de reproduction.

Pratiques et orientations sexuelles – réelles ou imaginées - furent toujours aussi des thèmes propices pour diffamer ceux déclarés ennemis du régime. Ainsi l'ouverture que l'Allemagne avait connue en matière de mœurs sous la république de Weimar a constamment été imputée au judéo-bolchévisme ; juifs et communistes ont été dénoncés pour leur prétendue licence effrénée. La volonté des nationaux-socialistes de décrédibiliser leurs ennemis à travers les pratiques sexuelles a été si forte que même la distinction habituelle entre Allemands et personnes appartenant à une autre race se brouillait des fois. Car si les juifs constituaient la cible première de ces attaques, d'autres ennemis

222 Cf. George Mosse, op. cit. Geoffrey J. Giles, « The Denial of Homosexuality: Same-Sex Incidents in Himmler's SS and Police » dans : Dagmar Herzog (éd.), *Sexuality and fascism*, op. cit., p. 256-290. Geoffrey J. Giles, « Männerbund mit Homo-Panik: Die Angst der Nazis vor der Rolle der Erotik » dans : Burkhard Jellonek, Rüdiger Lautmann (éd.), *Nationalsozialistischer Terror gegen Homosexuelle, Verdrängt und ungesühnt*, Paderborn, München, Wien, Zürich, Schönigh, 2002, p. 105-118.

Harry Oosterhuis, « Medizin, Männerbund und Homosexuellenverfolgung im Dritten Reich » dans : *ibid.*, p. 119-126.

223 Klaus Theweleit parle à ce propos d'un double double-bind. Cf. Klaus Theweleit, *Männerphantasien 2, Männerkörper - zur Psychoanalyse des weißen Terrors*, Reinbek bei Hamburg, Rowohlt Taschenbuch Verlag GmbH, 1980 (édition originale : 1978), p. 224-335.

224 Souvent la sexualité a été mise en lien avec d'autres catégories telles la race, la classe, la condition médicale et psychiatrique. Cf. Elizabeth D. Heineman,

« Sexuality and Nazism: The Doubly Unspeakable? » dans : Dagmar Herzog (éd.), *Sexuality and fascism*, op. cit., p. 49.

politiques – eux de « sang aryen » - n'ont pas été épargnés.²²⁵

b. La mixité des pirates de l'edelweiss vue par les autorités nationales-socialistes

Nous avons terminé notre présentation du contexte par le constat que la sexualité a été un outil puissant aux mains des nationaux-socialistes pour discréditer des ennemis politiques. Parmi eux figuraient aussi les pirates de l'edelweiss qui en tant qu'opposants, devenaient très vite une cible de ces pratiques diffamatoires du régime. Ainsi les rapports des instances de surveillance pendant les années de guerre ont été remplis d'accusations déplorant la « déchéance morale » de ces groupes de jeunes :

« Surtout sur les pelouses du Rhin, aux barrages du Bergischen Land et à d'autres endroits où existait une possibilité de baignade sans surveillance, une déchéance morale généralisée peut être constatée. Entre les deux sexes régnaient des manières de se parler et de se conduire envers les autres dépourvues de toute décence. Souvent des adolescents de deux sexes bivouaquaient et se baignaient ensemble complètement nus. »²²⁶

Dans cette description, la Gestapo Düsseldorf se scandalise des pratiques nudistes des pirates de l'edelweiss. Vu le culte du corps allemand, sain et puissant, vu aussi la tolérance que le nudisme a connu sous le Troisième Reich²²⁷, cette indignation peut étonner (sans même parler de la véracité de ces reproches). Que, de surcroît, cette pratique soit interprétée comme un comportement fautif en termes moraux (le reproche d'entretenir des rapports sexuels y est implicite), ne peut que surprendre si nous pensons aux mesures nationales-socialistes visant l'augmentation des rapports sexuels entre Allemands. De toute évidence, ce que nous avons dit sur les communistes et les juifs s'appliquait également aux pirates de l'edelweiss et les tentatives leur imputant des comportements moralement reprochables traduisaient la volonté du régime de décrédibiliser ceux en opposition.

225 Notamment le reproche d'homosexualité était une pratique courante pour se débarrasser des ennemis politiques. Cf. George Mosse, op. cit., p. 165.

226 Traduit de l'original : « Eine allgemeine sittliche Verwahrlosung dieser Jugendlichen machte sich besonders auf den Rheinwiesen, an den Talsperren des Bergischen Landes und an sonstigen Plätzen, wo eine unbeaufsichtigte Badegelegenheit vorhanden war, bemerkbar. Zwischen den beiden Geschlechtern herrschte ein Umgangston und eine Umgangsform, die jeglichen Anstandes entbehrte. Vielfach lagerten und badeten die Jugendlichen beiderlei Geschlechts vollständig nackt zusammen. » Gestapo Düsseldorf, Wilde Jugendgruppen – Edelweisspiraten, Rapport de la centrale de la Gestapo Düsseldorf (non-daté), op. cit., p. 454. Une description similaire se trouve dans Reichssicherheitshauptamt, Jugendliche Banden - « Edelweisspiraten », Rapport de l'office central de la sécurité du Reich du 15 mars 1943, Archives nationales Berlin Lichterfelde, BArch R3001 21177, Berlin, p. 318.

227 Cf. Johann Chapoutot, « La Grèce et la guerre : corps et sport sous le IIIe Reich », op. cit., p. 109- 110.

Outre la désapprobation de leur comportement en tant que tel, il semble importer aux instances de persécution de mettre en lumière le lien qui existerait entre les voyages organisés par les pirates de l'edelweiss et la possibilité de se livrer à un tel comportement. Vu la prétention du régime national-socialiste de contrôler toutes les sphères de l'existence de ces jeunes gens, il n'étonne guère que ces rencontres et voyages, ayant eu lieu en dehors de leur sphère d'influence, soient vus d'un mauvais œil. Imputer l'existence de comportements immoraux au fait même de faire des voyages, sans être surveillé, servait donc un but précis : justifier l'interdiction de toute activité en dehors de la zone de contrôle des organisations nationales-socialistes. Un autre passage du rapport est même encore plus explicite en ce qui concerne le rapprochement entre voyages et rapports sexuels :

« Chez l'élément [langage nazi, signifie personne] de la grande ville se manifeste la plupart du temps le besoin d'expériences sexuelles. Au centre du groupe se trouve presque toujours une fille comme objet sexuel. Souvent ce désir sexuel est la raison pour laquelle cette jeunesse part en voyage et dort de préférence dans des tentes. »²²⁸

Comme dans l'extrait précédant l'accent est mis sur le côté amoral et excessif du comportement des pirates de l'edelweiss. Notamment la désignation de la fille comme objet sexuel sous-entend une pratique non naturelle et vulgaire. Si le rapport est mu par une volonté de comprendre le phénomène de pirates de l'edelweiss (le désir de faire des « expériences sexuelles » a sûrement joué un rôle) les faits y sont, néanmoins, grossis. Cette tendance à l'exagération est encore plus manifeste dans les exemples concrets relevés par le rapport :

« Dans un groupe de « pirates de l'edelweiss » de Duisburg-Hamborn régnait l'impératif de l'amour libre. Chaque fille devait obéir au garçon qui l'invitait et n'avait pas le droit de lui refuser le rapport sexuel.

À Wuppertal deux métis juifs de premier degré réunissaient des adolescents autour d'eux avec lesquels ils partaient en voyage et organisaient des rencontres

228 Traduit de l'original : « Beim großstädtischen Element tritt überwiegend die Sucht nach sexuellem Erleben in Erscheinung. Im Mittelpunkt der Gruppierung steht fast immer ein Mädchen als Sexualobjekt. Vielfach ist dieses sexuelle Verlangen auch der Grund, der diese Jugend auf Fahrt gehen und sie mit Vorliebe in Zelten hausen läßt. » Gestapo Düsseldorf, Wilde Jugendgruppen – Edelweisspiraten, Rapport de la centrale de la Gestapo Düsseldorf (non-daté), op. cit., p. 453.

dans leur appartement. Lors de ces rencontres des jeux de gage ont été pratiqués avec le résultat que tel ou tel garçon – comme ça tombait – devait aller avec telle ou telle fille dans la chambre à côté où ensuite avait lieu le rapport sexuel. »

229

Ici les critiques ne se limitent clairement plus au fait seul d'entretenir des rapports sexuels, l'auteur du rapport s'efforce de présenter les pirates de l'edelweiss comme misogynes et adeptes de la promiscuité sexuelle (l'emploi de l'oxymore « impératif de l'amour libre » est significatif). L'objectif est clair : mobiliser le dégoût et la réprobation du lecteur face au comportement de ces jeunes gens. Ce qui étonne peu étant donné qu'il s'agissait d'un échange entre autorités administratives ayant pour but d'attirer l'attention sur la présence d'un phénomène.

Le rapport de la Gestapo Düsseldorf dont nous avons présenté des extraits jusque-là, est, d'ailleurs, loin d'être le seul à insister avec tant d'ardeur sur les excès sexuels des pirates de l'edelweiss. Ainsi la *Reichsjugendführung*, elle aussi, s'agite face aux pratiques des pirates de l'edelweiss, en l'occurrence celles d'un groupe à Essen :

« Des filles participaient également à ces rencontres et ces voyages. Des contacts sexuels et, de manière répétée, aussi des rapports sexuels ont eu lieu. »²³⁰

Parmi les échanges des autorités nationales-socialistes au sujet du comportement sexuel des pirates de l'edelweiss, c'est, de nouveau, le *rapport Pastor* qui fait exception. Déjà mentionné pour son effort analytique singulier, le rapport du juge pour mineurs postule à contre-courant l'absence de rapports sexuels.

« Ni des phénomènes homosexuels (comme chez les Nerother) ni des excès sexuels (mouvement swing) n'ont été constatés ; même si des fricassées de mu-seaux peuvent arriver lors des rencontres et voyages. »²³¹

229 Traduit de l'original : « In einer Duisburger-Hamborner Gruppe der « Edelweißpiraten » herrschte das Gebot der freien Liebe. Jedes Mädel mußte dem Jungen, der es dazu aufforderte, willig sein und durfte ihm den Geschlechtsverkehr nicht verweigern. In Wuppertal versammelten zwei jüdische Mischlinge ersten Grades Jugendliche um sich, mit denen sie auf Fahrt gingen und in ihrer Wohnung Zusammenkünfte durchführten. Während dieser Zusammenkünfte wurden Pfänderspiele durchgeführt mit dem Ergebnis, daß gerade wie es sich traf, mal der eine oder andere Junge mit dem oder jenem Mädel in das nebenan liegende Schlafzimmer gehen mußte, wo es dann zum Geschlechtsverkehr zwischen den Jugendlichen kam. » Ibid., p. 457.

230 Traduit de l'original : « Bei diesen Zusammentreffen und Fahrten waren auch Mädchen beteiligt. Es kam zu geschlechtlichen Berührungen und wiederholt auch zum Geschlechtsverkehr. » Reichsjugendführung, Personalamt, Überwachung, Cliquen- und Bandenbildung unter Jugendlichen, Rapport de la Direction de la jeunesse du Reich de septembre 1942, Archives nationales Berlin Lichterfelde, BArch R3001 21177, Berlin, p. 360.

Que Pastor défende l'absence d'excès sexuel avec une telle fermeté est remarquable, notamment aussi en ce qui concerne les rapports homosexuels. Car faute de dispositions légales sanctionnant les rassemblements des pirates de l'edelweiss en tant que tels, l'accusation d'homosexualité, elle légalement interdite par le paragraphe 175, était pratique récurrente, même préconisée dans certains rapports.²³²

Si le rapport du juge pour mineurs Pastor se singularise par son effort de rester au plus près de la réalité, il reste, néanmoins, prisonnier de l'image de la femme de son époque. Nous l'avons vu dans les extraits qui précédaient, la présence des femmes dans ces groupes de jeunes est constamment interprétée au prisme de la sexualité. En dehors de cette explication considérant les femmes comme des objets sexuels de leurs camarades masculins, les nationaux-socialistes semblent être démunis de concepts pour appréhender le phénomène. Que ces adolescents puissent également entretenir des rapports d'amitié, que les filles aient adhéré à ces groupes pour d'autres raisons que la recherche d'expériences sexuelles, que les gens de deux sexes se traitent avec respect et soient unis dans la réprobation du régime ; tout cela était inconcevable pour les autorités nationales-socialistes. L'extrait suivant du *rapport Pastor* le montre clairement :

« Aucune observation satisfaisante n'existe encore pour les filles en sorte que les constatations présentes ne s'appliquent en principe qu'aux garçons. Les filles ne disposent probablement d'aucune signification propre en sorte qu'elles doivent être interprétées comme un épiphénomène. »²³³

Les rapports des instances chargées de la question de la jeunesse sont donc généralement caractérisés par une surévaluation de l'importance accordée à la sexualité et une sous-évaluation du rôle joué par les filles.

c. Enthousiasme pour la mixité et minimisation de son aspect sexuel

Naturellement la présence des filles dans les groupes de pirates de l'edelweiss donnait lieu à des interprétations fort différentes du côté des anciens membres de ces

231 Traduit de l'original : « Es sind bisher weder gleichgeschlechtliche Erscheinungen (wie bei den Nerothern) noch geschlechtliche Ausschweifungen (Swingbewegung) festgestellt worden, wenn auch bei den Treffs und Fahrten gelegentlich Knutschereien vorkommen mögen. » Amtsgericht Abteilung 28 (Jugendgericht), Lagebericht – Kölner Edelweisspiraten, Rapport du tribunal d'instance 28 du 7 novembre 1943, op. cit., p. 428.

232 Cf. Matthias von Hellfeld, *Bündische Jugend und Hitlerjugend*, op. cit., p. 207-210.

233 Traduit de l'original : « Für Mädchen liegen noch keine befriedigende Beobachtungen vor, sodass die vorliegenden Feststellungen grundsätzlich nur für Jungens gelten. Mädchen dürfte wohl eine eigene Bedeutung nicht beizumessen sein, sodass sie nur als Begleiterscheinung zu werten sind. » Amtsgericht Abteilung 28 (Jugendgericht), Lagebericht – Kölner Edelweisspiraten, Rapport du tribunal d'instance 28 du 7 novembre 1943, op. cit., p. 427.

groupes. Si ces interprétations réfutaient unanimement la thèse d'une sexualité effrénée, elles ne s'accordaient toutefois pas sur le sens à attribuer au phénomène de la mixité. Contrairement à d'autres caractéristiques de leurs groupes suscitant une surprenante unanimité dans les commentaires, la mixité engendrait donc une pluralité de positions.

Pour simplifier, ces positions peuvent être classées en trois catégories distinctes. L'attitude numériquement la plus répandue parmi nos enquêtés est celle d'une valorisation de la mixité, jointe à une minimisation de son aspect sexuel. À côté de cette voie médiane existent deux autres positions : une qui nie la présence de filles ou minimise l'importance de la présence féminine et une qui lie très clairement la mixité de ces groupes à la possibilité de faire des premières expériences amoureuses et sexuelles.

Commençons par la première catégorie. Nous avons dit que pour ces jeunes l'appréciation de la mixité allait de pair avec une minimisation de l'aspect corporel et sexuel des rapports entre les deux sexes.

Les propos de Ludwig Hansmann sont particulièrement éclairants à ce sujet. S'il admet d'un côté d'être attiré par les filles de son groupe (*« Elles portaient des jolies jupes courtes. [...] Les filles étaient jolies avec ces fringues ! »*²³⁴), il tient à préciser aussi vite que les filles étaient des membres à part entière, totalement respectées :

« Elles étaient comme nous. Elles voulaient faire de la musique, elles voulaient chanter avec nous [...] Il n'y avait rien de mal, c'était bien ! Mais ce n'était pas des machins... ce n'était pas une orgie ! Ça n'existait pas ! [...] C'est ce que j'aimerais bien souligner. Si, ça nous arrivait de flirter un peu mais tout cela ne dépassait pas les limites. Ce n'était pas aussi grave. Au contraire, les filles, on les a acceptées. Vous savez ? C'étaient des filles qui avaient leur place. [...] Je peux dire à 100% que ce n'était pas aussi grave. Bien, on avait des coups de cœur

234 Traduit de l'original : « Die hatten schöne kurze Röcke an. [...] Die Mädchen sahen nett aus mit diesen Sachen ! » Entretien avec Ludwig Hansmann, op. cit.

pour quelqu'un. [...] Ça arrivait. C'était une affaire tout à fait naturelle. Mais ce n'était pas aussi sauvage à l'époque. »²³⁵

La manière dont Ludwig Hansmann insiste sur l'égalité des statuts entre garçons et filles est remarquable, notamment en comparaison avec les descriptions des autorités nationales-socialistes faites au sujet des filles. Loin de pouvoir être considérées comme un épiphénomène ou un simple appendice des membres masculins de ces groupes, elles y participaient de leur plein droit et sans y occuper une position subalterne. Si elles avaient uniquement été des « objets jolis » à regarder et à manipuler, cette équité dans les rapports entre gens du sexe opposé n'aurait sûrement pas pu s'installer. Ludwig Hansmann le dit d'ailleurs clairement. « Elles étaient comme nous. Elles voulaient faire de la musique, elles voulaient chanter avec nous. » La raison première de se réunir est aussi bien pour les garçons que pour les filles le partage d'activités et d'intérêts communs. La qualité d'être une fille semble être subordonnée à la qualité « d'être un pirate de l'edelweiss ». Autrement dit, le sexe d'une personne importait moins que son attitude et ses intérêts. Si tel est le cas, nous pouvons en conclure que la mixité ne fut moins appréciée pour la possibilité qu'elle offrait de faire des expériences amoureuses ou sexuelles que pour la liberté qu'elle impliquait de choisir sa compagnie sans contraintes extérieures. Face à la jeunesse hitlérienne dont le fonctionnement fut régi par des règles administratives, les jeunes des groupes oppositionnels voulaient bâtir leur sociabilité sur des passions partagées et la sympathie telle qu'elle tombait, sur fille ou garçon. Ce fut donc une nouvelle fois l'absence de contraintes - que la mixité traduisait seulement - que ces jeunes approuvaient en faisant l'éloge d'une présence féminine dans leurs groupes.

« Et avant toute chose... Vous voyez ? [...] Euh... j'ai toujours aimé regarder les filles. Et là il y avait aussi des filles. Ce qui a été strictement séparé chez Hitler et ça me plaisait plus. Pas pour les filles mais l... la communauté [...] J'avais moi-

235 Traduit de l'original : « Die waren genauso wie wir. Die wollten Musik machen, die wollten mit uns singen [...] Es war nicht schlecht, es war gut ! Aber es waren keine Sachen... es war keine Orgie ! Gab es nicht ! [...] Das möchte ich dabei sagen. Doch es wurde auch mal ein bisschen geliebt aber das war alles so im Rahmen. Das war gar nicht so schlimm. Im Gegenteil die Mädchen, die haben wir akzeptiert. Wissen Sie ? Das waren Mädchen, die gehörten dazu. [...] Da kann ich 100% sagen, dass das nicht so schlimm war. Gut, man hat sich mal jemand angeguckt. [...] Das gab es auch. Das war ja nur ne ganz natürliche Angelegenheit. Aber das war nicht so wild damals ! » Ibid.

*même des sœurs... n'est-ce pas. Alors ça... ça a été différent. [...] C'est pourquoi ça me plaisait. »*²³⁶

Pour Fritz Prediger, ancien pirate de l'edelweiss à Cologne, ce ne fut donc pas la présence des filles en tant que telle qui rendait les pirates de l'edelweiss attirants pour ces jeunes gens mais la communauté qui liait les différents membres entre eux ; une communauté qui ne connaissait pas de limites liées à une structure rigide, empêchant la coexistence des deux sexes. Toujours est-il que Fritz Prediger se sentait lui aussi obligé de revenir sur son propos, de préciser que son comportement n'avait pas enfreint le code moral chrétien :

*« On n'a pas pêché. Pour cela on était trop catholiques. On allait même à l'église le matin. [...] Aujourd'hui c'est différent...n'est-ce pas. Mais à l'époque c'était comme ça. Disons... on était décents. »*²³⁷

Si cette référence à la morale chrétienne manquait chez Ferdinand Steingass, le discours resta inchangé :

*« Et puis je voudrais encore dire une chose, vous pouvez me croire... [...] Je n'ai jamais vu que des garçons et des filles aient dormi dans la même tente. Non ça n'existait pas. Non chez nous ça n'existait pas ! »*²³⁸

Tout en reconnaissant le côté agréable de la présence des filles, les anciens membres de pirates de l'edelweiss semblent donc généralement peu enclins à présenter leurs groupes comme étant dépourvus de toute morale. De manière répétée et avec insistance, ceux qui fréquentaient ces groupes mixtes tentent au contraire de dissocier la mixité de ce qui, du point de vue nationale-socialiste, aurait été considéré comme une licence effrénée.

Pour comprendre cette réticence à parler des expériences amoureuses et

236 Traduit de l'original : « Und vor allen Dingen... Sehen Sie ? [...] Äh... ich hab ja auch immer gern Mädchen angesehen. Und da waren dann auch Mädchen bei. Was bei Hitler stark getrennt war und das gefiel mir besser. Net wegen der Mädchen aber d... die Gemeinschaft [...] Ich hatte ja selbst Schwestern...ne. Also tad... tad war anders. [...] Deshalb gefiel mir das. » Entretien avec Fritz Prediger réalisé par le centre de documentation sur le national-socialisme, consultable sur : <http://www.eg.nsdok.de/default.asp?typ=interview&pid=112&aktion=erstes>, lien vérifié le 30/11/20.

237 Traduit de l'original : « Wir haben nicht gesündigt. Da waren wir zu katholisch für. Wir gingen morgens sogar in die Kirche. [...] Heute ist das anders... ne. Aber damals war das so. Wir waren sittsam. Wollen wir so sagen... » Ibid.

238 Traduit de l'original : « Und dann will ich noch eines sagen, das können Sie mir glauben... [...] Ich habe niemals erlebt, dass Jungen und Mädchen zusammen in einem Zelt geschlafen haben. Ne das hat es nicht gegeben. Ne bei uns hat es das nicht gegeben ! » Entretien avec Ferdinand Steingass, op. cit.

sexuelles faites dans le cadre des rencontres des pirates de l'edelweiss, les rapports présentés en début de chapitre constituent une clé de lecture importante. Nous avons déjà évoqué dans l'introduction la relation problématique que la plupart des témoins de l'époque entretenaient avec l'historiographie faite à leur sujet. L'étiquetage comme criminels avait ébranlé la confiance de ces gens dans la crédibilité des travaux d'historiens. En conséquence, beaucoup refusaient de parler de leur passé et nous pouvons nous demander en quelle mesure ceux qui le faisaient, tout de même, ne se sentaient pas obligés de se défendre et de justifier leur comportement. Pour des raisons similaires – c'est-à-dire la reprise récurrente de l'argumentation nationale-socialiste dans l'après-guerre - il est vraisemblable que la sexualité suscitait les mêmes réactions défensives. Diffamés à l'époque par les nationaux-socialistes, ils continuaient d'être décrédibilisés dans la société conservatrice allemande de l'après-guerre. En conséquence, les discours des anciens pirates de l'edelweiss ne peuvent être compris qu'à la lumière de ces pratiques diffamatoires des autorités nationales-socialistes et de leurs répercussions dans la société allemande des décennies succédant au Troisième Reich.

À cela il convient d'ajouter un autre élément : en partie eux-mêmes issus de familles conservatrices – en matière de mœurs – nous pouvons nous demander si ces reproches ne pesaient pas plus lourdement que d'autres. Nous l'avons vu, les références aux normes strictes en matière de sexualité ne manquaient pas dans les entretiens avec les anciens membres de ces groupes. Ainsi chez les parents aussi la mixité pouvait susciter des inquiétudes, comme le montre le témoignage suivant de Fritz Theilen :

*« Ma mère était particulièrement préoccupée à cause de ça mais pas parce que le groupe était interdit mais d'un point de vue moral. C'est qu'il n'y avait pas seulement des garçons mais aussi des filles. Mais d'une manière ou d'une autre j'ai toujours réussi à trouver une excuse puisque je ne voulais en aucun cas me passer des soirées avec mes amis. »*²³⁹

Regarder les règles morales propagées par le système national-socialiste ne suffit donc pas pour comprendre les multiples exigences qui pesaient sur ces jeunes gens. S'il est vrai que les parents des pirates de l'edelweiss avaient connu les tendances libéralisa-

239 Traduit de l'original : « Meiner Mutter war deswegen besonders besorgt, aber nicht nur weil ja die Gruppe verboten war, sondern auch aus rein moralischer Sicht, denn es waren ja nicht nur Jungen, sondern auch Mädchen dabei. Aber irgendwie gelang es mir immer, eine Ausrede zu finden, denn ich wollte die Abende mit den Freunden auf keinen Fall mehr missen. » Fritz Theilen, op. cit., p. 24.

trices sous la république de Weimar, il n'est pas certain qu'ils aient adopté ces nouvelles attitudes en matière de morale et encore moins qu'ils les aient transmises. À en croire les descriptions que les anciens membres de pirates de l'edelweiss en font, les valeurs transmises ainsi que les normes en vigueur dans leur milieu s'articulaient encore largement sur la morale chrétienne pour laquelle les rapports entre les deux sexes devaient se limiter au mariage :

« Les filles étaient incitées à la chasteté et aux garçons on interdisait de même penser à quelque chose d'impudique. En outre il était mal vu, presque un péché, de parler des différences entre sexes. »²⁴⁰

Les termes même employés par Jean Jülich dans ce passage respirent l'influence de la morale chrétienne. L'enquête sur l'éducation sexuelle sous le Troisième Reich, déjà mentionnée plus haut, confirme, d'ailleurs, que des attitudes de pudeur et de discrétion étaient bien plus répandues que l'inverse. Sur les mille personnes interrogées, seulement 17% des hommes et 30% des femmes avaient reçu leur éducation sexuelle de la part de leurs parents.²⁴¹ La grande majorité des Allemands ayant grandi sous le Troisième Reich - soit 70% des filles et plus de 80% des garçons - a donc dû s'informer sur la sexualité et la reproduction ailleurs qu'auprès de leurs parents. Donnée qui est également étayée par un passage de l'entretien avec Gertrud Koch :

« Si ce n'était déjà pas courant de parler d'hommes, la sexualité était carrément un tabou. Aucun d'entre nous n'avait reçu une éducation sexuelle. Tout ce que nous savions sur la corporalité, nous l'avons attrapé dans des cours de récréation ou dans la rue. Quand j'ai eu ma menstruation ma mère m'a seulement dit que je ne devrais pas m'acoquiner avec un homme, sinon j'aurai un enfant plus vite que souhaité. Mais ce qu'elle entendait par « s'acoquiner » restait vague même si elle en savait sûrement plus en tant que pharmacienne. »²⁴²

Bien que les normes transmises en matière de sexualité fussent majoritairement

240 Traduit de l'original : « Die Mädchen wurden zur Keuschheit angehalten, und den Jungen verboten, an Unkeusches überhaupt zu denken. Darüber hinaus war es verpönt, ja geradezu eine Sünde, über die Unterschiede der Geschlechter zu sprechen. » Jean Jülich, op. cit., p. 32.

241 Cf. Anna Maria Sigmund, op. cit., p. 214.

242 Traduit de l'original : « War es schon nicht üblich, überhaupt über Männer zu reden, so war Sexualität ein einziges Tabu. Keiner von uns war je aufgeklärt worden. Alles, was wir über Körperlichkeiten wussten, hatten wir auf Schulhöfen oder auf der Straße aufgeschnappt. Meine Mutter hatte, als ich meine Menstruation bekam, nur gesagt, ich solle mich mit keinem Mann einlassen, sonst hätte ich schneller ein Kind, als mir lieb wäre. Aber was sie unter « einlassen » verstand, blieb im Vagen, obwohl sie als Apothekerin gewiss mehr wusste. » Gertrud Koch, op. cit., p. 117.

restrictives, les pirates de l'edelweiss ne se conformaient pas toujours aux règles de conduite prescrites par leur environnement proche. Nous l'avons vu dans l'extrait de l'entretien avec Fritz Theilen, tout en étant conscient des inquiétudes de sa mère, il passait volontairement outre ses consignes (« *Mais d'une manière ou d'une autre j'ai toujours réussi à trouver une excuse puisque je ne voulais en aucun cas me passer des soirées avec mes amis.* »). Nous retrouvons cette même distinction entre conventions et réalité, entre normes sociales et comportement réellement adopté, chez Jean Jülich :

*« Et puis les filles, elles étaient assises avec nous. Sinon il y avait... les filles devaient regarder comme ça [regarde le sol] Elles n'avaient pas le droit de nous regarder. Là c'était détendu, c'était plaisant ! C'était romantique ! Et le romantisme, c'est un privilège de la jeunesse ! »*²⁴³

Transgression des normes établies et conscience aiguë d'enfreindre des règles allaient donc souvent de pair. Les sentiments de culpabilité qui pouvaient en résulter éclaircissent le fait que certaines expériences soient omises dans les récits des anciens membres de pirates de l'edelweiss.

À cela se rajoute l'effet de décalage créé par la libéralisation des mœurs sexuelles depuis les années soixante. Nous pouvons nous demander si cette dernière n'a pas renforcé la volonté des anciens membres de pirates de l'edelweiss de minimiser l'importance de l'aspect sexuel de leur sociabilité. Vu la date récente de la réalisation des entretiens (années 2000), l'époque contemporaine devenait souvent, pour les enquêtés, le cadre de référence négatif pour juger de la moralité des comportements de l'époque. Ainsi l'omission des rapports intimes dans les discours de certains pirates de l'edelweiss pourrait également être lue comme une réaction aux développements intervenus en la matière depuis l'époque. Fritz Prediger y faisait allusion en disant qu'aujourd'hui c'était différent (cf. citation plus haut) ; Jean Jülich cherche explicitement à différencier les pratiques de l'époque de celles d'aujourd'hui :

« Nous avons d'abord... nous avons juste prévu de jouir de notre vie. De faire ce que des jeunes gens ont envie de faire. Se tripoter aussi un peu avec les filles... n'est-ce pas... Plus n'était pas possible. Ça n'existait pas. De niquer à droite, à

243 Traduit de l'original : « Und dann die Mädchen, die saßen dabei. Ansonsten gab es doch... die Mädchen mussten ja so gucken...[sieht zu Boden] Die durften uns doch nicht ansehen. Das war locker, das war nett ! Das war romantisch ! Und die Romantik ist ein Privileg der Jugend ! » Entretien avec Jean Jülich, op. cit.

gauche comme aujourd'hui... oh mon Dieu ! Pour cela les filles étaient beaucoup trop pudiques ! »²⁴⁴

Les récits des anciens membres de pirates de l'edelweiss que nous avons classé dans cette première catégorie ne nous fournissent donc que peu d'éléments pour juger de l'existence véritable de rapports intimes entre membres de ces groupes. Ils nous renseignent cependant sur les rapports qui liaient les différents membres entre eux ; ce qui incluait également les relations entre personnes de sexes opposés. Comme nous l'avons noté au chapitre précédent, ces relations se tissaient sur la base d'intérêts partagés et en fonction des sympathies ressenties spontanément. Fonctionnement qui ne changea guère quand il s'agissait de relations intersexuelles. En donnant la priorité aux passions partagées et à l'activité pratiquée ensemble, les caractéristiques sexuelles perdaient de leur importance. Dès lors comptait uniquement la possibilité de se livrer à ces activités en compagnie des gens librement choisis, à savoir sans restrictions imposées par une structure d'organisation.

d. Groupes à prédominance masculine

Si ce type de discours est majoritaire, les descriptions des rapports garçons/ filles ne s'épuisent pas en une appréciation de la mixité accompagnée d'une minimisation du caractère sexuel de leurs rencontres.

Regardons maintenant la deuxième catégorie : les discours soutenant une absence complète de filles. S'il est vrai que la grande majorité des groupes de pirates de l'edelweiss étaient constituée de personnes des deux sexes, il existait néanmoins des groupes où les filles n'étaient pas ou peu présentes. C'est par exemple le cas du groupe d'Hans Fricke qui nous dit :

« Chez nous c'était rare avec les filles. [...] La plupart du temps on était seuls. »

²⁴⁵

Plus qu'une réelle absence des filles (Hans Fricke mentionne quand même deux

²⁴⁴ Traduit de l'original : « Wir hatten zunächst... hatten wir nur vor unser... unser Leben zu genießen. Das zu tun, was junge Menschen tun wollen. Auch ein bisschen Petting mit den Mädchen... nicht... Mehr war nicht drin. Das gab es nicht. So wie jetzt herumbumsen...ach du lieber Gott ! Da waren die Mädchen viel zu keusch für ! » Ibid.

²⁴⁵ Traduit de l'original : « War mit den Mädchen bei uns selten. [...] Meistens waren wir alleine. » Entretien avec Hans Fricke réalisé par le centre de documentation sur le national-socialisme, consultable sur : <http://www.eg.nsdok.de/default.asp?typ=interview&pid=81&aktion=erstes>, lien vérifié le 30/11/20.

filles qui venaient participer de temps en temps), il s'agissait probablement d'une perception subjective de la composition de son groupe. Si des filles pouvaient être présentes à certaines occasions, elles n'étaient pas, dans le cas de son groupe, considérées comme des membres à part entière. Que les filles n'appartenaient pas au cœur du groupe se manifestait notamment quand il s'agissait de mener des actions politiques. Bien que leur présence ait été acceptée lors des activités de loisir (rencontres dans les parcs, randonnées, soirées musicales etc.), elles ne faisaient pas partie de ce cercle de confiance à l'intérieur duquel les affaires « sérieuses » étaient décidées, puis mises en œuvre. L'impression subjective de la marginalité des filles se traduisait donc par des pratiques réelles.

Comment expliquer alors ce décalage avec les autres groupes mentionnés plus haut ? L'héritage ligueux dont il a déjà été question, peut, en partie, nous éclairer sur la question. Les ligues et organisations de jeunesse qui existaient par centaines dans l'Allemagne d'entre-deux-guerres, et mêmes celles qui subsistaient au début du Troisième Reich (par exemple les Nerother), étaient caractérisées par une forte prédominance masculine. Beaucoup d'entre elles n'acceptaient pas de filles en leur sein ; chez certaines la fraternité entre camarades - valeur suprême de ces associations - se traduisait par des pratiques homosexuelles. Le fait que certains groupes de pirates de l'edelweiss, notamment ceux fortement inspirés par le milieu ligueux, retrouvent une sociabilité proche de celle de leurs prédécesseurs ne doit donc pas étonner. Surtout si nous gardons à l'esprit le traditionalisme en matière de sexualité encore largement répandu dans la société allemande de l'époque.

Nous pouvons noter au passage que l'exclusion des filles de la vie associative dans les années vingt et au début des années trente garantissait à la ligue des jeunes filles allemande une participation et un soutien massif ; et cela même lorsque ce soutien commença à baisser pour l'organisation masculine de la jeunesse hitlérienne. Même si d'autres facteurs, comme le maintien d'une offre d'activités plus diversifiées pendant les années de guerre²⁴⁶, peuvent rendre compte de cette popularité accrue de la ligue des jeunes filles allemandes par rapport à son pendant masculin, celle-ci tenait, avant tout, à une intégration nouvelle que les filles connurent sous le Troisième Reich. Constat que

246 Cf. Arno Klönne, *Jugend im Dritten Reich*, op. cit., p. 88-89.

nous retrouvons également chez l'historien de la jeunesse Arno Klönne :

« De nombreux éléments semblent indiquer que la ligue des jeunes filles répondait à des besoins dans la génération de filles de l'époque qui ont été réveillés par le mouvement de jeunesse avant 1933 mais qui, à cause de la dominance masculine dans les ligues, n'ont pas été suffisamment satisfaits. Que l'acceptation de la ligue des jeunes filles ait de toute évidence atteint un degré plus élevé que l'approbation de la partie masculine de la jeunesse hitlérienne s'explique probablement par ceci. »²⁴⁷

Est-ce que nous ne retrouvons pas ici la thématique du gain de prestige dont nous avons décrit les mécanismes au premier chapitre ? L'intégration que la ligue des jeunes filles allemandes offrait à ses membres représentait une amélioration de statut pour ces jeunes filles, notamment par rapport à la situation de l'entre-deux-guerres où les ligues n'acceptaient que très rarement des filles en leur sein.²⁴⁸ Cette valorisation des filles grâce une organisation à part qui leur était dédiée, explique, selon Klönne, pourquoi la ligue des jeunes filles allemandes a su lier ses membres plus durablement que la branche masculine de la jeunesse hitlérienne. Il importait d'ailleurs peu que l'égalité garçons/ filles, que la structure identique entre la jeunesse hitlérienne et la ligue des jeunes filles allemandes semblait promouvoir, n'ait jamais été réalisée au niveau des postes de commandement.²⁴⁹

La question de l'alternative véritable constituée par les groupes de pirates de l'edelweiss requiert donc une réponse différenciée selon que nous adoptons le point de vue des garçons ou celui des filles. Nous pouvons supposer que les groupes, qui pour des raisons de morale ou à cause de leur inspiration ligueuse n'ont pas admis les filles au

247 Ibid., p. 86.

248 Cf. George Moss, op. cit., p. 222. Plus récemment des auteures comme Wendy Lower, Franka Maubach et Elissa Mailänder ont montré combien les chances d'émancipation offertes par le régime national-socialiste, et notamment le pouvoir réel qui leur a été confié au front de l'est, ont pu constituer un mobile fort de l'engagement féminin en faveur du nazisme. Cf. Wendy Lower, *Les furies de Hitler, Comment les femmes allemandes ont participé à la Shoah*, traduction Simon Duran, Evelyne Werth, Paris, Éditions Tallandier, 2014 (édition originale : 2013). Elissa Mailänder, « Des femmes allemandes au service de la guerre : participations actives aux politiques raciales nationales-socialistes, à la déportation et au génocide (1939-1945) », *Genre & Histoire*, Automne 2014-Printemps 2015, consultable sur : <http://journals.openedition.org/genrehistoire/2202>, lien vérifié le 30/11/20. Franka Maubach, « Love, Comradeship, and Power - German Auxiliaries and Gender Relations in the Occupied Territories » dans : Maren Röger, Ruth Leiserowitz (éd.), *Woman and Men at War, A Gender Perspective on World War II and its Aftermath in Central and Eastern Europe*, Osnabrück, fibre Verlag, 2012, p. 157-177.

249 Avec Baldur von Schirach, puis Artur Axmann, des hommes étaient à la tête de la jeunesse hitlérienne (la ligue des jeunes filles allemandes incluse). Un équivalent pour l'organisation féminine n'a jamais été envisagé. Pour l'exclusion des femmes de l'encadrement supérieur de la fonction publique et de l'économie cf. Rita Thalmann, « Femmes sous le IIIe Reich » dans : Évelyne Morin-Rotureau (éd.), *1939-1945 : combats de femmes, Françaises et Allemandes, les oubliées de l'histoire*, Paris, Autrement, 2001, p. 92.

même rang que les garçons, ne favorisaient pas plus l'émancipation de ces dernières que la ligue des jeunes filles allemandes. Deux nuances doivent, cependant, être apportées. Vu les réactions souvent défensives des anciens membres de pirates de l'edelweiss au sujet des rapports entre filles et garçons, il est difficile d'établir en quelle mesure l'insistance sur l'absence des filles n'est pas aussi une manière d'éviter le sujet. Deuxièmement si ces groupes à prédominance masculine existaient, ils ne constituaient qu'une facette de tout l'éventail de groupes de pirates de l'edelweiss. Le fait que la présence des filles soit pour Ferdinand Steingass un moyen de différenciation entre les différents groupes de pirates de l'edelweiss met bien en lumière cette variété d'attitudes concernant les rapports entre garçons et filles :

« Ce n'était pas notre niveau ! [...] Chez nous il n'y avait rien qu'on ne [devrait] pas faire... Alors vous pouvez me croire. Je vous le jure solennellement. Il n'y avait rien à redire chez nous. On était propres.

Bah oui, ils se vautraient sur la pelouse avec les filles. [...] Cela n'existait pas chez nous. »²⁵⁰

e. Un cadre pour faire des premières expériences amoureuses et sexuelles

L'identification dans les entretiens d'un troisième type de discours, très différent des deux autres, caractérisés par la minimisation des rapports amoureux et sexuels, témoigne de cette diversité d'attitudes. Ainsi deux de nos enquêtés déclarent explicitement d'avoir connu des premières histoires d'amour dans le cadre des rencontres avec les pirates de l'edelweiss. Voici l'extrait de l'autobiographie de Gertrud Koch concernant sa première expérience amoureuse :

« Avec le temps j'ai eu un coup de cœur pour Gustav et lui pour moi. Mon premier petit amour. Quand nous étions assis à côté de l'un l'autre au feu de bivouac, il tenait ma main de temps en temps. Nous nous sommes également em-

250 Traduit de l'original : « Das war nicht unser Niveau ! [...] Bei uns gab es nix, was man nicht tun... also sie können mir das glauben. Ich schwöre ihnen tad hoch und heilig. Also bei uns war nix auszusetzen. Wir waren sauber. Naja die lümmelten sich da mit Mädchen auf der Wiese rum. [...] Das hat es bei uns nicht gegeben. » Entretien avec Ferdinand Steingass, op. cit.

brassés, vu d'aujourd'hui comme deux innocents. C'était un amour tendre et romantique qui trouvait une fin abrupte. »²⁵¹

Jean Jülich disait que le romantisme était le privilège de la jeunesse (cf. citation plus haut) et il semble bien que ces histoires aient été caractérisées par l'idéalisme et l'innocence de la jeunesse. Innocentes parce qu'il s'agissait uniquement de tâtonnements, d'une première découverte de l'autre ; très loin, d'ailleurs, des excès décrits dans les rapports des autorités nationales-socialistes. Romantiques parce que tout ceci se passait dans un cadre qui pourrait être tiré d'un livre ou d'un film : un feu de bivouac, une douce soirée d'été, des premiers baisers. Si ce cadre est clairement présent chez Gertrud Koch, nous retrouvons également certains de ces éléments, certes de manière moins explicite, chez Toni Maschner :

« On regardait quand même les filles de temps en temps. Et [...] il y avait un bunker à Sülz. [...] En août, des fois, on s'y retrouvait [...] à l'extérieur le soir. Il y avait une fille nommée Katja. C'était une fille royale pour moi à l'époque... n'est-ce pas... J'ai vraiment été amoureux ! »²⁵²

Pour les deux, le désir de faire des premières expériences sexuelles ne paraît pas être l'élément central. Il semble même peu probable que la sexualité ait joué un rôle dans les relations amoureuses décrites ci-dessus. Et même dans l'éventualité où des rapports sexuels ont eu lieu, l'aspect sentimental paraît plus décisif pour l'intensité de ces relations que l'aspect corporel.

Il en va encore tout autrement dans la description que Günther O., ancien membre d'un groupe à Oberhausen, fait du comportement sexuel des pirates de l'edelweiss :

« Il est évident que les pirates de l'edelweiss avaient une attitude différente en matière de comportement sexuel que ce qui a été proclamé à l'époque – je ne veux pas rabâcher le rapport entre doctrine officielle et réalité de l'idéologie na-

251 Traduit de l'original : « Mit der Zeit verguckte ich mich in Gustav und er sich in mich. Meine erste kleine Liebe. Wenn wir nebeneinander am Lagerfeuer saßen, hielt er hin und wieder meine Hand. Wir küssten uns auch, aus heutiger Perspektive wie zwei Unschuldslämmer. Es war eine zarte und sehr romantische Liebe, die ein jähes Ende fand. » Gertrud Koch, op. cit., p. 99.

252 Traduit de l'original : « Man hat dann schon mal zu den Mädchen rübergeschaut. Und da [...] war ein Bunker in Sülz. [...] Da haben wir uns schon mal Abends im August [...] draußen getroffen. Da war dann eine sogenannte Katja. Das war ein klasse Mädchen für mich damals... ne... Da war ich richtig verliebt ! » Entretien avec Toni Maschner, op. cit.

tionale-socialiste dans la matière. Bien, les pirates de l'edelweiss avaient certainement des contacts sexuels et ils trouvaient cela évident. En principe c'est une chose tout à fait normale et surtout le comportement sexuel de la classe inférieure. Il n'y avait pas de séparation entre la tendresse, l'érotique et la sexualité ; il n'y avait pas de pression non plus. »²⁵³

Cet extrait de l'entretien réalisé par Michael Zimmermann en 1977 est remarquable pour plusieurs raisons : premièrement, la franchise avec laquelle le comportement de ces jeunes gens est exposé. Contrairement à beaucoup d'autres discours sur le sujet, ici aucune tentative n'est faite de présenter les pirates de l'edelweiss sous un jour plus favorable, c'est-à-dire moralement irréprochables. Il semble même que la morale n'intervient pas du tout dans le discours de Günther O. Le deuxième élément - fortement lié au premier - qu'il convient de souligner est la manière naturelle dont il traite de la question de la sexualité. Ce témoignage constitue, en effet, le seul dont nous disposons qui aborde cette thématique, non pas sous-entendue dans des formulations vagues, mais explicitement. « Les pirates de l'edelweiss avaient certainement des contacts sexuels et ils trouvaient cela évident. » Nous n'avons ni à faire aux exagérations des autorités nationales-socialistes soupçonnant des orgies partout, ni aux minimisations de certains pirates de l'edelweiss cherchant à défendre leur réputation. Par rapport aux récits de Gertrud Koch et de Toni Maschner, centrés sur le côté romantique et sentimental de leurs relations, il est, d'ailleurs, intéressant de voir que pour Günther O., il n'existait « pas de séparation entre la tendresse, l'érotique et la sexualité ». Tous ces éléments donnent à penser que la sexualité était, chez les pirates de l'edelweiss autour de Günther O., quelque chose de naturel qui se développait ou pas (« pas de pression ») au fur et à mesure que deux personnes du sexe opposé entretenaient des liens intimes.

Par rapport à notre questionnement, que pouvons-nous conclure de ces éléments ? Nous avons constaté une différence structurelle majeure séparant les groupes oppositionnels et la jeunesse hitlérienne. Pendant que les pirates de l'edelweiss admettaient des filles en leur sein - pour la plupart au même rang que les garçons - la jeunesse

253 Traduit de l'original : « Es ist augenfällig, daß bei E.P. im sexuellen Verhalten eine abweichende Einstellung hatten zu dem, was damals proklamiert wurde - ich will jetzt nicht das Verhältnis von offizieller Doktrin und Realität in der NS-Ideologie diesbezüglich abklopfen. Gut, die E.P. hatten durchaus sexuelle Kontakte und fanden das selbstverständlich, das ist im Prinzip eine völlige normale Sache und vor allem das Sexualverhalten der Unterschicht. Es gab keine Trennung zwischen Zärtlichkeit, Erotischem und Sexualität ; es gab hier auch keinen Leistungsdruck. Eventuell in Ansätzen vorhandene Verhaltensweisen, die man als Gefühlskälte interpretieren könnte - aus der Distanz, waren aber Formen, die man an seiner ganzen Reihe von Gegenden von den Unterschichten kennt : man gibt sich nach außen so, um vor allem bei tieferen Bindungen nicht verletzt zu werden. » Entretien avec Günther O. in : Detlev Peukert, op. cit., p. 20.

d'État connaissait une stricte séparation entre les deux sexes. Bien que cette différence soit un fait facilement observable et communément admis, l'interprétation des conséquences engendrées par cette divergence n'allait pas sans poser de problèmes.

Ces difficultés tenaient, en premier lieu, au statut incertain de nos sources. Plus que pour n'importe quelle autre thématique, les témoignages de l'époque - aussi bien les rapports des autorités nationales-socialistes que les discours des anciens membres des pirates de l'edelweiss - ont été biaisés par les intérêts de ceux dont ils émanaient. Les exagérations des instances de persécution aussi bien que les réactions défensives qu'elles avaient engendrées rendent problématique l'évaluation de ces discours. À cela s'ajoute que contrairement à d'autres points abordés par les anciens membres de pirates de l'edelweiss, le thème des rapports entre filles et garçons est loin de faire l'unanimité. Ainsi leurs positions vont du déni complet d'une présence des filles, à l'enthousiasme pour la mixité et pour les possibilités d'expériences amoureuses et sexuelles générées par celle-ci, en passant par l'élimination de la spécificité féminine (« ils étaient comme nous »). Face à ces données, est-il possible d'apprécier le pouvoir d'attraction exercé par la mixité de ses groupes ; ou la disparité des positions n'exclurait-elle pas plutôt toute affirmation globale sur le phénomène ? Il est clair que l'hétérogénéité des situations dans les différents groupes de pirates de l'edelweiss rend malaisé tout jugement généralisateur ; quelques éléments peuvent, néanmoins, être avancés.

Les groupes de pirates de l'edelweiss constituaient pour tous - filles et garçons - un cadre pour s'adonner à des activités partagées avec d'autres et donc le lieu d'une sociabilité basée sur des intérêts communs. C'est un point qu'il convient de souligner, au risque de nous répéter, car les activités pratiquées ensemble restent, dans l'esprit de ces gens, largement prioritaires à d'autres traits caractérisant leurs rencontres. Pour une bonne partie d'entre eux, la mixité équivalait, en conséquence, à la possibilité d'exercer ces activités avec d'autres sans restriction imposée par la structure du groupe. Ce qui importait était donc moins la présence des filles en tant que telle que le fait de pouvoir choisir sa compagnie librement.

La concordance des raisons d'adhérer entre filles et garçons (notamment le désir de participer aux activités) sert souvent d'argument aux anciens membres de pirates de l'edelweiss pour expliquer l'égalité des statuts. La spécificité féminine s'efface devant

l'expérience commune. Les relations entre filles et garçons qui en découlaient pouvaient varier en nature et en intensité mais elles se développaient, dans la plupart des groupes, dans un cadre de respect mutuel et sans contraintes extérieures. La diversité des rapports - allant d'une fréquentation décontractée à l'amour en passant par l'amitié - était due aux préférences des individus (sympathies ressenties pour certaines personnes mais aussi le code moral variant d'une personne à l'autre) et non pas à la structure de l'organisation. C'est dans ce sens que nous pouvons nous demander si les pirates de l'edelweiss, en proposant un cadre propice à l'émancipation, ne favorisaient pas davantage le développement personnel de leurs membres.

Ce constat ne vaut d'ailleurs pas uniquement pour les garçons. Bien que la ligue des jeunes filles allemandes ait davantage séduit que son pendant masculin, les défauts majeurs de la jeunesse hitlérienne n'en étaient pas absents. Sa popularité accrue tenait avant tout à la situation initiale divergente dans laquelle l'offre associative avait été extrêmement riche pour les garçons, quasiment nulle pour les filles. Elle tenait donc à la valorisation de la jeunesse féminine que la ligue des jeunes filles allemandes semblait promouvoir. Outre le fait que cette valorisation ne fut que partielle, cette situation initiale changea avec l'apparition des groupes oppositionnels fonctionnant au principe de la mixité.

Il serait légitime de se demander si la valorisation que les filles connurent chez les pirates de l'edelweiss ne fut pas plus profonde et plus complète. Comparé à la ligue des jeunes filles allemandes où le prestige venait de l'existence d'une organisation propre aux filles et faite à l'image de celle des garçons, chez les pirates de l'edelweiss, l'amélioration du statut des filles passait par l'effacement de la spécificité féminine. L'absence de différenciation entre les deux sexes (pour leurs rôles, pour les activités pratiquées etc.) chez les groupes oppositionnels est en effet le signe éminent d'une inclusion basée sur l'idée de l'égalité entre tous les membres. Alors c'est précisément cette idée d'égalité, inenvisageable sous le système national-socialiste, qui suggère une reconnaissance des jeunes femmes, en elle-même, plus complète chez les pirates de l'edelweiss.

Dans le cas des groupes mixtes, l'alternative qui se présentait aux filles était donc semblable à celle caractéristique de la situation des garçons décrite plus haut.

L'attractivité plus élevée des groupes de pirates de l'edelweiss tenait, avant tout, à l'absence de restrictions liées à l'organisation du groupe et à la possibilité de choisir sa compagnie librement qui en découlait.

Reste, alors, une dernière question : quelle importance attribuer à la possibilité offerte par les rencontres des pirates de l'edelweiss de faire des premières expériences sexuelles ? Dans la majorité des discours des anciens membres de pirates de l'edelweiss, les rapports sexuels n'apparaissent ni comme un élément important ni comme quelque chose qui advenait de manière fréquente. Le fait qu'il y ait eu rapport sexuel ou pas entre les membres d'un groupe ne dit, cependant, encore rien sur le pouvoir d'attraction qu'exerçait un espace où de tels rapports étaient possibles. Malgré les différences importantes concernant les pratiques décrites dans les entretiens, la plupart de ces récits ont en commun de décrire une ambiance décontractée. Le cadre des rencontres de pirates de l'edelweiss était donc propice à faciliter le contact entre les deux sexes. L'existence effective des rapports sexuels dépendait ensuite d'autres facteurs, avant tout liés aux dispositions et aux attitudes des individus. Qu'un tel cadre dût être séduisant pour des gens en plein d'adolescence - période des découvertes par excellence - ne peut probablement pas être nié ; ceci ne valant pas uniquement pour ceux ayant réellement eu des rapports sexuels. Ces premières expériences, souvent caractérisées par des tâtonnements et des stades préliminaires, trouvaient là un espace favorable pour se déployer, à savoir un espace sans interdits mais également exempt de pression. Autrement dit, même si ces histoires n'allaient souvent pas plus loin que « regarder les filles » (Fritz Prediger), que le romantisme de Jülich ou que les premiers baisers naïfs de Gertrud Koch, elles ne pouvaient se produire que parce que la mixité était vécue comme naturelle et la sexualité comme potentialité non contraignante. La nature expérimentale de ces rapports, beaucoup plus que le désir de rapports sexuels, nécessitait l'existence d'un espace où tout était permis et où rien n'était imposé.²⁵⁴

Vu sous cet angle, la difficulté rencontrée de déterminer si des rapports sexuels ont eu lieu ou pas, perd de son importance. Ce qui importe pour notre analyse n'est moins la présence effective que la présence potentielle de tels rapports. En créant un cadre dans lequel tout était permis et rien n'était imposé, la décision d'entretenir une

254 « Car l'adolescence est un temps de latence sexuelle où tout est virtuel mais où rien ne doit s'accomplir. » Olivier Galland, *Sociologie de la jeunesse*, 6e édition (1991), Paris, Armand Colin, 2017, p. 40.

relation sexuelle ou amoureuse fut conférée aux individus. À l'inverse, dans la jeunesse hitlérienne, la structure organisationnelle éliminait la décision en supprimant le choix. Autrement dit, en séparant filles et garçons la jeunesse hitlérienne imposait l'absence des rapports intimes, au moins dans le cadre de leurs rencontres quotidiennes.

Le fait que la plupart des pirates de l'edelweiss aient apprécié la mixité tenait donc non seulement à la soif de découverte typique pour l'âge adolescent, il reflétait également un désir d'auto-détermination. Il reflétait la volonté de ces jeunes gens de vivre leur vie sans devoir se plier à des exigences et contraintes extérieures.

Pour conclure cette partie, revenons un instant à notre question de départ. Nous nous sommes demandé si la réaction des pirates de l'edelweiss face à l'individualisme moderne divergeait de celle de la jeunesse hitlérienne et si cette manière différente d'affronter chances et risques de l'individualisme pouvait rendre compte de la popularité accrue dont les pirates de l'edelweiss jouissaient auprès de ces jeunes.

Des premiers éléments de réponses ont été apportés par la comparaison du mode de fonctionnement de ces deux groupes de jeunes, d'autres ont été fournis par l'analyse du cadre relationnel. Dans les deux cas une thématique revenait sans cesse, à savoir celle de la contrainte opposée à l'autodétermination. Que ce soit la manière d'organiser et de structurer leur sociabilité ou la manière dont se tissaient les liens entre membres chez les pirates de l'edelweiss, ce qui importait le plus à ces jeunes était le fait d'agir en conformité avec leurs désirs propres et libres de toute tutelle. C'est précisément dans cette valorisation de l'individu et de ses désirs que résidait la différence majeure entre les deux groupes de jeunes ; une valorisation qui s'opposait explicitement à la soumission de l'individu à une entité plus grande. Autrement dit, l'opposition entre les pirates de l'edelweiss et la jeunesse hitlérienne fut une opposition entre deux orientations. Du côté de la jeunesse hitlérienne l'orientation holiste amenait à une valorisation de la communauté au détriment de l'individu. Chez les pirates de l'edelweiss, l'individualisme moderne a au contraire été embrassé, ce qui se manifestait par une orientation mettant l'individu au centre. Ainsi la communauté et sa valeur ont été définies par les individus la composant et non l'inverse.

L'attractivité des pirates de l'edelweiss tenait donc à la place accordée à l'individu

et à la possibilité qu'offraient ces groupes d'assouvir des désirs du moment. Le cadre organisationnel et relationnel contribuait fortement à cette popularité, les activités pratiquées ensemble y participaient au moins autant. L'importance de ces moments de partage s'entrevoyait déjà dans certains passages d'entretien traités dans cette première partie. Regardons maintenant de plus près quelles ont été ces activités et comment elles s'élaboraient et s'organisaient.

IV. Entre désirs individuels et valeurs collectives : les activités pratiquées

Dans les récits des pirates de l'edelweiss, leur sociabilité est souvent assimilée à une expérience de liberté ; liberté qui leur était d'autant plus chère que la vie sous le national-socialisme a été caractérisée par des restrictions et des privations de toutes sortes. D'un côté cette liberté correspondait pour eux, comme nous l'avons vu, au fait de pouvoir choisir les personnes avec qui passer leur temps libre ; de l'autre côté cette idée de liberté visait la possibilité de se livrer à des activités appréciées. Pour les pirates de l'edelweiss cela signifiait partir en voyage, faire des randonnées, jouer de la guitare et chanter des chansons.

Ces activités sont centrales à plusieurs égards : elles éclairent l'attractivité de ces groupes oppositionnels et peuvent de ce fait nous instruire sur la manière dont ils recrutaient leurs membres. Autrement dit, elles nous aident à comprendre comment ces groupes se sont constitués. Mais elles nous fournissent également des éléments sur la question de l'existence de ces groupes dans la durée. En tant qu'expériences vécues collectivement, randonnée et chant renforcèrent la solidarité entre les membres d'un groupe et participèrent à la construction d'une image de soi.

Étant donné que ni la randonnée ni le chant ne furent absents de la jeunesse hitlérienne, il convient de se demander où se situait la différence entre les deux groupes de jeunesse. Avant de regarder quelle était la place de ces activités chez les pirates de l'edelweiss, avant d'analyser leur signification pour l'auto-compréhension de ces groupes, il nous semble donc nécessaire de commencer par un chapitre comparatif. Nous y examinerons le type d'activités pratiquées, mais surtout nous nous interrogerons sur les différences entre la jeunesse hitlérienne et les pirates de l'edelweiss dans la manière de les organiser et de les mettre en place.

1. Le choix des activités

a. Le primat de l'éducation physique

Avant d'aborder les différentes activités pratiquées au cours du service dans la jeunesse hitlérienne, examinons l'objectif qu'Adolf Hitler avait tracé dans *Mein Kampf* pour l'éducation de la jeunesse :

« L'État raciste, conscient de cette vérité, ne croira pas que sa tâche éducatrice se borne à faire entrer dans les cerveaux la science à coups de pompe ; il s'attachera à obtenir, par élevage approprié, des corps foncièrement sains [...] L'État raciste doit partir du principe qu'un homme dont la culture scientifique est rudimentaire, mais de corps sain, de caractère honnête et ferme, aimant à prendre une décision, et doué de force de volonté, est un membre plus utile à la communauté nationale qu'un infirme, quels que soient ses dons intellectuels. »²⁵⁵

La conception hitlérienne de l'éducation s'appuie donc sur deux postulats de base : la futilité du savoir intellectuel et corrélativement le primat du physique sur toutes les autres facultés à développer chez l'homme. Cet anti-intellectualisme se nourrit d'une haine de la modernité comprise comme le triomphe de la rationalité. Nous le retrouvons dans les projets d'éducation d'autres pays fascistes.²⁵⁶ Johann Chapoutot nous dit :

« Le savoir de type intellectuel est disqualifié : il est révoqué et rejeté comme encombrant, il n'est qu'un lest inutile qui paralyse l'instinct et anesthésie l'esprit de décision en plongeant l'individu dans la passivité d'une contemplation aboulisque et dans l'apathie de la fatigue intellectuelle. »²⁵⁷

L'*homme nouveau*²⁵⁸ des nazis est un homme d'action (et non de réflexion). L'exigence d'une volonté à prendre des décisions et de la responsabilité s'éclaircit d'ailleurs uniquement si nous l'insérons dans la conception plus générale qu'Hitler se faisait du monde et de ses lois historiques. Pour le *Führer*, l'histoire de l'humanité était une histoire de lutte entre les races dans laquelle seulement la plus puissante pouvait sortir vainqueur. L'objectif d'un homme prêt à prendre des responsabilités était en réalité un homme prêt à combattre. L'idéal n'était moins un homme, individuellement responsable de ses actes et disposé à assumer cette responsabilité qu'un homme, endossant

255 Adolf Hitler, *Mein Kampf*, Zentralverlag der NSDAP, München, Verlag Franz Eher Nachfolger G.m.b.H., 1943 (édition originale : 1925/26), p. 452. Traduction : Jean Gaudetroy-Demombynes et André Calmettes. Adolf Hitler, *Mein Kampf* (Mon combat), Paris, Nouvelles Éditions latines, 1934, p. 406-407.

256 Pour l'anti-intellectualisme de l'Opera Nazionale Balilla en Italie fasciste cf. Paul Dietschy, « Sport, éducation physique et fascisme sous le regard de l'historien », *Revue d'histoire moderne & contemporaine*, 2008/3, n° 55-3, p. 69-70. Pour la volonté de rompre avec une éducation républicaine et intellectuelle des chantiers de la jeunesse sous Vichy cf. Christophe Pécout, « Endoctriner les corps sous le régime de Vichy, Le cas des chantiers de la jeunesse (1940-1944) », *Guerres mondiales et conflits contemporains*, 2017/4, n° 268, p. 45-46.

257 Johann Chapoutot, *Le nazisme et l'Antiquité*, op. cit., p. 262-263.

258 L'idée selon laquelle il faut créer un homme nouveau n'est pas typique au national-socialisme. Nous la retrouvons également en Italie ou même en France sous le régime de Vichy. Cf. Daniele Marchesini, « Corps et pouvoir dans l'Italie fasciste : Mussolini, Carnera et les Italiens » dans : Georges Bensoussan, Paul Dietschy, Caroline François, Hubert Strouk (éd.), op. cit., p. 91-104. Christophe Pécout, op. cit., p. 49.

sa mission historique et prêt à s'y sacrifier.

L'idéal de beauté que nous avons rencontré au chapitre précédent ne se limite pas, en conséquence, à sa fonction esthétique. Élever « *des corps foncièrement sains* » est envisagé comme le moyen principal pour régénérer la race et construire un monde nouveau.

« Ma pédagogie est dure. Je travaille au marteau et arrache tout ce qui est faible [...]. Nous ferons croître une jeunesse devant laquelle le monde tremblera. Une jeunesse violente, impérieuse, intrépide, cruelle. C'est ainsi que je la veux. Elle saura supporter la douleur. Je ne veux en elle rien de faible ni de tendre. Je veux qu'elle ait la force et la beauté des jeunes fauves. Je la ferai dresser à tous les exercices physiques. Avant tout, qu'elle soit athlétique : c'est là le plus important. C'est ainsi que je purgerai la race de ses milliers d'années de domestication et d'obéissance. C'est ainsi que je la ramènerai à l'innocence et à la noblesse de la nature ; c'est ainsi que je pourrai construire un monde neuf. »²⁵⁹

L'idéal d'un homme fort et sain est donc à la base d'un projet visant à renouer avec les origines de la race nordique. Dans ce projet, le discours d'Hitler le met en exergue de manière très nette, la jeunesse constituait une catégorie privilégiée. C'est sur elle que comptaient les nationaux-socialistes pour se débarrasser des influences étrangères (notamment la chrétienté et la rationalité moderne) qui étaient venues corrompre la nature véritable de l'homme allemand. C'est sur elle qu'ils comptaient pour réaliser *l'homme nouveau*. Pour Hitler

« Le jeune Allemand doit être mince et élancé, agile comme un lévrier, résistant comme le cuir et dur comme l'acier de Krupp. »²⁶⁰

Ce fut lors du congrès du parti en 1935 qu'Hitler adressa ces paroles, devenues célèbres, aux membres de la jeunesse hitlérienne. Mais le chancelier du Reich est loin d'être le seul à employer la métaphore de l'acier pour exprimer ses attentes envers la jeunesse.²⁶¹ Ainsi dans la préface d'Olympia, un ouvrage officiel sur le sens et l'esprit des Jeux Olympiques, Hermann Göring fait d'une jeunesse « semblable à l'acier » le garant

²⁵⁹ Cité après : Hermann Rauschning, *Hitler m'a dit*, Paris, Le livre de poche, 1979 (édition originale : 1939), p. 333-334.

²⁶⁰ Hitler avait déjà employé cette expression dans *Mon combat*. Cf. Adolf Hitler, *Mein Kampf*, op. cit., p. 292.

²⁶¹ Cf. Johann Chapoutot, *Le nazisme et l'Antiquité*, op. cit., p. 269.

d'un ordre national-socialiste.

« L'homme national-socialiste n'advient que lorsque l'éducation de l'esprit est associée au durcissement du corps, qui doit être semblable à l'acier (...). Puisse cet ouvrage haranguer la jeunesse allemande et lui faire voir qu'une discipline de fer, une ambition désintéressée et l'esprit de groupe sont les garants de cette victoire pleine d'honneur que nous espérons d'elle. »²⁶²

En liant morphologie corporelle des jeunes et projet politique ainsi, l'activité physique perd son caractère individuel et acquiert une dimension collective.²⁶³

« Dans l'État raciste nazi, chaque individu est investi de la responsabilité de donner à son corps, par l'effort, la plus belle et la plus vigoureuse forme possible. Cette responsabilité transcende le seul bien-être ou la seule beauté individuelle. Au-delà de l'individu, le corps, en vertu d'un principe holistique appartient au peuple et à la race, ou, comme le dit un slogan nazi, au Führer. »²⁶⁴

L'incitation des jeunes Allemands à imiter l'idéal de beauté grec, à endurer souffrance et douleur afin d'endurcir leurs corps ne vise pas la santé ou le bien-être individuels, mais prend uniquement sens à l'intérieur d'une conception où l'individu n'est rien et le peuple est tout. Nous retrouvons ici la thématique de l'instrumentalisation. Loin d'être envisagé comme une fin en soi, l'individu n'est pour le national-socialisme qu'un moyen pour atteindre des objectifs. Johann Chapoutot le dit clairement d'ailleurs :

« Au-delà du sport, c'est également le corps et, in fine, l'individu, qui sont ravalés au rang de moyens : dans le contexte éthique et politique holistique qui est celui du nazisme, celui qui n'est pas leistungsfähig (« capable de performance ») est promis à la disqualification, voire à l'élimination pure et simple. »²⁶⁵

Il est d'ailleurs intéressant de noter qu'en Allemagne, contrairement à l'Italie, aucun des représentants du régime ne se conformait soi-même à cet idéal préconisé pour la jeunesse. Hitler peut même être considéré comme un vrai antisportif ; alors que Mus-

²⁶² Hermann Göring cité après Johann Chapoutot, « La Grèce et la guerre : corps et sport sous le IIIe Reich », op. cit., p. 113.

²⁶³ Cf. Laura Fontana, « Le sport allemand sous le nazisme, entre adhésion et dissidence, Max Schmeling et Albert Richter : Deux exemples de la « Resistenz » » dans : Georges Bensoussan, Paul Dietschy, Caroline François, Hubert Strouk (éd.), op. cit., p. 151-152.

²⁶⁴ Johann Chapoutot, *Le nazisme et l'Antiquité*, op. cit., p. 259.

²⁶⁵ Johann Chapoutot, « La Grèce et la guerre : corps et sport sous le IIIe Reich », op. cit., p. 114.

solini, en tant que « premier sportif » de la nation, incarnait lui-même l'idéal du nouvel Italien fort et viril.²⁶⁶

De quelle manière ces conceptions postulant le primat du physique se traduisaient-elles dans la réalité ? Le service dans la jeunesse hitlérienne porta-t-il l'empreinte de cette philosophie ? En parfaite conformité avec les idées exposées par Hitler dans *Mein Kampf*, renvoyant la formation intellectuelle à une place subordonnée, le service dans la jeunesse hitlérienne était, en effet, essentiellement constitué par des activités physiques. Parmi ces activités les jeux et courses de terrain, les exercices militaires et les séances de tir ; dans une moindre mesure la boxe, l'aviron, le foot et la gymnastique étaient celles les plus pratiquées. Pour motiver les jeunes Allemands à s'entraîner et à « produire des corps sains et puissants » toute une série de compétitions et d'insignes sportifs furent introduits, le *Reichssportwettkampf* étant sûrement le plus spectaculaire. Sous l'égide de la jeunesse hitlérienne (à partir de 1937), cette compétition sportive organisée à l'échelle du Reich réunissait entre 6 et 7 millions de jeunes Allemands, avant que ce nombre baisse pendant les années de la guerre.²⁶⁷

Mais l'incitation des jeunes Allemands à se mesurer à d'autres et à développer un esprit combatif ne se limitait pas au domaine du sport. De 1934 à 1939 la jeunesse hitlérienne, en coopération avec le Front allemand du travail, organisa également une compétition des métiers dans laquelle les jeunes travailleurs pouvaient comparer leurs compétences professionnelles²⁶⁸. Nous voyons bien comment l'inculcation aux jeunes du « principe de compétitivité »²⁶⁹, tant célébré par Schirach lors de l'ouverture de la compétition des métiers en 1935, traduisait la conception nationale-socialiste d'un monde caractérisé par la lutte dans laquelle seul le plus puissant sortirait vainqueur. Ce principe servait, donc, un objectif principal : habituer la jeunesse à la nécessité de devoir s'imposer face à l'autre et par là créer une génération prête à se combattre et à se sacrifier au besoin.

266 Cf. Daniele Marchesini, op. cit., p. 96, p. 103.

267 Cf. Michael Buddrus, *Totale Erziehung für den totalen Krieg, Hitlerjugend und nationalsozialistische Jugendpolitik*, München, K. G. Saur Verlag GmbH, 2003, p. 237-238.

268 Les quatre compétences évaluées par le Reichsberufswettkampf étaient la pratique professionnelle, la théorie professionnelle, la formation idéologique (filles et garçons) et l'économie domestique (uniquement les filles).

269 Cf. Discours de Baldur von Schirach lors de l'ouverture de la compétition des métiers en 1935, UfA-Tonwoche Nr. 237 du 20/03/1935, consultable sur :

<https://archive.org/details/1935-03-20-UfA-Tonwoche-Nr.237>, lien vérifié le 30/11/20.

« En donnant à sa jeunesse une éducation appropriée, l'État völkisch doit veiller à créer une génération qui sera apte, le moment venu, à affronter les ultimes et suprêmes combats pour la domination de la terre. »²⁷⁰

Comme le met en exergue cette analyse de Gilbert Krebs, l'horizon ultime de l'éducation physique préconisée par les nationaux-socialistes est la guerre. Étant donné cette visée belliqueuse il n'est guère surprenant que le service dans la jeunesse hitlérienne connût une militarisation croissante. Nous aurons l'occasion d'y revenir.

Notons pour l'instant que les incitations à l'activisme et à la combativité étaient encore profitables pour d'autres raisons : en faisant appel à des besoins psychologiques propres à l'adolescence – notamment le besoin d'activité et le besoin de se mettre en valeur – elles servaient à lier les jeunes Allemands à la jeunesse hitlérienne et par là au régime national-socialiste dans son entier ; thèse qui est également soutenue par l'historien de la jeunesse sous le Troisième Reich Arno Klönne :

« Il ne peut y avoir de doute que les appels caractéristiques pour le système de la jeunesse hitlérienne (la sollicitation de l'activisme, du besoin de performance, du besoin de se faire valoir et de l'envie juvénile de valorisation personnelle) pouvaient, en matière de psychologie du développement, appréhender et superficiellement satisfaire des réalités et motivations essentielles de cette tranche d'âge couverte par la jeunesse hitlérienne. »²⁷¹

Il convient de noter que pour Klönne la satisfaction de certains besoins typiques de l'adolescence par la jeunesse hitlérienne garde un caractère superficiel. Nous avons déjà rencontré cette tendance à se satisfaire de solutions de substitution au chapitre sur la structure d'organisation. La hiérarchie et la distribution de postes de commandement avaient répondu au désir de prestige en procurant l'illusion de pouvoir. Les activités pratiquées au sein de la jeunesse hitlérienne et notamment la manière dont elles étaient organisées, offraient à ces jeunes une autre illusion : la valorisation personnelle à travers le combat avec d'autres. Illusion en quel sens ? Le principe du plus puissant et le principe de combativité accordaient certes une valeur à la performance individuelle ; celle-ci restait, cependant, insérée dans une logique de communauté : la valorisation en tant que

²⁷⁰ Gilbert, Krebs, « Mise au pas et instrumentalisation de la jeunesse et du sport sous le 3e Reich », op. cit.

²⁷¹ Arno Klönne, *Jugend im Dritten Reich*, op. cit., p. 83.

membre du groupe. L'exemple donné par l'historien Michael Buddrus - le *Reichssportwettkampf* de 1937, compétition censée de valoriser les performances sportives de chaque participant - met parfaitement en lumière cette priorité accordée à la communauté au détriment de l'individu :

« [...] encore lors du Reichssportwettkampf de 1937, il se révéla que le commandement de la jeunesse hitlérienne s'intéressait uniquement à la mobilisation sportive d'une communauté formée. Ainsi Schirach, lors de son appel à « la plus grande fête sportive du monde », avait établi que « la jeunesse unie et unifiée » devait participer à la compétition à l'intérieur d'équipes ; « tout effort et toute performance » devaient y être faits pour « une communauté ». L'application du concept de la communauté du peuple au domaine du sport exigeait d'accepter que « tout ce que nous faisons » doit être « fait pour une communauté plus grande – notre peuple ». L'objectif était une « amélioration globale des performances » à travers laquelle « fierté et joie devaient » se développer, « une force nouvelle et une disposition plus grande germer » - « pour servir l'Allemagne ». »

272

Les performances de ces jeunes gens ont certes été célébrées pour leur conformité avec l'idéal national-socialiste d'un homme sain et puissant mais l'idéal même n'acquerrait son sens que dans sa relation à la race, donc à un tout plus grand. Peter Reichel note d'ailleurs qu'à aucun moment le régime national-socialiste ne parvenait à résoudre la contradiction qui existait entre les exigences adressées au sport d'élite - forcément spécialisé et individualisé - et le sport de masse envisagé comme un outil au service de la communauté.²⁷³

En se référant à Louis Dumont nous pourrions donc dire qu'éléments individualistes et holistes coexistaient dans le fonctionnement de la jeunesse hitlérienne, c'est-à-dire que « l'individualisme est d'une part tout-puissant et de l'autre perpétuellement et irrémédiablement hanté par son contraire »²⁷⁴.

b. La militarisation croissante du service dans la jeunesse hitlérienne

Nous pouvons d'ailleurs nous demander si le caractère hybride de la jeunesse hi-

272 Michael Buddrus, op. cit., p. 238.

273 Peter Reichel, op. cit., p. 258.

274 Louis Dumont, *Essais sur l'individualisme*, op. cit., 1983, p. 30.

tlérienne ne s'accroissait pas au fur et à mesure des années. Il convient, en effet, de différencier plusieurs moments dans la genèse et le développement de la jeunesse hitlérienne ; notamment la loi sur la jeunesse hitlérienne de 1936 ainsi que son décret d'application de 1939 constituaient des moments charnières en ce qu'ils représentaient l'aboutissement d'une évolution : l'établissement de la jeunesse hitlérienne comme jeunesse d'État. Bien que l'aspiration d'encadrer la totalité de la jeunesse allemande fût sous-jacente à tous les efforts que l'organisation de jeunesse du régime national-socialiste avait mis en œuvre depuis 1933 (notamment l'élimination de toutes les organisations concurrentes), elle n'a réellement été effective qu'avec *l'obligation de servir*. Que cette transformation d'une organisation de jeunesse d'un parti politique en une organisation de jeunesse d'État - enrôlant, s'il faut de force, des millions de jeunes Allemands - ne pouvait se faire sans qu'intervinssent des changements importants dans son fonctionnement, est incontestable. Regardons d'abord du côté de l'historiographie. Arno Klönne résume les conséquences de cette évolution comme suit :

« La généralisation du mouvement de jeunesse dans le système national-socialiste fut en même temps étatisation ; et le moment caractéristique du processus de développement de l'organisation de la jeunesse hitlérienne après 1933 résidait précisément en cela, à savoir qu'elle a petit à petit été intégrée dans les objectifs de l'État national-socialiste, faite entrer de force dans des structures bureaucratiques et alignée sur des règlements militaires. »²⁷⁵

Pour employer, de nouveau, le langage de Louis Dumont, nous pourrions parler d'un renforcement des éléments holistes au détriment d'éléments individualistes. Ce qui a été dit sur le *Reichssportwettkampf* peut donc être généralisé à la jeunesse hitlérienne dans son ensemble et fortiori à la jeunesse hitlérienne des dernières années du Reich. En tant que jeunesse d'État elle fut non seulement censée d'assurer la relève - de créer une jeune génération de nationaux-socialistes pour le futur - mais elle dut servir les intérêts de l'État ici et maintenant. La notion de *communauté du peuple*, tant sollicitée par les nationaux-socialistes, ainsi que les renoncements exigés en son nom s'appliquaient de manière croissante aux membres les plus jeunes de la nation.

Bien entendu, cette récupération grandissante de la jeunesse pour les fins du ré-

²⁷⁵ Arno Klönne, *Jugend im Dritten Reich*, op. cit., p. 305.

gime ne se faisait pas sans répercussions sur l'offre d'activités. Tout d'abord c'est toute possibilité d'initiative propre qui se trouva éliminée. L'exemple de la jeunesse ligueuse traité au premier chapitre illustre parfaitement ce développement. Ainsi le peu de marge de liberté qui subsistait encore au début du Reich et dont utilisaient les anciens chefs des ligues, disparaissait presque complètement avec la transformation de la jeunesse hitlérienne en une organisation de masse. Klönne nous dit :

« Il est vrai que « la jeunesse » restait « guidée par la jeunesse » à un degré sans précédent, mais un filet de directives politiques et de règlements décidait dans quelle direction et comment guider. [...] Ceci a été [...] provoqué par une « loi » intérieure du Troisième Reich : tout mouvement de jeunesse, aussi nationaliste ou national qu'il soit, contenait des risques pour l'existence du système de domination national-socialiste et était, pour cette raison, à éliminer. »²⁷⁶

L'initiative propre devait être éliminée pour le risque qu'elle représentait pour l'homogénéité de la communauté ; tout écart aussi minime qu'il soit était une menace pour la prétention totalitaire du régime. Mais elle devait être éliminée pour une autre raison encore : pour que la récupération des jeunes pour les besoins du régime soit effective, il était nécessaire que les activités pratiquées par ces jeunes s'exerçassent sous le contrôle du régime. Avec l'entrée en guerre cette exigence d'une jeunesse au service de la communauté du peuple s'accroissait encore ; tout d'abord, parce que l'absence d'hommes adultes multiplia les tâches au front interne à accomplir par les adolescents.²⁷⁷ Parmi les tâches nouvelles de la jeunesse hitlérienne figuraient selon Arno Klönne :

« Interventions pour le parti (service de courrier, de garde et de propagande) ; intervention pour l'État et les communes (service de télécommunications, protection antiaérienne, service de sapeurs-pompiers) ; ladite aide technique urgente ; service de secours chez la poste, la société de chemin de fer ; intervention auprès de la Wehrmacht (service de courrier et de chargement, distribution de repas, service téléphonique et d'autres) ; collecte de matériel usagé, de vête-

²⁷⁶ Arno Klönne, *Jugendliche Opposition im « Dritten Reich »*, 2e édition revue et corrigée (1996), Erfurt, Landeszentrale für politische Bildung Thüringen, 2013, p. 17.

²⁷⁷ Pour un exemple d'emploi du temps de la jeunesse hitlérienne cf. Willi Spiertz, op. cit., p. 247-251.

ments et d'autres ; intervention ménagère et de récolte, service pour le secours populaire national-socialiste et « accompagnement culturel ». »²⁷⁸

À cela se rajoute que le service en lui-même connut une militarisation croissante ; la transformation du règlement disciplinaire en règlement pénal, mentionné plus haut, n'étant qu'une manifestation parmi d'autres de cette évolution. À côté des procédures et du fonctionnement en lui-même, c'est le contenu des rencontres quotidiennes qui se trouvait de plus en plus restreint au domaine militaire : séances de tir, jeux de terrain et surtout exercices militaires - souvent répétitifs et vides de sens - constituaient l'essentiel du service dans la jeunesse hitlérienne pendant les années de la guerre.²⁷⁹ Ainsi l'analyse de Gilbert Merlio vise très juste en postulant que :

« La militarisation excessive de la jeunesse hitlérienne, la négation de la personnalité qu'elle exige (« Tu n'es rien, ton peuple est tout ») suscitent à la longue dans une partie de la jeunesse une révolte sans attache idéologique précise. »²⁸⁰

Nous retrouvons d'ailleurs ici la thématique de l'instrumentalisation abordée au chapitre deux de la première partie, avec sa distinction entre *fins en soi* et *moyens pour atteindre une fin*. La militarisation croissante du service dans la jeunesse hitlérienne traduisait la volonté de l'État national-socialiste de faire de ces jeunes un moyen pour atteindre ses objectifs politiques et militaires. Elle traduisait aussi une conception dans laquelle le tout, à savoir la communauté du peuple, primait sur ses parties. La répugnance des pirates de l'edelweiss à participer au service dans la jeunesse hitlérienne peut être comprise comme une réaction à cette tentative de soumettre l'individu à la communauté. Elle peut donc se lire comme le refus du dogme national-socialiste qui postule : « Tu n'es rien, ton peuple est tout. »

La négation de la personnalité comme l'appelait Merlio ne constituait cependant pas la seule raison pour laquelle une partie de la jeunesse se détournait de la jeunesse hitlérienne. La militarisation croissante impliquait également une perte d'attractivité sur le plan pratique. Ainsi chez Matthias von Hellfeld l'échec relatif de la jeunesse hitlé-

²⁷⁸ Arno Klönne, *Jugend im Dritten Reich*, op. cit., p. 36.

²⁷⁹ L'éducation des jeunes sous le fascisme italien a d'ailleurs connu une évolution similaire, « [...] les pratiques corporelles devenant toujours plus orientées vers la préparation militaire et la propagande. » Cf. Paul Dietschy, op. cit., p. 79.

²⁸⁰ Gilbert Merlio, op. cit., p. 211.

rienne est mis sur le compte de la répulsion suscitée par un service sans nouveauté et organisé par des dirigeants incompetents :

« En dehors des points faibles organisationnels et personnels dans l'organisation de la jeunesse hitlérienne il y a deux raisons pour lesquelles l'objectif d'une jeunesse allemande rendue docile et prête aux sacrifices n'a pas été complètement atteint. Premièrement, ce sont la mise au pas paramilitaire de la jeunesse hitlérienne, la tutelle permanente, les exercices d'obéissance et de répétition, sous surveillance de leaders de groupes, souvent du même âge ainsi que la réalisation vide des réunions hebdomadaires animées, avec la durée de la guerre, par des chefs de moins en moins aptes. Deuxièmement, c'était la persécution toujours plus forte des autres organisations de jeunesse dans le cadre de la mise au pas générale. »²⁸¹

Outre les lacunes organisationnelles, le manque d'attrait croissant est imputé par Hellfeld à l'élimination des organisations de jeunesse concurrentes et plus généralement à la mise au pas de la jeunesse sous le Troisième Reich. Comme pour Klönne, l'éradication de toute influence divergente (que ce soit à l'intérieur ou à l'extérieur de la jeunesse hitlérienne), l'uniformisation de la jeunesse à travers la tentative de contrôle total des activités pratiquées, expliquerait pourquoi une partie toujours plus grande des jeunes était insatisfaite de l'offre de la jeunesse hitlérienne.

Résumons ces informations fournies par l'historiographie : nous avons vu avec Arno Klönne que l'appel à l'activisme et à l'attitude combative était en mesure, grâce à la satisfaction du besoin juvénile de dynamisme, de dissimuler la rigidité du système de la jeunesse hitlérienne²⁸² et d'attirer par là un bon nombre de jeunes Allemands. De l'autre côté, l'étouffement de toute initiative propre et de toute marge de manœuvre par rapport aux directives et règlements imposés du haut de la hiérarchie créa vite des insatisfactions. L'introduction de *l'obligation de servir* ainsi que l'entrée en guerre aggravaient encore la situation. La bureaucratisation et la militarisation croissante diminuaient le peu de marge de liberté encore présente dans certaines unités ; l'appel au service d'une bonne partie des chefs et l'incapacité de les remplacer de manière équivalente entraînait une dégradation de l'offre d'activités.

²⁸¹ Matthias von Hellfeld, *Edelweißpiraten in Köln*, op. cit., p. 16.

²⁸² Cf. Arno Klönne, *Jugend im Dritten Reich*, op. cit., p. 77.

c. Le service dans la jeunesse hitlérienne au centre de la critique

Selon les historiens la jeunesse hitlérienne aurait souffert d'un manque d'attrait croissant, avant tout dû à la militarisation et la bureaucratisation excessives. Si cette analyse est juste, elle nous amène au cœur même de notre questionnement, à savoir comment rendre compte de la rupture de ces jeunes avec un système dans lequel ils avaient pourtant grandi ; auquel ils avaient, pour la plupart, participé, au moins pendant un certain temps.

C'est pourquoi nous voudrions maintenant regarder les descriptions du service dans la jeunesse hitlérienne faites par les anciens membres de pirates de l'edelweiss. Les éléments mentionnés ci-dessus trouvent-ils une confirmation dans les entretiens réalisés avec eux ? L'aveu de certains anciens membres de pirates de l'edelweiss d'avoir apprécié le service dans la jeunesse d'État dans un premier temps avant de changer d'opinion indique que la jeunesse hitlérienne était effectivement en mesure de répondre - au moins initialement et superficiellement - à certaines attentes présentes chez ces jeunes gens :

« Au début ce n'était même pas mal. C'était même bien. [...] Parce que tous les garçons étaient ensemble. [...] Mais après c'était trop. Ils nous ont juste tourmentés et... et nous, adolescents du quartier [...], n'étions pas habitués à ça. Du coup nous avons arrêté. Nous n'y sommes plus du tout allés. »²⁸³

Un enthousiasme premier, dû avant tout au sentiment d'appartenir à une communauté, fait place chez Ludwig Hansmann à un rejet, lui principalement dû à la mise au pas et à la contrainte qui caractérisaient le service dans la jeunesse hitlérienne. Pour Fritz Theilen le passage d'une approbation initiale à une aversion profonde se présente de manière similaire :

« Quand je suis arrivé dans la jeunesse allemande, j'étais enthousiasmé au début. [...] On s'y serrait les coudes [...] Et quand j'ai participé au premier camp, j'en avais ras-le-bol. [...] Le matin appel, appel aux drapeaux ! « Tout le monde dehors ! » N'est-ce pas... « Tout le monde dehors ! Appel aux drapeaux ! » Se laver

283 Traduit de l'original : « Am Anfang war das gar nicht so schlecht. Da war das sogar gut. [...] Weil die ganzen Jungen zusammen waren. [...] Aber das war nachher zu viel. Die haben uns dann nachher nur noch drangsaliert und... und das waren wir Jugendliche aus... aus dem Viertel [...] waren das gar nicht gewöhnt. Da haben wir dann aufgehört. Sind wir gar nicht mehr dahin gegangen. » Entretien avec Ludwig Hansmann, op. cit.

et puis appel aux drapeaux. Tout a été réglementé dans ce camp. [...] On jouait des jeux ou on avait des cours. On y a raconté les années de combat du Parti National-socialiste des Travailleurs Allemands. [...] Que de la merde comme ça ! Et puis il n'y avait plus rien de... Tu peux faire ça et ça de manière indépendante. On te planifiait constamment tout... n'est-ce pas. Et ça, ça ne m'a pas convenu. »

284

Le caractère coercitif déjà déploré, de manière générale, par nos enquêtés concernant les rencontres quotidiennes se trouve de nouveau au cœur des critiques. Dans le premier cas l'idée de contrainte exprimait le fait de devoir faire service, si on le souhaitait ou pas, à un moment qui n'était pas choisi librement, mais fixé par les responsables de la jeunesse hitlérienne. Ici l'idée de contrainte vise plus précisément le contenu de ce service : appel aux drapeaux qui s'enchaînent, exercices militaires répétitifs et formations avec un même et seul contenu. Que l'animation peu ingénieuse du service dans la jeunesse hitlérienne ait agacé beaucoup de ces jeunes que nous retrouvons plus tard chez les pirates de l'edelweiss, sort avec clarté de plusieurs passages. Ainsi Ludwig Hansmann et Jean Jülich déclarent respectivement :

« Mais après c'était tellement ennuyeux ! C'était toujours la même chose. »²⁸⁵

« Oui alors le service dans la jeunesse hitlérienne c'était, comme j'ai déjà dit, la même chose qui se répétait à l'infini. »²⁸⁶

Ce constat d'un service peu captivant ne se retrouve d'ailleurs pas seulement chez les anciens membres des pirates de l'edelweiss. Les rapports des autorités nationales-socialistes, chargées de s'occuper de la question de la jeunesse, s'accordent également sur le fait que la qualité de l'encadrement et de l'offre d'activités ait baissé, notamment pendant les années de la guerre (la période qui concerne nos enquêtés). L'appel sous les drapeaux d'hommes de plus en plus jeunes ne pouvait se faire sans se répercuter sur le personnel de la jeunesse hitlérienne. En absence d'hommes expéri-

284 Traduit de l'original : « Wie ich ins Jungvolk kam, da war ich anfangs begeistert. [...] Man hielt da zusammen [...] Und als ich dann das erste Zeltlager mitgemacht hab, dann hab ich die Schnauze voll. [...] Morgens Appell, Fahnenappell ! « Alles raus ! » Ne... « Alles raus ! » Fahnenappell ! Waschen, dann Fahnenappell ! Es war alles reglementiert da in dem Zeltlager. [...] Da wurden die Länderspiele gemacht oder es war Unterricht drin. Also da wurden sie über die Kampfzeit der NSDAP erzählt. [...] Nur solche Scheiße ! Und war nix mehr her von... Hier kannst du jetzt mal das und das machen selbstständig. Du wurdest immer verplant...ne. Und tad hat mir nit gepasst. » Entretien avec Fritz Theilen, op. cit.

285 Traduit de l'original : « Aber tad war nachher so langweilig ! Das war immer das Gleiche. » Entretien avec Ludwig Hansmann, op. cit.

286 Traduit de l'original : « Ja also der HJ-Dienst das war, wie ich schon sagte, ständig wiederkehrende, gleiche Sache. » Entretien avec Jean Jülich, op. cit.

mentés, les postes de commandement ont dû être confiés à des adolescents de moins en moins préparés à assumer cette responsabilité. L'inexpérience et l'incompétence des chefs se trouvent en conséquence au cœur des critiques exprimées au sujet de la jeunesse hitlérienne, notamment chez le juge pour mineurs Pastor :

« Par rapport à cela [les pirates de l'edelweiss] la jeunesse hitlérienne n'a plus rien à offrir. Les vrais chefs ont été appelés sous les drapeaux, les nouveaux ne sont pas aptes à organiser le service suffisamment intéressant pour que le garçon soit passionné. »²⁸⁷

De manière encore plus explicite, ce reproche d'incompétence est développé dans le rapport « Formation de cliques et de bandes parmi les adolescents » de la *Reichsjugendführung* :

« Souvent des garçons doivent être affectés comme chef d'une unité qui – tout en reconnaissant leur performance dans le détail – ne sont pas à la hauteur de leur tâche. Souvent ils se contentent de faire des « exercices d'ordre » à chaque service car le petit nombre de commandements se mémorise vite et l'autorité, qui leur fait défaut, peut être simulée grâce à l'accent militaire. Le jeune chef croit souvent que le fait de se montrer résolu le dispense de l'effort de conquérir une vraie reconnaissance. Même les garçons désireux de servir s'en lassent vite et les plus actifs sont poussés dans l'opposition. »²⁸⁸

Il est impossible de lire cette description sans penser à la différenciation établie au premier chapitre entre un type d'autorité conféré par le poste que quelqu'un occupe et un autre type d'autorité dont quelqu'un dispose parce qu'il l'incarne. Quand la *Reichsjugendführung* parle d'autorité qui leur fait défaut, il s'agit bien de ce deuxième type d'autorité que l'on détient et qu'aucune position ne peut conférer. Le rapport le précise d'ailleurs : en jouant la carte de la hiérarchie militaire, ces jeunes se croient dis-

287 Traduit de l'original : « Die Hitler-Jugend kann ihm demgegenüber [den Edelweißpiraten] nichts mehr bieten. Die wirklichen Führer sind einberufen, die neuen nicht in der Lage, den Dienst so interessant zu gestalten, dass der Junge gefesselt wird. » Amtsgericht Abteilung 28 (Jugendgericht), Lagebericht – Kölner Edelweißpiraten, Rapport du tribunal d'instance 28 du 7 novembre 1943, op. cit., p. 429.

288 Traduit de l'original : « Oft müssen Jungen als Einheitenführer eingesetzt werden, die – bei aller Anerkennung ihrer Leistungen im einzelnen – ihrer Aufgabe noch nicht gewachsen sind. Oft beschränken sie sich darauf, bei jedem Dienst « Ordnungsübungen » zu machen, weil die wenigen Kommandos sich rasch einprägen und durch den militärischen Akzent eine Autorität vorgetäuscht werden kann, die nicht vorhanden ist. Der junge Führer glaubt vielfach, durch forsches Auftreten der Mühe überhoben zu sein, sich echte Anerkennung zu erringen. Das macht selbst dienstwillige Jungen sehr bald dienstmüde und drängt die Aktiveren in Opposition. » Reichsjugendführung, Personalamt, Überwachung, Cliquen- und Bandenbildung unter Jugendlichen, Rapport de la Direction de la jeunesse du Reich de septembre 1942, op. cit., p. 331-332.

pensés de « conquérir une vraie reconnaissance ». Alors que c'est sur elle que repose le deuxième type d'autorité, celui dont les pirates de l'edelweiss déploraient le manque. L'appel sous les drapeaux des chefs compétents et la militarisation excessive du service dans la jeunesse hitlérienne des années de guerre favorisaient encore davantage l'exercice du premier type d'autorité qui cherche à soumettre et exige une obéissance aveugle.

Il est d'autant plus remarquable que ces critiques soient formulées par la Direction de la Jeunesse du Reich elle-même. Cela souligne que le système de récompense, tout en étant d'un fort attrait pour les membres de la jeunesse hitlérienne, produisait également des effets pervers. Surestimation de soi de la part des chefs et abus de pouvoir constituaient le revers de la médaille de cette valorisation de la jeunesse. Un exemple concret du refus²⁸⁹ suscité par l'exigence de l'obéissance aveugle est donné par Fritz Theilen :

« Les exercices de punition, ça se passait le plus souvent comme ça [...] Courir en formation et [...] puis une espèce d'andouille s'exclamait « Char d'assaut à gauche » ou « Char d'assaut à droite » [...] Et puis il fallait s'abriter. [...] J'ai refusé direct. »²⁹⁰

Ici le contenu des exercices est tourné en dérision et ce dans un but précis. En présentant l'ordre donné comme aberrant, la critique de Fritz Theilen vise très clairement l'exigence d'obéir à des injonctions dépourvues de tout sens. Ce qui est exprimé chez Fritz Theilen à travers un exemple concret se trouve également articulé – à un niveau plus général - dans les entretiens avec d'autres enquêtés. Jean Jülich, par exemple, résume son mécontentement en une formule simple :

« De base j'avais une aversion contre le fait de se mettre en garde-à-vous, contre l'obéissance aveugle. »²⁹¹

Explication qui se trouve presque à l'identique chez Friederike Greven :

289 Ce refus lui a valu l'expulsion de la jeunesse hitlérienne.

290 Traduit de l'original : « Strafexerzieren, das ging dann meistens so ab [...] In der Formation laufen und dann [...] rief irgendso ein Armluchter « Panzer von links » oder « Panzer von rechts » [...] Und dann musste man vor der Deckung nehmen. [...] Ja und da hab ich mich direkt geweigert. » Entretien avec Fritz Theilen, op. cit.

291 Traduit de l'original : « Von Grund zu hab ich eine Aversion gegen Strammstehen, Kadavergehorsam. » Entretien avec Jean Jülich, op. cit.

« Je peux affirmer pour moi que tout ce qui est contraint, il y a chez moi un interrupteur qui est basculé et puis c'est fini. [...] Donc dès que je sens, d'une manière ou d'une autre que tu es contraint, dès lors [...] c'est mort pour moi. Ça a déjà dû être comme ça en tant qu'enfant. »²⁹²

En dehors de l'activité en elle-même – c'est-à-dire indépendamment de l'attractivité de celle-ci – c'est le fait qu'elle soit imposée qui explique la répugnance que la jeunesse hitlérienne suscitait chez ces jeunes. La militarisation excessive que l'organisation de jeunesse de l'État avait connue pendant les années de la guerre - son fonctionnement hiérarchique mais surtout l'exigence d'une obéissance totale ne laissant nulle place à l'initiative propre - fut à la base du mécontentement de ces jeunes. Ainsi la critique de Jean Jülich vise de manière explicite la restriction de la marge de liberté de chacun par le fonctionnement militaire de la jeunesse hitlérienne.

« On donnait des ordres. Ça ne venait pas de la... de l'initiative de chacun. »²⁹³

Pendant que Ludwig Hansmann lie, lui, clairement l'impossibilité de s'épanouir et de se développer à la suppression de toute possibilité de librement choisir ses activités :

Nous devions toujours faire ce qu'ils voulaient. Nous n'avions pas d'affaires que nous voulions faire nous-mêmes. [...] Non, on appliquait toujours le règlement à la lettre. Ce n'était pas possible de s'épanouir. »²⁹⁴

De la même manière, la critique du caractère coercitif de la jeunesse hitlérienne de Günther G., pirate de l'edelweiss à Wuppertal, allait de pair avec une demande de liberté (ce qui est d'autant plus étonnant qu'il s'agit d'un protocole d'interrogatoire) :

« À mon avis les adolescents dans la jeunesse hitlérienne sont sous contrainte et il serait mieux s'ils pouvaient se mouvoir librement. »²⁹⁵

Plus encore que l'obligation d'obéissance absolue en elle-même, ce sont les con-

292 Traduit de l'original : « Ich kann von mir aus behaupten, alles was Zwang ist, da fällt bei mir ne Jalousie runter und da ist für mich der Ofen aus. [...] Also sobald wie ich merke, du wirst da irgendwie gezwungen, [...] dann schaltet bei mir aus. So muss das schon als Kind bei mir gewesen sein. » Friederike Greven, op. cit.

293 Traduit de l'original : « Es wird befohlen. Es kommt nicht aus der... aus der Initiative des Einzelnen heraus. » Entretien avec Jean Jülich, op. cit.

294 Traduit de l'original : « Wir mussten immer das machen, was sie wollten. Wir hatten keine Angelegenheit, die wir selber mal machen wollten. [...] Nein es ging ja alles nur nach Schema F. Es war nicht möglich, dass man sich selber entfalten konnte. » Entretien avec Ludwig Hansmann, op. cit.

295 Traduit de l'original : « Nach meiner Meinung stehen die Jugendlichen in der HJ unter Zwang, und es wäre besser, wenn sie sich frei bewegen könnten. »

Protocole d'interrogatoire de Günther G. du 25 novembre 1942 cité après : Christian Schott, Sven Steinacker, op. cit., p. 120.

séquences de cette exigence qui rendaient insupportable aux yeux des pirates de l'edelweiss le service dans la jeunesse hitlérienne. Avec son fonctionnement militaire et son impératif de subordonner les désirs individuels aux besoins de la communauté, elle leur apparaissait inapte à favoriser leur plein développement. L'absence de toute indépendance était tenue responsable pour l'impossibilité de s'épanouir et de se développer. L'adolescence, étant une période caractérisée par des découvertes, des essais et des erreurs, somme toute une période qui se définit par la recherche d'expériences nouvelles, demande l'existence d'un espace où une telle accumulation d'expériences diversifiées est favorisée ou pour le moins possible. Alors que les descriptions ci-dessus faites du service dans la jeunesse hitlérienne par les anciens membres de pirates de l'edelweiss indiquent, précisément, l'absence d'un tel espace. De manière encore plus explicite cela a été formulé par Hans Fricke qui résume ses années de jeunesse sous le Troisième Reich ainsi :

« Oui ils m'ont... m'ont pratiquement volé ma jeunesse. [...] Les années où les gens aujourd'hui peuvent se développer, où ils peuvent faire, où ils ont des possibilités, on ne les avait pas eues. Elles étaient perdues ! »²⁹⁶

Les critiques exprimées au sujet de la jeunesse hitlérienne par les anciens membres de pirates de l'edelweiss se focalisent donc, de manière unanime, sur le fait que les activités à pratiquer étaient imposées et que leur indépendance se trouvait en conséquence réduite. Souvent cette critique, nous l'avons déjà vu, va de pair avec une remise en question de l'utilité de ces activités, voire une désapprobation de leur finalité. Ainsi Fritz Theilen se moque, par exemple, de l'obsession des chefs pour la faculté de « marcher correctement » :

« Premièrement ce n'était que marcher. On devait, comme j'ai dit, être remis en état... n'est-ce pas. Pour qu'on puisse marcher correctement, pour qu'on puisse courir correctement. Personne ne savait courir correctement... [rit !] selon

296 Traduit de l'original : « Ja die haben... die haben mir praktisch die Jugend geklaut. [...] Die Jahre, wo die Leute heute sich entwickeln können, wo die machen können, Möglichkeiten haben, die hatten wir nicht. Die waren weg ! » Entretien avec Hans Fricke, op. cit.

leurs... euh... conneries. [...] Ce n'était que militaire. Tous les jeux. [...] La seule chose raisonnable, c'était le sport. »²⁹⁷

Ce que ce passage met clairement en lumière, à travers l'ironie qu'il contient, est bien l'incompréhension totale de la finalité de tels exercices. Il souligne en outre que la même activité pouvait prendre un sens très différent selon qu'elle fut pratiquée chez les pirates de l'edelweiss ou dans la jeunesse hitlérienne. La randonnée si appréciée chez les pirates de l'edelweiss, fut-elle autre chose que le fait de marcher ?

Si pour certains, comme Fritz Theilen, le sens ultime des activités pratiquées dans la jeunesse hitlérienne ne s'éclaircissait pas, pour d'autres il était évident, mais pas accepté davantage. Dans un interrogatoire effectué le 27 novembre 1942 Rolf B., un pirate de l'edelweiss à Wuppertal, déclare :

« Il prédominait le point de vue selon lequel la direction de la jeunesse d'aujourd'hui par le gouvernement n'amenait à rien de bien et selon lequel la jeunesse était formée pré-militairement dans la jeunesse hitlérienne pour servir de chair à canon pour la soif de pouvoir d'Hitler. »²⁹⁸

Ces extraits nous montrent aussi les limites d'un système basé sur l'idée de renoncement de soi pour le bien de la communauté. En effet, une fois la finalité mise en cause, les privations deviennent insupportables, la discipline devient superflue. L'entraînement militaire qui constituait une partie toujours plus importante du service dans la jeunesse hitlérienne était d'ailleurs bien compris par ces jeunes comme une préparation à la guerre ; une guerre que la plupart d'entre eux ne voulaient pas, mais surtout une guerre à laquelle ils ne voulaient en aucun cas participer (ceci est encore plus valable pour la période qui suivait la bataille de Stalingrad et la prise de conscience généralisée en Allemagne que cette guerre n'était plus à gagner). La franchise avec laquelle Rolf B. exprime son refus d'accepter les objectifs de la jeunesse hitlérienne, et cela malgré le fait qu'il se retrouvait en situation d'interrogatoire, en dit long sur la répugnance

297 Traduit de l'original : « Das war erstens Mal immer nur marschieren. Man musste ja erstmal, wie gesagt, auf Vordermann gebracht werden...ne. Dass man richtig marschieren kann, richtig laufen kann. Wir konnten ja alle nicht richtig laufen... [rit !] nach denen ihre...äh... Spinnereien. [...] Das war nur militärisch. Die ganzen Spiele. [...] Einzig Vernünftige was da war, war Sport. » Entretien avec Fritz Theilen, op. cit.

298 Traduit de l'original : « Es herrschte die Einstellung vor, dass die Führung der heutigen Jugend durch die Regierung zu nichts Gutem führe und die Jugend in der HJ vormilitärisch ausgebildet würde, um später als Kanonenfutter für Hitlers Machtgier zu dienen. » Protocole d'interrogatoire de Rolf B. du 27 novembre 1942 cité après : Christian Schott, Sven Steinacker, op. cit., p. 120.

que suscitait l'idée de participer à une guerre qui n'était pas la leur.

Ces observations confirment notre constat du caractère foncièrement instrumental de la jeunesse hitlérienne. Elles corroborent notre thèse selon laquelle la répugnance suscitée par la jeunesse hitlérienne chez une bonne partie des jeunes tient, non exclusivement mais en grande partie, à cette manière d'envisager ses membres comme des moyens pour atteindre des objectifs politiques et militaires.

Ceci nous amène à un autre point abordé de manière récurrente dans les entretiens avec les anciens membres de pirates de l'edelweiss. Pour justifier la militarisation croissante ainsi que sa finalité - la préparation à la guerre - les activités étaient insérées dans un dispositif dense assurant l'endoctrinement (formations lors des soirées hebdomadaires au foyer ou lors des voyages, inculcation de l'idéologie nationale-socialiste à travers la musique, etc.). Ces mesures, aussi effectives qu'elles fussent, suscitaient également de la répugnance. Ceci ressort très clairement d'un passage de l'entretien avec Jean Jülich :

« La plupart du temps on marchait au Beethovenpark où on s'arrêtait, on s'exerçait encore ou on faisait du sport au dit « Feldherrenhügel » à côté de la Militärringstraße. Après à peu près trois heures les Jungenschaften, Züge et Fähnlein se formaient et marchaient de retour au Blankenheimer Platz en chantant des chansons nazies et de la guerre. Là-bas on criait encore un puissant « Heil Hitler » et après on pouvait rentrer à la maison. [...] Tous ces agissements ne me plaisaient pas. »²⁹⁹

Et de manière encore plus explicite chez Ferdinand Steingass :

« Ils voulaient marcher, ils voulaient imposer une autre idéologie et ça tu ne peux pas le faire avec tout le monde. »³⁰⁰

Nous ne pouvons nous attarder sur cette si intéressante question de l'idéologie.

299 Traduit de l'original : « Meistens marschierten wir zum Beethovenpark, wo am so genannten « Feldherrenhügel » an der Militärringstraße Halt gemacht und weiterexerziert, gesungen oder Sport getrieben wurde. Nach etwa drei Stunden formierten sich die Jungenschaften, Züge und Fähnlein und marschierten unter Absingen von Nazi- und Kriegsliedern zurück zum Blankenheimer Platz. Dort wurde noch einmal ein kräftiges « Heil Hitler » geschrien, und dann durften wir nach Hause. [...] Mir gefiel das ganze Treiben nicht. » Jean Jülich, op. cit., p. 43.

300 Traduit de l'original : « Die wollten marschieren, die wollten eine andere Ideologie aufzwingen und das kannst du ja nicht mit jedem machen. » Entretien avec Ferdinand Steingass, op. cit.

Tenons-nous en à une remarque : l'endoctrinement national-socialiste semble trouver une limite dans la volonté de ces jeunes gens de réfléchir par eux-mêmes. Rappelons-nous de l'observation de Klönne :

« La jeunesse hitlérienne ne tolérait pas de réflexion sur le fond, pas de formation d'opinion propre ni de développement de positions divergentes (ne serait-ce qu'à l'intérieur de la Weltanschauung nationale-socialiste) ; [...] »³⁰¹

La jeunesse hitlérienne cherchait non seulement à « imposer une autre idéologie », elle cherchait à éliminer tout sujet pensant. Outre la dévaluation générale des capacités intellectuelles sous le Troisième Reich - rappelons-nous, *l'homme nouveau* du national-socialisme est un homme d'action et non de réflexion - toute discussion devait être empêchée pour le risque qu'elle impliquait de générer des critiques. Mais les nationaux-socialistes méprisaient non seulement la formation d'une opinion propre qui débouchait sur une critique. Comme Hannah Arendt l'a très bien noté,

« Le libre consentement constitue pour la domination totale un obstacle aussi grand que la libre opposition. »³⁰²

Ce qui est vraiment insupportable pour les nationaux-socialistes, ce qui contrecarre le plus effectivement leur projet de la *Gleichschaltung*, est la sauvegarde d'une individualité qui parvient encore à s'exprimer de manière spontanée.³⁰³

Les tentatives d'endoctrinement suscitèrent la répulsion des jeunes pirates de l'edelweiss à deux niveaux distincts. Premièrement, ce fut bien évidemment le contenu de l'idéologie nationale-socialiste qui ne leur convenait pas, notamment sa valorisation de la communauté au détriment de l'individu et de ses libertés ainsi que son caractère inhumain ; nous y reviendrons. Mais l'aversion de l'endoctrinement découlait également de la manière dont les nationaux-socialistes tentèrent d'inculquer cette idéologie aux plus jeunes de la nation ; une manière qui ne leur permettait pas de s'approprier cette idéologie, de la questionner, de l'adapter mais qui leur demandait de la recevoir passivement. Les deux facettes sont évidemment intimement liées, la prétention de constituer

301 Arno Klönne, *Jugend im Dritten Reich*, op. cit., p. 129-130.

302 Hannah Arendt, *Le système totalitaire*, op. cit., p. 264.

303 Cf. *ibid.*, p. 272-274.

la seule idéologie valable étant au cœur du projet totalitaire. Il est d'autant plus remarquable que les pirates de l'edelweiss aient été sensibles aux deux aspects à la fois.

d. Quelques éléments de différenciation

Pour résumer nous pourrions dire que les années de guerre amenaient avec elles une intensification de certaines tendances à l'œuvre dans la jeunesse hitlérienne depuis ses débuts. Nous avons vu au début de ce chapitre que l'horizon ultime de l'éducation de la jeunesse a toujours été, depuis le début du Troisième Reich, la guerre. L'entrée effective en guerre changea cependant encore la donne. Outre l'offre d'activités qui subissait une baisse en qualité et en diversité, la manière dont les activités ont été choisies et organisées, fut de plus en plus réglementée, de plus en plus orientée vers des objectifs. Ces développements repoussèrent les pirates de l'edelweiss qui y voyaient des atteintes à leur indépendance et donc à leur capacité de vivre leur vie selon leurs propres désirs.

Cette argumentation d'un service, empêchant le développement personnel de chacun, ne prend réellement sens que dans la comparaison avec les groupes de pirates de l'edelweiss, c'est-à-dire en tant que critère de différenciation. Jean Jülich, par exemple, en fait son argument majeur lorsqu'il vante les mérites de son groupe par rapport à la jeunesse hitlérienne :

« Ne pas devoir marcher ! Dans la jeunesse hitlérienne on était affecté. On faisait ce qu'on a été commandé de faire. Là on faisait ce qu'on voulait. »³⁰⁴

Nous retrouvons ici la critique d'un service vidé de sens et organisé de manière ennuyante (le contenu du service dans la jeunesse hitlérienne est réduit au fait de marcher). Beaucoup plus important semble, cependant, la question qui décide de l'activité à pratiquer dans l'un et l'autre groupe de jeunesse. Jean Jülich les présente comme diamétralement opposées : l'un caractérisé par des ordres et l'obligation d'obéir, l'autre caractérisé par une liberté absolue où chacun pouvait choisir soi-même l'activité à laquelle il voulait se livrer. Fritz Prediger a, d'ailleurs, recours à une argumentation quasi-identique pour expliquer son choix pour les pirates de l'edelweiss et contre la jeunesse hitlérienne. Interrogé sur les qualités de son groupe de pirates de l'edelweiss en compa-

304 Traduit de l'original : « Nicht marschieren müssen ! Da bei der HJ, da war man eingeteilt. Da wurde das gemacht, was befohlen wurde ! Da wurde das gemacht, was man wollte ! » Entretien avec Jean Jülich, op. cit.

raison avec la jeunesse d'État, il déclare :

« Faire des randonnées, jouer de la guitare, se faire plaisir. [...] Pas cette mise à pas ! Vous savez ? « Garde-à-vous ! » En avant ! » Exactement le contraire ! [...] Liberté ! Pas plus ! »³⁰⁵

Et plus loin :

« C'est vrai ! [...] On n'avait pas envie de se mettre en garde-à-vous ou... ou... ou de sauter quand quelqu'un s'exclamait. Vous comprenez ? On voulait notre liberté personnelle. Pas plus. Et on l'a conquise... j'aurais presque dit... ou on se l'était prise. »³⁰⁶

Fritz Prediger oppose ici les activités pratiquées chez les pirates de l'edelweiss au service dans la jeunesse hitlérienne caractérisé par des exercices militaires. Il oppose donc des activités divertissantes et appréciées à des occupations répétitives et ennuyantes. Tout autant que le type d'activités, la sensation de se livrer à des activités librement choisies semble être déterminante pour l'attractivité des groupes de pirates de l'edelweiss. Faire des randonnées et jouer de la guitare étaient des occupations appréciées, s'y livrer équivalait à agir selon ses propres désirs. À l'inverse dans la jeunesse hitlérienne quelqu'un criait des ordres et il fallait réagir en fonction. Nous avons donc ici le thème récurrent de l'obéissance aveugle et du manque d'initiative propre. Chez Fritz Theilen, rappelons-nous, « une espèce d'andouille s'exclamait » et il fallait s'abriter. Dans les deux cas le service dans la jeunesse hitlérienne est réduit à des exécutions d'ordre.

Les critiques formulées à propos du service dans la jeunesse hitlérienne visent donc deux réalités qui bien que se déterminant l'une et l'autre, doivent être soigneusement séparées. D'un côté ce fut le contenu du service qui, trop peu captivant, ne parvenait pas à séduire ces jeunes gens. De l'autre côté, ce fut la manière dont ce contenu a été décidé et imposé aux membres de la jeunesse hitlérienne qui repoussa les pirates de l'edelweiss. Ce fut donc le fait de devoir subir ces décisions au lieu de décider par soi-même qui révolta ces jeunes gens et les poussa à chercher des alternatives.

305 Traduit de l'original : « Wandern, Gitarre spielen, Freude machen. [...] Nicht den Drill ! Wissen Sie ? « Still stehen ! Rührt euch ! » Genau das Gegenteil ! [...] Freiheit ! Mehr nicht ! » Entretien avec Fritz Prediger, op. cit.

306 Traduit de l'original : « Das ist richtig ! [...] Wir wollten nicht still stehen und... und... und springen wenn da einer flötete. Verstehen Sie ? Wir wollten unsere persönliche Freiheit. Mehr nicht. Und die haben wir uns erkämpft... Hätt ich bald gesagt... Oder wir haben sie uns genommen. » Ibid.

L'affirmation de Toni Maschner, « *Nous voulions être libres ! Nous voulions nous développer !* »³⁰⁷, peut dans ce sens être lue comme la devise et la raison d'être des pirates de l'edelweiss. En effet, ce qui importait à ces jeunes gens, avant toute autre chose, c'était l'autodétermination ; le fait d'être maître de leur propre vie. Il est évident que cette volonté de disposer, eux-mêmes, de leur temps libre a dû être encore accentuée par les circonstances de guerre. Dans un contexte dans lequel leur quotidien était fortement influencé par des décisions et des réalités qui se trouvaient hors de leur portée, le désir de garder le contrôle sur la seule chose qui leur appartenait réellement – c'est-à-dire leur temps libre en dehors du travail – devait forcément se trouver renforcé. Les attentes de plus en plus excessives de la part du régime – leur affectation dans des travaux d'intérêt public et de défense nationale, l'augmentation du temps de travail dans les usines stratégiques, etc. – diminuaient de manière spectaculaire le temps dont pouvaient librement disposer ces jeunes.³⁰⁸ Le service dans la jeunesse hitlérienne – notamment quand les activités y pratiquées ne convenaient pas à ces adolescents – était vu comme une contrainte supplémentaire, réduisant le peu de temps libre à leur disposition.

e. Le cas spécial des unités spécialisées

L'exemple de Fritz Prediger, pirate de l'edelweiss à Cologne, montre que la sensation était toute autre, même concernant la jeunesse hitlérienne, dans le cas où il y avait convergence entre l'activité pratiquée et les centres d'intérêt de ces jeunes. Parallèlement à son appartenance à un groupe de pirates de l'edelweiss, il était membre de l'unité navale de la jeunesse hitlérienne ; fait à première vue paradoxal, qu'il explique par un récit enthousiasmé des activités pratiquées dans cette dernière :

« Premièrement ils avaient un hangar de bateaux à Mühlheim. Puis ils avaient des cotres de la marine. [...] Dans le plus grand il y avait 14 personnes. [...] Et puis on apprenait à ramer. [...] Mais ce n'était pas la seule chose. En hiver ces bateaux ont été sortis de l'eau. [...] Et puis ils ont été amenés au camp de la région à Nidecken. Dans le Ruhrsee. Là-bas on ramait de nouveau. Des vacances ! C'était des vacances pour nous. Vous ne pouviez plus sortir de l'Allemagne... n'est-ce pas. Imaginez-vous à quel point c'était agréable à Nidecken ? Et puis ça

307 Traduit de l'original : « Wir wollten frei sein ! Wir wollten uns entwickeln ! » Entretien avec Toni Maschner, op. cit.

308 Helga Nowotny notait que le sentiment de manquer de temps était corrélatif aux attentes et aux exigences de la société. Cf. Helga Nowotny, *Eigenzeit: Entstehung und Strukturierung eines Zeitgefühls*, Frankfurt am Main, Suhrkamp, 1989, p. 9-10.

a été enflé. Retraite aux flambeaux sur le château. Oui on était juste enthousiasmé [...] comment ça a été... euh... installé et fait. C'était fantastique. »³⁰⁹

Nous voyons que le fait d'apprécier l'activité proposée en change tout de suite la signification. Ce qui est vécu comme une contrainte devient une occupation agréable grâce au sentiment subjectif de s'y livrer volontairement. Fritz Prediger le dit, d'ailleurs, clairement :

« Oui c'était différent. C'était différent. C'était plus libre. Vous comprenez ? Je... j'avais une occupation. Euh...il n'était pas question d'Hitler. Il était question de mon occupation, d'intérêts que je pouvais vivre à fond. Entretenir le hangar de bateaux, entretenir le bateau... »³¹⁰

Cet enthousiasme de Fritz Prediger pour son service dans l'unité navale de la jeunesse hitlérienne, et notamment son impression subjective d'y disposer d'une plus grande liberté, demande à être éclairci. Une première piste d'explication se trouve, de toute apparence, dans la manière différente dont le service a été organisé dans les unités spéciales³¹¹. Contrairement au service de base, le service dans les unités spécialisées réussissait à captiver ces jeunes gens à travers la pratique d'une activité, choisie par eux-mêmes. L'adhésion à une unité spéciale se faisait, en effet, sur la base d'intérêts et de talents spécifiques à chacun et c'est en cela que résidait probablement la raison principale de leur attractivité accrue. La concordance entre activité désirée et activité proposée procurait l'impression subjective d'y participer volontairement et renforçait par là sa popularité ; fait qui ressort également du récit de Fritz Theilen. Pour pouvoir faire son apprentissage chez Ford, le pirate de l'edelweiss a été obligé de ré-adhérer à la jeunesse hitlérienne après son expulsion préalable. Afin d'esquiver les exercices répétitifs qui caractérisaient le service de base à ses yeux, il rejoignait l'ensemble musical de la jeunesse hitlérienne de son usine.

309 Traduit de l'original : « Die hatten erstens Mal in Mühlheim ein Bootshaus. Dann hatten die Marine-Kutter. [...] In dem Größten waren 14 Leute. [...] Und dann lernten wir Schulrudern. [...] Aber das war nicht das Einzige. Im Winter wurden diese Boote rausgeholt aus dem Wasser. [...] Und dann wurden die zum Gebietszeltlager nach Nidecken gefahren. In den Ruhrsee. Da wurde weiter Schulrudern gemacht. Ferien ! Das waren Ferien für uns. Aus Deutschland kamen Sie ja nicht raus...ne. Was meinen Sie, was das für eine feine Sache war in Nidecken ? Und dann wurde das aufgebauscht. Fackelzug auf der Burg. Ja man war einfach begeistert [...], wie die das... äh... installierten und machten. Das war phantastisch. » Entretien avec Fritz Prediger, op. cit.

310 Traduit de l'original : « Ja es war anders. Es war anders. Es war freier. Verstehen Sie ? Ich... ich hatte Beschäftigung. Äh... es ging nicht um Hitler ! Es ging um meine Beschäftigung, um Interessen, die ich ausleben konnte. Bootshaus pflegen, Schiff pflegen... » Ibid.

311 La jeunesse hitlérienne disposait de plusieurs unités spéciales (Sondereinheiten) visant la préparation des adolescents à des tâches spécifiques (unité aérienne, unité navale, unité motorisée, unité à cheval, unité des renseignements etc.). Pour les unités spéciales à Cologne cf. Willi Spiertz, op. cit., p. 24-26.

« Si je faisais de la musique, je n'étais pas obligé de m'exercer ou de participer au tir. Je pouvais jouer de la clarinette. Je n'étais pas obligé d'y participer... n'est-ce pas. Et la musique me faisait de toute façon plaisir. [...] Je n'avais pas envie d'y participer. Marcher et... et... et tout ça, ça ne m'intéressait pas...non. La musique si, elle m'intéressait. »³¹²

Les unités spéciales différaient donc des unités de base en ce qu'elles étaient davantage capables de procurer l'illusion d'une autodétermination. Elles servaient les intérêts de l'État national-socialiste au même degré, voire à un degré plus élevé que la jeunesse hitlérienne prise dans son ensemble (les spécialisations correspondaient dans une large mesure aux divisions militaires) ; l'offre d'activité spécialement adaptée aux talents et intérêts de leurs membres stimulait cependant l'activisme propre à la jeunesse et camouflait l'organisation rigide qu'elles partageaient avec les unités de base.

En se spécialisant sur un domaine en particulier, le service dans les *Sonderheiten* suivait, en outre, un objectif précis : l'apprentissage du savoir-faire nécessaire pour la maîtrise de la spécialisation en question. Par rapport au service de base qui était souvent vide de sens et constitué d'exercices répétitifs, le service dans les unités spéciales était plus diversifié et dirigé vers l'acquis de certaines compétences. Un autre passage de l'entretien avec Fritz Theilen est révélateur à ce sujet. Envoyé, comme tous les garçons de 16-17 ans à l'époque, dans un camp d'entraînement militaire, il y rejoint l'unité motorisée ; ce qui lui donne l'occasion de passer son permis.

« J'ai été dans l'unité motorisée de la jeunesse hitlérienne. [...] J'y ai également fait mon permis. [...] On n'avait que des cours sur la technique des moteurs et des cours de conduite. On n'avait pas de mise au pas. [...] Les quatre semaines, je dirais, étaient agréables. »³¹³

L'appréciation positive de Fritz Theilen de son expérience au camp d'entraînement militaire est remarquable, surtout si nous nous souvenons de ses déclarations au sujet de la jeunesse hitlérienne faites par ailleurs. Elle confirme notre constat

312 Traduit de l'original : « Wenn ich Musik mache, dann musst ich nicht mehr Exerzieren oder beim Schießen dabei sein. Da durft ich mit Klarinette blasen. Da braucht ich nicht da mitzumachen...ne. Und an Musik hatte ich sowieso Spaß. [...] Ich wollte nicht da mit machen. Marschieren und... und... und das interessierte mich alles nicht... ne. Die Musik hat mich schon interessiert. » Entretien avec Fritz Theilen, op. cit.

313 Traduit de l'original : « Ich war bei der Motor-HJ. [...] Ich hab da auch Führerschein gemacht. [...] Wir hatten nur die motortechischen Unterrichte wieder [...] und Fahrunterricht. Wir haben den Drill nicht gehabt. [...] Die vier Wochen waren, würde ich sagen, die waren angenehm. » Ibid.

d'une popularité accrue due à la satisfaction de la soif d'activité présente chez les jeunes.

L'explication de cette appréciation positive ne s'épuise, cependant, pas dans la concordance des activités désirées avec celles proposées. L'extrait de l'entretien avec Fritz Theilen, comme déjà celui de Fritz Prediger cité plus haut, met en lumière un rapport différent à l'idéologie. À en croire leurs descriptions, l'endoctrinement, si présent dans le service de base, passe au deuxième plan dans le service des unités spéciales, l'activité qu'il s'agissait d'apprendre occupant la place centrale. Il y a peu de doute que cette impression d'une importance moindre accordée à l'enseignement idéologique dans les unités spéciales fût trompeuse ; ignorer la manière subjective dont cet enseignement a été vécu équivaldrait, cependant, à méconnaître les mécanismes à l'œuvre. L'endoctrinement ne passait pas uniquement par la parole ; le plus souvent et même plus efficacement il s'exerçait à travers l'action. Pour éclaircir notre propos quelques passages du livre de Sebastian Haffner nous semblent utiles. Certes dans une situation personnelle et professionnelle toute différente des pirates de l'edelweiss, ils partagent avec certains d'entre eux l'expérience d'un séjour au camp d'entraînement militaire³¹⁴ :

« Nous nous sommes attendus à des discours, des exposés, des interrogatoires déguisés en discussions. Rien de tout cela n'advenait. [...] Nous sommes devenus des recrues ferventes. Après quelques semaines nous avons presque oublié à quel point c'était bizarre que nous apprenions à tirer afin de passer notre examen. La vie militaire possède ses propres lois. Une fois dedans, on n'était plus libre de se demander comment, pourquoi et pour quelle raison on était tombé là-dedans. On était entièrement occupé à nettoyer notre fusil et nos bottes, à apprendre à viser et à s'abriter et à veiller au contact étroit et à la marche identique. [...] Il suffisait de nous mettre dans les bonnes conditions de vie et une sorte de processus chimique se produisait qui désagrègeait les individualités et qui faisait de nous un matériel démuné, capable de s'enthousiasmer pour tout et n'importe quoi. »³¹⁵

Le processus décrit par Sebastian Haffner mérite que nous nous y attardions un moment. En tant que personne réticente au nazisme, Sebastian Haffner était prêt à se défendre mentalement contre l'emprise du régime sur lui. Un endoctrinement ouverte-

314 Le séjour au camp d'entraînement militaire était une condition préalable pour pouvoir passer son examen d'assesseur.

315 Sebastian Haffner, *Geschichte eines Deutschen, Erinnerungen 1914-1933*, 3e édition (2000), München, Pantheon Verlag, 2014, p. 264-286.

ment affiché comme tel – et l’enseignement idéologique par le discours n’est rien d’autre - l’aurait sûrement répugné et confirmé dans son attitude hostile au national-socialisme. Nous avons vu ce genre de réaction chez certains pirates de l’edelweiss face à la tentative de leur dicter une idéologie ; rappelons-nous de Ferdinand Steingass qui disait : « [...] ils voulaient imposer une autre idéologie et ça tu ne peux pas le faire avec tout le monde ». Mais l’endoctrinement par et dans l’action, nous dit Haffner, ne provoquait pas cette même réaction défensive. Moins évident à détecter, c’est-à-dire moins facile à identifier comme une idéologie imposée de l’extérieur, l’endoctrinement, s’exerçant à travers la pratique des certaines activités, suscitait moins de résistance (mentale), et cela même chez celles et ceux déjà réticents au nazisme. Une fois la défense mentale neutralisée, l’endoctrinement pouvait s’exercer sans même que les personnes visées ne s’en rendent compte. Dans le cas du camp d’entraînement dans lequel a été affecté l’auteur allemand, il n’était, d’ailleurs, même pas nécessaire qu’il s’agît d’activités passionnantes pour que ce mécanisme se déploiyât (exercices militaires, nettoyage du fusil ou des bottes etc.).

Il convient, cependant, de rappeler que le camp, en éliminant les influences extérieures (l’éloignement physique) ainsi que les autres instances d’éducation (monopole éducatif sur tous les domaines de la vie) permettait une formation s’approchant de l’idéal national-socialiste de l’éducation totale ; ce qui n’était pas le cas du service quotidien dans la jeunesse hitlérienne (limité à deux jours par semaine en règle générale). Toujours est-il que si même des activités peu passionnantes se prêtaient à véhiculer et à inculquer une idéologie (sous certaines conditions), cela devait davantage être le cas pour les activités plus séduisantes des unités spéciales. La description de Fritz Prediger de la retraite aux flambeaux au château de Nidecken en témoigne parfaitement. L’impression subjective de nos enquêtés de la place subordonnée accordée à la formation idéologique au sein des unités spécialisées tenait probablement à l’efficacité d’un endoctrinement indirect. Totalemment absorbés par l’activité à laquelle ils se livraient, ces jeunes n’étaient plus en mesure de reconnaître le caractère idéologique de leur formation. Les unités spéciales, outre leur offre d’activités plus diversifiées, ont donc également su augmenter l’enthousiasme auprès de leurs membres en dotant leur service d’une apparence non idéologique et apolitique.

Ceci dit, il convient de rappeler que seule une petite frange de la jeunesse allemande appartenait à ces unités spéciales et que ces unités n’étaient, d’ailleurs, pas

conçues pour accueillir la totalité des jeunes Allemands. Beaucoup de leurs traits positifs tenaient à leur taille réduite ainsi qu'à leur objectif. Une offre d'activité adaptée aux talents et aux intérêts des membres ne serait, par exemple, que difficilement concevable pour les unités de base où le quantitatif primait nettement sur le qualitatif.

L'approbation supérieure (par rapport à la jeunesse hitlérienne en général) qu'ont connue ces unités spéciales de la part des pirates de l'edelweiss nous met devant une question cruciale : combien de ceux qui ont refusé l'adhésion à la jeunesse hitlérienne l'auraient fait, si l'activité proposée avait été plus intéressante ? Combien auraient pu être gagnés à la cause de la jeunesse hitlérienne s'ils avaient eu l'impression de librement choisir leurs activités et d'y participer de manière volontaire ? Probablement beaucoup plus. Nous avons vu cependant que la nature même de l'organisation de jeunesse de l'État – sa structure et ses objectifs - rendait malaisé un tel projet. Sa transformation en jeunesse d'État, avec la massification que celle-ci entraînait, et son instrumentalisation pour les besoins du régime contribuèrent à créer une forme d'organisation où la place de l'individu (et de ses désirs) était réduite à néant.

Le diagnostic d'un service peu intéressant - car orchestré par des chefs incompetents - dans les rapports des instances chargées de la question de la jeunesse est le signe d'une volonté de remédier à ces lacunes ; lacunes uniquement devenues visibles à cause de la présence des groupes oppositionnels, tels les pirates de l'edelweiss. Notre analyse selon laquelle la concordance entre l'activité souhaitée et celle proposée augmentait la sensation d'autodétermination et par là la popularité d'un groupe semble trouver une confirmation supplémentaire dans la tendance du régime à réagir à ces groupes oppositionnels en améliorant l'offre d'activité³¹⁶ :

« Parallèlement [aux mesures répressives] le commandement de la jeunesse hitlérienne tentait de contrecarrer le phénomène de dissolution à l'intérieur de la jeunesse hitlérienne en mettant l'accent sur les activités délaissées les années précédentes (par exemple la reprise des voyages, des concours de musique et d'autres). »³¹⁷

316 L'amélioration de l'offre d'activité n'a évidemment pas été la seule manière de réagir à ces groupes oppositionnels. L'autre réaction, probablement même plus importante, a été la répression. Nous l'étudierons dans un chapitre ultérieur.

317 Arno Klönne, *Jugend im Dritten Reich*, op. cit., p. 40-41.

Il convient de noter que les activités auxquelles fait référence Arno Klönne – les activités qui, aux yeux des autorités nationales-socialistes, devaient augmenter la popularité de la jeunesse d'État – sont celles les plus pratiquées chez les pirates de l'edelweiss : la randonnée et la musique.

Compte tenu de la place centrale qu'occupaient ces deux occupations aussi bien chez les pirates de l'edelweiss que dans la jeunesse d'État, elles méritent un examen à part.

2. La randonnée

Nous avons vu au chapitre précédent que la préférence donnée par ces jeunes gens aux pirates de l'edelweiss s'expliquait, d'abord, par le sentiment d'autodétermination que ces groupes procuraient à leurs membres. Non seulement l'adhésion mais aussi la participation aux activités s'y faisaient sur une base volontaire. Autrement dit, aucune rencontre, aucune activité n'y était imposée (et ne pouvait l'être en absence de hiérarchie), chacun étant libre de prendre part ou non aux occupations et actions menées par le groupe (fonctionnement qui a, d'ailleurs, même été maintenu dans la réalisation d'actes dirigés contre le régime³¹⁸). Il ne s'agit pas de contester qu'une certaine pression de groupe pût tout de même exister. Ce qui importe, cependant, est l'absence de sanction en cas de non-participation ainsi que le sentiment qui en découlait de disposer d'un choix réel.

Que certaines unités de la jeunesse hitlérienne parvenaient à créer cette même impression auprès de leurs membres, comme l'avaient montré les exemples de Fritz Theilen et de Fritz Prediger, ne fait, d'ailleurs, que confirmer notre analyse d'une importance primordiale accordée à l'indépendance ; même s'il conviendrait de s'interroger sur la capacité de ces unités à procurer cette sensation d'autodétermination en dépit de leur fonctionnement rigide. Une piste d'explication, apparue dans la comparaison avec les unités de base, se trouvait dans le caractère électif de l'activité pratiquée. Il semble que le fait de choisir soi-même l'activité à laquelle se livrer - que ce soit dans un des groupes de pirates de l'edelweiss ou dans une unité spéciale de la jeunesse hitlérienne – était équivalent de liberté, revenait à être « maître » de sa propre vie. Et nous avons vu quelle importance prenait ce sentiment d'autodétermination face à un quotidien largement

318 Cf. Gertrud Koch, *op. cit.*, p. 132.

défini par les exigences de la guerre.

L'activité qui, aux yeux des pirates de l'edelweiss, représentait au plus haut degré ce droit à l'autodétermination était la randonnée. Ce fut elle qui se trouva au centre de ces sociabilités juvéniles alternatives, souvent elle fut même leur raison d'être. Plus encore que d'autres activités pratiquées ensemble, elle a été, pour ces jeunes, synonyme de liberté. Liberté de mouvement d'abord mais aussi liberté d'esprit parce que c'est à travers elle que se constituait un mode de vie, une posture, des attitudes. Elle a d'ailleurs été un élément de différenciation important par rapport à la jeunesse hitlérienne ; moins parce que la randonnée y aurait été absente que parce qu'elle y a revêtu une fonction et une signification différente. Les objectifs poursuivis à travers la randonnée ainsi que le rapport à l'activité elle-même et à la nature qui en résultait différaient, en effet, sensiblement et doivent de ce fait être interrogés.

a. La randonnée, une pratique héritée du *mouvement de jeunesse allemand*

Avant d'être envisagée comme une fin en soi, comme une activité possédant des qualités propres, la randonnée fut l'affaire de certains groupes de personnes (les artisans et les pèlerins principalement). C'est seulement au XVIII^{ème} siècle que la randonnée sans destination, la randonnée comme loisirs, comme activité qui tire sa justification du bien-être qu'elle procure, vit le jour. Sa pratique se répandit et la figure du marcheur peupla romans et traités tout au long du XIX^{ème} siècle.³¹⁹

Si à l'instar du *promeneur solitaire*³²⁰ de Rousseau, la figure du marcheur au XIX^{ème} siècle fut un homme qui marchait seul, cela changea radicalement au siècle des mouvements de masse. La randonnée devint pratique collective. En Allemagne ce fut le *Wandervogel*, l'oiseau migrateur, fondé à Steglitz en 1896 qui incarna en premier cette nouvelle figure du marcheur.³²¹ Réaction aux évolutions de l'âge moderne, mais aussi

319 Pour une histoire de la marche cf. Antoine de Baecque, *Une histoire de la marche*, Paris, Perrin, 2016. Rebecca Solnit, *Wanderlust: A History of Walking*, New York, Viking, 2000. Frédéric Gros, *Marcher, une philosophie*, Paris, Carnets Nord, 2009.

320 Cf. Jean-Jacques Rousseau, *Rêveries du promeneur solitaire*, Paris, Éditions Livre de Poche, 2001 (édition originale : 1782).

321 « C'était dans le cadre du groupe que le jeune découvrait et pratiquait les différentes activités et formes de vie, sédentaires ou itinérantes, qui constituaient l'essentiel du mouvement. » Gilbert Krebs, *Les avatars du juvénisme allemand 1896-1945*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2015, consultable sur : <http://books.openedition.org/psn/6169>, lien vérifié le 30/11/20. Cf. également Barbara Stambolis, « Autonomie und Selbstbestimmung: der Wandervogel vor dem Ersten Weltkrieg » dans : Claudia Selheim, Ulrich G. Großmann, Barbara Stambolis (éd.), *Aufbruch der Jugend, Deutsche Jugendbewegung zwischen Selbstbestimmung und Verführung*, Nürnberg, Verlag des Germanischen Nationalmuseums, 2013.

mise en question du monde bourgeois de leurs pères³²², le *Wandervogel* liait la pratique de la randonnée en petite communauté à un imaginaire inspiré du passé. Cette valorisation du passé se traduisait par l'idéalisation de certaines figures du passé (on se comparait volontairement aux *Scholaren*, les étudiants du Moyen Âge) mais surtout aussi par un rapport à la nature qui se voulait authentique. Plus qu'un concept précis l'authenticité correspondait à une formule vague, désignant une attitude de refus devant la société industrialisée (dont la ville était le symbole le plus accablant), l'idée d'un retour à la nature (à l'origine) ainsi que la demande de réintroduire des formes organiques d'organisation sociale.³²³ Avec Gilbert Krebs nous pourrions dire que le projet du *Wandervogel* s'apparentait à une « quête passionnée de l'âme allemande » qu'il espérait « trouver au cours de ses randonnées, par ses contacts avec le peuple et la nature »³²⁴.

La Première Guerre mondiale interrompit ce mouvement pendant un temps mais l'après-guerre vit se développer une deuxième génération du *mouvement de jeunesse allemand*³²⁵. L'expérience du combat dans les tranchées, puis des désordres de la république de Weimar changea les attentes des jeunes envers les organisations de jeunesse, une nouvelle forme de sociabilité juvénile vit le jour : la ligue³²⁶. Selon Jürgen Reulecke la différence majeure avec le *Wandervogel* d'avant-guerre résidait dans le fait que :

« [...] les formes extérieures et les structures d'organisation des ligues commencent à se transformer nettement : uniformisation, exigence de discipline et idéologisation croissantes déterminaient l'apparence à l'extérieur ainsi que les rapports à l'intérieur. »³²⁷

Pour la randonnée cela impliquait une accélération du mouvement³²⁸ qui fut en même temps militarisation. On ne randonnait plus, on marchait au pas cadencé. D'une randonnée motivée par la « Sehnsucht, aspiration imprécise, informulée, jamais satis-

322 Cf. Barbaro Stambolis, « Was ist Jugendbewegung ? » dans : *ibid.*, p. 10-18. Hermann Giesecke, « Die bürgerliche Jugendbewegung » dans : Walter Sauer (éd.), *Rückblicke und Ausblicke, Die deutsche Jugendbewegung im Urteil nach 1945*, Heidenheim an der Brenz, Südmarkverlag Fritsch KG, 1978, p. 51-62.

323 Ces idées sont à insérer dans une ambiance générale du début du XXème siècle. Cf. Marie-Luise Heuser, « Was grün begann endete blutigrot, Von der Naturromantik zu den Reagrarisierungs- und Entvölkerungsplänen der SA und SS » dans : Dieter Hassenpflug (éd.), *Industrialismus und Ökorumantik, Geschichte und Perspektiven der Ökologisierung*, Wiesbaden, Deutscher Universitäts-Verlag, 1991, p. 45.

324 Gilbert Krebs, *Les avatars du jvénilisme allemand 1896-1945*, op. cit.

325 L'historiographie différencie habituellement quatre phases. Cf. Barbaro Stambolis, « Was ist Jugendbewegung ? », op. cit. p. 15.

326 Le terme de ligue, « Bund », n'est pas nouveau. Son application ne se limite d'ailleurs pas à la description des sociabilités juvéniles (ex: Bundestag). Ce qui est nouveau est la forme d'organisation, les activités et formes de style, tout ce qui appartient à ce qu'on appellera l'univers ligueux (bündisch).

327 Jürgen Reulecke, « Der jugendbewegte Neuaufbruch nach 1918: die bündische Jugend und ihre Formen der Vergemeinschaftung » dans : Claudia Selheim, Ulrich G. Großmann, Barbara Stambolis (éd.), op. cit. p. 53.

328 Cf. Rainer Erb, *Wandeln - wandern - marschieren, Die Gangarten in der deutschen Ideologie*, Thèse de doctorat, Freie Universität Berlin, 1984, p. 8-16.

faite, qui le [le randonneur] poussait à aller toujours plus loin pour voir ce qu'il y avait au-delà de l'horizon »³²⁹, nous glissons vers une randonnée envisagée comme exercice de discipline. D'autres évolutions accompagnaient ce processus : une tendance à l'uniformisation vestimentaire, l'introduction d'instruments musicaux adaptés au style militaire de ces groupes³³⁰, une survalorisation du masculin qui impliquait le plus souvent le refus du principe de coéducation³³¹ mais surtout un rapport modifié aux chefs³³².

Le Troisième Reich, enfin, constitua l'aboutissement de cette évolution. La marche devint défilé militaire et donc démonstration de force. Elle s'insère dans le projet plus général du redressement des corps allemands. Dans la jeunesse hitlérienne elle devint le moyen privilégié pour recadrer le corps et inculquer la discipline. Elle est donc envisagée comme une « activité formatrice, tant sur le plan physique que spirituel »³³³ ou pour le dire avec les mots de Christophe Pécout : « L'ordre corporel débouche sur l'ordre moral »³³⁴ car la marche cadencée impose « [...] une contrainte physique qui permet d'intérioriser des attitudes et des gestes, représentations des fondements idéologiques de l'organisation. »³³⁵

Il est clair que la vision instrumentale de la randonnée sous le nazisme impliquait également un rapport à la nature qui différait de celui des oiseaux migrateurs et des ligues. Chez ces derniers la nature constituait un espace vierge, loin des influences nuisibles de la modernité, qu'il convenait de découvrir. L'idée de découverte requérait une attitude d'ouverture. Le contact avec la nature passait par tous les sens. Cette expérience sensible de la nature est évincée par les nationaux-socialistes au profit d'une approche en termes de maîtrise.

Le discours antimoderne, idéalisant un monde pré-industriel, présent chez certains nationaux-socialistes ne doit pas, en conséquence, nous conduire à postuler des continuités trop rapidement. Si les positions des nationaux-socialistes, notamment celles

329 Gilbert Krebs, *Les avatars du juvénisme allemand 1896-1945*, op. cit.

330 Cf. Jürgen Reulecke, op. cit., p. 54.

331 Cf. Hermann Giesecke, *Vom Wandervogel bis zur Hitlerjugend*, op. cit., p. 104-108.

332 Cf. *ibid.*, p. 97.

333 C'est ainsi que Laura Fontana décrit la fonction que le sport en général remplissait sous le Troisième Reich. Il nous semble que cela s'applique très bien à la randonnée en particulier. Laura Fontana, op. cit., p. 151.

334 Christophe Pécout, op. cit., p. 53.

335 *Ibid.*, p. 52. Cette analyse nous semble pertinente même si, à la base, elle ne se réfère pas à la pratique de la marche dans la jeunesse hitlérienne mais à la randonnée telle qu'elle a été envisagée dans les chantiers de la jeunesse sous le régime de Vichy.

de Rosenberg, Darré et Himmler³³⁶, se rapprochaient des idéaux du *Wandervogel* et des ligues³³⁷, elles ne furent pas insérées dans une conception homogène.³³⁸ Éléments traditionalistes et éléments modernes furent constamment entrelacés, des considérations pragmatiques prenaient souvent le pas sur l'idéologie (notamment en ce qui concerne l'alliance avec l'industrie³³⁹).

Toute considération du rapport qu'entretenaient les nationaux-socialistes à la nature doit de surcroît prendre en considération sa dimension instrumentale. Plus précisément il doit prendre en compte le lien intime entre conceptions naturalistes et racisme. Johann Chapoutot nous dit que

« Partout où il est question de nature, il est donc question de la race : les métaphores naturalistes qui saturent le discours nazi ont pour vocation d'enseigner ce qu'il est bon de faire pour soigner et aguerrir le peuple, et le sol n'est valorisé qu'en tant qu'il produit pour nourrir le peuple allemand. »³⁴⁰

Comme la randonnée, le retour à la nature prôné par les nationaux-socialistes ne visait ni l'expérience sensible ni l'épanouissement personnel de ceux qui s'y livraient. Elle servit un objectif principal : renforcer la race pour la préparer au combat ultime.

Dans la manière d'envisager la nature et la randonnée sous le Troisième Reich nous retrouvons certes des éléments déjà présents dans le *mouvement de jeunesse allemand*. La thèse selon laquelle un droit chemin aurait amené du *Wandervogel* au Troisième Reich est tout de même à réfuter. Il semble bien davantage que l'héritage ligueux et du *Wandervogel* ait fonctionné comme une collection d'idées et de pratiques conçues pour la jeunesse dans laquelle certains éléments auraient été retenus au profit d'autres. Nous pouvons d'ailleurs observer cette même sélection chez les groupes oppositionnels qui, eux aussi, reprenaient à leur compte certains éléments de l'idéologie et de la pratique ligueuses en laissant d'autres éléments de côté.

336 Cf. Marie-Luise Heuser, op. cit., p. 51-57.

337 Plusieurs membres du régime national-socialiste (notamment Himmler, Darré ainsi que le chef de la jeunesse allemande Baldur von Schirach) ont été membres ou ont été largement influencés par les idées de la ligue *Artamanen*. Cf. *ibid.*, p. 57-60.

338 Pour la position ambiguë qu'occupaient les nazis entre modernité et traditionalisme, entre idéalisation de la nature et l'exploitation massive des techniques modernes cf. Meinhard Adler, « Der Begriff der Natur im Nationalsozialismus und in der Übertragung auf die heutige Zeit » dans : Dieter Hassenpflug (éd.), op. cit.

339 Cf. Marie-Luise Heuser, op. cit., p. 50.

340 Johann Chapoutot, « Les nazis et la « nature », Protection ou prédation ? », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, 2012/1, n° 113, p. 34.

À rebours de l'évolution de la pratique de la randonnée dans l'entre-deux-guerres et sous le Troisième Reich, les pirates de l'edelweiss retrouvèrent une conception de la marche, proche de celle du *Wandervogel*. Ils partagent avec cette première génération du *mouvement de jeunesse allemand* l'idée que c'est à travers la randonnée que le contact avec la nature s'installe et que l'aventure/ la découverte peut se développer. L'idée de la *Sehnsucht*, développée par Gilbert Krebs pour le *Wandervogel*, peut également éclaircir les motivations de partir en voyage de ces jeunes non conformistes sous le Troisième Reich. Bien qu'il leur manquât le côté mythologisant du passé et de la nature, les pirates de l'edelweiss partageaient donc beaucoup plus avec le *Wandervogel* qu'avec les ligues de l'entre-deux-guerres desquelles ils réfutèrent notamment le *Führerprinzip*, le principe du chef, et la militarisation.

Ainsi il existe également des parallèles évidents dans leur conception de la nature comme un refuge. De même que les groupes du début du *mouvement de jeunesse allemand* voyaient dans la nature un terrain de retraite loin de la vie moderne caractérisée par la technique et des rapports impersonnels, les pirates de l'edelweiss recherchaient, eux aussi, une expérience « authentique » (tant dans leurs rapports personnels que dans leur rapport à la nature) loin de leur quotidien caractérisé par leur travail pénible et la présence de la guerre. Dans les deux cas, la randonnée peut être comprise comme une fuite, à savoir la fuite devant un monde jugé brutal, artificiel et inapte à satisfaire leurs désirs. Mais elle fut aussi création, la création d'un autre monde, lui, à la hauteur de leurs attentes, de leur imagination. Il s'agit d'un monde paisible et romantique mais aussi sauvage et aventureux.

b. La fuite devant un quotidien pénible

Gilbert Krebs disait à propos du *Wandervogel* qu'il

« [...] se voyait volontiers sous le trait du « propre-à-rien » (*Taugenichts*). Comme ce dernier, il aurait voulu mettre au centre de sa vie le *Wandern*, la vie errante au long des routes, le voyage à l'aventure, sans but précis. Comme le *Taugenichts*, ce qui le poussait sur les routes, c'était la volonté de fuir les contraintes, les entraves et l'ennui de la vie quotidienne, les obligations sociales et familiales. »

Bien que la situation des pirates de l'edelweiss ne fût en rien comparable à celle des oiseaux migrateurs, bien que les raisons pour la fuite aient changé, le motif de la nature comme un refuge reste inaltéré dans les discours des anciens membres de ces groupes. Tout d'abord nous remarquons une idéalisation de leurs voyages et de leurs activités sur place. Ainsi l'image peinte de leurs randonnées prend souvent une allure romantique, presque idyllique.

« On a rassemblé du foin et puis on dormait dehors. Et on y a fait un feu de bivouac et on chantait nos chansons. Et puis on se démenait dans l'Aa. [...] Ou on a grimpé sur les montagnes là-bas. »³⁴¹

Outre l'aspect romantique, Hans Fricke semble également insister sur la liberté totale qu'offrait le fait d'être loin de chez soi, loin des exigences du quotidien. Selon l'envie du moment, on pouvait marcher ou se baigner, on pouvait faire un feu de bivouac ou construire sa couchette, on pouvait chanter des chansons ou discuter avec ses amis. Ceci sort également d'un passage de l'entretien avec Wolfgang Schwarz :

« Oui, qu'est-ce qu'on fait là ? Raconter des sottises, jouer un peu à la guitare, chantonner un peu et puis la journée marcher... n'est-ce pas. Des fois 30-40 kilomètres ont été parcourus comme de rien. »³⁴²

Cette même idée est encore plus nettement articulée chez Jean Jülich. La liberté que représentaient ces voyages pour ces adolescents résultait d'une prise de distance par rapport au quotidien ; une prise de distance qui était mentale mais qui avait été permise grâce à une autre prise de distance : l'éloignement physique du lieu où se passait ce quotidien.

« Nous passions les samedis après-midi à vagabonder sur le terrain ou à se baigner dans un des lacs glaciaux. C'était un sentiment merveilleux d'être avec des personnes partageant les mêmes idées dans un coin romantique au milieu de la

341 Traduit de l'original : « Haben wir Heu gesammelt und wurde dann draußen übernachtet. Und da haben wir ein Lagerfeuerchen gemacht und da haben wir unsere Lieder gesungen. Und dann haben wir in der Aa rumgetobt. [...] Oder sind auf die Berge da oben geklettert. » Entretien avec Hans Fricke, op. cit.

342 Traduit de l'original : « Ja, was macht man da ? Blödsinn erzählen, ein bisschen Gitarre spielen, ein bisschen singen leise vor sich und dann am Tag wieder laufen...ne. Manchmal wurden ja 30-40 Kilometer abgerast wie nix. » Entretien avec Wolfgang Schwarz, op. cit.

nature, loin des bancs de l'atelier d'apprentissage, loin de la ville qui était en ruine et de ne pas devoir obéir à des ordres quelconques. »³⁴³

Cette description ne se comprend pas entièrement sans éclaircir ses références négatives implicites. Jean Jülich oppose dans ce passage de son autobiographie les moments romantiques dans la nature, partagés avec des gens du même état d'esprit, à deux réalités dont une correspond à son vécu réel et l'autre à un vécu esquivé depuis son départ de la jeunesse hitlérienne. « Obéir à des ordres quelconques » fait, en effet, référence aussi bien à sa situation au travail qu'à celle qu'il a connue dans la jeunesse d'État. Les voyages aux alentours de Cologne représentaient une manière d'esquiver les exigences permanentes pesant sur la jeunesse dans le Troisième Reich. Arno Klönne a, donc, raison de noter que :

« Le « comportement héroïque » de la jeunesse pendant la guerre réclamé par le commandement national-socialiste et celui de la jeunesse hitlérienne n'était en aucun cas à trouver chez la totalité de la jeune génération ; au cours de la guerre augmentaient plutôt la tendance, surtout de la jeunesse ouvrière, de ne plus accepter l'augmentation des performances ni la renonciation au temps libre, ainsi que la tendance de se procurer par leurs propres moyens du soulagement et du plaisir [...] »³⁴⁴

L'extrait suivant tiré de l'entretien avec Toni Maschner confirme cette analyse d'Arno Klönne. Face aux charges de travail et d'autres exigences, la randonnée fournissait à ces jeunes l'occasion de se distraire et de se détendre dont ils avaient besoin.

« Samedi ou vendredi... On allait au Blauen See, ici à côté de Königswinter, avec le train. C'était fantastique ! C'était pour nous... C'était le repos. D'abord je devais en principe accomplir mon travail. »³⁴⁵

Outre le travail qui rendait ces jeunes gens avides de passer leur loisir comme bon leur semblait, ce sont les bombardements et leurs répercussions sur la vie quoti-

343 Traduit de l'original : « Die Samstagnachmittage verbrachten wir damit, durch das Gelände zu streifen oder in einem der eiskalten Seen zu baden. Es war ein herrliches Gefühl, fernab von den Werkbänken der Lehrwerkstatt, fernab von der Stadt, die in Trümmern lag, auf einem romantischen Flecken inmitten der Natur zusammen mit Gleichgesinnten zu sein und nicht irgendwelchen Befehlen gehorchen zu müssen. » Jean Jülich, op. cit., p. 49.

344 Arno Klönne, *Jugend im Dritten Reich*, op. cit., p. 250.

345 Traduit de l'original : « Samstags oder Freitags... Wir führen mit dem Bähnchen rauf zum Blauen See, hier bei Königswinter. Das war fantastisch ! Das war für uns... Das war die Erholung. Grundsätzlich musste ich erstmal meinen Beruf erledigen. » Entretien avec Toni Maschner, op. cit.

dienne qui poussaient ces adolescents hors des villes et dans la nature. Le romantisme, certes, hérité du *mouvement de jeunesse allemand* prend un sens particulier dans ce contexte de la guerre. Si la nature représentait le refuge physique en ce qu'elle se trouvait loin du chaos et de la misère des villes³⁴⁶, le romantisme était le refuge mental qui permettait d'oublier cette misère. Que les deux étaient inséparablement liés est exprimé de manière explicite dans le passage suivant tiré de l'entretien de Jean Jülich :

*« C'était plaisant ! Exactement comme on s'imagine ça dans la jeunesse. Et au Blauen See et au Märchensee nous avons... nous avons vécu des nuits formidables. Nous y étions assis à côté du feu de bivouac jusqu'à deux, trois heures, nous avons chanté et joué et personne ne venait. Il n'y avait pas d'alerte aérienne ! Et le matin nous sommes allés au Drachenfels, nous y sommes montés. [...] Ça c'était notre weekend. Et c'est pourquoi la plupart du temps j'ai été malade le samedi. J'avais toujours quelque chose. »*³⁴⁷

La description des moments paisibles passés à côté des lacs des alentours de Cologne est suivie par une remarque sur l'absence d'alertes aériennes. Le passage « personne ne venait » souligne, de plus, l'absence d'ingérence extérieure. De toute évidence il s'agit là d'un aspect de la randonnée qui était essentiel aux yeux des anciens membres de pirates de l'edelweiss. Nous le retrouvons également chez Gertrud Koch :

*« La peur d'être dénoncé pour une remarque lapidaire nous poussait véritablement en dehors de la ville et dans le vert. La nature était une zone de protection dans laquelle on était en sécurité parmi ses proches. »*³⁴⁸

Il semble légitime de conclure de ces passages que la randonnée fut appréciée à ce point car la nature représentait pour ces jeunes un espace dans lequel l'hétéronomie qui caractérisait leur quotidien a été évincée. D'un côté, l'éloignement des villes leur permettait de fuir les conséquences que la guerre avait sur leur vie de tous les jours : appartements détruits, alertes aériennes permanentes, nuits au bunker et interventions

346 Cf. Entretien avec Wolfgang Schwarz, op. cit. « D'abord c'était des endroits jolis. Ils étaient isolés, ils étaient calmes. [...] Au début ils n'étaient pas si connus. »

Traduit de l'original : « Erstens mal es waren schöne Orte. Sie waren abgesondert, sie waren ruhig. [...] Am Anfang die waren ja nicht so bekannt. »

347 Traduit de l'original : « Das war nett ! Genau wie man sich in der Jugend das vorstellt. Und am Blauen See und am Märchensee da haben wir... da haben wir herrliche Nächte erlebt. Da haben wir bis Nachts zwei, drei Uhr am Lagerfeuer gegessen, gesungen und gespielt und es kam keiner. Es war kein Fliegeralarm ! Und dann fahren wir morgens zum Drachenfels, gingen da rauf. [...] Das war unser Wochenende. Und darum war ich meistens Samstags krank. Ich hatte immer was. » Entretien avec Jean Jülich, op. cit.

348 Traduit de l'original : « Die Furcht, wegen irgendeiner lapidaren Äußerung angezeigt zu werden, trieb uns regelrecht aus der Stadt und ins Grüne. Die Natur war eine Schutzzone, in der man unter vertrauten Menschen sicher war. » Gertrud Koch, op. cit., p. 72.

pour les pompiers. De l'autre côté, cet éloignement leur donnait également l'occasion de se réunir loin des adultes ou d'autres personnes susceptibles de leur donner des ordres ou de les dénoncer. Le récit de Ludwig Hansmann à propos de ses rencontres au Volksgarten – rencontres qui remplaçaient les voyages quand ceux-ci étaient devenus impossibles - semble également confirmer ces conclusions. En effet, les raisons pour s'y retrouver restaient les mêmes :

« Notre voyage c'était le Volksgarten. [...] C'est pourquoi on est encore et toujours retourné au Volksgarten. C'était un lieu de rendez-vous qui, dans cette Cologne harassée, était encore libre. Où on pouvait encore se mouvoir, où on pouvait chanter des chansons, où on pouvait vivre comme on le voulait. »³⁴⁹

c. Aventurisme, romantisme et liberté

La fuite dans la nature attirait indéniablement les jeunes de l'époque grâce à la possibilité qu'elle offrait de fuir un quotidien pénible et contraignant. Le fait que la randonnée fut également pratique récurrente dans la jeunesse hitlérienne pourrait nous laisser supposer une popularité semblable liée à cette activité. Au début du chapitre, nous avons dit qu'une comparaison devait prendre en compte les objectifs poursuivis à travers la randonnée ainsi que le rapport différent que les jeunes entretenaient à cette activité dans les deux sociabilités respectives. Alors si, comme nous l'avons montré, la randonnée correspondait à la création d'un espace loin des contraintes du quotidien pour les pirates de l'edelweiss, pouvons-nous en dire autant de la randonnée pratiquée dans la jeunesse d'État ? Regardons d'abord quelle était la finalité de la jeunesse hitlérienne telle qu'elle a été définie par la *Reichsjugendführung* :

« Elle [la jeunesse hitlérienne] ne veut – contrairement à la « jeunesse ligueuse » d'autrefois – la communauté de la jeunesse comme fin en soi mais voit en elle avant tout un moyen d'éducation des jeunes gens à être les futurs porteurs du Reich national-socialiste. Cela nécessite un commandement uni et rigoureux qui

349 Traduit de l'original : « Unsere Fahrt war der Volksgarten. [...] Deshalb sind wir immer wieder zu dem Volksgarten gegangen. Das war das einzige Treffpunkt, der in dem schwer geschundenen Köln noch frei war, wo man sich was bewegen konnte, wo man Lieder singen konnte, wo man so leben wollten wie wir es wollten ! » Entretien avec Ludwig Hansmann, op. cit.

pose des exigences importantes à la discipline de chacun et qui laisse peu de place à une vie personnelle sauvage, romantique et libre. »³⁵⁰

Ce qui rend ce passage particulièrement intéressant pour notre propos est la distinction établie entre les groupes de jeunesse, comme la jeunesse ligueuse d'autrefois ou les pirates de l'edelweiss³⁵¹ - qui fournissaient le cadre pour une « vie personnelle sauvage, romantique et libre » et la jeunesse hitlérienne qui se voulait rigoureuse et disciplinée pour former les « futurs porteurs du Reich national-socialiste ». Les caractéristiques des voyages mises en avant par les anciens pirates de l'edelweiss – l'aventurisme, le romantisme et la liberté – sont également celles que la *Reichsjugendführung* reprochait à ces groupes et qu'elle cherchait en conséquence à éliminer dans sa propre organisation de jeunesse.

C'est donc autour de ces trois éléments que les orientations différentes se cristallisaient. Regardons plus précisément à quelles réalités se rapportent ces trois termes. Tout d'abord l'aventurisme ou la recherche d'aventure. L'aventurier, cette figure à laquelle tant de pirates de l'edelweiss voulaient correspondre, désigne habituellement une personne qui cherche l'aventure par curiosité et goût du risque ; c'est donc un homme qui cherche la nouveauté et qui défie l'imprévisible et le hasard. Georg Simmel, dont le texte sur l'aventure peut être vu comme une réaction au *mouvement de jeunesse allemand*³⁵², définit cette dernière comme une expérience fondamentalement caractérisée par son intensité ainsi que sa discontinuité avec le reste de la vie. Il accentue donc avant tout son caractère exceptionnel par rapport aux expériences ordinaires de la vie et insiste sur le pouvoir d'attraction que le jeu avec le hasard implique. L'aventurier agit comme si le destin ou le hasard était maîtrisable, comme si l'imprévisible pouvait être traité comme le prévisible. Le contenu de l'aventure est d'ailleurs secondaire, ce qui

350 Traduit de l'original : « Sie [die Hitlerjugend] will aber – im Gegensatz zur früheren « Bündischen Jugend » - nicht die Jugendgemeinschaft als Selbstzweck, sondern sieht in ihr vor allem ein Mittel zur Erziehung der jungen Menschen zum kommenden Träger des nationalsozialistischen Reiches. Das bedingt eine einheitliche und straffe Führung, die an die Disziplin des Einzelnen oft hohe Anforderungen stellt und für ein wildromantisch-ungebundenes Eigenleben wenig Raum lässt. » Reichsjugendführung, Personalamt, Überwachung, Cliquen- und Bandenbildung unter Jugendlichen, Rapport de la Direction de la jeunesse du Reich de septembre 1942, op. cit., p. 330.

351 Dans les rapports de l'époque ainsi que dans les récits des témoins, jeunesse ligueuse et pirates de l'edelweiss ne sont pas toujours clairement différenciés. Notamment la première génération des pirates de l'edelweiss se comprenait encore comme une continuation des groupes ligueux d'avant 1933. En outre, l'interdiction de la jeunesse ligueuse (cf. Arno Klönne, *Jugendliche Opposition im « Dritten Reich »*, op. cit., p. 48-49) était souvent la seule disposition juridique permettant de poursuivre ces groupes oppositionnels ce qui explique l'intérêt des autorités nationales-socialistes d'appliquer cette désignation à un maximum de groupes d'adolescents en dehors de la jeunesse hitlérienne.

352 Cf. Meike Sophia Baader, « Geschlechterverhältnisse, Sexualität und Erotik in der bürgerlichen Jugendbewegung » dans : Claudia Selheim, Ulrich G. Großmann, Barbara Stambolis (éd.), op. cit., p. 64.

compte est l'immédiateté de l'expérience et la tension vécue lors de l'aventure permettant à celui qui s'y livre de se sentir en vie.³⁵³

Pour Simmel la randonnée et l'aventure partagent d'ailleurs un certain nombre de caractéristiques. Toutes les deux créent des expériences hors du commun, toutes les deux défient le destin (à des degrés variables).³⁵⁴ Nul ne le montre mieux que le choix opéré par Simmel de recourir au même exemple concret dans les deux cas. La figure choisie pour être représentative tant pour l'aventurier que pour le randonneur est celui du joueur, pour qui l'excitation du jeu est plus importante que le gain qu'il peut en espérer.³⁵⁵

Nous retrouvons un rapprochement similaire entre randonnée et aventure chez Peter Becker. L'auteur allemand argumente qu'au cours d'une marche dans la nature le randonneur est amené à affronter des crises de manière diverse. Une crise arrive quand

« [...] les routines et connaissances éprouvées ne parviennent plus à maintenir la continuité bien huilée des actions. »³⁵⁶

Elle arrive donc au moment où le randonneur doit gérer l'imprévisible et le nouveau. Selon Becker la randonnée serait productrice de trois types de crises : la *crise traumatique*, la *crise de la décision* et la *crise du loisir*. La *crise traumatique* désigne toute expérience faite avec des résistances naturelles intérieures (lutter contre sa mollesse, supporter des douleurs) ou extérieures (vent de face, neige sur le chemin etc.). La *crise de la décision* vise les situations dans lesquelles les circonstances rendent nécessaire le changement du plan initial et donc la prise d'une décision (exemple : changer le chemin à cause d'une tempête). Enfin la *crise du loisir* est définie comme le moment où l'activité est interrompue afin que le randonneur puisse rentrer en contact avec la nature à tra-

353 Cf. Georg Simmel, « Philosophie des Abenteuers », *Morgenblatt, Illustrierter Teil*, 1910, n° 130, p. 1-3, consultable sur :

<https://socio.ch/sim/verschiedenes/1910/abenteuer.htm>, lien vérifié le 30/11/20.

354 Cf. Georg Simmel, « Alpenreisen », *Die Zeit, Wiener Wochenschrift für Politik, Volkswirtschaft, Wissenschaft und Kunst*, 1985, n° 54, consultable sur :

<https://socio.ch/sim/verschiedenes/1895/alpenreisen.htm>, lien vérifié le 30/11/20.

355 Cf. Georg Simmel, « Philosophie des Abenteuers », op. cit. Georg Simmel, « Alpenreisen », op. cit.

356 Peter Becker, « Frühe Bildung in Zeiten ihrer Ökonomisierung und unter dem Druck der pädagogischen Kompetenzwende » dans : Peter Becker, Jochem Schirp, Martin Vollmar (éd.), *Abenteurer, Natur und frühe Bildung*, bsj-Jahrbuch 2012/13, Opladen, Berlin, Toronto, Verlag Barbara Budrich, 2013, p. 178-179.

vers un rapport esthétique-sensible.³⁵⁷

Ces définitions nous aident d'ailleurs à comprendre l'incompatibilité des deux conceptions de la randonnée, celle qui animait les jeunes chez les pirates de l'edelweiss et celle qui déterminait l'organisation des randonnées dans la jeunesse hitlérienne. Car curiosité, goût du risque et recherche de nouveautés désignent tous les trois une attitude qui se caractérise fondamentalement par son imprévisibilité. Qu'une telle attitude s'accorde mal avec la planification scrupuleuse à l'œuvre dans la jeunesse hitlérienne est clair. Le projet de maîtrise totale propre au national-socialisme ne peut en effet tolérer ni spontanéité ni curiosité, car l'une comme l'autre contiennent les germes d'une possible réflexion, voire action individuelle. Or, ce qui est exigé des membres de la jeunesse hitlérienne est précisément l'étouffement de toute sensation et toute pensée individuelles. Hannah Arendt avait noté très justement que :

« Ceux qui aspirent à la domination totale doivent liquider toute spontanéité, telle que ne manquera pas de la faire surgir la simple existence de l'individualité ; ils doivent les traquer toutes deux jusque dans leurs formes les plus intimes, si apolitiques et inoffensives qu'elles puissent paraître. »³⁵⁸

En introduction nous avons mis en relief le lien intime qui existe entre tendances individualistes modernes et l'apparition de la jeunesse comme catégorie distincte aussi bien de l'enfance que de l'âge adulte. Plus précisément, la condition sine qua non pour pouvoir parler d'une période de vie à part était l'existence d'un moratoire envisagé comme une période de quête de soi. Dans ce sens, la soif d'aventure des pirates de l'edelweiss correspond à un élément central de la définition même de la jeunesse, à savoir la recherche personnelle d'un chemin personnel ; avec tous les tâtonnements, essais, erreurs, retours en arrière et donc tout le risque que cela implique. Simmel le dit d'ailleurs clairement : l'aventure est une affaire de la jeunesse.³⁵⁹

Considérons à présent le deuxième terme qui, nous le verrons, est intimement lié à celui d'aventure. Est romantique ce qui, par nature, touche la sensibilité et

357 Cf. Peter Becker, « Vom Erlebnis zum Abenteuer, Anmerkungen zur Erlebnispädagogik », *German Journal of Exercise and Sport Research*, 2001/1, consultable sur : <https://docplayer.org/26241981-Vom-erlebnis-zum-abenteuer-peter-becker.html>, lien vérifié le 30/11/20.

358 Hannah Arendt, *Le système totalitaire*, op. cit., p. 272.

359 Cf. Georg Simmel, « Philosophie des Abenteuers », op. cit.

l'imagination, invite à l'émotion et à la rêverie, à l'expression des sentiments. Nous avons vu au début de ce chapitre que les pirates de l'edelweiss avaient hérité la *Sehnsucht*, ce désir ardent de partir à la découverte avec tous leurs sens, du *Wandervogel*. Gilbert Krebs disait sur ce dernier :

« Ce qui compte, c'est moins le but que le chemin qui y mène, ce n'est pas d'arriver quelque part, c'est d'être en chemin. »³⁶⁰

Avec les termes d'imagination et de rêverie nous retrouvons d'ailleurs cette attitude flottante, tant méprisée par les nationaux-socialistes pour l'incertitude qu'elle implique. Celui qui imagine, celui qui rêve ne se laisse pas maîtriser ; n'accepte pas de limites, les déborde toujours (et si ce n'est que mentalement). Aux yeux des nationaux-socialistes la rêverie des pirates de l'edelweiss était donc dangereuse, mais en tant qu'acte contemplatif elle devait également leur paraître inutile. Johann Chapoutot le confirme quand il nous dit que

« Dans le rapport au monde naturel, ce n'est donc ni la contemplation, ni la méditation qui est valorisée par les nazis, mais l'action, celle qui consiste à donner forme. »³⁶¹

La nature devient dans cette optique une matière à travailler et à maîtriser. Elle devient objet. Ulrich Gebhard, en reprenant les travaux d'Adolf Portmann et d'Ernst Boesch, différencie deux manières de construire la réalité, de rentrer en contact avec les choses du monde : l'objectivation et la subjectivation. Dans le processus de l'objectivation l'homme acquiert une connaissance objective du monde extérieur afin de pouvoir s'y adapter. Dans le processus de la subjectivation, au contraire, l'homme crée des rapports émotionnels et charge le monde, qui l'entoure, d'un sens qui contient toujours aussi des aspects de son moi projeté.³⁶²

Dans ce sens l'objectivation du monde naturel chez les nationaux-socialistes constitue un appauvrissement important de l'expérience faite à travers la randonnée. Pour reprendre l'analyse de Peter Becker c'est la *crise du loisir* qui se trouve évincée.

³⁶⁰ Gilbert Krebs, *Les avatars du juvénisme allemand 1896-1945*, op. cit.

³⁶¹ Johann Chapoutot, « Les nazis et la « nature » », op. cit., p. 36.

³⁶² Cf. Ulrich Gebhard, « Vertrautheit und Abenteuer, Zur atmosphärischen Bedeutung von Naturerfahrungen in der Kindheit » dans : Peter Becker, Jochem Schirp, Martin Vollmar (éd.), op. cit., p. 25-27.

L'auteur allemand le souligne d'ailleurs lui-même : le rapport esthétique-sensible à la nature ne peut s'installer que là où elle cesse d'être envisagée sous l'angle de l'instrumentalisation.³⁶³

On pourra objecter que les émotions ne sont pas totalement absentes de la jeunesse hitlérienne non plus et on aura raison. Des fois elles ont même été explicitement recherchées. Rappelons-nous des démonstrations de force visant à séduire les gens à travers la grandeur qu'elles mettaient en scène. Comme il a été noté plus haut, ces occasions servaient à donner l'illusion de pouvoir participer à la gloire d'un tout plus grand. Ces mises en scène cherchaient donc bien à générer des passions, mais des passions collectives. À l'inverse, la sensibilité individuelle, chère aux pirates de l'edelweiss, n'avait pas de place dans la jeunesse hitlérienne.

La valorisation du romantique indique en outre un rapport différent au temps. Apprécier le côté romantique d'un endroit, d'une rencontre, d'une situation nécessitait la capacité de vivre le moment présent. Pour Simmel une des caractéristiques de l'aventure était son immédiateté, le fait qu'elle soit déconnectée tant du passé que du futur. Ici romantisme et l'aventurisme se rencontrent. L'activité dans la jeunesse hitlérienne de l'autre côté a été orientée au futur, plus précisément elle puisait sa justification dans son utilité pour les objectifs futurs du régime. Contrairement à la randonnée chez les pirates de l'edelweiss dont la raison d'être et donc la valeur résidaient dans l'acte même, l'activité dans la jeunesse hitlérienne n'existait sans sa référence à des données et des finalités extérieures.

Venons maintenant au troisième terme, celui de liberté. Venant des pirates de l'edelweiss, il nous est déjà devenu familier, et nous savons qu'il désigne l'absence de contraintes extérieures et donc la possibilité de mener sa vie en concordance avec ses propres désirs. Venant de la *Direction de la jeunesse du Reich*, le terme, même contenu dans une acception négative, ou plutôt surtout contenu dans une acception négative, peut nous surprendre par sa franchise. Il est vraisemblable que la *Reichsjugendführung* reprend ici l'argumentation ou au moins le vocabulaire de ses adversaires afin de marquer la différence qui sépare la jeunesse hitlérienne de ces groupes oppositionnels. Ainsi le rapprochement entre liberté et sociabilités en dehors de leur zone de contrôle sert à

363 Peter Becker, « Vom Erlebnis zum Abenteuer », op. cit.

souligner le manque d'ordre et discipline qui y régnerait.

d. Valorisation du moment présent

Ces trois différences pointées par la *Direction de la jeunesse du Reich* trouvent d'ailleurs une confirmation dans les récits des pirates de l'edelweiss, ayant participé aux voyages de la jeunesse hitlérienne. Ainsi pour Fritz Theilen la randonnée dans la jeunesse hitlérienne ne constituait pas une fin en soi mais fut constamment instrumentalisée pour les objectifs du régime.

« C'était quelque chose de très différent des voyages chez la jeunesse hitlérienne que j'ai connus. Là-bas tout était sous contrôle, planifié et organisé dans le détail, ici il fallait évidemment aussi garder de la discipline mais on le faisait volontiers et avec plaisir. Les jeux de combat et de terrains insensés avec une boussole et une carte de terrain, courants chez la jeunesse hitlérienne, n'étaient pas non plus pratiqués chez la jeunesse ligueuse³⁶⁴. »³⁶⁵

En mentionnant les jeux d'orientation pratiqués dans la jeunesse hitlérienne, Fritz Theilen pointe aussi le rapport différent à la nature. À la place d'une contemplation d'un endroit romantique, à la place d'une conception envisageant la nature comme un refuge, la jeunesse hitlérienne pose la nature comme terrain à maîtriser. Ceci confirme ce que nous avons dit plus haut sur le refus de la *Direction de la jeunesse du Reich* de concevoir la randonnée et la nature comme quelque chose de romantique, comme quelque chose qui mérite contemplation. L'acte de la randonnée dans la jeunesse hitlérienne est dénué de toute valeur pour le moment présent, puisant sa justification dans des finalités extérieures.

Outre le caractère instrumental, nous retrouvons également le thème de la discipline et de la planification. À la spontanéité chez les pirates de l'edelweiss correspond l'organisation minutieuse dans la jeunesse hitlérienne. Il est clair que cette planification méticuleuse ne pouvait se faire qu'au détriment de l'individualité et de l'authenticité ; point qui est explicitement abordé par Gertrud Koch dans son autobiographie :

³⁶⁴ Le terme de « jeunesse ligueuse » est employé par Fritz Theilen car il débuta son engagement chez les pirates de l'edelweiss dans un groupe de la première génération qui se comprendra encore comme une continuation de cette dernière.

³⁶⁵ Traduit de l'original : « Das war was ganz anderes als die Fahrten der HJ, die ich miterlebt hatte. Dort war alles unter Kontrolle, genau geplant und organisiert, hier musste man natürlich auch Disziplin wahren, aber man tat es freiwillig und gerne. Bei der Bündischen Jugend wurden auch die unsinnigen Kampf- und Geländespiele mit Kompass und Geländekarte, wie es bei der HJ üblich war, nicht praktiziert. » Fritz Theilen, op. cit., p. 19.

« Dans certains camps de masse qui ont été organisés dans les régions rurales autour de Cologne plus de 18 000 filles de la ligue des jeunes filles allemandes et garçons de la jeunesse hitlérienne passaient leur nuit. La journée était rigoureusement planifiée. Il y avait un « tableau de service du camp » et la bannière de la croix gammée devait être portée de manière permanente. Ces fanfaronnades fonctionnaient chez beaucoup d'adolescents, ils croyaient l'idéologie nationale-socialiste selon laquelle le peuple allemand regagnera sa grandeur par la discipline. [...] À la place des allures de fanfaron j'aimais camper dans des tentes simples avec un petit groupe de personnes. Je voulais juste faire des randonnées et des voyages comme ça me plaisait et ne pas me laisser « vergruppieren »³⁶⁶. »

367

« Ne pas se laisser « vergruppieren » », ne pas se fondre dans le groupe au point de cesser d'exister individuellement, tel est le désir de Gertrud Koch et sa raison principale de préférer ses voyages entre amis aux camps organisés par la jeunesse hitlérienne. Notre analyse selon laquelle la manière d'envisager et de mettre en place les activités dans la jeunesse hitlérienne traduisait une primauté accordée au groupe se vérifie donc à propos de la randonnée. Loin d'être envisagée comme activité de loisir censée de procurer divertissement et bien-être dans le moment présent et loin de trouver sa valeur en elle-même, la randonnée dans la jeunesse hitlérienne est envisagée comme un moyen.

Que ce fait soit déploré par beaucoup de pirates de l'edelweiss ne dit cependant encore rien sur son efficacité par ailleurs. La planification et l'organisation scrupuleuses de ces camps empiétaient non seulement sur les possibilités des participants d'exprimer leur individualité, elles permettaient également une mise en scène soigneusement calculée visant à séduire ces jeunes gens. Gertrud Koch le dit clairement (« ces fanfaronnades fonctionnaient chez beaucoup d'adolescents »). Le caractère spectaculaire de ces mises en scène, nous l'avons déjà noté plus haut, était capable d'envoûter une partie de la jeunesse. La description du camp à Nidecken faite par Fritz Prediger (citée au chapitre pré-

366 Mot inventé dans l'original et pour cela intraduisible en français. Verbe qui vient du substantif « groupe ». Le préfixe « ver- » implique un processus, c'est donc le fait de devenir groupe, voire d'être rendu groupe. Dans ladite phrase cette invention renvoie plus concrètement à l'état où une personne se fond dans le groupe au point de perdre toute son individualité.

367 Traduit de l'original : « In manchen Massenzeltlagern, die in ländlichen Gegenden um Köln organisiert wurden, übernachteten mehr als 18 000 BDM-Mädchen und HJ-Jungen. Der Tagesablauf war streng organisiert. Es gab einen « Lagerdienstplan », und das Hakenkreuzbanner musste permanent getragen werden. Bei vielen Jugendlichen funktionierte dieses Imponiergehabe, sie glaubten der NS-Ideologie dass das deutsche Volk durch Disziplin wieder groß werden würde. [...] Ich liebte statt Imponiergehabe das Campieren in schlichten Zelten mit einer kleinen Gruppe von Menschen. Ich wollte einfach wandern und Fahrten unternehmen, wie es mir passte, und mich nicht « vergruppieren » lassen. » Gertrud Koch, op. cit., p. 73.

cédent) et notamment son enthousiasme pour la retraite aux flambeaux sur le château en témoigne également. Gilbert Krebs disait que :

« C'est dans ces « grandes messes » du régime que se célébrait la nouvelle Allemagne, que s'opérait la fusion intime de l'individu et du groupe par la magie du son et de la lumière [...] »³⁶⁸

Le voyage dans la jeunesse hitlérienne visait donc essentiellement une démonstration de force ; une force étayée par le grand nombre (« [...] plus de 18 000 filles de la ligue des jeunes filles allemandes et garçons de la jeunesse hitlérienne [...] ») et présentée comme le produit d'une discipline acharnée (« [...] l'idéologie nationale-socialiste selon laquelle le peuple allemand regagnera sa grandeur par la discipline »).

Cet usage démonstratif du rassemblement n'est d'ailleurs pas propre à la jeunesse hitlérienne, mais correspond à un trait constitutif du mouvement national-socialiste en général : les défilés et les batailles de rue des années trente visaient déjà une mise en scène de la force du mouvement à travers l'occupation physique d'un espace public. Il est de même des « fêtes nationales » pour commémorer de grands moments de l'histoire du « mouvement », pour ressusciter des fêtes païennes (solstices) ou pour honorer certaines catégories de la population (fête des moissons), etc. »³⁶⁹. Face à ces rassemblements de masse, l'individu devait se sentir insignifiant ; en assistant à ces démonstrations de force, en devenant une partie de ce tout plus grand, il pouvait cependant s'y fondre et participer à sa grandeur et sa gloire.

De manière analogue au gain de prestige procuré par la valorisation de la jeunesse, dont il était question plus haut, nous pouvons nous demander si cette pratique ne constituait pas également une solution de substitution. Faute d'une reconnaissance de l'individu avec ses désirs et sa volonté propres, l'enchantement des masses devait passer par l'illusion d'avoir part à la force et la puissance du mouvement. Si Gertrud Koch constate que beaucoup d'adolescents se laissaient charmer par les « fanfaronnades » des nationaux-socialistes, ceci s'explique donc par la capacité de la jeunesse hitlérienne à procurer le sentiment de participer à quelque chose d'extraordinaire. Ce qui pose évidem-

³⁶⁸ Gilbert Krebs, « Mise au pas et instrumentalisation de la jeunesse et du sport sous le 3e Reich », op. cit.

³⁶⁹ Ibid. Sur la question des fêtes nationales-socialistes cf. également Peter Reichel, op. cit., p. 208-221.

ment la question du pourquoi d'autres adolescents ne se sont pas laissé impressionner par ces démonstrations de puissance ; pourquoi certains ont été immunisés contre la tentation de dépasser leur faiblesse et leur isolation par la participation à ces spectacles de masse.

Une possible piste d'explication réside dans le caractère militaire de ces rassemblements. Ce qui faisait la force de ces « camps de masses » et défilés semble également avoir été leur faiblesse. Autrement dit, si c'est bien l'organisation militaire de ces rassemblements qui en faisait une démonstration de force capable d'attirer des jeunes, c'est bien aussi l'organisation militaire qui faisait entrevoir l'objectif poursuivi, à savoir l'intériorisation des injonctions de discipline et d'obéissance.

« Basée sur une décomposition analytique des mouvements, la marche au pas cadencé, précise de façon minutieuse et pointilleuse, les instructions à tenir. Les corps, par ce moyen, intériorisent un rythme et créent un mouvement d'ensemble parfait. »³⁷⁰

L'exigence de discipline que la marche au pas cadencé cherche à inculquer, implique la soumission de chacun au mouvement général. Elle implique donc l'effacement de l'individu au profit d'un tout plus grand. Étant donné leur orientation individualiste, une telle vision de la marche était obligée de contrarier les pirates de l'edelweiss. Leur insistance dans les entretiens sur l'aversion que cette activité aurait créée chez eux ainsi que l'ironie avec laquelle ils thématisent l'obsession de leurs chefs pour leur capacité de marcher en dit long. Rappelons-nous du discours de Fritz Theilen :

« On devait, comme j'ai dit, être remis en état... n'est-ce pas. Pour qu'on puisse marcher correctement, pour qu'on puisse courir correctement. Personne ne savait courir correctement... [rit !] selon leurs... euh... conneries. »³⁷¹

La marche en tant qu'expression par excellence des tendances holistes du Troisième Reich créèrent donc chez ces jeunes le sentiment vague d'y être effacé en tant qu'individu. La critique de la jeunesse hitlérienne, la critique de son caractère rigide et

370 Christophe Pécout, op. cit., p. 53.

371 Traduit de l'original : « Man musste ja erstmal, wie gesagt, auf Vordermann gebracht werden...ne. Dass man richtig marschieren kann, richtig laufen kann. Wir konnten ja alle nicht richtig laufen... [rit !] nach denen ihre...äh... Spinnereien. » Entretien avec Fritz Theilen, op. cit.

planifié, contient, sans le théoriser explicitement, la demande d'une plus grande valorisation de l'individu.

Cette revendication d'une prééminence de l'individu n'est d'ailleurs pas uniquement articulée de manière négative, n'est pas uniquement contenue dans les critiques formulées au sujet de la jeunesse hitlérienne. Elle se trouve aussi au cœur même des descriptions faites de la randonnée pratiquée chez les pirates de l'edelweiss. Premièrement la randonnée y est unanimement associée à la liberté. Ainsi chez Günter B., membre d'un groupe de pirates de l'edelweiss à Wuppertal, cité par Steinacker et Schott :

« ça correspondait pour nous à la liberté par excellence »³⁷²

De même chez Fritz Prediger qui y insiste même à plusieurs reprises :

« On vivait juste notre liberté dans notre temps libre. Alors je peux quand même aller me balader. »³⁷³

Et plus loin :

« Mais en faisant ça je n'ai pas du tout pensé à Hitler. C'était notre liberté ! »³⁷⁴

L'image que les pirates de l'edelweiss se firent de leurs propres randonnées fut d'ailleurs souvent conçue sur le mode d'un contre-modèle. La référence implicite presque toujours présente l'indique clairement. Dans l'esprit de beaucoup de pirates de l'edelweiss l'idée de liberté s'opposait à l'instrumentalisation politique de cette même activité dans le cadre de la jeunesse hitlérienne. Parmi nos enquêtés, c'est Ferdinand Steingass qui est le plus sensible à cette politisation de la randonnée et qui, en conséquence, met en valeur le caractère apolitique que cette activité aurait pris chez les pirates de l'edelweiss. Interrogé sur la manière dont la randonnée avait été organisée dans la jeunesse hitlérienne, il décrit, non pas sans s'en moquer, la politisation et l'endoctrinement excessif :

372 Traduit de l'original : « das war für uns so ein Inbegriff von Freiheit » Entretien avec Günter B. du 18 mars 2002 cité après : Christian Schott, Sven Steinacker, op. cit., p. 101.

373 Traduit de l'original : « Wir lebten doch nur unsere Freiheit in unserer Freizeit ! Und da kann ich doch spazieren gehen. » Entretien avec Fritz Prediger, op. cit.

374 Traduit de l'original : « Aber an Hitler hab ich da gar nicht gedacht. Das war unsere Freiheit ! » Ibid.

« Marché ! Et joué des jeux ruraux ... les blancs contre les rouges. C'était donc toujours politique [...] Ils marchaient dans le « Grünjochtl »³⁷⁵ et on les éclairait [...] comment il fallait se comporter en tant qu'Allemand... n'est-ce pas... »³⁷⁶

Cette critique formulée, Ferdinand Steingass y oppose la randonnée chez les pirates de l'edelweiss, envisagée comme un loisir, comme une activité procurant du plaisir à celui qui s'y livre :

« J'ai dit une fois... chaque homme doit avoir le droit d'organiser son temps libre en concordance avec ses inclinations personnelles. Et pour nous c'était le tic de la randonnée. Tout le monde a un hobby ou un tic. S'il traverse un barrage avec un bateau à voiles ou si c'est la guitare, on s'en fout. Mais pas colonne de marche et « aujourd'hui l'Allemagne nous appartient, demain le monde entier »³⁷⁷

Cette interprétation de la randonnée comme un loisir apolitique s'accorde, d'ailleurs, parfaitement avec l'idée de la nature comme un refuge. Loin des préoccupations politiques, la randonnée offrait la possibilité de « se mouvoir » librement. Outre l'opposition apolitique/ politique, nous retrouvons de plus celle entre l'activité librement choisie en concordance avec les préférences personnelles de la personne et l'activité organisée (colonne de marche), voire imposées s'apparentant à une contrainte. La revendication de pouvoir passer son temps libre selon ses *inclinations personnelles* confirme, ne serait-ce que par le vocabulaire employé, l'importance accordée à l'indépendance.³⁷⁸

Il est d'ailleurs intéressant de noter que l'activité pratiquée chez les pirates de l'edelweiss est associée au choix individuellement pris par chacun, alors que les passages liés à la jeunesse hitlérienne se réfèrent, même si cela se fait implicitement, au groupe comme acteur de l'activité. Intuitivement la liberté se trouve, donc, de nouveau rattachée à l'individu, tandis que la contrainte est attribuée au groupe.

375 Le « Grünürtel » (orthographe correcte en allemand standard) est un parc dans Cologne.

376 Traduit de l'original : « Marschier ! Und Landesspiele gemacht... die Weißen gegen die Roten. Also das lief immer ins Politische. Die marschierten in den « Grünürtel » und wurden darüber aufgeklärt [...] wie man sich als Deutscher zu verhalten hat... ne... » Entretien avec Ferdinand Steingass, op. cit.

377 Traduit de l'original : « Ich hab mal gesagt... jeder Mensch muss das Recht haben, seine Freizeit so zu gestalten, wie es seinen persönlichen Neigungen entspricht. Und das war für uns eben der Wandertick. Jeder hat ein Hobby und nen Tick. Ob der jetzt mit dem Segelboot über die Talsperre fährt oder mit der Gitarre... das ist doche gal. Aber doch nicht Marschkolonne... « Heute gehört uns Deutschland, morgen die ganze Welt » » Ibid.

378 Cf. Alain Renaut, op. cit. p. 92-93.

En comparant la randonnée chez les pirates de l'edelweiss et dans la jeunesse hitlérienne nous retrouvons des oppositions familières. D'un côté nous avons un service planifié dans ses moindres détails dans lequel la randonnée fut envisagée comme un moyen d'entraînement physique. Combinée avec des jeux de terrain et des jeux d'orientation elle servait principalement la préparation des jeunes à leurs tâches futures de soldat. Le rapport à la nature y a été, en conséquence, conçu comme rapport de domination, la maîtrise du terrain étant l'objectif principal. Le rapport au temps a été caractérisé par l'incapacité de valoriser le moment présent. La contemplation étant jugée inutile, la sensibilité étant jugée dangereuse, l'émotion n'intervenait qu'en tant que passion collective suscitée grâce à des démonstrations de force.

À la vision instrumentale de la randonnée dans la jeunesse hitlérienne est opposée chez les pirates de l'edelweiss une conception l'envisageant comme aventure, expérience romantique et expression par excellence de la liberté. Autrement dit, la randonnée fut appréciée par ces jeunes gens pour trois raisons principalement. Premièrement, elle offrait la possibilité de sortir des villes, de fuir les conséquences de la guerre et d'oublier pour un moment leur quotidien pénible. Elle permettait de se réfugier dans la nature, loin des contraintes et loin des exigences qui pesaient sur eux, loin aussi des ordres de toutes sortes. La randonnée représentait donc un moment de liberté en ce qu'elle suspendait, pour un moment, l'hétéronomie qui caractérisait la vie de ces jeunes gens.

Mais la nature constituait non seulement un refuge, elle était aussi le décor de leurs aventures. Ainsi la randonnée était l'occasion de partir vers l'inconnu et assouvir leur curiosité. En aspirant à cette figure de l'aventurier les pirates de l'edelweiss valorisaient en même temps le risque et la nouveauté ; deux éléments centraux pour la recherche d'un chemin personnel et précisément les deux éléments qui contrariaient les autorités nationales-socialistes pour l'imprévisibilité qu'ils impliquaient.

Enfin la nature constituait pour les pirates de l'edelweiss également un endroit de contemplation, la sensibilité individuelle étant l'élément-clé de l'expérience faite durant la randonnée. Ainsi les pirates de l'edelweiss montraient une capacité à vivre le moment, à être soi avec soi-même, à savourer les impressions et à se livrer à leurs sensations et émotions. L'acte de la randonnée se trouvait ainsi doté d'un sens, d'une valeur

dans le moment présent, indépendamment de son utilité pour un futur quelconque.

Cette valorisation de l'individu dans et par la pratique de la randonnée ne doit cependant pas masquer la dimension collective que cette activité comporte tout de même aussi chez les pirates de l'edelweiss. C'est pourquoi nous proposons de sortir un moment de l'optique comparative et de clore ce chapitre par un bref regard sur la randonnée, sa fonction et ses retentissements, chez les pirates de l'edelweiss.

e. La dimension collective de la randonnée chez les pirates de l'edelweiss

Tout d'abord, nous pouvons partir du constat, étayé par les passages d'entretiens et les extraits des rapports des autorités nationales-socialistes vus jusqu'ici, que la randonnée représentait, à côté de la musique, l'activité principale autour de laquelle s'organisaient ces sociabilités. De là nous pouvons supposer qu'elle jouait un rôle primordial dans la décision de rejoindre un de ces groupes oppositionnels. L'attrait qu'exerçait la randonnée ne peut en effet être sous-estimé. Premièrement, le *Wandervogel* et la jeunesse ligueuse s'étaient déjà constitués autour de cette activité et nous savons combien était grande l'influence exercée par ce milieu, même bien en dehors de leurs propres groupes et leur propre temps. Les pirates de l'edelweiss devaient sûrement profiter de cette image positive, tout comme du fait même que la randonnée avait été popularisée dans les décennies précédant leur apparition.

À l'attractivité de la randonnée en général peuvent être rajoutées deux autres raisons pour lesquelles cette activité devait inviter les jeunes à s'engager chez les pirates de l'edelweiss. Premièrement, c'est le caractère peu passionnant du service dans la jeunesse hitlérienne, nous n'allons pas y revenir maintenant. Mais la randonnée ne séduisait pas seulement ceux lassés par un service ennuyeux ; la situation de ceux exclus de la jeunesse hitlérienne était propice à créer des besoins auxquels la randonnée chez les pirates de l'edelweiss semblait capable de répondre. Fritz Theilen nous rapporte par exemple l'ennui et le sentiment d'isolement engendrés par la situation de non-intégré et le fait que tout le monde sauf lui « est de service » dans la jeunesse hitlérienne le mercredi (après-midi) et le samedi.³⁷⁹ Découvrir dans cette situation qu'existent d'autres adolescents expulsés de la jeunesse hitlérienne ou refusant de servir dans cette dernière et découvrir qu'ils utilisent le temps libre ainsi obtenu pour partir à l'aventure a certai-

379 Cf. Fritz Theilen, op. cit., p. 17.

nement dû être séduisant.

Ces trois éléments, qui ne constituent pas une liste exhaustive, suggèrent que la randonnée disposait d'un pouvoir d'attraction non négligeable. Il est légitime de conjecturer qu'elle jouait un rôle décisif dans la décision de beaucoup de pirates de l'edelweiss de rejoindre un de ces groupes contestataires. Dans ce sens, la randonnée fut à côté du refus de la jeunesse hitlérienne, dont nous avons déjà parlé, et de la musique, dont traitera le chapitre suivant, l'élément central de la constitution de ces groupes. Autrement dit, c'est autour de ces trois thèmes que ces sociabilités alternatives se mettaient en place ; ce furent ces trois thèmes qui créèrent du commun et qui constituaient la base sur laquelle une solidarité pouvait s'instaurer.

Tout en favorisant une valorisation de l'individu dans les détails, la randonnée fut donc également productrice de commun ; autour d'elle se créèrent un imaginaire et un mode de vie partagés. À travers elle, se trouvait uni ce qui auparavant n'étaient que des individus épars, ou pour le dire avec les mots de Dumont, elle réintroduisait des éléments holistes (à des niveaux subordonnés), sans pour autant mettre en question ou rentrer en conflit avec la valeur prédominante qui fut celle de l'individualisme.³⁸⁰

La dimension collective ainsi introduite n'est d'ailleurs pas sans lien avec la question de la politisation traitée plus haut. Envisagée, ou pour le moins présentée, par les pirates de l'edelweiss comme un loisir personnel, loin de toute signification politique (donc loin de toute signification dépassant l'individu et ses désirs), la randonnée ne s'organisait tout de même pas dans un vide politique.

Tout d'abord, nous l'avons vu, la randonnée était l'activité principale à laquelle se livraient les pirates de l'edelweiss ; elle constituait le centre d'intérêt qu'ils partageaient, capable, en conséquence, de les rallier. En ce sens, elle était essentielle pour la formation même de ces groupes. En tant qu'activité susceptible de rassembler ces jeunes gens, elle pouvait devenir une menace politique. En mettant en question la prétention du national-socialisme à la *Gleichschaltung*, la randonnée contenait la première étincelle d'une possible attitude oppositionnelle. Les interdictions répétées de faire des randonnées en de-

380 Cf. Louis Dumont, *Essais sur l'individualisme*, op. cit., p. 270.

hors de la jeunesse hitlérienne³⁸¹ en disent long sur les craintes suscitées par cette pratique. Il est de même des rapports des instances de persécution qui ne cessent d'insister sur les dangers que la randonnée implique : rappelons-nous d'un passage du rapport du juge pour mineurs Pastor déjà cité en partie plus haut.

« La patrouille de la jeunesse hitlérienne et l'obligation de servir rajoutaient un nouvel aspect. C'est que ceux qui demandaient de la discipline et de l'ordre et qui empêchaient les randonnées sauvages en dehors des formations de la jeunesse hitlérienne étaient des personnes du même âge. La conséquence psychologique évidente fut : « On ne se laisse pas faire ». Ainsi se produisait des bagarres et des attaques de la patrouille de la jeunesse hitlérienne, des membres de la jeunesse hitlérienne, la destruction et l'endommagement des foyers de la jeunesse hitlérienne et des tableaux d'affichage etc. Ces garçons suivent tout sauf la contrainte, ils veulent faire des « randonnées sauvages » et non pas une randonnée ordonnée en formation. Étant donné que cela leur a été interdit par des camarades du même âge, ceux-ci étaient leurs ennemis personnels. C'est en ceci que réside la racine de l'attitude oppositionnelle vis-à-vis de la jeunesse hitlérienne et en conséquence vis-à-vis de l'État. »³⁸²

Nous voyons bien comment Pastor associe la volonté de partir en randonnée et l'attitude oppositionnelle. Pour le juge pour mineurs, c'est parce que ces jeunes désiraient faire des randonnées comme cela leur plaisait qu'ils se retrouvèrent dans une position d'antagonisme par rapport à la jeunesse hitlérienne, et conséquence par rapport à l'État national-socialiste dans son ensemble.

Ainsi la randonnée prenait une signification politique pour une autre raison encore : en identifiant la *randonnée sauvage* comme racine de l'attitude oppositionnelle de ces jeunes, les instances de persécution, elles-mêmes, contribuèrent à sa politisation. Ce

381 Cf. l'ordonnance de police concernant la randonnée commune entre adolescents des deux sexes et concernant la protection de l'uniforme de la jeunesse hitlérienne, consultable sur : https://www.mahnmal-koblenz.de/PDF_LM/Renner_35_rheinprovinz.pdf, lien vérifié le 30/11/20. Cf. Wanderungen und weltliche Betätigung von bündisch- und konfessionell beeinflussten Jugendgruppen, circulaire de la Gestapo Cologne du 27 janvier 1943 dans : Matthias von Hellfeld, Arno Klönne, *Die betrogene Generation*, op. cit., p. 317-318. Cf. Fahrerlaubnisscheine, arrêt de la Gestapo Cologne du 6 octobre 1943 dans : ibid., p. 318-319.

382 Traduit de l'original : « Der Hitler-Jugend-Streifendienst und die Jugenddienstpflicht brachten hierin aber einen neuen Gesichtspunkt. Denn diejenigen, die hier Disziplin und Ordnung forderten und das wilde Wandern ausserhalb der HJ-Formation unterbinden wollten, waren Altersgenossen. Die selbstverständliche psychologische Folge war : « So etwas lassen wir uns nicht bieten ». So kam es zu Schlägereien und Überfällen auf die HJ-Streife, auf Angehörige der Hitler-Jugend, Zerstörung und Beschädigung der HJ-Heime und Aushängetafeln u. ähnl. Diese Jungen folgen allem, nur nicht dem Zwang, sie wollen « wilde Fahrten » machen und nicht eine geordnete Wanderung in Formation. Da ihnen das, zudem von Altersgenossen, unterbunden wurde, waren diese ihre persönlichen Feinde. Hierin liegt die Wurzel zu der oppositionellen Einstellung gegen die Hitler-Jugend und damit gegen den Staat. » Amtsgericht Abteilung 28 (Jugendgericht), Lagebericht – Kölner Edelweisspiraten, Rapport du tribunal d'instance 28 du 7 novembre 1943, op. cit., p. 429.

qui constituait un loisir personnel au départ, devint ainsi un engagement politique. Autrement dit, en l'interprétant comme une menace pour l'ordre national-socialiste, les fonctionnaires des instances chargées de la question de la jeunesse réintroduisaient des éléments holistes : sans compréhension de l'individualisme qui animait ces jeunes gens, ils plaquèrent leurs schèmes de pensée à des comportements auxquels ils ne convenaient pas au départ. En faisant ainsi, ces éléments holistes contribuèrent par la suite à créer les réalités qu'ils décrivaient.

Autrement dit, en faisant de la manière de pratiquer la randonnée chez les pirates de l'edelweiss un critère de différenciation, les instances de persécution altérèrent le sens de cette dernière et renforcèrent la signification qu'elle prenait pour les jeunes engagés chez les pirates de l'edelweiss. La randonnée passa ainsi d'une activité appréciée à un élément constitutif de leur mode de vie. À travers ce changement de statut, la randonnée acquit une portée symbolique, sa pratique signifiant désormais appartenance à un des groupes de pirates de l'edelweiss et opposition à la jeunesse hitlérienne.

Ainsi la randonnée, bien qu'organisée de manière foncièrement individualiste, constituait indéniablement un élément fédérateur important de la sociabilité des pirates de l'edelweiss. Son pouvoir d'attraction et sa force de ralliement tenaient précisément à la place primordiale accordée à l'individu - à sa curiosité, à ses émotions et à ses rêves - et à l'absence d'une telle valorisation dans la jeunesse hitlérienne. La randonnée a donc su attirer des jeunes car elle représentait un critère de différenciation important qui permettait à ces jeunes de s'affirmer dans leur altérité.

C'est pour cette même raison que la musique et le style vestimentaire des pirates de l'edelweiss nous intéressent : ils constituaient l'expression par excellence de la liberté que ces jeunes « se sont prise », comme disait Fritz Prediger. Ils constituaient des prises de distance par rapport au régime national-socialiste, des prises de distance peut-être même plus visibles que ce fut le cas pour la randonnée. Pour la question comment les pirates de l'edelweiss recrutaient leurs membres, comment ils attiraient les jeunes au départ, tout comme pour la question de leur engagement dans la durée, il est donc essentiel de se tourner vers ces deux éléments.

3. Musique et style vestimentaire

Dans les chapitres qui ont précédé nous avons examiné différentes caractéristiques des groupes de pirates de l'edelweiss qui, aux yeux de leurs anciens membres, les différenciaient de l'organisation de jeunesse de l'État ; et nous avons vu que ce fut la place accordée à l'individu, à son indépendance et son unicité, chez les pirates de l'edelweiss qui faisait pencher la balance en faveur de ces derniers.

Contrairement à ce que nous avons supposé en introduction, les efforts d'intégration de la jeunesse hitlérienne se révélaient en effet peu ou pas efficaces pour ces jeunes ayant fait l'expérience d'un autre type de sociabilité. Le chapitre sur les relations qu'entretenaient les pirates de l'edelweiss entre eux montrait cependant aussi que la préférence donnée à l'indépendance ne radiait pas pour autant tout désir d'intégration. Tout au contraire, la situation de non-intégrés du système, qui se rajoutait aux privations (tant matérielles que relationnelles) dues à la guerre, renforçait chez ces jeunes le besoin de dépasser leur isolement en s'associant à autrui.

Les amitiés forgées à l'intérieur des groupes de pirates de l'edelweiss apportaient ce soutien précieux, tout comme les activités pratiquées, telle la randonnée, procuraient la distraction nécessaire pour fuir un quotidien pénible. Mais aussi rassurants que ces liens amicaux pussent être, aussi divertissantes que fussent ces activités, il est à douter que cela ait suffi pour tenir face aux mesures répressives prises à leur rencontre par le régime national-socialiste. Le contexte même dans lequel vivaient les pirates de l'edelweiss rendait donc nécessaire une complicité et une solidarité qui ne pouvaient venir du seul fait de partager certaines passions et intérêts.

Comment parvenaient-ils à réunir ces exigences en apparence opposées ? Dans l'introduction nous avons émis l'hypothèse que ce serait à travers la confrontation avec les exigences et prétentions du régime national-socialiste que se créerait une communauté soudée dans la défense de ce qui leur semblait être le bien le plus précieux, à savoir leur droit à l'autodétermination. Le désir, ressenti individuellement par les membres de pirates de l'edelweiss, de vivre leur vie selon leur propre volonté – désir qu'on pourrait qualifier d'égoïste et qui sépare plus qu'il unit - deviendrait idéal collectif dans le processus de l'affirmation de soi que le groupe est forcé d'entreprendre pour sa survie.

Mais où commençaient ces confrontations avec le régime national-socialiste ? À partir de quel moment, à partir de quelles expériences les anciens membres de pirates de l'edelweiss se comprenaient-ils d'abord comme non-intégrés du système, puis comme opposants au régime ? L'expulsion de la jeunesse hitlérienne pouvait pour certains (Fritz Theilen par exemple) constituer une telle expérience en ce qu'elle officialisait ce statut de non-intégré du système. Mais beaucoup n'avaient même jamais rejoint la jeunesse hitlérienne. Des difficultés rencontrées pour continuer les études dans une école supérieure, pour trouver un poste d'apprentissage ou tout simplement pour rejoindre un club de foot pouvaient également participer à une prise de conscience de leur position marginalisée. Cette marginalisation pouvait cependant aussi faire naître un sentiment de fierté ; une fierté basée sur le fait d'être différent et de ne pas se plier aux exigences imposées de l'extérieur. Nous avons vu à propos de la randonnée que la manière différente dont celle-ci avait été organisée chez les pirates de l'edelweiss attirait ces jeunes, contribuait en conséquence à la constitution de ces groupes, acquérant de ce fait une signification politique.

Pour que la manière spontanée et peu rigide d'organiser les activités chez les pirates de l'edelweiss put exercer son effet séducteur sur un jeune, il devait toutefois avoir eu un contact, au moins indirect (à travers des récits par exemple), avec un de ces groupes oppositionnels. Pour comprendre comment les jeunes ont pris connaissance des groupes oppositionnels, comment le premier contact se mettait en place, le style vestimentaire et les chansons entendues aux endroits accessibles au grand public, comme les parcs ou les entrées des bunkers, jouent donc un rôle essentiel.

a. **Signe de reconnaissance**

Tout d'abord nous pouvons constater que la tenue vestimentaire et la musique constituaient un point d'entrée important dans ces groupes oppositionnels. À quel point attitude et tenue des pirates de l'edelweiss, ostensiblement différentes du comportement et de l'apparence des membres de la jeunesse hitlérienne, impressionnaient certains jeunes, sort très clairement d'un passage de l'autobiographie de Jean Jülich :

« En premier, j'ai remarqué leurs vêtements. Les garçons avaient des cheveux longs à la place des poils courts comme des allumettes des nazis ; ils portaient des pantalons courts avec une garniture de cuir, des chemises et des foulards à

carreaux et des lanières imposantes au poignet sur lesquelles figurait un edelweiss. Les filles portaient des jupes plissées. Ils chantaient des chansons qui m'étaient jusque-là complètement inconnues et ils s'accompagnaient à la guitare.

Ces garçons et filles m'abordaient de manière spontanée. Ils dégageaient un côté non conformiste et romantique, pas la mise au pas autoritaire et bornée de la jeunesse hitlérienne. Leurs chansons aussi me plaisaient beaucoup plus. C'était des chansons russes, des chansons de cowboy et des tubes sentimentaux. »³⁸³

Dans cette description des pirates de l'edelweiss faite par Jean Jülich sont en effet réunies toutes les caractéristiques qui fondaient et rendaient visibles leurs aspirations à l'indépendance et à l'individualité : une tenue extravagante, une attitude nonchalante, le contact facile, la spontanéité ainsi que l'amour pour un type de musique, en mesure d'exprimer ces désirs d'émancipation. C'est d'ailleurs souvent à travers la musique que le premier contact se fait et que des liens amicaux commencent à être tissés.

« C'était un groupe [...] qui avait, comme j'ai dit, des vêtements colorés, qui étaient là le soir. [...] On y chantait et tchatchait et... et... euh c'était beau. Et du coup on y est allé à trois. [...] Et le soir d'après on y a été de nouveau et on a regardé encore une fois et on s'est rapproché un peu. Et puis on a participé au chant et j'ai demandé : « Est-ce que je peux amener une guitare ? » Je pouvais. Et puis on m'a montré des accords. Et d'un coup on en faisait partie. »³⁸⁴

Ce récit de Jean Jülich sur la manière dont on rejoignait ces groupes grâce à un intérêt partagé pour la musique n'est d'ailleurs pas unique. Plusieurs témoignages d'anciens membres de pirates de l'edelweiss, y compris celui de Fritz Prediger ci-dessous, insistent sur la force d'attraction exercée par la musique, mais aussi sur la simplicité avec laquelle des contacts pouvaient être tissés à travers elle :

383 Traduit de l'original : « Als erstes fiel mir ihre Kleidung auf. Die Jungen hatten lange Haare statt der streichholzkurzen Nazistoppeln, sie trugen kurze Hosen mit Lederbesatz, karierte Hemden und Halstücher und wuchtige Krafriemchen an den Handgelenken, auf denen ein Edelweiß abgebildet war. Die Mädchen trugen Faltenröcke. Sie sangen Lieder, die mir bis dahin völlig unbekannt waren, und begleiteten sich auf ihren Gitarren. Diese Jungen und Mädchen sprachen mich spontan an. Sie strahlten etwas Unangepasstes und Romantisches aus, nicht den autoritären und engstirnigen Drill der Hitlerjugend. Auch ihre Lieder gefielen mir viel besser. Es waren russische Lieder, Cowboylieder und Schlagerschnulzen. » Jean Jülich, op. cit., p. 44.

384 Traduit de l'original : « Da war eine Gruppe [...], die hatten, wie gesagt, bunte Kleidung, waren Abends da. [...] Da wurde gesungen und gequatscht und... und... äh das war schön. Und da sind wir zu dritt [...] dahin. [...] Und dann am nächsten Abend waren wir wieder da und haben nochmal geguckt und dann sind wir ein bisschen näher ran. Und dann haben wir auch mal mitgesungen und dann hab ich gefragt : « Kann ich mal ne Gitarre mitbringen ? » Konnte ich. Dann kriegte ich Griffe gezeigt. Und auf einmal war man dabei. » Entretien avec Jean Jülich, op. cit.

« Et puis on se retrouvait au Volksgarten dans un bistro. Ils avaient une petite salle à côté et puis il y avait tant de mandolines et tant de guitares qui jouaient. [...] Et puis le contact a été créé. »³⁸⁵

À ce propos, deux passages de l'entretien avec Wolfgang Schwarz méritent également notre attention en ce qu'ils précisent la manière dont cette prise de contact à travers la musique se déroulait dans la pratique :

« On se rencontre grâce à la guitare. On a une guitare sur soi et on apprend quelque chose de celui-là, on apprend quelque chose de celui-là. On participe un peu, plus ou moins bien. Et c'est ainsi que ça se met en place. Puis grâce à eux, on en rencontre d'autres. »³⁸⁶

Puis, il continue :

« Soit vous êtes assis tout seul au début... On tapote un peu la guitare. Ensuite arrivent les autres et ils regardent. Celui-ci sait mieux faire. « Passe-moi ça ! » [...] Puis on se rend compte à travers les chansons qui sont jouées, dans quel sens ça va. »³⁸⁷

La musique et notamment l'apprentissage de la musique grâce à l'aide mutuellement fournie ont donc été des éléments facilitant l'accès à ces groupes. La deuxième citation montre de surcroît que le type de chansons chantées n'a pas non plus été sans importance pour l'attractivité de ces groupes de jeunes formés en dehors de la jeunesse hitlérienne et se comprenant eux-mêmes comme antithèse de cette dernière. Ainsi Ferdinand Steingass oppose clairement le service dans la jeunesse hitlérienne aux rencontres avec guitares et mandolines des pirates de l'edelweiss.

« Avec l'âge de dix ans il fallait adhérer à la jeunesse hitlérienne. J'ai ensuite fait ça quelques fois mais j'ai été attiré par le Manderscheiderplatz. Il y avait les pi-

385 Traduit de l'original : « Dann trafen wir uns am Volksgarten in einer Wirtschaft. Die hatte ein Sälchen daneben und dann spielten so und so viele Mandolinen und so und so viele Gitarren. [...] Und dann kam da die Verbindung zusammen. » Entretien avec Fritz Prediger, op. cit.

386 Traduit de l'original : « Man kommt zusammen durch die Gitarre. Man hat ne Gitarre dabei und man lernt von dem was, man lernt von dem was. Spielt ein bisschen mit, mehr oder weniger gut. Und so baut sich das auf. Durch die lernt man wieder Andere kennen. » Entretien avec Wolfgang Schwarz, op. cit.

387 Traduit de l'original : « Entweder sitzen Sie allein zuerst da... An der Gitarre klimpert man vor sich hin. Dann kommen die Anderen und gucken. Der kann das besser. « Gib mal her ! » [...] Dann merkt man schon an den Liedern, die gespielt werden, wo's lang geht. » Ibid.

rates de l'edelweiss avec leurs guitares et leurs mandolines et ils chantaient leurs chansons de voyage. Ça m'a finalement attiré plus. »³⁸⁸

De même, dans la description faite par Friederike Greven des nuits passées au bunker lors des alertes aériennes, la jeunesse hitlérienne figure comme référence négative.

« Nous adolescents, pourquoi devons-nous nous asseoir en bas ? Nous étions toujours [...] assis en haut [du bunker anti-aérien]. Et c'est là que ça a commencé petit à petit... n'est-ce pas. Ça jouait de la guitare et ça chantait. Alors il ne saurait y être question de la jeunesse hitlérienne et tout ça. »³⁸⁹

Le fait que les pirates de l'edelweiss comprenaient la musique comme moyen d'exprimer leur mode de vie³⁹⁰ – leur désir de liberté, leur romantisme et leur goût pour l'aventure – et par là leur différence avec la jeunesse hitlérienne les rendait reconnaissables pour d'autres.

Le comportement et la tenue ostensiblement non conformistes des pirates de l'edelweiss ainsi que leur désir d'indépendance articulé à travers la musique pouvaient cependant non seulement attirer d'autres jeunes qui se reconnaissaient dans cette attitude contestataire, ils servaient également comme signe de reconnaissance pour ceux qui en faisaient déjà partie. Pour Fritz Theilen, par exemple, le contact avec les pirates de l'edelweiss se met en place grâce à une rencontre à l'hôpital, pendant laquelle il reconnaît des chansons chantées grâce à son appartenance antérieure à un groupe de la jeunesse ligueuse.

« Et en dessus de moi dans le lit, quelqu'un était assis avec une guitare. Au début je ne l'avais même pas aperçu... n'est-ce pas. Mais d'un coup il commence aussi à chanter. [...] Je lui demande : « D'où tu connais ces choses-là ? » N'est-ce pas... « Oui, dit-il, chez les pirates de l'edelweiss. » Je dis : « Ils sont où ceux-là ? » « Oui

388 Traduit de l'original : « Mit dem 10. Lebensjahr musste man ja in die Hitlerjugend eintreten. Das hab ich dann ein paar Mal gemacht aber mich zog es da zum Manderscheiderplatz. Da waren die Edelweißpiraten mit ihren Gitarren und Mandolinen und die sangen ihre Fahrtenlieder. Das zog mich dann mehr an. » Entretien avec Ferdinand Steingass, op. cit.

389 Traduit de l'original : « Wir Jugendliche, was sollen wir uns da unten hinsetzen ? Wir haben oben immer [...] gesessen. Da fing das dann so langsam an...ne. Da wurde dann Gitarre gespielt, da wurde gesungen. [...] Also von HJ und so weiter war keine Rede ! » Entretien avec Friederike Greven, op. cit.

390 Le mode de vie peut être défini comme la manière de vivre, d'être et de penser d'une personne ou d'un groupe d'individus. Plus précisément nous y référons comme le comportement quotidien, la façon de vivre autour de et pour certaines valeurs d'un individu.

dans... dans le Volksgarten. Tu devrais venir un jour. » [...] Et c'est comme ça que j'ai eu le contact avec le Volksgarten. »³⁹¹

Il semble bien qu'un certain répertoire fût typique pour ces groupes oppositionnels (que ça soit dans les années trente ou quarante), et était, en conséquence, connu par leurs membres.³⁹² Vues sous cet angle, les rencontres lors desquelles ces chansons étaient jouées ne paraissent plus uniquement comme des moments de loisirs partagés à plusieurs, mais sont également à interpréter comme des occasions propices à s'assurer d'une mentalité commune.

Comment expliquer alors ce pouvoir d'attraction que la musique exerçait sur ces jeunes ? Pourquoi constituait-elle, ensemble à la tenue vestimentaire, un point d'entrée dans ces groupes ? Examinons d'abord le style vestimentaire, cela nous aidera également à comprendre certains mécanismes à l'œuvre dans la musique. Depuis Simmel nous savons que la mode se nourrit de deux besoins contradictoires ; d'un côté elle répond au besoin d'association (et donc d'imitation), de l'autre côté elle satisfait le besoin de différenciation et de distinction.³⁹³ Pour cette raison elle a toujours été le produit d'une division de classes³⁹⁴ qu'elle représentait et qu'elle perpétuait.

« La mode est donc à la fois l'expression du lien qui rattache l'individu à ceux qui partagent sa situation, de l'unité d'un groupe qu'elle définit, mais aussi, et du même coup, la clôture que ce groupe oppose à ceux qui lui sont inférieurs et qui s'en voient par là exclus. Relier et distinguer sont les deux fonctions fondamentales qui œuvrent ici inséparablement, et bien que ces deux termes soient stric-

391 Traduit de l'original : « Und über mir im Bett, da sitzt einer mit der Gitarre. Den hatt ich zunächst gar nicht wahrgenommen...ne. Aber plötzlich fängt der auch an zu singen. [...] Frag ich : « Woher kennst du die Sachen denn ? » Ne... « Ja » sagt er « Bei den Edelweißpiraten » Sag ich : « Wo hast du die denn ? » « Ja im... im Volksgarten. Da musst du mal hinkommen. » [...] Und so hab ich den Kontakt zum Volksgarten gekriegt. » Entretien avec Fritz Theilen, op. cit.

392 Certaines chansons comme « Die Edelweißpiraten sind treu » (« Les pirates de l'edelweiss sont fidèles »), « Höre Rübezahl » (« Écoute Rübezahl ») et d'autres sont mentionnées tant dans les entretiens que dans les rapports des instances officielles, elles constituent donc sûrement le noyau commun à tous les groupes de pirates de l'edelweiss. En dehors de ces chansons connues de tous, le répertoire variait sans doute d'un groupe à l'autre ce qui n'empêchait pas des échanges intensifs lorsque différents groupes se rencontraient.

393 Cf. Georg Simmel, « Philosophie der Mode », *Reihe Moderne Zeitfragen*, 1905, n° 11, consultable sur : <https://socio.ch/sim/verschiedenes/1905/mode.htm>, lien vérifié le 30/11/20. À ce sujet cf. également Pierre Bourdieu, *La distinction, Critique sociale du jugement*, Paris, Les éditions de minuit, 1979.

394 L'idée de la mode comme produit des divisions sociales n'est pas nouvelle. Cf. par exemple Rudolf von Ihering, « Das sociale Motiv der Mode », *Wochenschrift für Literatur, Kunst und öffentliches Leben*, 1881, n° 34, consultable sur : http://www.modetheorie.de/fileadmin/Texte/i/Ihering-Das_sociale_Motiv_der_Mode_1881.pdf, lien vérifié le 30/11/20.

tement contraires, ou peut-être bien pour cette raison même, chacun est la condition de possibilité de l'autre. »³⁹⁵

Tout en comportant la chance d'une distinction individuelle, la mode signifie donc toujours appartenance à un groupe social. Pour que cela fût le cas, le vêtement devait arrêter d'être vêtement uniquement, il devait devenir un symbole. Autrement dit, il devait véhiculer un sens qui ne lui était pas inhérent à l'origine mais qu'il acquérait à l'intérieur du contexte social dans lequel il évoluait.³⁹⁶ C'est pourquoi plus récemment la mode a été envisagée comme un langage, comme un ensemble de signes, déchiffrable, en principe, pour qui en connaît les règles.³⁹⁷ Comme dans n'importe quelle situation de communication, les significations dont le vêtement est le porteur changent non seulement en fonction de l'émetteur mais également en fonction de celui qui reçoit le message.³⁹⁸ De surcroît, le sens d'un vêtement ou accessoire n'est jamais figé dans le temps mais peut évoluer à travers les époques.³⁹⁹ Étant donné l'équivoque des messages transmis à travers la mode, la réussite de la communication n'est pas toujours garantie.⁴⁰⁰ Cette absence d'une codification trop formaliste est cependant aussi ce qui fait sa force, ce qui explique son pouvoir d'attraction.

Si le vêtement en tant que symbole participe à la constitution du groupe, son imprécision relative laisse le soin aux individus de le remplir de sens. Pour Anthony Cohen les « [...] symboles n'expriment pas tant une signification qu'elles nous donnent la capacité de faire sens. »⁴⁰¹ ; ce qui lui permet de donner à l'individu toute sa place dans la construction de la communauté.

« Un comportement ne contient pas du sens de manière intrinsèque ; plutôt il s'avère sensé à travers l'acte de l'interprétation. [...] L'interprétation implique

395 Georg Simmel, « Philosophie der Mode », op. cit. Traduction : Arthur Lochmann. Georg Simmel, *Philosophie de la mode*, 2e édition (2013), Paris, Éditions Allia, 2020, p. 13-14.

396 Cf. le chapitre « Mode et pouvoir » dans : Dominique Waquet, Marion Laporte (éd.), *La mode*, Paris, Presses universitaires de France, 2010, p. 56-80.

397 Pour un bon résumé des études et expériences envisageant la mode comme un moyen de communication cf. Rainer Dollase, « « Von ganz natürlich bis schön verrückt » - Zur Psychologie der Jugendmode » dans : Dieter Baacke, Ingrid Volker, Rainer Dollase, Uschi Dresing (éd.), *Jugend und Mode, Kleidung als Selbstinszenierung*, Opladen, Leske + Budrich, 1988, p. 99-109.

398 Cf. Hans-Joachim Hoffmann, *Kleidersprache, Eine Psychologie der Illusionen in Kleidung, Mode und Maskerade*, Frankfurt am Main, Berlin, Wien, Ullstein, 1985, p. 41-42.

399 Hans-Joachim Hoffmann, op. cit., p. 36.

400 Rainer Dollase, op. cit., p. 106-109.

401 Anthony P. Cohen, *The symbolic construction of community*, London, New York, Routledge, 2001, (édition originale : 1985), p. 15.

un degré considérable de ce que, faute de mieux, nous devons appeler subjectivité. »⁴⁰²

Qu'est-ce que cela signifie pour les situations décrites ci-dessus ? Les récits des anciens membres de pirates de l'edelweiss laissaient supposer que par un effet de miroir, le comportement et le style non conformistes observés chez ces groupes oppositionnels pouvaient attirer d'autres jeunes qui se reconnaissaient dans cette quête d'indépendance. Autrement dit, ces symboles séduisaient ces adolescents, peu ou pas intégrés, à travers le non-conformisme, pris dans un sens large, qu'ils représentaient. Cet effet de miroir ne pouvait cependant seulement s'exercer que grâce à l'imprécision relative du contenu de ces symboles. L'observateur extérieur ne pouvait en effet être en mesure de connaître le sens exact que les jeunes organisés chez les pirates de l'edelweiss y attribuaient. Il n'est même pas dit que ce sens ait été exactement le même pour tous. Les degrés variables d'engagement de ces jeunes suggèrent d'ailleurs que le fait d'« être un pirate de l'edelweiss » pouvait correspondre à des comportements et à des aspirations fort différents. Le symbole en tant que signe d'appartenance à un groupe oppositionnel pouvait cependant faire sens pour d'autres jeunes marginalisés par le régime. Il importe peu par ailleurs que la situation du jeune en question fût objectivement à ce moment celle d'un exclu. Il suffisait que sous le couvercle d'une appartenance officielle à la jeunesse hitlérienne, il existât déjà une disposition mentale à la rupture, c'est-à-dire une volonté à se soustraire aux tentatives visant à l'intégrer dans le système national-socialiste. Une équivalence de situations pour les membres de pirates de l'edelweiss et ceux qui aspiraient à y adhérer n'était donc pas nécessaire. Les pirates de l'edelweiss parvenaient à attirer d'autres jeunes parce que les symboles, en l'occurrence leurs vêtements, qui représentaient l'appartenance au groupe firent sens pour eux. Dans l'état d'esprit et l'état émotionnel particuliers dans lesquels se trouvaient ces jeunes, ces signes leur parlaient.

Pour revenir à l'idée de subjectivité exprimée chez Cohen, nous pouvons dire que l'acte interprétatif offre la possibilité de créer du sens. En conséquence, la signification du vêtement contient toujours une part significative du destinataire, de ses émotions, de ses craintes et de ses espoirs. Ainsi il se pouvait que le non-conformisme exprimé à travers la tenue fût séduisant pour un premier grâce à l'attitude nonchalante

⁴⁰² Ibid., p. 17.

qu'il impliquait, que pour un deuxième le vêtement exprimât un esprit d'aventurier dans lequel il se reconnaissait et que pour un troisième ce fût la prise de distance par rapport à la jeunesse hitlérienne qui causa son approbation. Dans les trois cas le symbole créa du lien.

Une fois ce lien mis en place, le symbole continue de jouer un rôle essentiel. En tant que producteur de lien et en tant qu'expression de ce lien, la tenue vestimentaire est un indicateur important de l'appartenance au groupe. Si, comme nous l'avons dit plus haut, il ne fournit pas de renseignement fiable sur le degré d'engagement de celui qui le porte, il donne tout de même une idée claire des loyautés en jeu. Il permet ainsi de différencier l'ami de l'ennemi. Dans un environnement caractérisé par la suspicion généralisée comme la société nationale-socialiste, ceci fut d'une importance cruciale pour la survie même de ces groupes. Nous revenons dans un instant sur cette autre fonction de la mode, à savoir la différenciation d'autres groupes de personnes.

Regardons d'abord le deuxième élément identifié comme point d'entrée dans ces groupes oppositionnels, à savoir la musique. Comme la mode, la musique engage l'individu et le groupe. Pour Anne Marie Green sa particularité réside précisément dans le fait qu'elle

« [...] engendre une expérience singulière et individuelle – qui s'inscrit dans le passé et l'expérience de chacun – et en même temps une expérience sociale ; l'une et l'autre donnent toute sa dimension à ce fait social total »⁴⁰³

C'est d'abord à travers ses sens et à travers son corps que l'individu rentre en contact avec la musique. Ce sont ses sensibilités et son imagination que la musique interpelle. L'expérience musicale est donc d'abord une expérience profondément subjective, non généralisable, qui varie d'une personne à l'autre. Comme la mode, la musique ne se crée cependant jamais dans un vide social mais est insérée dans des contextes d'élaboration, de production et de réception précis. Elle est donc toujours rattachée à des époques historiques mais aussi à groupes sociaux dont elle peut devenir le représentant. Dominique Waquet et Marion Laporte disaient que : « Rien n'est neutre dans le vê-

403 Anne Marie Green, *De la musique en sociologie*, Paris, L'Harmattan, 2006 (édition originale : 1993), p. 236.

tement. »⁴⁰⁴ Par analogie nous pourrions dire que : « Rien n'est neutre dans la musique. » En effet, comme ce dernier la musique renvoie à des réalités en dehors d'elle-même : le groupe et ses caractéristiques, des valeurs partagées, un style de vie revendiqué, etc. Elle matérialise le lien entre membres d'un groupe et crée du commun. Il n'est d'ailleurs certainement pas fortuit que style vestimentaire et musique vont souvent de pair dans les groupes de jeunesse.⁴⁰⁵

Ce qui est vrai pour la musique en général, est d'autant plus valable pour la pratique du chant en commun. En se référant au concept de communalisation que nous avons exploré en introduction, Christophe Traïni en analyse les mérites ainsi :

« En se joignant aux chœurs qui entonnent l'hymne du groupe, les individus participent à l'édification d'un « être ensemble » qui exalte la solidarité, le partage, l'union, la force et la créativité. Bien mieux que toute autre pratique, le chant permet d'éprouver et d'objectiver ce sentiment de « communalisation » qui, selon Max Weber, caractérise les relations de ceux qui s'aiment et se comprennent et, par là même, se réjouissent d'appartenir à une seule et même entité collective. »⁴⁰⁶

À travers le chant en commun l'expérience musicale devient donc une expérience collective. Chaque performance est une nouvelle occasion pour fortifier le lien et s'assurer d'une mentalité commune. Si la musique rapproche les membres d'un groupe, si elle vise donc les « initiés », elle est toujours aussi un moyen pour communiquer cette unité vers l'extérieur. Selon Christophe Traïni, la musique, et plus précisément la musique contestataire, répond « à l'exigence de « faire nombre » et d'incarner un groupe suffisamment étendu pour pouvoir défier le pouvoir en place. »⁴⁰⁷ Ainsi elle est non seulement l'expression symbolique d'un groupe donné mais également « invitation à la mobilisation [...] lancée à ceux qui veulent bien l'entendre »⁴⁰⁸.

Appliqué aux pirates de l'edelweiss, ceci est fort instructif. Notamment la remarque selon laquelle l'invitation est lancée à « ceux qui veulent bien l'entendre » con-

404 Dominique Waquet, Marion Laporte (éd.), op. cit., p. 57.

405 Ceci valait déjà pour le Wandervogel. Pour les sociabilités juvéniles plus récentes, comme les hippies, les punks ou les gothiques, le lien entre musique et style vestimentaire est encore plus frappant.

406 Christophe Traïni, *La Musique en colère*, Paris, Presses de Sciences Po, 2008, p. 25.

407 Ibid., p. 25-26.

408 Ibid., p. 26.

firme notre idée selon laquelle une disposition mentale à la rupture devait préexister chez l'observateur pour que le message fût reçu. De manière générale, nous pouvons supposer que le message de la musique est moins équivoque que celui de la mode, surtout quand il est transmis à travers les paroles.⁴⁰⁹ Traïni montre cependant que la mise en question de l'ordre social peut également passer par d'autres moyens : le détournement, l'innovation musicale ou la fusion d'éléments hétérogènes.⁴¹⁰ Les chansons ligueuses en sont un bon exemple : initialement sans visée politique réelle, elles acquièrent un caractère subversif sous le Troisième Reich par le seul fait de renvoyer à ces organisations de jeunesse interdites. Cette politisation du répertoire ligueux doit bien être imputée au régime national-socialiste ; toujours est-il que chanter ces chansons au grand public, en connaissance des causes, revenait à chercher le détournement délibéré et à assumer la contestation qu'il implique.

La musique permet donc au groupe de s'affirmer, de défendre sa spécificité, ses valeurs et ses aspirations. Ce faisant elle ne renvoie jamais seulement au groupe dont elle émane. Pour être efficace la musique, tout comme la mode d'ailleurs, doit forcément dessiner des frontières.

b. Caractéristique de différenciation

Anthony Cohen le souligne de manière éloquente quand il dit que :

« Des limites sont marquées parce que les communautés interagissent d'une manière ou d'une autre avec des entités dont elles sont ou souhaitent être distinguées. [...] La réalité et l'efficacité de la limite de la communauté - et en conséquence de la communauté elle-même - dépendent de sa construction symbolique et de son embellissement. »⁴¹¹

Pour ce qui concerne le style vestimentaire, il suffit de se rappeler des fonctions remplies par la mode d'après Simmel : relier et distinguer. L'unité du groupe d'un côté, la clôture de ce même groupe de l'autre. Représenter le groupe signifie toujours le représenter dans sa différence avec d'autres groupes. L'image se construit alors dans la

⁴⁰⁹ Nous verrons un peu plus loin que les paroles des chansons chantées par les pirates de l'edelweiss expriment de manière explicite leur opposition au régime national-socialiste.

⁴¹⁰ Cf. Christophe Traïni, op. cit., p. 62-72.

⁴¹¹ Anthony Cohen, op. cit., p. 12-15.

négation des attributs de ceux dont le groupe cherche à se distinguer. Dans la musique et davantage encore dans la musique contestataire nous retrouvons ce même mécanisme. À travers le chant se célèbre un « nous » héroïque et se dessine un ennemi à combattre.

« L'hymne contribue à édifier un système de réactions affectives complémentaires qui dote les membres d'un groupe d'une culture émotionnelle commune. À l'égard des membres du « nous » en mouvement : de l'estime, de l'admiration, une compassion à l'endroit des injustices subies dans le passé mais plus encore de l'orgueil, une fierté enthousiaste d'agir de concert pour un monde meilleur. À l'égard du « eux » externe au mouvement : de l'indignation, du mépris, de la colère, une crainte bien vite exorcisée par la promesse d'un châtement à venir, bref une hostilité qui ne cesse de s'enhardir à travers l'effet galvaniseur de l'hymne. »⁴¹²

Le chant est donc un moyen de s'assurer d'une mentalité commune qu'il convient d'affirmer d'autant plus qu'elle est menacée par un ennemi extérieur. Étant donné que la jeunesse hitlérienne constituait le premier concurrent et la cible la plus accessible au quotidien (par rapport à d'autres instances du régime), c'est d'abord à travers les conflits avec elle que cette mentalité commune a pu se forger. Les comparaisons entre jeunesse hitlérienne et pirates de l'edelweiss qui, comme nous l'avons vu, traversaient les entretiens, s'y trouvent également en grand nombre concernant les types de chansons chantées dans l'un et l'autre groupe de jeunesse. Souvent y sont opposées les chansons de combat, très politisées, de la jeunesse hitlérienne, qui les repoussaient, et leurs chansons romantiques et de voyage. Nous retrouvons ici la dichotomie politique/apolitique abordée au chapitre précédent. Le passage suivant tiré de l'entretien réalisé avec Ferdinand Steingass est tout à fait révélateur de cette aversion créée par la musique pratiquée au sein de la jeunesse d'État.

« Il faut que vous imaginiez quand la jeunesse hitlérienne marchait dans la rue, tu entendais uniquement : « Un jeune peuple s'élève, prêt à l'attaque ! Hissez le drapeau plus haut camarades » ou « Aujourd'hui l'Allemagne nous appartient,

⁴¹² Christophe Traïni, op. cit., p. 28-29.

demain le monde entier ». Ils ne chantaient rien d'autre. Et vous voyez, ça nous rebutait. On n'avait pas envie d'avoir affaire à ça ! »⁴¹³

Chez Jean Jülich cette désapprobation de la musique pratiquée dans les unités de la jeunesse hitlérienne se combine avec une exaltation des chansons jouées chez les pirates de l'edelweiss. Il nous rapporte qu'ils y

« [...] chantaient des chansons magnifiques... euh des chansons sentimentales et des chansons de randonnée et des chansons d'aventure. Nous, on devait chanter : « De la Finlande à la mer Noire, en avant vers l'est ! L'objectif, la victoire à la bannière ! Führer, ordonne ! Nous te suivons ! » Très grave, très grave ! »⁴¹⁴

Enfin Ludwig Hansmann nie même de connaître des chansons chantées dans la jeunesse hitlérienne ce qui ne l'empêche pas de postuler une différence fondamentale entre la jeunesse d'État et les pirates de l'edelweiss à un autre moment de l'entretien. Interrogé sur les chansons des pirates de l'edelweiss il dit :

« Oui ce qui nous passait par la tête. Mais plus de chansons de carnaval ou... ou... ou des chansons normales. Pas de chansons nazies ! On ne les connaissait même pas. Ça ne nous intéressait pas. »⁴¹⁵

Puis, il raconte ailleurs :

« Nous avions quelques-uns dans le groupe [...] qui pouvaient chanter merveilleusement. [...] Quand il entonnait, nous pouvions tous chanter avec lui. C'était vraiment très beau ! C'était magnifique ! C'était autre chose que la jeunesse allemande ou la jeunesse hitlérienne ! »⁴¹⁶

Que ça soit en connaissance de cause, comme pour Jean Jülich et Ferdinand Stein-

413 Traduit de l'original : « Sie müssen sich das vorstellen, wenn die Hitlerjugend durch die Straßen marschierte, du hörtest ja nur : « Ein junges Volk steht auf, zum Sturm bereit ! Reißt die Fahne höher Kamaraden » oder « Heute gehört uns Deutschland, morgen die ganze Welt ». Was Anderes haben die ja nicht gesungen... nicht ! Sehen Sie und das war uns doch zuwider. Da wollten wir doch nix damit zu tun haben » Entretien avec Ferdinand Steingass, op. cit.

414 Traduit de l'original : « [...] sangen wunderschöne Lieder... eh Schulzen und Wanderlieder und abenteuerliche Lieder. Wir mussten ja singen : « Von Finnland bis zum Schwarzen Meer, vorwärts nach Osten ! Das Ziel, sieg das Panier ! Führer befiel ! Wir folgen dir ! » Ganz schlimm, ganz schlimm ! » Entretien avec Jean Jülich, op. cit.

415 Traduit de l'original : « Ja was uns so gerade einfiel. Aber mehr Karnevalslieder oder... oder... oder normale Lieder. Keine Nazi-Lieder ! Die kannten wir ja gar nicht. Haben wir kein Interesse dran gehabt. » Entretien avec Ludwig Hansmann, op. cit.

416 Traduit de l'original : « Wir hatten da ein paar dabei [...], die konnten wunderbar singen. [...] Wenn der anstimmte, da konnten wir alle mitsingen. Das war sehr schön ! Das war wunderbar ! Das war was Anderes, als Jungvolk oder HJ ! » Ibid.

gass qui ont fait l'expérience du service dans la jeunesse hitlérienne, ou par projection, les « chansons nazies » servent d'antithèse à leur propre musique.⁴¹⁷ Non seulement les idées véhiculées à travers ces chansons rebutaient ces jeunes gens, mais l'instrumentalisation en soi d'une pratique appréciée pour sa qualité de détente et d'évasion leur déplaisait profondément. Sans revenir ici sur les effets de la militarisation et de l'instrumentalisation politique des activités dans la jeunesse hitlérienne, nous pouvons noter avec Hermann Giesecke qu'une musique envisagée sous le seul angle de l'utilité pour le rituel politique devait amener à des réductions importantes⁴¹⁸, tant sur un plan créatif que sur un plan affectif.

Le fait que la musique servait à rallier les membres de pirates de l'edelweiss entre eux ne se comprend donc uniquement en prenant en compte l'autre fonction, tout aussi importante, remplie par elle : celle d'une différenciation par rapport aux membres de la jeunesse hitlérienne. Aventurisme, romantisme et désir de liberté exprimés à travers les chansons des pirates de l'edelweiss prennent en effet uniquement sens sur fond d'une musique nationale-socialiste valorisant la mise au pas et la dévotion de l'individu à la communauté du peuple. Autrement dit, les idéaux que ces chansons mettaient en avant, ne se constituaient comme tels qu'à travers les conflits avec l'organisation de jeunesse de l'État. Si le désir d'indépendance était par définition un désir individuel, il devient désir collectif dans la pratique du chant et dans l'affirmation qu'elle permet. Jacques Sémelin disait que « [...] la résistance commence par une volte-face, une manière d'affirmer son identité dans la rupture. »⁴¹⁹ De manière analogue, nous pourrions dire que l'affirmation de soi à travers la musique, l'affirmation du groupe, commence et s'actualise dans le refus du régime national-socialiste et de ses prétentions, dont principalement celle d'intégrer la totalité de la jeunesse dans la jeunesse d'État.

Ce qui vaut pour la musique s'applique également à leur style vestimentaire. Nous avons vu que ce dernier jouait un rôle important dans le fait de rendre visible une attitude contestataire et par là d'attirer des jeunes se reconnaissant dans cette prétention à l'indépendance. Comme signe extérieur de l'appartenance aux pirates de

417 Pour Sven Kommer ce fut l'aspect communautaire de la musique, déjà présente dans la jeunesse ligueuse, qui expliquerait la tendance à différencier entre « nos chansons » et « leurs chansons. » Cf. Sven Kommer, « Musik in der Jugendbewegung » dans : Dieter Baacke (éd.), *Handbuch Jugend und Musik*, Opladen, Leske + Budrich, 1998, p. 214.

418 Cf. Hermann Giesecke, *Vom Wandervogel bis zur Hitlerjugend*, op. cit., p. 202.

419 Jacques Sémelin, *Face au totalitarisme la résistance civile*, Waterloo, André Versaille éditeur, 2011, p. 27-28.

l'edelweiss, le style vestimentaire servait cependant non seulement la reconnaissance des membres de pirates de l'edelweiss entre eux ; elle matérialisait également, de manière exemplaire, le rapport d'opposition que ces jeunes entretenaient à la jeunesse hitlérienne. Ce dernier point est explicitement mis en avant par Toni Maschner qui, interrogé sur les raisons de porter ces vêtements, répond :

« Pour que [...] par la tenue vestimentaire nous prenions extérieurement nos distances par rapport à la jeunesse hitlérienne ce qui était quand même assez dangereux à l'époque. Car personne n'avait le droit sous quelque forme que ça soit d'être contre Hitler. »⁴²⁰

De manière tout aussi explicite Wolfgang Schwarz dit au même sujet :

« C'était le plus important ! C'est ainsi qu'on se différenciait d'eux ! »⁴²¹

Pour insister dans un autre passage de l'entretien sur le corollaire de cette fonction de différenciation remplie par les vêtements, à savoir celle de la reconnaissance :

« Dans la jeunesse hitlérienne ils ne portaient pas ça ! Et du coup vous avez été reconnus chez les autres ! »⁴²²

Ces passages d'entretien montrent que le style vestimentaire, tout comme la musique, ne correspondait pas seulement à une simple préférence en termes de goût mais était porteur de valeurs auxquelles ces jeunes gens s'identifiaient. Par conséquent, les chaussettes blanches, les pantalons en cuir courts, les foulards et les chemises à carreaux doivent être vus comme des symboles, traduisant un mode de vie ainsi qu'une certaine conception du monde. Jacques Sémelin, en s'appuyant sur l'exemple du V - symbole signifiant victoire - lancé sur la BBC pendant l'occupation allemande en France, avait déjà montré l'efficacité et la portée de l'action symbolique ; qui pour lui est

420 Traduit de l'original : « Damit wir [...] durch die Kluft auch äußerlich Abstand nahmen von der HJ und was schon damals sehr gefährlich war. Weil es durfte ja keiner in irgendeiner Form gegen Hitler sein. » Entretien avec Toni Maschner, op. cit.

421 Traduit de l'original : « Das war das Allerwichtigste ! Dadurch setze man sich ja von denen ab ! » Entretien avec Wolfgang Schwarz, op. cit.

422 Traduit de l'original : « Tad wurd ja bei der HJ wieder nit getragen ! Und da wurden Sie auch schon wieder mal anerkannt bei den Anderen ! » Ibid.

« [...] l'une des caractéristiques importantes de la résistance civile, le symbole étant à la fois un moyen d'expression, de reconnaissance et de regroupement, qui offre peu de prise à la répression. »⁴²³

Moyen d'expression, de reconnaissance et de regroupement ; nous l'avons bien vu, ces trois caractéristiques s'appliquent parfaitement tant au style vestimentaire qu'à la musique des pirates de l'edelweiss.

c. La réaction excessive des autorités-nationales-socialistes

Nous avons interprété la musique et le style vestimentaire des pirates de l'edelweiss comme deux moyens d'afficher l'unité du groupe, mais aussi comme deux moyens de se positionner et de se démarquer face à des groupes adverses. Jusque-là nous nous sommes surtout intéressés aux fonctions que la musique et le style vestimentaire remplissaient pour le groupe. Maintenant nous voudrions nous tourner vers les réactions que ces modes contestataires suscitaient chez les autorités nationales-socialistes.

Selon Jacques Sémelin l'avantage de la contestation symbolique résidait dans le fait de moins s'exposer à la répression que d'autres moyens de contestation. Tout d'abord ceci tient à l'équivoque des messages transmis par le symbole. Pour que le symbole puisse être ciblé, le message devait d'abord être compris ; ce qui n'est pas toujours donné, notamment dans le contexte d'un régime totalitaire où les gens auront tendance à camoufler leurs vraies opinions et attitudes. Ainsi les paroles d'une chanson peuvent par exemple avoir un double sens caché. Christophe Traïni a parfaitement mis en lumière les jouissances que peut procurer le fait de rire ensemble d'un adversaire qui ne comprend pas.⁴²⁴

En deuxième lieu, cette exposition moindre à la répression s'explique assurément par le fait que les actions symboliques présentent un danger moins grand à se faire arrêter. Bien que le symbole puisse être affiché de manière plus ou moins ouverte et attirer par là plus ou moins d'attention de la part du persécuteur, il peut aussi être caché quand

⁴²³ Jacques Sémelin, *Face au totalitarisme la résistance civile*, op. cit., p. 53.

⁴²⁴ Cf. Christophe Traïni, op. cit., p. 44-45. Cf. également les exemples très touchants rapportés par Gisela Probst-Effah. Gisela Probst-Effah, « Das Lied im NS-Widerstand, Ein Beitrag zur Rolle der Musik in den nationalsozialistischen Konzentrationslagern » dans : Christa Nauck-Börner (éd.), *Musikpädagogik zwischen Traditionen und Medienzukunft*, Laaber, Laaber-Verlag, 1989, p. 84-85.

la situation le nécessite. Ceci est au moins valable pour certains accessoires des pirates de l'edelweiss, comme les épingles ou bagues. Une fois arrêté et en situation d'interrogatoire, le symbole, grâce à son imprécision relative, offre toujours la possibilité de nier d'avoir été au courant de son contenu subversif. En ce qui concerne la musique une telle tactique est certes moins prometteuse ; même si Wilhelm Schepping a pu montrer que dans certains cas des adolescents ont pu nier avec succès d'avoir chanté certaines paroles.⁴²⁵

Mais il nous semble que la raison principale pour laquelle le symbole offre peu de prise à la répression réside ailleurs. Ce sont les caractéristiques mêmes du symbole qui permettent à celui qui l'utilise d'échapper à la mainmise des autorités nationales-socialistes ; plus précisément c'est son immatérialité qui rend problématique toute tentative de s'y attaquer. Jean-Marie Brohm disait à propos de la musique classique sous le Troisième Reich que son interdiction ou sa répression

« [...] n'est pas de la même nature que la destruction des autres formes d'art [...]. On peut en effet pulvériser une statue, brûler un tableau, des décors d'opéra ou une scénographie chorégraphique, dynamiter un monument historique, mais on ne peut pas détruire physiquement une œuvre musicale [...] parce que c'est une entité immatérielle, même si elle est bien évidemment liée à des réalités matérielles. On peut certes faire disparaître les partitions autographes ou imprimées, effacer les bandes des concerts radiophoniques et détruire les enregistrements discographiques d'une œuvre, mais celle-ci subsiste en tant qu'idéalité transcendante. »

Les difficultés pointées par Jean-Marie Brohm s'appliquent vraisemblablement davantage encore à la musique des pirates de l'edelweiss qui, en tant que *musique d'usage*⁴²⁶, était encore moins liée à des réalités matérielles que la musique classique. Dans ce sens, les tentatives des autorités nationales-socialistes de trouver et de confisquer des recueils de chansons des pirates de l'edelweiss ne peuvent pas uniquement se comprendre comme une recherche de preuves attestant de leurs activités illégales. Elles sont également le signe éminent de la tendance du régime national-socialiste de vouloir

⁴²⁵ Wilhelm Schepping, « Das Lied als Corpus Delicti in der NS-Zeit », *Beiträge zur Musikgeschichte der Stadt Düsseldorf*, 1977, n° 118, p. 109-132, p. 122-123.

⁴²⁶ C'est par ce terme (Gebrauchsmusik) que Sven Kommer désigne la musique pratiquée dans les ligues, mais il nous paraît également bien adapté pour parler du cas des pirates de l'edelweiss. Le terme renvoie au fait que la musique dans les ligues a été jouée par des non-professionnels et que même aucune professionnalisation n'a été souhaitée. Ce qui primait était moins la qualité que l'expérience de la musique en communauté. Cf. Sven Kommer, op. cit., p. 213.

détruire physiquement ce qui n'existe qu'en tant qu'idéalité transcendante. Le symbole, par le fait même qu'il renvoie toujours à quelque chose qui lui est extérieur, ne peut être détruit. Même là où il disparaît, sa suppression n'entraîne pas l'effacement des valeurs qu'il représente, de l'attitude qu'il incarne.

Si par rapport à d'autres actions menées au sein de la résistance, cette forme de contestation s'exposait donc moins à la répression, car plus difficilement atteignable, elle ne laissait pas pour autant indifférentes les instances chargées de s'occuper de ces groupes des jeunes contestataires. Il semble même que la difficulté des services de sécurité de mettre leur main sur ces jeunes, de définir même quels auraient été les « crimes » commis par eux, augmentait encore leur volonté de faire la chasse à ces symboles. Cette hypersensibilisation à tout signe indiquant une sympathie pour ou l'appartenance aux pirates de l'edelweiss sort nettement des rapports faits à leur sujet par ces services. La minutie avec laquelle sont décrits attitude et style vestimentaire de ces jeunes gens en est la preuve patente. Prenons par exemple le rapport de l'office central de la sécurité du Reich de 1943 :

« Depuis un an et demi se font remarquer des groupes des jeunes sauvages dans les villes de la Rhénanie et de la Westphalie qui se nomment « pirates de l'edelweiss » et qui attiraient l'attention et offusquaient partout par leurs vêtements et leur attitude ostensiblement désinvoltes. Différents membres de ces groupes portaient des chaussettes blanches, des pantalons en cuir courts, des chemises de voyage à carreaux, des foulards et comme signe distinctif extérieur un edelweiss. Lors de leurs randonnées sauvages ils transportaient des guitares, ils chantaient des chansons de pirates, de voyage ou de la jeunesse ligueuse et ils passaient leur nuit dehors dans des tentes ou dans des granges chez des paysans. »⁴²⁷

Si cette description fait preuve d'une certaine connaissance du style vestimentaire des jeunes opposants, obtenue grâce à l'observation, c'est encore le *rapport Pastor* qui s'illustre par un degré de précision inégalable. Certes unique dans son ampleur,

⁴²⁷ Traduit de l'original : « Seit 1 ½ Jahren machten sich in verschiedenen rheinischen und westfälischen Städten wilde Jugendgruppen bemerkbar, die sich als « Edelweisspiraten » bezeichnen und durch betont lässige Kleidung und Haltung allenthalben auffielen und Anstoss erregten. Verschiedene Angehörige dieser Gruppen trugen weisse Strümpfe, kurze Lederhose, buntes Fahrtenhemd, Halstuch und als äusseres Erkennungszeichen ein Edelweiss. Sie führten auf ihren wilden Wanderungen Klampfen mit, sangen Piraten-, Fahrten- und bündische Lieder und übernachteten draussen in Zelten oder bei Bauern in Scheunen. » Reichssicherheitshauptamt, Jugendliche Banden – « Edelweißpiraten », Rapport de l'office central de la sécurité du Reich du 15 mars 1943, op. cit., p. 318.

l'obsession du juge pour mineurs pour les détails est tout de même révélatrice de la volonté du régime d'identifier les symboles de l'opposition, afin de les éradiquer.

« La forme la plus simple par laquelle les pirates de l'edelweiss se manifestent, est l'emblème de l'edelweiss qui est porté sur ou sous le revers de la jupe gauche. [...] Plus populaire et plus répandu que l'emblème de l'edelweiss, après tout difficile à se procurer, est le fait de porter des épingles bigarrées qui sont portées seules (couleur de l'edelweiss) ou à plusieurs (l'edelweiss, noir, rouge, jaune) dans le coin du revers gauche de la jupe. Plusieurs épingles sont le plus souvent attachées dans un ordre précis ce qui signifie probablement l'appartenance à certains groupes. Même sur l'uniforme de la jeunesse hitlérienne l'emblème est parfois porté ouvertement ou mis sous le brassard de manière à être caché. À côté de l'emblème de l'edelweiss qui, de plus, est également placé sur des portemonnaie, des portefeuilles ou des cartes postales, l'emblème du crâne a souvent été observé. La tenue « conforme au règlement » des pirates de l'edelweiss est : pantalon (en cuir) court (souvent aussi le pantalon de la jeunesse hitlérienne), chaussettes blanches, chemise bigarrée, coupe-vent, foulard blanc et cheveux longs. Un peigne est porté dans la chaussette gauche, un couteau (la plupart du temps un couteau scout) dans celle à droite. À côté des chaussettes blanches les filles portaient des pull-overs blancs ou des gilets de randonnée et des coupe-vents. L'équipement de randonnée contenait de surcroît cartables et instruments de musique. »⁴²⁸

Bien que l'expression « tenue conforme au règlement » montre une incompréhension totale du fonctionnement de ces groupes et souligne la tendance de ces services à appliquer leurs schèmes de pensée à des faits où ceux-ci ne s'appliquaient pas, les descriptions élaborées par Pastor révèlent un grand nombre de particularités (jusqu'à l'endroit exact où ces jeunes portaient leurs couteaux) qui coïncident avec celles indi-

⁴²⁸ Traduit de l'original : « Die einfachste Form, in der die Edelweisspiraten nach aussen hin in die Erscheinung treten, ist das Edelweissabzeichen, das auf oder unter dem linken Rockaufschlag getragen wird. [...] Beliebter und weiter verbreitet als das immerhin schwerer zu beschaffende Edelweissabzeichen ist das Tragen bunter Stecknadeln, die in der Reversecke des linken Rockaufschlages einzeln (Edelweissfarbe) oder zu mehreren (Edelweiss, schwarz, rot, gelb) getragen werden. Mehrere Nadeln sind meist in bewusster Reihenfolge angebracht, was wahrscheinlich Zugehörigkeit zu bestimmten Gruppen bedeuten soll. Selbst auf der Hitler-Jugenduniform wird das Edelweissabzeichen hin und wieder offen getragen oder es wird verdeckt unter der Armbinde angebracht. Neben dem Edelweissabzeichen, dass daneben vielfach auch auf Geldbörsen, Brieftaschen oder Postkarten angebracht wird, ist häufig auch das Totenkopfabzeichen beobachtet worden. Die « vorschriftsmässige Kluft » der Edelweisspiraten ist : kurze (Leder-) Hose (meist auch HJ-Hose), weisse Umlegesocken, kariertes Hemd, weisser Pullover, Windjacke, weisser Schal und lange Haare. In der linken Socke wird ein Kamm, in der rechten ein Messer (meist Fahrtenmesser) getragen. Mädchen tragen neben weissen Umlegesocken weisse Pullover oder Kletterwesten und Windjacken. Zur Wanderausrüstung gehören darüber hinaus Tornister und Musikinstrumente. » Amtsgericht Abteilung 28 (Jugendgericht), Lagebericht – Kölner Edelweisspiraten, Rapport du tribunal d'instance 28 du 7 novembre 1943, op. cit., p. 426-427.

quées par les anciens membres de pirates de l'edelweiss eux-mêmes. Que ces observations détaillées furent récoltées dans l'objectif d'éliminer tout comportement divergent et avec lui les symboles qui représentaient cette attitude non conformiste sort clairement des conclusions qui en sont tirées. Ainsi le rapport, cité plus haut, de l'office central de la sécurité du Reich n'a de cesse de pointer le danger que ces adolescents représentent pour le régime et ses normes.

« La plupart des adolescents n'étaient pas conscients de la portée de leur façon d'agir. Ils portaient la tenue de voyage, ils disaient, pour montrer qu'ils voulaient être différents. Ils chantaient les chansons parce que la mélodie et les paroles correspondaient à leur fantaisie juvénile. Cela ne veut pas dire que les « pirates de l'edelweiss » ne sont qu'un phénomène de jeunesse anodin. Même si la jeunesse ne peut pas reconnaître la portée de ses actes, la menace qui y est liée dans les domaines moral, criminel et politique ne saura être prise suffisamment au sérieux. »⁴²⁹

Cette mise en garde souligne que même les comportements les plus anodins furent regardés avec méfiance et interprétés comme une menace pour le régime. Le moindre écart de la « norme » suffisait pour attirer l'attention et à être étiqueté comme résistant. Le plus souvent les faits observés ne permettaient d'ailleurs pas de poursuites pénales ; ce qui n'était pas sans incidence sur les procédés des services de sécurité tant que le régime cherchait encore à maintenir une apparence de légalité.⁴³⁰ Souvent une proximité avec toutes sortes de milieux légalement interdits fut prêtée aux groupes de pirates de l'edelweiss afin de les diffamer et de justifier leur persécution. De préférence ces services insinuaient des liens avec la jeunesse ligueuse mais, comme le montre l'extrait suivant du *rapport Pastor* au sujet de la musique et de la pratique des surnoms chez les pirates de l'edelweiss, d'autres rapprochements servaient le même objectif : mettre en lumière le caractère oppositionnel et non allemand de ces groupes.

429 Traduit de l'original : « Die Mehrzahl der Jugendlichen war sich der Tragweite ihrer Handlungsweise nicht bewusst. Sie haben die Fahrtenkluft getragen, um, wie sie sagen, nach aussen hin zu zeigen, dass sie etwas anderes sein wollen. Die Lieder haben sie gesungen, weil Melodie und Text ihrer Jugendphantasie entsprechen. Hiermit ist aber nicht gesagt, dass die « Edelweisspiraten » nur eine harmlose Jugenderscheinung darstellen. Wenn auch die Jugend selbst die Tragweite ihrer Handlung nicht erkennen kann, so ist doch die damit verbundene Gefährdung auf sittlichem, kriminellem und auf politischen Gebiet nicht ernst genug zu nehmen. » Reichssicherheitshauptamt, Jugendliche Banden – « Edelweißpiraten », Rapport de l'office central de la sécurité du Reich du 15 mars 1943, op. cit., p. 319-320.

430 Cela changera évidemment au cours de la guerre. Notamment dans la ville de Cologne, harassée par les bombardements, régnait en 44/45 un état proche de la guerre civile dans lequel la légalité n'avait plus d'importance pour personne (ni pour les opposants, souvent des déserteurs ou prisonniers de guerre, cachés dans les ruines, ni pour les instances de persécution qui, face à la défaite à venir, commettaient encore toutes sortes d'atrocités). Pour une description et une analyse détaillées de la situation coloniale cf. Bernd A. Rusinek, *Gesellschaft in der Katastrophe*, op. cit.

« On peut parler d'un véritable « répertoire » propre qui tire en partie son origine de la jeunesse ligueuse. Ces chansons ligueuses ont été grappillées quelque part ou ont été transmises par des frères ou amis plus âgés qui maintenant sont dans la Wehrmacht. À part cela, le grand nombre de chansons russes, de chansons de la steppe ou de chansons consacrées aux coutumes russes est frappant. Ce répertoire se propage rarement par notes mais le plus souvent par transmission orale. Un trait remarquable est en outre l'habitude de s'appeler et de se connaître par des surnoms et sobriquets sélectionnés par eux-mêmes. Ces noms sont tous pris au vocabulaire mexicain, sud-américain ou de l'Amérique centrale, dont également celui des peuples disparus comme par exemple les Aztèques. »⁴³¹

Nous savons que l'exclusion et mesures répressives prises à l'encontre d'un groupe de personnes donné sont toujours précédées par l'identification de ces personnes comme personnes à mettre à l'écart, par leur désignation comme opposants, voire ennemis du régime. Alors c'est précisément dans ce processus d'identification que les symboles acquièrent leur importance. L'étoile jaune imposée à la population juive est dans ce sens l'expression extrême - car artificiellement créée - de ce besoin d'identifier un groupe à travers ses symboles. Chez les pirates de l'edelweiss les symboles n'ont certes pas été imposés, leur signification se trouvait cependant bel et bien modifiée sous le regard des différents services du régime national-socialiste. En accordant une signification politique aux vêtements et chansons des pirates de l'edelweiss, en leur prêtant un message oppositionnel, les instances de persécution contribuaient à leur politisation effective. Car si supposer une homogénéité chez le groupe à identifier est une des conditions nécessaires à ce processus et si cette homogénéité postulée aide les instances de persécution à dessiner l'ennemi, elle participait également de la construction d'une image dans laquelle ces jeunes opposants pouvaient se reconnaître.

d. Les pirates de l'edelweiss face à la politisation de leurs symboles

La fréquence avec laquelle l'apparence des pirates de l'edelweiss est l'objet d'interprétations dans les rapports des autorités nationales-socialistes, ainsi que la pré-

431 Traduit de l'original : « Man kann von einem ausgesprochen eigenen « Liedergut » sprechen, das z.T. auf die bündische Jugend zurückgeht. Diese bündischen Lieder sind irgendwo aufgegriffen oder von älteren Brüdern oder Freunden, die jetzt bei der Wehrmacht sind, überliefert. Daneben ist die große Zahl von russischen Liedern, Steppenliedern und solchen, die sich mit russischen Sitten befassen, auffallend. Dieses Liedergut verbreitet sich selten durch Aufzeichnungen, meist durch mündliche Überlieferung. Ein bemerkenswerter Zug ist ferner die Angewohnheit, sich mit selbstgewählten Bei- oder Spitznamen zu rufen und zu kennen. Diese Namen sind durchwegs dem mexikanischen, mittel- und südamerikanischen Sprachschatz, darunter auch solchen untergegangener Völker wie z.B. der Azteken, entnommen. » Amtsgericht Abteilung 28 (Jugendgericht), Lagebericht – Kölner Edelweisspiraten, Rapport du tribunal d'instance 28 du 7 novembre 1943, op. cit., p. 427.

cision dont ces analyses font preuve, illustrent la tendance du régime à attribuer une signification politique aux symboles de ces groupes de jeunes. Les entretiens avec les anciens membres de pirates de l'edelweiss montrent de leur côté que ce processus d'identification à travers les symboles ne passait pas inaperçu mais qu'au contraire ces jeunes ont été bien conscients de la signification politique attribuée à leur apparence par les services du régime national-socialiste. Ainsi Toni Maschner explique par exemple que pour être catégorisé pirate de l'edelweiss et donc opposant du régime aucune action menée contre celui-ci n'était nécessaire, l'habit et l'attitude étaient suffisants.

« Puis on était déjà un pirate de l'edelweiss, puis on était contre Hitler et ça, c'était déjà dangereux. Il ne fallait même pas faire quelque chose. Rien que l'image extérieure, l'apparence extérieure... »⁴³²

En parfait accord avec ce témoignage de Toni Maschner, Jean Jülich fait état, lui aussi, de l'effet provocateur qu'exerçait le style vestimentaire des pirates de l'edelweiss sur les agents de l'État national-socialiste.

« Rien que l'apparence extérieure des pirates de l'edelweiss était une provocation pour les instances officielles.

Quand nous nous retrouvions au Manderscheider Platz des gosses de la jeunesse hitlérienne venaient occasionnellement et essayaient de nous contrôler. Cela donnait lieu à des bagarres desquelles nous sortions cependant toujours gagnants. »⁴³³

Ce passage de l'entretien avec Jean Jülich montre de surcroît que les symboles, une fois chargés avec une signification politique, faisaient l'objet d'attaques de la part du régime. Les réactions du régime face au coloriage de chemises de la jeunesse hitlérienne rapportées par Hans Fricke le confirment également.

« Tous les trois on avait des chemises noires. On était les 3 avec les chemises noires. Et c'était moi qui les avais teints dans mon jardin. [...] Des chemises

432 Traduit de l'original : « Dann war man schon Edelweißpirat, dann war man schon gegen Hitler und das war schon gefährlich. Da brauchte man gar nichts zu tun. Allein das äußere Bild, die äußere Erscheinung... » Entretien avec Toni Maschner, op. cit.

433 Traduit de l'original : « Allein das äußere Erscheinungsbild der Edelweißpiraten war für die Behörden schon eine Provokation. Wenn wir uns am Manderscheider Platz trafen, kamen gelegentlich auch Pimpfe der Hitlerjugend und versuchten uns zu kontrollieren. Es kam zu Keilereien, aus denen wir aber immer als Sieger hervorgingen. » Jean Jülich, op. cit., p. 53.

*brunes, elles s’y prêtaient bien, elles étaient aussi disponibles. [...] Et du coup j’avais une convocation au comité local. [...] Oui et puis comme punition j’ai dû fendre du bois au sous-sol. »*⁴³⁴

Le caractère peu offensif de tels gestes n’empêchait donc pas que le régime s’attaquait aux signes d’appartenance des pirates de l’edelweiss dès que l’occasion se présentait. Ainsi lors des contrôles, emblèmes et guitares ont souvent été confisqués. Une autre méthode, plus compliquée à mettre en œuvre tant que ces jeunes étaient en liberté, mais très pratiquée lors de leur emprisonnement était celle de couper leurs cheveux.⁴³⁵ Ces attaques aux symboles des pirates de l’edelweiss n’étaient pas sans effet sur ces jeunes gens, comme le souligne le passage suivant tiré de l’entretien de Jean Jülich dans lequel il rapporte ses sentiments face à la pratique de couper les cheveux lors de l’arrivée au *Brauweiler*⁴³⁶ :

*« Comment j’ai été effrayé de me voir ! Les cheveux longs, ondulés et soignés ont toujours été la fierté des pirates de l’edelweiss, ils étaient l’expression de notre protestation contre les garçons de la jeunesse hitlérienne et les soldats dotés de ladite « coupe d’allumettes » »*⁴³⁷

Le même désarroi face à l’attaque menée contre un des symboles des pirates de l’edelweiss sort d’un passage de l’entretien avec Gertrud Koch où cette dernière rapporte la destruction de leurs guitares par des agents de la SS.

« Et puis debout, les guitares sur la table et ensuite trois de ces frères sont venus et ils nous les ont cassées sur la table. Et là les larmes me sont venues. La guitare

434 Traduit de l’original : « Wir hatten alle drei schwarze Hemden. Wir waren die 3 mit schwarzen Hemden. Und die hatte ich bei mir im Garten gefärbt. [...] Braunhemden, die eigneten sich gut dazu, die waren auch erhätlich. [...] Und da hatte ich ne Vorladung zur Ortsgruppe. [...] Ja und dann musst ich zur Strafe Holz hacken im Keller. » Entretien avec Hans Fricke, op. cit.

435 Cette pratique s’explique évidemment aussi par la proximité des « méthodes d’encadrement » avec celles du militaire. Dans le cas des pirates de l’edelweiss elle prend cependant une signification supplémentaire qui est celle de leur ôter un des symboles de leur opposition. Cf. Alfons Kenkmann, *Wilde Jugend*, op. cit., p. 279-282.

436 Ancienne abbaye au nord-ouest de Cologne, utilisée d’abord comme camps de concentration, puis comme prison de la Gestapo pendant le Troisième Reich.

437 Traduit de l’original : « Wie erschrak ich bei meinem Anblick ! Das lange wallende und gepflegte Haar war immer der ganze Stolz der Edelweißpiraten, es war Ausdruck unseres Protests gegen die mit dem so genannten « Streichholzschnitt » versehenen Hitlerjungen und Soldaten gewesen. » Jean Jülich, op. cit., p. 83.

*et les chansons, c'était notre bonheur, notre sens. Pour nous, c'était toujours le plus beau. »*⁴³⁸

Ces passages mettent en exergue l'importance accordée à ces symboles non seulement du côté des services de sécurité mais également du côté de ces jeunes qui les portaient avec fierté. Une fierté qui se laisse également détecter dans la simple description de leur style vestimentaire faite par Ferdinand Steingass :

*« La plupart du temps des pantalons noirs, des chaussettes blanches. Les filles portaient des jupes plissées noires ou bleu foncé, des chaussettes blanches également [...] Donc on a toujours été habillés de manière impeccable ! Impeccable ! »*⁴³⁹

L'emphase mise sur la « qualité » de leurs habits dans ce passage de Ferdinand Steingass, aussi bien que les réactions de Gertrud Koch et Jean Jühlich suite à la destruction des symboles représentatifs de leur attitude vis-à-vis du régime, suggèrent que les pirates de l'edelweiss investissaient eux aussi ces symboles d'un sens qui dépassait leurs simples préférences individuelles. L'enthousiasme qui anime ces gens dès qu'il leur est demandé de parler de leur musique et de leur style vestimentaire, la manière dont s'illuminent leurs visages lorsque ce sujet est abordé et plus généralement la mimique et les gestes qui se perdent dans la transcription de ces entretiens confirment également cette thèse d'une signification particulière accordée à ce qui semble être des simples éléments d'apparence. C'est leur idéal d'un mode de vie qui s'exprime à travers le style vestimentaire et la musique et qui se trouve donc incarné en eux.

Nous avons vu plus haut que le message émis à travers les éléments de style, c'est-à-dire l'affirmation d'une attitude non conformiste et la prétention à l'autodétermination, avait deux destinataires : ceux qui pouvaient s'y reconnaître et ceux qui s'y opposaient. Si pour les premiers les valeurs véhiculées à travers ces symboles créaient une proximité (à travers la reconnaissance) et participaient à la mise en rela-

438 Traduit de l'original : « Und dann aufstehen, Gitarren auf den Tisch und dann sind so drei von denen Brüdern gekommen und haben uns die auf dem Tisch kaputt geschlagen. Und da sind mir die Tränen gekommen. Die Gitarre und die Lieder, das war unsere Freude, unser Sinn. Das war für uns immer das Schönste. »
Entretien avec Gertrud Koch réalisé le 05 octobre 2014 par Melahat Simsek pour WDR 5, Erlebte Geschichten, Part 1,
<https://www1.wdr.de/radio/wdr5/sendungen/erlebtegeschichten/gertrudkoch100.html>, lien vérifié le 30/11/20.

439 Traduit de l'original : « Meistens schwarze Hose, weiße Strümpfe. Die Mädchen hatten schwarze oder dunkelblaue Plisseeröcke an, auch weiße Strümpfe [...] Also wir waren immer erstklassig gekleidet ! Erstklassig ! » Entretien avec Ferdinand Steingass, op. cit.

tion des gens du même état d'esprit, c'est dans l'interaction avec les deuxièmes que ces valeurs prirent forme et que ces symboles acquirent leur signification.

Mais l'interaction ne s'arrêtait pas à cette réception passive. Nous l'avons vu, les instances chargées de s'occuper des questions de jeunesse accordaient une attention particulière au style des pirates de l'edelweiss, à leur attitude et leur musique comme moyens d'exprimer un désaccord avec le régime en place. Cette sensibilité à des questions d'apparence, l'interprétation de tout écart de la norme comme un acte oppositionnel, mais surtout les mesures outrancières prises à l'encontre de ces jeunes non conformistes (et notamment à l'encontre de leurs symboles) augmentaient la conscience chez ces jeunes d'être des non-intégrés du système.

D'un côté, la conscience d'un statut et d'une attitude envers le régime partagés rendait plus endurable l'exclusion. Le chapitre sur les amitiés forgées au sein des groupes de pirates de l'edelweiss avait déjà mis en exergue le rôle essentiel joué par le cadre relationnel, et notamment par le sentiment de ne pas être seul à endurer une situation pénible.

Musique et style vestimentaire leur procuraient cependant quelque chose de plus. En exprimant leur désaccord avec le régime national-socialiste, en rendant visible l'écart qui les séparait de leurs homologues dans la jeunesse hitlérienne, mais surtout en incarnant les valeurs centrales de leur manière de vivre, musique et style vestimentaire contribuaient à une intensification des liens que tissaient ces jeunes gens au sein de leurs groupes. Lewis Coser avait déjà noté qu'

« Un conflit avec un autre groupe mobilise les énergies des membres du groupe et par conséquent augmente sa cohésion. »⁴⁴⁰.

C'est en effet en dotant ces relations d'un sens - sens en constante redéfinition car élaboré à travers la confrontation avec le régime national-socialiste - que les groupes acquéraient une importance et une signification à côté de celle accordée aux individus qui les composaient. Ainsi chargé de valeurs dans lesquelles les membres de ces groupes

⁴⁴⁰ Lewis A. Coser, *Les fonctions du conflit social*, traduction Marie Matignon et al., Paris, Presses universitaires de France, 1982 (édition originale anglaise : 1956), p. 69.

se reconnaissaient, le groupe pouvait devenir une source d'encouragement et un facteur important de l'engagement dans la durée. Cet aspect motivant de la musique trouve d'ailleurs une nette confirmation dans les récits des anciens membres de pirates de l'edelweiss ; ainsi par exemple chez Ludwig Hansmann :

« Et grâce à la musique les gens pouvaient se changer les idées. C'était un mauvais... un temps horrible, n'est-ce pas... Et ça, c'était beau. Ça changeait ! [...] Et c'est pourquoi nous y sommes toujours allés. »⁴⁴¹

Tandis que Ludwig Hansmann décrit dans ce témoignage le bienfait que constituait la musique pour les pirates de l'edelweiss en général et met l'accent sur sa capacité d'évasion (déjà évoquée plus haut), Wolfgang Schwarz décrit une autre vertu de la musique, tout aussi importante : celle de procurer de l'espoir.

« Les chansons russes et les chansons de randonnée pour lesquelles les paroles ont ensuite été modifiées étaient très chouettes. Dans lesquelles les pirates de l'edelweiss étaient enfin les héros. [...] Il fallait quand même s'encourager un peu ! »⁴⁴²

La phrase « Dans lesquelles les pirates de l'edelweiss étaient enfin les héros. » est particulièrement révélatrice à ce sujet car elle exprime expressément ce désir de sortir de leur statut d'exclus, de dépasser leur état de faiblesse et d'isolement. La chanson en ce qu'elle crée et peint l'image des pirates de l'edelweiss comme « héros » permet donc à ces jeunes de s'imaginer plus forts et plus courageux ; procédé qui finit par effectivement leur procurer du courage. Si nous considérons que même dans le monde meurtrier des camps de concentration la musique a pu constituer une source d'encouragement pour certains⁴⁴³, nous pouvons conjecturer qu'elle possède un lien intime avec le désir de vivre ; elle est souvent une de ses expressions manifestes. Face à la brutalité et l'inhumain qui caractérisaient le monde concentrationnaire, elle permettait à l'homme de préserver sa dignité et d'affirmer son humanité. En incitant les détenus à ne pas abandonner et à continuer leur combat pour la vie, elle défiait le projet de la mort. Bien

441 Traduit de l'original : « Und durch die Musik haben die Leute irgendwie einen anderen Gedanken gekriegt. Das war ja eine schlechte... ne sehr schreckliche Zeit ne... Und das war schön. Das war etwas Abwechslung ! [...] Und dadurch sind wir immer dahin gegangen. » Entretien avec Ludwig Hansmann, op. cit.

442 Traduit de l'original : « Ganz toll waren die russischen Lieder oder Wanderlieder, die dann irgendwie umgetextet wurden. Wo die Edelweißpiraten dann nun mal die Helden waren. [...] Man musste sich ja auch ein bisschen Mut machen ! » Entretien avec Wolfgang Schwarz, op. cit.

443 Gisela Probst-Effah, op. cit., p. 79-89.

que l'enjeu à l'extérieur fût différent, il existe un parallèle : la musique fait également obstacle à l'abandon, à savoir à l'abandon de soi-même face aux tentatives d'emprise totale.

Nous avons vu que ce furent les conflits avec le régime et ses organes exécutifs, et la nécessité de s'affirmer qu'elles impliquaient, qui contribuaient à une valorisation du groupe. Ainsi fut renforcée la solidarité, tant nécessaire pour faire face à sa propre peur ainsi qu'à un adversaire surpuissant. Les vêtements et les chansons en tant qu'éléments rendant visibles l'appartenance au groupe (tant pour les membres eux-mêmes que pour leurs interlocuteurs), mais aussi en tant qu'expression de leurs aspirations communes étaient en mesure de réduire les importunités liées à leur situation de non-intégrés du système. En faisant partie du groupe, en partageant humiliations mais aussi aspirations, les expériences d'exclusion et d'injustice subies individuellement devenaient expériences collectives et acquéraient de ce fait une autre dimension.

e. Les chansons : moyen d'autoglorification et expression contestataire

Si la conscience de ne pas être seul dans cette situation aidait à supporter l'humiliation, elle renforçait certainement aussi le sentiment d'injustice. Ce processus d'une politisation grandissante se manifeste notamment dans le contenu de leurs chansons ; chansons à travers lesquelles non seulement les pirates de l'edelweiss furent glorifiés, mais l'opposition au régime national-socialiste thématifiée. C'est pourquoi, pour terminer ce chapitre sur la musique et le style vestimentaire, nous proposons d'examiner les paroles de trois de leurs chansons les plus répandues ; notoriété qui nous semble attestée tant par leur apparition dans les rapports des instances chargées de la sécurité du Reich que par leur évocation dans les entretiens réalisés avec les anciens membres de pirates de l'edelweiss. C'est notamment le cas des chansons « Höre Rübezahl » et « In Junkers Kneipe ». Parmi le vaste répertoire⁴⁴⁴ des pirates de l'edelweiss, l'examen d'une troisième chanson s'impose, celle dont le titre a fourni la de-

⁴⁴⁴ Pour une vue d'ensemble plus complète du répertoire des pirates de l'edelweiss cf. le livre + CD publié par le centre de documentation sur le national-socialisme de la ville de Cologne : Doris Werheid, Jörg Seyffarth, Jan Kräuthäuser (éd.), *Gefährliche Lieder, Lieder und Geschichten der unangepassten Jugend im Rheinland 1933 - 1945*, Köln, Emons Verlag, 2010.

visé de ces groupes : « Les pirates de l'edelweiss sont fidèles »⁴⁴⁵.

(1) Écoute Rübezahl ou Sapins hauts⁴⁴⁶ :

« Écoute Rübezahl ce dont nous nous plaignons,

La jeunesse allemande n'est plus libre.

Brandis la massue comme dans le vieux temps

*Casse les crânes des nazis en deux. »*⁴⁴⁷

(2) Dans le bistrot de l'écuyer⁴⁴⁸ :

« Dans le bistrot de l'écuyer, avec du vin et une pipe,

Nous étions assis ensemble.

Un bon verre de malt et de houblon.

Le diable nous guide.

Hei, là où les garçons chantent

Et les grattes sonnent

Et les filles joignent leur voix.

Que peut nous donner la vie d'Hitler,

445 Appel à la solidarité et expression d'un engagement dans la durée, cette phrase semble avoir eu une importance particulière pour les membres des différents groupes de pirates de l'edelweiss. Importance dont témoigne encore aujourd'hui les inscriptions sur les murs de cellules dans l'ancienne centrale de la Gestapo à Cologne, aujourd'hui lieu commémoratif, musée et centre de documentation: <https://museenkoeln.de/ns-dokumentationszentrum/default.aspx?s=314>, lien vérifié le 30/11/20.

446 Traduction du nom de la chanson : Höre Rübezahl, également appelé Hohe Tannen.

447 Traduit de l'original : « Höre Rübezahl, was wir dir klagen. Die deutsche Jugend ist nicht mehr frei. Schwing die Keule wie in alten Tagen, schlag den Nazis den Schädel entzwei. » Entretien avec Ferdinand Steingass, op. cit. La version citée par Fritz Theilen est légèrement différente : « Écoute Rübezahl ce que nous te racontons, dans notre patrie nous ne sommes plus libres. Voilà pourquoi brandis la massue comme dans le vieux temps et casse les crânes des nazis en deux. »

Traduit de l'original : « Höre Rübezahl was wir dir sagen, in unserer Heimat da sind wir nicht mehr frei, drum schwing die Keule wie in alten Zeiten und schlag den Nazis den Schädel entzwei. » Cité après: Fritz Theilen, op. cit., p. 23.

448 Traduction du nom de la chanson : In Junkers Kneipe.

Nous voulons être ligueurs.

Hei où les couteaux de scout luisent,

Et les garçons d'Hitler tracent,

Et les Navajos interviennent.

(Ou : Quand des tirs de revolver étincellent,

Quand les guitares retentissent et les Navajos

Chantent

Et les filles joignent leur voix).

Qu'est-ce que la vie d'Hitler a à donner,

Nous voulons être ligueurs.

(Aussi : Nous voulons être libres d'Hitler). »⁴⁴⁹

(3) Les pirates de l'edelweiss sont fidèles⁴⁵⁰ :

« Quand les sirènes retentissent à Hambourg

Les Navajos doivent monter à bord.

Dans le bistrot d'une fille

L'adieu n'est pas difficile

449 Traduit de l'original : « In Junkers Kneipe, bei Wein und Pfeife da saßen wir beisammen. Ein guter Tropfen von Malz und Hopfen Der Teufel führt uns an. Hei, wo die Burschen singen und die Klampfen klingen, Und die Mädél fallen ein. Was kann das Leben Hitlers uns geben, Wir wollen bündisch sein. Hei wo die Fahrtenmesser blitzen, Und die Hitlerjungen flitzen, Und die Navajos greifen ein. (Oder : Wenn Revolverschüsse blitzen, Wenn Gitarren erklingen und Navajos singen und Mädél fallen ein). Was hat das Leben Hitlers zu geben, Wir wollen bündisch sein. (auch : Wir wollen frei von Hitler sein). » Chanson évoquée dans un rapport du procureur général du tribunal régional supérieur de Cologne adressé au ministère de justice du Reich le 16 janvier 1944. Cf. Detlev Peukert, op. cit., p. 50-51.

450 Traduction du nom de la chanson : Die Edelweißpiraten sind treu

Rio de Janeiro ahoi Cabalero,

Les pirates de l'edelweiss sont fidèles. »⁴⁵¹

Outre de constituer en quelque sorte le noyau dur du répertoire des pirates de l'edelweiss, le choix de ces trois chansons se justifie également par le fait qu'elles sont hautement représentatives de la musique pratiquée dans ces groupes oppositionnels. En effet, plusieurs éléments constitutifs de leur musique et des valeurs véhiculées à travers elle se retrouvent dans ces passages.

Premièrement, s'expriment à travers ces paroles certaines des valeurs essentielles de leur mode de vie et de leur univers imaginaire juvéniles que nous avons déjà rencontrées au chapitre sur la randonnée. Les lignes « les Navajos doivent monter à bord » et « Rio de Janeiro ahoi Cabalero » soulignent leur amour pour l'aventure, leur désir de partir en voyage et leur intérêt pour des cultures lointaines. L'histoire de l'adieu d'une fille dans *Les pirates de l'edelweiss sont fidèles* ainsi que le décor décrit dans la deuxième chanson citée, *Dans le bistrot de l'écuier*, sont tous les deux expressions de leur penchant pour un certain romantisme.

Outre les références à l'aventurisme et au romantisme, ces chansons sont également caractérisées par un positionnement intransigeant par rapport à la jeunesse hitlérienne et plus généralement par rapport au régime national-socialiste dans son ensemble. Christophe Traïni défend que le propre des chansons protestataires est de « dénoncer les injustices de l'ordre social en fondant leur critique sur des valeurs collectives qu'elles contribuent à définir et à promouvoir. »⁴⁵² Ainsi la glorification du propre groupe et l'appel à l'attaque contre le groupe adverse vont souvent de pair. Dans la chanson *Écoute Rübzahl* l'affirmation que la jeunesse ne serait plus libre est suivie de l'invitation de casser la tête des nazis en deux. Il est de même dans la chanson *Dans le bistrot de l'écuier* où la question « Que peut nous donner la vie d'Hitler » sous-entend très nettement que cette vie ne peut rien leur offrir. Suivi des passages dans lesquels les Navajos, équipés de couteaux et de pistolets, interviennent pour chasser les « garçons

451 Traduit de l'original : « Wenn die Sirenen in Hamburg ertönen Müssen Navajos an Bord. In einer Kneipe von einem Madel Fällt uns der Abschied nicht schwer.

Rio de Janeiro ahoi Cabalero, Edelweiß-Piraten sind treu. » Chanson évoquée dans un rapport du procureur général du tribunal régional supérieur de Cologne adressé au ministère de justice du Reich le 16 janvier 1944. Cf. Detlev Peukert, op. cit., p. 51.

452 Christophe Traïni, op. cit., p. 46.

d'Hitler », la visée de l'appel ne fait pas de doute. « Nous voulons être libre d'Hitler », phrase par laquelle se termine la chanson, nomme d'ailleurs explicitement l'objectif poursuivi.

Il est clair que ces scènes héroïques ne miroitent pas le comportement réel de ces jeunes face aux instances du régime, qui pour la majorité d'entre eux furent moins radicaux et audacieux que dans leur imaginaire. Elles fournissent cependant une image très claire, comment les pirates de l'edelweiss envisageaient leur rapport à la jeunesse hitlérienne et au régime national-socialiste dans son ensemble. Si la plupart d'entre eux ne parvenaient pas à mettre en œuvre les actes de résistance imaginés, le fait même qu'ils y aient songé nous dit quelque chose sur leur attitude et leur détermination de tenir droit face à ce régime. La glorification d'une telle attitude contestataire dans les chansons des pirates de l'edelweiss l'éloigne d'ailleurs d'une décision de conscience individuelle pour en faire un idéal du groupe. Le héros de leur musique n'est pas tel ou tel individu mais les pirates de l'edelweiss dans leur ensemble. L'identification avec les valeurs véhiculées dans ces chansons et l'identification avec le groupe des pirates de l'edelweiss convergent donc et donnent de ce fait une signification nouvelle au collectif. Pour le dire avec les mots d'un ancien pirate de l'edelweiss :

« Même si cela ne reposait pas sur un édifice idéologique et organisationnel entier, toute l'orientation des pirates de l'edelweiss était émotionnellement empreinte de politique. Toute sorte de tubes et d'autres chansons ont été réécrites, ces paroles étaient connues de partout. Cela ne révèle sûrement pas une grande conscience politique mais le fait de s'accoutumer à ces chansons, l'origine commune dans la classe ouvrière et la commune attitude de base, quand même explicitement dirigée contre la NSDAP, c'était ce qui unissait et ce qui marquait. Donc dans le cas des pirates de l'edelweiss l'opposition avait absolument une force créatrice et façonnante. »⁴⁵³

Pour résumer, nous pourrions dire que les confrontations qui se sont déroulées entre les pirates de l'edelweiss et les instances du régime sur le terrain de la musique et

453 Traduit de l'original : « Die ganze Ausrichtung der E.P. war, wenn auch kein ganzes ideologisches oder organisatorisches Gebäude dahinterstand, emotional politisch gefärbt. Es wurden alle möglichen Schlager und sonstigen Lieder umgedichtet, diese Texte waren überall bekannt. Das läßt gewiß nicht auf eine große politische Bewußtheit schließen, aber die Tatsache der Gewöhnung an diese Lieder, die gemeinsame Herkunft aus der Arbeiterschaft und die doch völlig unmißverständliche gemeinsame Grundeinstellung gegen die NSDAP, das war das, was eintrug und prägte. Also, im Falle der E.P. hatte eine Gegeneinstellung durchaus eine bildende und prägende Kraft. » Entretien avec Günther O. in : Detlev Peukert, op. cit., p. 21.

du style vestimentaire constituent une confirmation exemplaire et de la prétention du régime national-socialiste à tout contrôler et du désir des pirates de l'edelweiss de s'y soustraire par amour de liberté.

Musique et style vestimentaire furent, en effet, les canaux les plus importants par lesquels ces jeunes gens exprimaient leur altérité ainsi que leur prétention à l'autodétermination. En tant qu'image extérieure de ces groupes les deux éléments servaient ainsi de signes de reconnaissance et de différenciation. Pendant que la première fonction fut cruciale pour le recrutement des nouveaux membres et donc pour la constitution de ces groupes, la deuxième participait de la définition de la nature et de l'objectif de ces sociabilités. Comme pour le mode d'organisation et la randonnée, la jeunesse hitlérienne sert ici de référence négative. Les paroles des chansons que nous avons vues à la fin de ce chapitre ne laissent pas de doute quant au caractère conflictuel de ces deux groupes de jeunesse. Les passages sur le style vestimentaire mettaient, eux aussi, en exergue de manière très nette cette fonction des vêtements, des cheveux etc. : se différencier des filles et des garçons de la jeunesse d'État, prendre de la distance, en somme garder et démontrer son indépendance par rapport à eux.

L'exigence d'autodétermination que nous avons identifiée comme le mobile central pour expliquer le choix en faveur d'un des groupes des pirates de l'edelweiss se révèle être de nouveau d'une importance cruciale. La thèse selon laquelle les pirates de l'edelweiss attiraient davantage ces jeunes gens grâce à la primauté accordée à l'individu plutôt qu'au groupe trouve donc une nouvelle confirmation. Ce chapitre sur la musique et le style vestimentaire des pirates de l'edelweiss a cependant aussi mis en lumière la transformation d'aspirations individuelles en aspirations collectives. Si l'individu reste la valeur cardinale pour ces jeunes gens, pour employer de nouveau le vocabulaire de Dumont, il est tout de même dépassé dans et par les valeurs représentées par le groupe.

Cette contradiction apparente - d'une coexistence d'une tendance individualiste et d'une tendance holiste - devient intelligible à travers l'analyse effectuée du rapport que ces groupes oppositionnels entretenaient avec le régime et vice-versa. En effet, ni leur solidarité ni leur combat collectif ne peuvent se comprendre sans prendre en considération le traitement que leur faisait subir le régime national-socialiste. Dans bien des cas, la prise de conscience politique et l'opposition qui en résultait ne se développaient

que lentement et au fur et à mesure que le désir d'autodétermination des pirates de l'edelweiss se heurtait à la prétention de contrôle total du régime. Cette prétention, nous l'avons vu, se manifestait par l'hypersensibilité des instances de persécution face aux écarts de la norme, aussi minimes qu'ils fussent. Tout comportement non conformiste était suspect à leurs yeux, même ou précisément quand il s'agissait « seulement » d'un non-conformisme symbolique. Que ces instances participaient à charger ces symboles de leur signification, en les politisant, semble être un des effets pervers de cette entreprise illusoire visant à mettre sous tutelle la totalité de la jeunesse allemande. La cohésion des groupes de pirates de l'edelweiss ainsi que la détermination de leurs membres s'en trouvaient indéniablement renforcées ; ce qui ne manquait pas de provoquer à son tour une intensification de la répression à leur rencontre.

C'est pourquoi nous voudrions consacrer notre dernière partie à la question de la répression. Plus précisément, il s'agira d'examiner comment le positionnement individualiste des pirates de l'edelweiss se trouva infléchi face aux tentatives de contrôle total et aux mesures répressives prises à leur rencontre et à celle d'autrui.

V. L'individualisme face à la répression

Au chapitre précédent, nous avons vu que la musique et le style vestimentaire constituaient, en tant que signes extérieurs du non-conformisme des pirates de l'edelweiss, un terrain de lutte entre ces groupes oppositionnels et le régime national-socialiste. C'était une lutte qui était avant tout symbolique. Une lutte, au cours de laquelle se forgeaient des représentations et se disputaient les interprétations. Mais comme Arno Klönne le remarque très justement, les tentatives de domination totale ne se limitaient pas à cette réaction outre mesure face aux symboles d'un non-conformisme juvénile. Pour mettre en œuvre le projet dérisoire d'une jeunesse allemande mise au pas, « la terreur en masse restait comme unique issue »⁴⁵⁴. C'est pourquoi, dans ce dernier chapitre, nous voudrions aborder les réactions des pirates de l'edelweiss face aux tentatives de contrôle total et à la répression proprement dite. Certaines mesures prises à leur encontre, notamment celles visant à éradiquer les symboles de ces groupes non conformistes, ont déjà été mentionnées au chapitre précédent. Étant donné que l'interaction entre les différents services de l'État national-socialiste et les groupes de pirates de l'edelweiss s'est avérée essentielle pour comprendre la valorisation du collectif, dans ces groupes accordant une primauté à l'individu, une analyse plus approfondie des actions menées par le régime, afin de placer l'ensemble de la jeunesse sous son emprise, nous paraît nécessaire. Partant du constat que les réactions des pirates de l'edelweiss à la politique nationale-socialiste divergeaient selon que les mesures prises par le régime visaient un contrôle total des activités des pirates de l'edelweiss ou qu'elles visaient à réprimer et à punir des activités qui avaient eu lieu, il nous semble de surcroît utile d'aborder cette thématique en deux temps. Dans un premier temps, il s'agira de regarder de quelle manière et à travers quel dispositif le régime national-socialiste tentait de s'assurer le contrôle total sur l'ensemble de la jeunesse allemande. S'il était beaucoup question jusqu'ici des techniques de subordination et de manipulation au sein de la jeunesse d'État, il sera question ici de l'imposition de cette prétention en dehors de son organisation de jeunesse ; tâche qui demandait des mesures plus radicales encore, notamment aussi à cause des vives réactions suscitées par elles. Cette spirale, dans laquelle surveillance et tentatives de se soustraire à ce contrôle quotidien se renforcèrent mutuellement, sera notamment thématiquée à travers l'analyse des confron-

⁴⁵⁴ Arno Klönne, *Jugend im Dritten Reich*, op. cit., p. 282.

tations entre les pirates de l'edelweiss et les patrouilles de la jeunesse hitlérienne⁴⁵⁵. En tant que principal organe chargé de s'occuper des jeunes en dehors de la jeunesse hitlérienne, ce fut en effet avec elle que les oppositions se cristallisaient le plus nettement. Nous nous demanderons notamment si cette situation conflictuelle, prenant le plus souvent la forme de batailles de territoires, ne fut pas propice à radicaliser les positions respectives et à raffermir les liens solidaires entre les membres de ces groupes de jeunesse.

Bien que les mesures, mises en œuvre par la patrouille de la jeunesse hitlérienne, participent à creuser le fossé entre les pirates de l'edelweiss et la jeunesse hitlérienne, l'intensification de la désapprobation du régime dans son entier semble avoir son origine ailleurs. Plutôt que les tentatives de contrôle total, ce fut la réaction exacerbée à leur comportement non conformiste (et donc les mesures visant à le juguler et à le punir) qui éveilla le sens de justice et fit naître la conscience de la nécessité de s'y opposer chez ces jeunes gens. Étant donné que la responsabilité de la persécution ne revenait pas à la jeunesse hitlérienne (même si la patrouille de la jeunesse hitlérienne y participait avec tous ses moyens), mais à la police et le plus souvent à la Gestapo, le niveau d'opposition se déplaça. L'interprétation des pirates de l'edelweiss comme un phénomène politique et le recours conséquent à la Gestapo paraissent, dans ce sens, décisifs pour l'élargissement de la révolte des pirates de l'edelweiss. C'est pourquoi dans la deuxième partie de ce chapitre nous voudrions montrer comment l'intervention de la sécurité d'État et d'autres organes censés représenter le régime dans son entier (par opposition à la jeunesse hitlérienne qui, elle, représentait uniquement la jeunesse ayant adhéré au national-socialisme) participait à ce processus de transformation d'adolescents non conformistes désireux de défendre leur indépendance, en opposants au national-socialisme. Seulement une analyse approfondie de ce déplacement du niveau d'opposition pourra, selon nous, rendre intelligible la manière dont l'individualisme des pirates de l'edelweiss a fini par intégrer une dimension collective.

1. Solidarisation face aux tentatives de contrôle total

a. L'intensification de la surveillance pendant les années de guerre

Avant de commencer l'analyse des réactions des pirates de l'edelweiss aux tenta-

455 Streifendienst

tives de contrôle total, regardons d'abord comment le régime national-socialiste envisageait son rapport à la jeunesse. Deux passages nous semblent intéressants pour illustrer ce qui ne fait plus de doute aujourd'hui : sa prétention totalitaire. Parmi les nombreux documents attestant un caractère totalitaire au régime national-socialiste, le discours prononcé par Hitler lui-même à Reichenberg en 1938 reste probablement le plus parlant :

« Cette jeunesse n'apprend rien d'autre que de penser allemand, que d'agir allemand et lorsque ces garçons entreront dans notre organisation à l'âge de dix ans et qu'ils y respireront pour la première fois de leur vie un air frais, ils passeront quatre ans plus tard du Jungvolk à la Hitler-Jugend et là nous les garderons encore une fois pendant quatre ans. Et ensuite nous ne les rendons surtout pas à leurs géniteurs, nous les faisons entrer dans le Parti, le Front du Travail, ou la SA ou la SS ou le NSKK, etc. Et lorsqu'ils y auront passé deux ans ou un an et demi et s'ils ne sont pas encore des nationaux-socialistes convaincus, ils feront leur service du travail et y seront de nouveau dressés pendant six mois [...]. Et s'il subsiste encore, çà et là, après six ou sept mois, quelques traces de conscience de classe ou de morgue sociale, la Wehrmacht se chargera pendant deux ans de les en guérir. Et lorsqu'ils en reviendront après deux ou trois ou quatre années, pour éviter toute rechute, nous les réintégrerons tout de suite dans la SA, la SS, etc. et ils ne retrouveront plus la liberté de toute leur vie et ce faisant ils seront heureux.

Et si quelqu'un me dit qu'il restera toujours quelques-uns : le national-socialisme ne se trouve pas à la fin de ses jours mais uniquement au début ! »⁴⁵⁶

Notamment la phrase « ils ne retrouveront plus la liberté de toute leur vie et ce faisant ils seront heureux » révèle l'aspiration profonde d'Hitler et met en évidence le

⁴⁵⁶ Traduit de l'original : « Diese Jugend, die lernt ja nichts anderes als deutsch denken, deutsch handeln, und wenn diese Knaben mit zehn Jahren in unsere Organisation hineinkommen und dort oft zum erstenmal überhaupt eine frische Luft bekommen und fühlen, dann kommen sie vier Jahre später vom Jungvolk in die Hitlerjugend, und dort behalten wir Sie wieder vier Jahre. Und dann geben wir Sie erst recht nicht zurück in die Hände unsrer alten Klassen- und Standeserzeuger, sondern dann nehmen wir Sie sofort in die Partei, in die Arbeitsfront, in die SA oder in die SS, in das NSKK und so weiter. Und wenn sie dort zwei Jahre oder anderthalb Jahre sind und noch nicht ganze Nationalsozialisten geworden sein sollten, dann kommen sie in den Arbeitsdienst und werden dort wieder sechs und sieben Monate geschliffen [...] Und was dann nach sechs oder sieben Monaten noch an Klassen- und Standesdünkel da oder da noch vorhanden sein sollte, das übernimmt die Wehrmacht zur weiteren Behandlung auf zwei Jahre, und wenn sie nach zwei, drei oder vier Jahren zurückkehren, dann nehmen wir sie, damit sie auf keinen Fall rückfällig werden, sofort wieder in die SA, SS und so weiter, und sie werden nicht mehr frei ihr ganzes Leben und sie sind glücklich dabei. Und wenn mir einer sagt, ja, da werden aber immer noch welche übrig bleiben: Der Nationalsozialismus steht nicht am Ende seiner Tage, sondern erst am Anfang! » Adolf Hitler cité après : Wolfgang Michalka (éd.), Deutsche Geschichte 1933-1945, Dokumente zur Innen- und Außenpolitik, Fischer Taschenbuch Verlag, Frankfurt am Main, 1993, p. 91. Traduction : Gilbert Krebs. Gilbert Krebs, « Mise au pas et instrumentalisation de la jeunesse et du sport sous le 3e Reich », op. cit.

caractère totalitaire et liberticide de son projet de société. Bien que la radicalité avec laquelle ce projet est formulé chez Hitler soit unique, d'autres théoriciens du national-socialisme ne cachèrent pas non plus leurs visions d'une jeunesse allemande soumise à la *Gleichschaltung*. Ainsi, dans un passage du livre *Revolution der Erziehung* sur l'unicité de la jeunesse hitlérienne Baldur von Schirach met lui aussi en exergue le projet inhérent à la jeunesse hitlérienne dès ses débuts, à savoir la mise au pas de toute la jeunesse dans tous les domaines de la vie.

*« La jeunesse hitlérienne s'est distinguée depuis toujours des autres organisations de jeunesse dans le pays et à l'étranger par le fait que déjà en tant que petite communauté elle se donnait à voir dans sa prétention à la totalité. Cette exigence ne se référait pas uniquement à la masse d'adolescents vivant en Allemagne mais aussi à tous les domaines d'activité de la jeunesse dans la vie du peuple et de l'État. »*⁴⁵⁷

L'analyse de Gottfried Griesmayr et Otto Würschinger, deux anciens fonctionnaires de la jeunesse hitlérienne, selon laquelle « *la jeunesse hitlérienne veut prendre en charge aussi bien la totalité de la jeunesse que la totalité des sphères de vie du garçon allemand* »⁴⁵⁸ s'avère donc très pertinente. Nous avons déjà vu que ces ambitions généraient un mode d'organisation rigide, laissant peu ou pas de place à l'initiative de chacun. S'ensuivait de surcroît une conception de la société (et de la place que chacun devait y occuper) dans laquelle toute activité pratiquée en dehors de la jeunesse hitlérienne devait pour le moins paraître suspecte. Les tentatives de *Gleichschaltung* de la part du régime concernaient en conséquence non seulement les membres de leurs unités, mais également ceux et celles en dehors de la jeunesse d'État.

Le projet d'une jeunesse allemande unie et unifiée sous le signe du national-socialisme fut entamé, nous l'avons vu, dès 1933 ; d'abord avec l'occupation du siège du comité des organisations de jeunesse du Reich, puis avec l'interdiction de toutes les organisations concurrentes. Il fut ensuite poursuivi avec la *loi sur la jeunesse hitlérienne* et fut mené à son terme avec *l'obligation de servir* en 1939. Avec l'entrée en guerre ce déve-

⁴⁵⁷ Traduit de l'original : « Die Hitler-Jugend hat von jeher sich dadurch von den anderen Jugendorganisationen im Inland und im Ausland unterschieden, daß sie schon als kleine Gemeinschaft mit dem Anspruch der Totalität auftrat. Dieser Anspruch bezog sich nicht nur auf die Masse der in Deutschland lebenden Jugendlichen, sondern auf alle Tätigkeitsgebiete der Jugend im volklichen und staatlichen Leben. » Baldur von Schirach, *Revolution der Erziehung, Reden aus den Jahren des Aufbaus*, München, Zentralverlag der NSDAP, Franz Eher Nachfolger, 1942 (édition originale : 1938), p. 40.

⁴⁵⁸ Gottfried Griesmayr, Otto Würschinger, *Idee und Gestalt der Hitlerjugend*, Leoni am Starnberger See, Druffel-Verlag, 1979, p. 41.

loppement s'intensifia encore et le régime se mit à redoubler ses efforts pour contrôler la jeunesse et punir des comportements non désirés. Aux mesures prises au milieu des années trente, visant la pratique de la randonnée chez les groupes oppositionnels - comme l'interdiction de la randonnée mixte ou l'interdiction d'un séjour dans une auberge de jeunesse pour les non-membres de la jeunesse hitlérienne, se rajoutèrent d'autres dispositions censées limiter les possibilités d'activité de ces jeunes en dehors de la jeunesse hitlérienne. Ainsi deux ordonnances de police de 1939 interdirent la fréquentation d'établissements de tir et de jeux ainsi que la visite des bals. Le 17 janvier 1940 une nouvelle ordonnance interdit la présence sur les rues et places publiques, dans les parcs, gares, cinémas, variétés et d'autres lieux de divertissement pour les adolescents de moins de 16 ans. Pour les mois d'été cette interdiction valait à partir de 22 heures, pour les mois d'hiver à partir de 20 heures. L'ordonnance de police du 9 mars 1940 enfin annula les ordonnances précédentes et élargit ces mesures à tous les adolescents de moins de 18 ans.⁴⁵⁹

Ces dispositifs légaux mettent en exergue de manière très nette comment le projet de la *Gleichschaltung* de la jeunesse allemande s'est exacerbé au fur et à mesure des années. Réduire le rayon d'action de ces jeunes pour mieux les contrôler, telle semble avoir été la devise du régime national-socialiste pendant les années de guerre. Cette intensification de la surveillance sort également des rapports écrits dans les années quarante : non seulement l'existence des groupes non conformistes y est constamment thématifiée, mais bien aussi la question du comment contrer ce développement « regrettable ». Outre la tentative d'attirer l'attention de leur destinataire sur le phénomène des pirates de l'edelweiss, tous ces rapports contiennent l'appel à une surveillance et une persécution accrues. Dans le rapport *constitution des cliques et bandes* de septembre 1942 la *Direction de la jeunesse du Reich* note qu'

« Au cours de l'année dernière des associations d'adolescents sauvages de toutes sortes réapparaissaient et atteignaient dans les grandes villes un degré de déchéance et de criminalité qui rend nécessaire une action de surveillance et de

459 Cf. Christian Schott, Sven Steinacker, op. cit., p. 52-53.

lutte étendue à l'ensemble du Reich ainsi que la mise en place d'une surveillance et d'une persécution permanentes de ces agissements. »⁴⁶⁰

Considérant que pour la *Reichsjugendführung* les groupes oppositionnels constituaient une atteinte à sa prétention à représenter la seule et unique organisation de jeunesse dans le Reich, une telle position est cohérente. Afin de pouvoir maintenir sa position de monopole, toute association en dehors de ses rangs devait être surveillée, puis démantelée. Le fait qu'en 1944 le chef de la SS consacre également un rapport à la description de ces groupes oppositionnels, le fait qu'il exige, lui aussi, leur surveillance, montre que les pirates de l'edelweiss représentaient non seulement un risque pour le projet de la mise à pas de la jeunesse, mais à la longue aussi pour le régime dans son ensemble.

« Dans toutes les parties du Reich, spécialement dans les grandes villes, des associations d'adolescents (cliques) se sont constituées depuis quelques années et de manière accrue ce dernier temps. Celles-ci montrent, en partie, des aspirations criminelles-asociales ou politiques-oppositionnelles et nécessitent, notamment au regard de l'absence due à la guerre de beaucoup de pères, de chefs de la jeunesse hitlérienne et d'éducateurs, une surveillance renforcée. »⁴⁶¹

Ce à quoi il rajoute :

« La surveillance et la lutte contre ces cliques sont vitales pour l'effort de guerre. »⁴⁶²

Précision qui confirme également notre constat dressé plus haut d'un renforcement des dispositifs de surveillance et de persécution pendant les années de guerre. La date du rapport, le 25 octobre 1944, laisse supposer que ce furent surtout les développements défavorables aux différents fronts à l'est et à l'ouest qui renforcèrent la volonté

460 Traduit de l'original : « Im Verlauf des vergangenen Jahres tauchten jedoch die wilden Zusammenschlüsse Jugendlicher aller Art erneut auf und erreichten in den Großstädten einen Umfang an Verwahrlosung und Kriminalität, der nunmehr eine auf das ganze Reich ausgedehnte planmässige Überwachungs- und Bekämpfungsaktion, sowie den Ausbau einer ständigen Überwachung und Verfolgung derartiger Umtriebe erforderlich macht. » Reichsjugendführung, Personalamt, Überwachung, Cliquen- und Bandenbildung unter Jugendlichen, Rapport de la Direction de la jeunesse du Reich de septembre 1942, op. cit., p. 327.

461 Traduit de l'original : « In allen Teilen des Reiches, insbesondere in größeren Städten, haben sich seit einigen Jahren - und in letzter Zeit in verstärktem Maße - Zusammenschlüsse Jugendlicher (Cliquen) gebildet. Diese zeigen zum Teil kriminell-asoziale oder politisch-oppositionelle Bestrebungen und bedürfen deshalb, vor allem im Hinblick auf die kriegsbedingte Abwesenheit vieler Väter, Hitler-Jugend-Führer und Erzieher, einer verstärkten Überwachung. » Reichsführer-SS und Chef der Deutschen Polizei, Bekämpfung jugendlicher Cliquen, Rapport du 25 octobre 1944, op. cit., p. 535.

462 Traduit de l'original : « Überwachung und Bekämpfung der Cliquen sind kriegswichtig. Alle Zusammenschlüsse Jugendlicher sind aufmerksam zu beobachten. » Ibid., p. 536.

du régime à réprimer toute opposition à l'intérieur.⁴⁶³ Il est d'autant plus surprenant que ce même rapport précise par ailleurs que

« Toutes les mesures prises à l'encontre d'un adolescent sont déterminées par l'objectif de l'intégration dans ou de la récupération pour la communauté du peuple. »⁴⁶⁴

Cela suggère que même lorsque la suspicion s'est généralisée, la conviction de pouvoir unir la totalité des jeunes Allemands sous le drapeau national-socialiste n'avait rien perdu de sa force pour les agents du régime qui continuaient de croire dans la viabilité de leur projet. Plus précisément, ils continuaient de croire dans l'efficacité de leurs moyens de coercition. Ainsi le rapport de *l'office central de la sécurité du Reich* de 1943 termine sa présentation des actions menées contre les groupes oppositionnels par l'affirmation suivante :

« On peut s'attendre à ce que les verdicts attendus aient un effet dissuasif sur les adolescents et qu'ils contribuent à prévenir des nouvelles tentatives. »⁴⁶⁵

Il est difficile d'établir avec certitude d'où vient cette sous-estimation du phénomène des pirates de l'edelweiss. Il semble que ces rapports aient été mus par deux motivations contradictoires : d'une part, les différents services du régime national-socialiste cherchaient à attirer l'attention sur l'existence de ces groupes oppositionnels ; en conséquence, ils les présentèrent comme une menace politique, à prendre au sérieux. D'autre part, les instances officielles cherchaient à se présenter comme (toujours) maître de la situation ; en conséquence, elles tentèrent de minimiser l'importance du phénomène.⁴⁶⁶ C'est d'ailleurs dans cette optique qu'il faudrait comprendre l'idée défendue dans plusieurs rapports selon laquelle la jeunesse hitlérienne ne perdrait, de toute façon, pas grand-chose, étant donné que les membres de pirates de l'edelweiss n'étaient que des

⁴⁶³ Cf. Bernd A. Rusinek, *Gesellschaft in der Katastrophe*, op. cit. Tout en étant centré sur les activités du groupe autour de Hans Steinbrück, Rusinek y fournit une description détaillée de la situation catastrophique, s'apparentant à une guerre civile, à Cologne à la fin de la guerre.

⁴⁶⁴ Traduit de l'original : « Alle Maßnahmen gegen den einzelnen Jugendlichen werden bestimmt durch das Ziel seiner Einordnung oder Rückgewinnung in die Volksgemeinschaft » Reichsführer-SS und Chef der Deutschen Polizei, Bekämpfung jugendlicher Cliques, Rapport du 25 octobre 1944, op. cit., p. 537.

⁴⁶⁵ Traduit de l'original : « Es ist zu erwarten, dass die zu erwartenden gerichtlichen Urteile abschreckend auf die Jugendlichen wirken und dazu beitragen, neue Ansätze zu verhüten. » Reichssicherheitshauptamt, Jugendliche Banden – « Edelweißpiraten », Rapport de l'office central de la sécurité du Reich du 15 mars 1943, op. cit., p. 320.

⁴⁶⁶ Ces deux tendances s'expliquent en partie par la situation de concurrence qui caractérisait le rapport entre les différents services impliqués dans la surveillance et la persécution des groupes oppositionnels. Cf. Alfons Kenkmann, *Wilde Jugend*, op. cit., p. 307-313.

éléments criminels et asociaux, sans utilité aucune pour la communauté du peuple.⁴⁶⁷

De l'autre côté, nous ne pouvons pas nier qu'il existât également une tendance à vouloir réintégrer cette jeunesse « déviée du droit chemin ». Si ce constat va à l'encontre des idées reçues sur le totalitarisme, il s'éclaircit davantage si nous pensons au rôle attribué à la jeunesse dans la construction d'un « monde nouveau ». C'est sur elle que reposait la supériorité de la race aryenne, c'est sur elle que devait être bâti le *Reich de mille ans*⁴⁶⁸. Une certaine réticence à abandonner tout espoir de réintégration peut être mis sur le compte de ce statut spécial dont profitait la jeunesse sous le Troisième Reich.

Fidèles à leur principe de diviser la population en deux (ceux qui faisaient partie de la communauté du peuple et ceux qui en étaient exclus), la jeunesse oppositionnelle fut en conséquence, elle aussi, divisée en deux groupes distincts : ceux encore récupérables pour le système et ceux définitivement perdus pour le national-socialisme. Il en résultait non seulement des directives prévoyant des « traitements » différents selon qu'il s'agissait de « meneurs », de membres actifs ou de sympathisants⁴⁶⁹ mais aussi tout un dispositif de mesures visant - souvent sans succès - à réintégrer ces « jeunes égarés ». Si dans certains rapports des inquiétudes sont exprimées quant à l'efficacité des moyens de surveillance et de persécution employés, ces rapports ne mettaient jamais en cause la finalité d'une jeunesse unie et unifiée. Ils ne doutaient pas non plus de la faisabilité de la tâche. Ils appelaient juste à une intensification de la répression, comme le souligne la conclusion du rapport *Pastor* :

*« Il reviendra au futur de montrer si les mesures à disposition actuellement suffisent, quand elles seront bien employées, pour aboutir ou si des mesures plus rigoureuses, en particulier la mise en place d'un camp d'internement, seront nécessaires. »*⁴⁷⁰

Si la philosophie nationale-socialiste était basée sur la dichotomie inclusion/ exclusion et prévoyait bien la réintégration de certains adolescents non conformistes, les

467 Cf. par exemple Gestapo Düsseldorf, Wilde Jugendgruppen – Edelweisspiraten, Rapport de la centrale de la Gestapo Düsseldorf (non-daté), op. cit., p. 459.

468 Tausendjähriges Reich

469 Cf. Reichsführer-SS und Chef der Deutschen Polizei, Bekämpfung jugendlicher Cliquen, Rapport du 25 octobre 1944, op. cit., p. 536.

470 Traduit de l'original : « Es muss der Zukunft überlassen bleiben, ob die gegenwärtig zur Verfügung stehenden Maßnahmen ausreichen, bei folgerichtigen Einsatz einen Erfolg herbeizuführen oder ob stärkere Maßnahmen, insbesondere die Errichtung eines Bewahrungslager, notwendig werden. Amtsgericht Abteilung 28 (Jugendgericht), Lagebericht – Kölner Edelweisspiraten, Rapport du tribunal d'instance 28 du 7 novembre 1943, op. cit., p. 432.

mesures mises en œuvre pour s'assurer de cette réintégration présentaient un caractère nettement répressif. Arno Klönne précise à ce sujet que

« Pendant les dernières années de la guerre on peut constater une résistance passive et active à la jeunesse hitlérienne à grande échelle. Le commandement de la jeunesse hitlérienne y réagissait avec des mesures disciplinaires plus dures, une amplification de la détention pour mineurs, une intensification des contrôles par les patrouilles de la jeunesse hitlérienne, un renforcement de la mise au pas militaire et le recours aux organes de l'État et ses moyens. »⁴⁷¹

Étant donné la nature du régime cette idée de faire rentrer dans le rang ces jeunes, grâce à des mesures disciplinaires, n'étonne guère. L'effet escompté ne se produisait cependant pas toujours. Au contraire, les tentatives de contrôle total provoquèrent le plus souvent des réactions de dépit et participèrent ainsi à augmenter plutôt que réduire la distance entre ces jeunes et le régime national-socialiste.

b. Les patrouilles de la jeunesse hitlérienne

Parmi les nombreux moyens employés afin de recadrer la jeunesse « déviée de son droit chemin », celui qui touchait probablement le plus grand nombre fut l'intensification des patrouilles de la jeunesse hitlérienne. Étant donné que la présence de ces patrouilles affectait très concrètement le rayon d'action des pirates de l'edelweiss (que ça soit pour les activités apolitiques ou les actes dirigés contre le régime), une analyse des interactions entre ces patrouilles et les pirates de l'edelweiss nous semble cruciale.

Avant de commencer la discussion, quelques précisions d'ordre factuel sur la patrouille de la jeunesse hitlérienne, sur sa raison d'être et ses objectifs nous semblent nécessaires. Implantée dès 1933 dans l'objectif de surveiller la discipline à l'intérieur de la jeunesse hitlérienne, ses compétences se trouvaient vite élargies. Initialement chargé de s'occuper uniquement des membres de la jeunesse d'État, *l'obligation de servir* étendit leur domaine de responsabilité à toute la jeunesse. Des nouvelles directives entrées en vigueur en 1938 précisaient d'ailleurs que la surveillance des groupes issus de la jeu-

⁴⁷¹ Arno Klönne, *Jugend im Dritten Reich*, op. cit., p. 40.

nesse ligueuse faisait partie de ses devoirs.⁴⁷² Signe éminent de la bureaucratisation de la persécution, ces directives précisait dans tous les détails comment reconnaître un membre des groupes oppositionnels (vêtements, instruments, tentes, etc.), les autres services (police, Gestapo, etc.) à informer et comment procéder (les informations à recueillir, le matériel à confisquer etc.).

Officiellement les membres de la patrouille ne disposaient pas de compétences policières, ils n'étaient donc pas autorisés de procéder à des arrestations. Dans la pratique les membres de la patrouille de la jeunesse hitlérienne excédaient fréquemment leurs compétences, ce qui ne manquait d'ailleurs pas de créer des conflits avec d'autres instances du Reich.⁴⁷³ Outre sa responsabilité dans la surveillance des groupes oppositionnels, la patrouille de la jeunesse hitlérienne devenait également, grâce à un accord passé entre Heinrich Himmler et Baldur von Schirach en 1938, l'organisation de relève de la *Schutzstaffel*.⁴⁷⁴ Certaines similitudes dans les fonctions et les méthodes des deux organisations en découlaient inmanquablement.

Ceci dit, considérons maintenant comment ces objectifs de la patrouille de la jeunesse hitlérienne entraient en contradiction avec la prétention d'autodétermination des pirates de l'edelweiss. Examinons notamment comment ces derniers vivaient les contrôles quotidiens et actions menées contre leurs groupes. La première chose remarquable est la fréquence importante avec laquelle sont signalés les conflits avec la patrouille de la jeunesse hitlérienne ; au point qu'il n'existe quasiment pas d'entretien où ce thème ne sera abordé d'une manière ou d'une autre. Le plus souvent ce sont les contrôles et les conséquences qui en résultaient pour leur quotidien qui sont au cœur de ces récits. Ainsi Ferdinand Steingass nous rapporte par exemple que

« À chaque grand carrefour, il y avait la jeunesse hitlérienne [...] la patrouille de la jeunesse hitlérienne. Ils avaient des pouvoirs comme un policier militaire chez les militaires. Ils arrivaient. « Heil Hitler, est-ce que je peux voir vos cartes d'identité ? » Et même quand vous aviez une pièce d'identité, ça ne suffisait pas

472 Cf. Directives pour la patrouille de la jeunesse hitlérienne de 1938 dans : Matthias von Hellfeld, Arno Klönne, *Die betrogene Generation*, op. cit., 303-306.

473 Cf. Matthias von Hellfeld, *Bündische Jugend und Hitlerjugend*, op. cit., p. 190-194. Alfons Kenkmann, « Navajos, Kittelbach- und Edelweißpiraten, Jugendliche Dissidenten im « Dritten Reich » » dans : Wilfried Breyvogel (éd.), op. cit., p. 146-147.

474 Cf. Arno Klönne, *Jugend im Dritten Reich*, op. cit., p. 34, 48. Cf. également Matthias von Hellfeld, *Bündische Jugend und Hitlerjugend*, op. cit., p. 191.

parce que vous auriez dû être de service dans votre section de la jeunesse hitlérienne. Du coup on devait toujours prendre soin de les éviter. »⁴⁷⁵

Ces précisions sur le déroulement d'un contrôle de la patrouille de la jeunesse hitlérienne sont notamment intéressantes parce qu'elles confirment le fanatisme avec lequel les membres de ces unités agissaient, excédant leurs compétences assignées lors de leurs interventions. Ce passage est instructif encore pour une autre raison. Il met en exergue une possible réaction à la présence de cette « police de jeunesse » : « prendre soin de les éviter ». Concrètement, que voulait dire cela pour ces jeunes ? Cela signifiait toute une série de « mesures de sécurité » telles que le changement en permanence de l'endroit de rencontre, le fait de cacher certains vêtements « suspects » en journée, le report de leurs rencontres aux heures nocturnes du black-out ou même le fait de se priver de leurs instruments musicaux. Pour qui voulait éviter les ennuis, chaque acte, même le plus anodin, devait être réfléchi.

Que cela n'a pas toujours été le cas est suffisamment démontré par le nombre d'« infractions » relatées dans les rapports des instances de persécution. Rappelons-nous, Pastor avait noté que le résultat psychologique évident des contrôles réalisés par les gens du même âge était le fait que

« [...] se produisait des bagarres et des attaques de la patrouille de la jeunesse hitlérienne, des membres de la jeunesse hitlérienne, la destruction et l'endommagement des foyers de la jeunesse hitlérienne et des tableaux d'affichage etc. »⁴⁷⁶

Constat que nous retrouvons également dans un rapport de la Gestapo Düsseldorf :

« [...] là où ils entraient en contact avec des membres de la jeunesse hitlérienne et ceux-ci étaient en minorité, des bagarres se produisaient. Quand à la fin de l'automne les voyages ont dû être suspendus à cause des conditions météorolo-

475 Traduit de l'original : « An jeder größeren Straßenkreuzung stand ja die Hitlerjugend [...] die Streifen-HJ. Die hatten ja Befugnisse wie beim Militär ein Militärpolizist. Die kamen dann « Heil Hitler, dar fuch mal die Ausweise sehen ? » Und selbst wenn Sie einen Ausweis hatte, das genügte ja nicht, sie hatte ja Dienst in ihrer Hitlerjugendeinheit. Also mussten Sie immer dafür sorgen, dass Sie da einen weiten Bogen drum machten. » Entretien avec Ferdinand Steingass, op. cit.

476 Traduit de l'original : « [...] kam es zu Schlägereien und Überfällen auf die HJ-Streife, auf Angehörige der Hitler-Jugend, Zerstörung und Beschädigung der HJ-Heime und Aushängetafeln u. ähnl. » Amtsgericht Abteilung 28 (Jugendgericht), Lagebericht – Kölner Edelweisspiraten, Rapport du tribunal d'instance 28 du 7 novembre 1943, op. cit., p. 429.

giques, les différents groupes organisaient leurs réunions dans certains quartiers de la ville, souvent dans des parcs et cetera. Là aussi ils se faisaient remarquer par leur comportement grossier et il arrivait même que des membres de la jeunesse hitlérienne en uniforme aient été agressés et battus après la tombée de la nuit. »⁴⁷⁷

Dans le rapport de l'office central de la sécurité du Reich de 1943 ce passage se trouve à l'identique ; le rapport précise en outre que

« Du reste, ces adolescents faisaient preuve d'une attitude hostile envers tout ce qui touche à la jeunesse hitlérienne, ce qui s'exprimait également dans leurs chansons et leur comportement envers les membres de la jeunesse hitlérienne. »⁴⁷⁸

Plus souvent que pour la solution de l'évitement, les pirates de l'edelweiss semblent avoir opté pour celle de la confrontation.⁴⁷⁹ Sur ce point les récits des anciens membres de pirates de l'edelweiss s'accordent avec les rapports des instances de persécution ; l'explication qui est donnée, l'interprétation qui est faite de ces confrontations physiques divergent cependant sensiblement.

c. La confrontation physique, une légitime réponse à la surveillance

Prenons d'abord l'exemple de Kurt J. qui déclarait sans fioritures lors de son interrogatoire en 1940 :

« On s'est rendu compte que nous ne voulions pas endurer celle-ci. Ainsi il a été [...] décidé unanimement que si la patrouille de la jeunesse hitlérienne venait et

477 Traduit de l'original : « [...] dort, wo sie mit HJ-Angehörigen in Berührung kamen und diese in der Minderheit waren entstanden Schlägereien. Als im Spätherbst das Fahrtenleben infolge der Witterungsverhältnisse eingestellt werden mußte, führten die einzelnen Gruppen ihre Zusammenkünfte in gewissen Stadtteilen, vielfach Parkanlagen oder dergleichen, durch. Auch hier fielen sie durch ihr rüpelhaftes Benehmen auf und es kam sogar soweit, daß nach Anbruch der Dunkelheit Angehörige der Hitlerjugend in Uniform angefallen und geschlagen wurden. » Gestapo Düsseldorf, Wilde Jugendgruppen – Edelweisspiraten, Rapport de la centrale de la Gestapo Düsseldorf (non-daté), op. cit., p. 454.

478 Traduit de l'original : « Im übrigen legten diese Jugendlichen gegen alles, was irgendwie mit der HJ zu tun hatte, eine feindliche Einstellung an den Tag, was auch in ihren Liedern, sowie in ihrem Verhalten gegenüber HJ-Angehörigen zum Ausdruck kam. » Reichssicherheitshauptamt, Jugendliche Banden – « Edelweißpiraten », Rapport de l'office central de la sécurité du Reich du 15 mars 1943, op. cit., p. 318.

479 Cf. aussi les incidents rapportés par Steinacker et Schott dans leur étude locale sur les pirates de l'edelweiss à Wuppertal. Christian Schott, Sven Steinacker, op. cit.

demandait des papiers ou si tout simplement ils étaient contrôlés, celle-ci devait être attaquée physiquement. »⁴⁸⁰

Il en ressort très nettement que les contrôles de la patrouille de la jeunesse hitlérienne étaient perçus comme une ingérence intolérable à laquelle il fallait réagir en se défendant. L'usage de la violence physique fut peut-être une forme d'expression typique du milieu ouvrier⁴⁸¹ dont étaient issus les pirates de l'edelweiss, il a cependant aussi été compris comme une légitime réponse à la violence exercée préalablement par les membres des patrouilles. Dans tous les cas, la défense du territoire (ou des lieux de rencontres) et donc les bagarres avec la jeunesse hitlérienne étaient perçues comme nécessaires afin de préserver leur espace de liberté. Voici un passage de l'autobiographie de Fritz Theilen ne laissant pas de doute quant à l'objectif poursuivi par ces confrontations physiques :

« Peut-être la police et la Gestapo croyaient qu'il s'agissait uniquement d'un phénomène éphémère, en tout cas ils confiaient à la jeunesse hitlérienne et sa patrouille de combattre nos groupes. Mais rapidement ils devaient constater que ni la jeunesse hitlérienne ni la patrouille n'étaient à même de le faire. Assez souvent les patrouilles de commando de la jeunesse hitlérienne étaient battues et chassées par nous et des fois leurs interventions équivalaient un fiasco. Nous ne voulions pas nous passer de nos rencontres et nous feintions les nazis où nous pouvions. »⁴⁸²

Si l'objectivité de ce récit peut éventuellement être questionnée concernant le rapport de forces - la supériorité physique par rapport aux membres de la jeunesse hitlérienne faisait la fierté des pirates de l'edelweiss⁴⁸³ -, il met tout de même clairement en lumière la volonté de Fritz Theilen de résister aux tentatives d'ingérence de la part des patrouilles de la jeunesse hitlérienne. Cette volonté de se défendre contre

480 Traduit de l'original : « Man war sich drüber im klaren, dass man sich von diesem nichts gefallen lassen wollte. So wurde [...] übereinstimmend beschlossen, dass wenn der HJ-Streifendienst käme, und Ausweise verlange oder überhaupt sie davon kontrolliert würden, diese einfach tötlich angegriffen werden sollten. »
Protocole d'interrogatoire de Kurt J. du 9 décembre 1940 cité après : *ibid.*, p. 77.

481 Cf. Les passages d'entretien de Günther O. sur l'absence de remise en question de la violence comme mode d'action/ de réaction chez les adolescents travailleurs. Entretien avec Günther O. in : Detlev Peukert, *op. cit.*, p. 19.

482 Traduit de l'original : « Vielleicht haben Polizei und Gestapo geglaubt, dass es sich nur um eine vorübergehende Erscheinung handelte, jedenfalls überließen sie es der HJ und ihrem Streifendienst, unsere Gruppen zu bekämpfen. Doch schon nach kurzer Zeit mussten sie feststellen, dass weder die HJ noch der Streifendienst dazu in der Lage waren. Oft genug wurden die Streifenkommandos der HJ von uns verprügelt und in die Flucht geschlagen, und manchmal kamen ihre Einsätze gegen uns einem Fiasko gleich. Wir wollten auf unsere Zusammenkünfte nicht verzichten und tricksten die Nazis aus, wo wir konnten. » Fritz Theilen, *op. cit.*, p. 32.

483 Sur la tendance des pirates de l'edelweiss à se vanter de leurs actes cf. Alfons Kenkmann, *Wilde Jugend*, *op. cit.*, p. 288.

« l’envahisseur de leur espace de liberté » sort également d’un passage de l’entretien avec Ludwig Hansman. Ce dernier déclare que

« [...] du coup il y avait aussi des bagarres. On ne se laissait pas tout faire ! »⁴⁸⁴

La phrase « Nous ne voulions pas nous passer de nos rencontres et nous feintions les nazis où nous pouvions » du récit de Fritz Theilen ainsi que l’usage du pluriel « on » dans la phrase « On se laissait pas tout faire ! » de Ludwig Hansmann montre d’ailleurs qu’il ne s’agissait pas seulement de défendre leur droit à l’autodétermination, mais de préserver leur vie collective. Dans ce sens, il est remarquable que les mesures de surveillance semblent plutôt participer à l’accroissement de l’importance accordé au groupe qu’à l’affaiblissement du collectif recherché. Le groupe, initialement apprécié par ces jeunes gens pour la création d’un espace où l’altérité n’était pas seulement tolérée mais partagée, se trouve renforcé à travers l’affrontement d’un ennemi commun.

Au chapitre précédent nous avons vu que les réactions exagérées des autorités nationales-socialistes face aux symboles des pirates de l’edelweiss participèrent à la création d’une image de soi (un style de vie, des intérêts et des valeurs partagés) dans laquelle ces jeunes pouvaient se reconnaître et à travers laquelle ils étaient en mesure de se différencier des jeunes dans la jeunesse hitlérienne. La situation de persécution dans laquelle les uns étaient les chasseurs et les autres étaient les chassés, et dans laquelle, de surcroît, les chassés étaient prêts à se défendre, si nécessaire, dans une confrontation directe, fut propice à exacerber cette logique du « nous et eux » dans les deux camps concernés. Voici un passage de l’entretien avec Gertrud Koch dans lequel l’assimilation de ce principe ressort avec netteté :

« Bien sûr, on s’est bagarré. [rit !] Ça... Je ne vais pas embellir les choses. Qui nous a attaqués, on s’est défendu. Et c’était eux qui nous attaquaient. Ils nous provoquaient et on ne s’est pas laissé provoquer. On ne se sentait pas coupables du tout. On n’avait rien fait à personne. »⁴⁸⁵

484 Traduit de l’original : « [...] dann gabs auch manchmal Prügeleien. Wir haben uns ja nicht alles gefallen lassen ! » Entretien avec Ludwig Hansmann, op. cit.

485 Traduit de l’original : « Ja natürlich haben wir uns geprügelt. [rit !] Das... Da tu ich auch nix beschönigen. Wer uns angegriffen hat, da haben wir uns gewehrt. Und angegriffen haben die. Die haben uns provoziert und wir haben uns auch nicht provozieren lassen. Wir waren uns ja keiner Schuld bewusst. Wir haben ja keinem was getan. » Entretien avec Gertrud Koch, op. cit.

Dans son autobiographie elle précise d'ailleurs que ce processus alla en s'intensifiant au cours du temps :

« [...] en 1940 les affrontements dans les rues devenaient de plus en plus horribles et sanglants. La patrouille de la jeunesse hitlérienne - qui avait entre-temps été déclarée organisation de relève de la SS - nous pourchassait véritablement et nous attaquait [...] Nous étions l'ennemi déclaré car nous n'étions pas soumis à des contraintes, car nous ne voulions pas porter d'uniformes ni crier « Heil Hitler ». Ils ressentaient que nous étions différents et cela les rendait furieux. C'est ainsi que le soupçon généralisé pesait sur tous les groupes qui se retrouvaient et qui faisaient de la musique. »⁴⁸⁶

Si l'organisation différente des deux groupements juvéniles ainsi que les valeurs auxquelles leurs membres adhéraient avaient déjà créé un fossé, ce fossé se creusait encore avec chaque affrontement, pour enfin devenir insurmontable. Les jeunes oppositionnels étaient l'ennemi déclaré de la jeunesse d'État et vice-versa, comme le souligne également Hans Fricke :

« Oui bien sûr, c'était un ennemi déclaré. Ça se voit dans la chanson « Écoute, Rübezahl ». »⁴⁸⁷

Nous nous rappelons, la chanson « Écoute Rübezahl » contenait l'appel de « casser la tête des nazis en deux ».

d. La cohésion du groupe renforcée

L'hostilité entre les deux groupes de jeunes ne provoqua cependant pas uniquement un durcissement des positions respectives. Elle augmenta également la solidarité entre les membres d'un même groupe. Nous avons vu avec Lewis Coser que la présence d'un groupe ennemi rapprochait les membres les uns des autres et mobilisa leurs éner-

⁴⁸⁶ Traduit de l'original : « [...] 1940 wurden die Zusammenstöße auf der Straße immer schlimmer und blutiger. Der HJ-Streifendienst, der in der Zwischenzeit zur SS-Nachwuchsorganisation erklärt worden war, verfolgte uns regelrecht und griff uns an [...] Wir waren ihr Feindbild, weil wir nicht unter Zwang standen, keine Uniformen tragen und nicht « Heil Hitler » rufen wollten. Sie spürten sofort, dass wir anders waren. Und das machte sie wütend. So kam es dazu, dass sämtliche Gruppen, die sich trafen und musizierten, bei ihnen unter Generalverdacht standen. » Gertrud Koch, op. cit., p. 93-94.

⁴⁸⁷ Traduit de l'original : « Ja sicher war das ein Feindbild. Das sieht man ja schon aus dem Lied « Höre Rübezahl ». » Entretien avec Hans Fricke, op. cit.

gies. ⁴⁸⁸ Simmel avait déjà noté que « celui qui lutte doit rassembler ses esprits et ses forces » (« sich zusammennehmen ») afin de se mettre dans une position où il peut espérer gagner la confrontation. Selon le sociologue allemand, cette exigence formulée au niveau individuel s'appliquerait également au groupe qui, exposé à une menace extérieure, doit concentrer ses forces. ⁴⁸⁹ Loin d'avoir un effet désintégrant, le conflit renforcerait donc la cohésion du groupe et constituerait un moment crucial pour la réaffirmation du système de valeur partagé. Les entretiens avec les anciens membres de pirates de l'edelweiss le confirment d'ailleurs : les confrontations physiques avec la jeunesse hitlérienne représentaient une source d'encouragement importante.

« Et la jeunesse hitlérienne arrivait et ils nous contrôlaient et voulaient voir nos cartes d'identité. Cela ne fonctionnait évidemment pas. Et puis il y avait une belle bagarre. Et nous étions... pour la plupart du temps nous étions les plus forts. [...] Seulement que d'habitude SA ou police venaient les renforcer et puis nous devons nous en aller. Et ça, c'était beau...n'est-ce pas...C'était vraiment très beau ! » ⁴⁹⁰

La conclusion tirée par Jean Jülich, « Et ça, c'était beau...n'est-ce pas...C'était vraiment très beau ! », suite à une description de sa situation de persécuté du régime ne peut, en effet, se comprendre sans prendre en considération l'aspect motivant d'une confrontation et a fortiori d'une confrontation gagnée. La bagarre était l'occasion pour le groupe de s'assurer de ses propres forces et de les mesurer à celles de l'adversaire. Dans ce sens, elle correspond aussi à la tentative d'évaluer la force de l'adversaire. ⁴⁹¹ Étant donné les ressources beaucoup plus importantes dont disposait la jeunesse hitlérienne par rapport aux pirates de l'edelweiss, chaque victoire remportée était une victoire contre toute probabilité. C'est la grandeur de l'exploit qui donna toute son importance à ces victoires : elles fournissaient la preuve de la vincibilité de la jeunesse hitlérienne et

⁴⁸⁸ Lewis Coser, op. cit., p. 69. Cf. également l'expérience de Muzaffer Sherif qui arrive aux mêmes conclusions, à savoir qu'il existe une corrélation entre le niveau de solidarité à l'intérieur du groupe (in-group) et le degré d'hostilité caractérisant la relation avec un groupe à l'extérieur (out-group). Muzaffer Sherif, Harvey Jerrold O'Higgins, B. Jack White, William R. Hood, Carolyn W. Sherif, *Intergroup Conflict and Cooperation: The Robbers Cave Experiment*, Oklahoma, 1954/1961, consultable sur : <http://psychclassics.yorku.ca/Sherif/index.htm>, lien vérifié le 30/11/20.

⁴⁸⁹ Cf. Georg Simmel, « Der Streit » dans : Georg Simmel, *Soziologie, Untersuchungen über die Formen der Vergesellschaftung*, Berlin, Duncker & Humblot, 1908, p. 186-255, consultable sur : https://socio.ch/sim/soziologie/soz_4.htm, lien vérifié le 30/11/20.

⁴⁹⁰ Traduit de l'original : « Und die Hitlerjugend, die kam und kontrollierte uns, wollte die Ausweise sehen. Das klappte natürlich nicht. Und dann gabs ne schöne Keilerei. Und wir waren... meisten waren wir die Stärkeren. [...] Bloß die kriegten dann gewöhnlich Verstärkung von der SA oder von der Polizei und dann mussten wir weg. Und das war schön...nicht... Das war wirklich sehr schön ! » Entretien avec Jean Jülich, op. cit.

⁴⁹¹ Cf. le texte sur la sociologie du conflit de Georg Simmel paru dans l'*American Journal of Sociology* (traduction Albion Small). Georg Simmel, « The Sociology of Conflict: I », *American Journal of Sociology*, 1904, vol. 9, n° 4, p. 501.

leur déniaient, en conséquence, le statut d'une organisation toute-puissante. En ce sens les confrontations physiques furent non seulement propices à renforcer l'estime de soi des membres de pirates de l'edelweiss mais, grâce à l'image plus exacte du rapport de forces qu'elles procuraient, elles favorisaient également le maintien de leur engagement. La fierté qu'ils en tiraient ressort très clairement de leurs témoignages. Le récit de Günther O., pirate de l'edelweiss à Oberhausen, cité par Detlev Peukert est à cet égard particulièrement intéressant en ce qu'il met en exergue, de manière très nette, la satisfaction que leur procuraient leurs démonstrations de force.

« Comme élément fédérateur des activités, on remarque ceci : des chefs de la jeunesse hitlérienne et surtout la patrouille de la jeunesse hitlérienne ont été attaqués et tabassés, nous voulions les avoir loin de notre quartier. [...] Il est important en plus que de temps en temps nous nous pointions dans notre quartier étendu, plus rarement dans d'autres quartiers, [...] nous faisons un grabuge, tout simplement pour documenter que nous étions là, que la NSDAP pouvait aller se faire enculer, que nous n'attendions rien d'autre, ce que nous exprimions aussi très bruyamment, qu'ils n'avaient qu'à venir. [...] Parmi les activités c'est ce qui, selon mon souvenir, était valable pour tous les pirates de l'edelweiss à Oberhausen. Lors de ce genre d'occasion il arrivait que 300- 400 hommes fussent en vadrouille. »⁴⁹²

Günther O. confirme donc ce que nous avons dit plus haut. Étant donné leur situation de marginalisés, étant donné aussi qu'un véritable changement du contexte général était hors de leur portée, ils devaient se satisfaire de ces « petites victoires ». En tant que manifestation réussie de leur volonté de tenir droit face à ce régime, elles étaient des sources d'encouragement importantes et aidaient à dissiper des doutes quant au bien-fondé de leur combat. Dans des circonstances dans lesquelles la grande majorité (qui les entourait) adhérait encore au régime national-socialiste, l'impact positif sur la morale de telles confrontations gagnées ne peut être surestimé.

⁴⁹² Traduit de l'original : « Als verbindendes Element bei den Aktivitäten fällt im Grunde folgendes auf : HJ-Führer und vor allem der HJ-Streifendienst wurden angefallen und vermöbelt, die wollten wir weit weg von unserem Bezirk haben. [...] Wichtig ist weiterhin, daß wir ab und zu in unserem weitläufigen eigenen Bezirk und seltener in anderen Bezirken [...] auftauchten, Krach schlugen, einfach um zu dokumentieren, daß wir da waren, daß uns die NSDAP am Arsch lecken könne daß wir nur darauf warteten, was wir auch lautstark ausdrückten, daß sie doch kommen sollten. [...] Das war das an Aktivitäten, was meiner Erinnerung nach für alle E.P. in Oberhausen zutrif. Bei solchen Gelegenheiten kam es vor, daß 300- 400 Mann unterwegs waren. » Entretien avec Günther O. in : Detlev Peukert, op. cit., p. 17-19.

Mais le renforcement de leurs groupes ne venait pas uniquement de la défaite de leurs adversaires (du produit final de la confrontation). Nous l'avons vu avec Simmel, la confrontation exige la concentration de ses propres forces et sert la réaffirmation des valeurs partagées. Affirmation qui fut celle du groupe dans son ensemble étant donné que ce fut ce dernier qui était ciblé par les attaques de la jeunesse hitlérienne. La solidarité nécessaire pour un tel combat collectif, le sentiment de surmonter ensemble les difficultés rencontrées, de se battre côte à côte pour vaincre un ennemi commun donnaient à ces confrontations un caractère presque romantique et l'allure d'une aventure passionnante. C'est uniquement dans ce sens que l'adjectif *beau* et l'enthousiasme de Jean Jülich se comprennent. Si la situation de persécution était pénible sur bien des aspects - la nécessité de prendre des mesures de sécurité le démontre - elle fut également propice à renforcer la solidarité entre les membres d'un groupe et par là leur croyance en leurs propres forces. Leur commun statut de non-intégré du système se trouvait ainsi transformé en une force. Sans surveillance permanente de la part de la jeunesse hitlérienne, il n'y aurait pas eu de confrontation ; sans confrontation, l'affirmation du groupe ne se serait pas imposée comme nécessité. Leur association décontractée basée sur leur commune volonté d'autodétermination avait mis l'individu et ses désirs au centre. L'hostilité avec la jeunesse hitlérienne, en revanche, investissait le groupe d'un sens et faisait du combat pour l'autodétermination un combat collectif.

C'est pourquoi nous ne pouvons qu'approuver les conclusions tirées par Matthias Hellfeld :

« Plus la jeunesse a été répertoriée organisationnellement et idéologiquement de manière parfaite par l'État à travers la jeunesse hitlérienne, d'autant plus évidentes devenaient les formes de comportement non conformiste des adolescents concernés qui tentaient de défendre leur autonomie de manière de plus en plus virulente et militante. »⁴⁹³

Tout cela admis, il convient de préciser qu'il reste encore un pas à franchir de cette défense du groupe et de son indépendance à une opposition consciente au régime dans son entier. Nous l'avons vu, la tâche de surveiller et de contrôler ces jeunes non-

493 Traduit de l'original : « [...] kompromißlosen Härte der Staatsjugend [...] Nährboden, sich dem nationalsozialistischen Staat zu entziehen, in den Widerstand gegen die HJ und - daraus folgernd - gegen den gesamten Staat zu gehen. » Matthias Hellfeld, *Edelweisspiraten in Köln*, op. cit., p. 22.

conformistes avait principalement été confiée aux patrouilles de la jeunesse hitlérienne. Si de la révolte il y en a eu, c'est bien contre cette « police de jeunesse » qu'elle se dressait. Il est cependant permis de voir dans cette contestation les germes d'une opposition plus large, comme le suggère également Hellfeld quand il voit dans la

« [...] dureté intransigeante de la jeunesse d'État [...] le terrain favorable de se soustraire à l'État national-socialiste, d'aller dans la résistance contre la jeunesse hitlérienne et – en conséquence – contre l'État en général. »⁴⁹⁴

Certains pourraient objecter que la lutte des pirates de l'edelweiss pour l'indépendance de leurs groupes n'était autre qu'un égoïsme élargi, ayant pour seul objectif de préserver certaines prérogatives (le droit de se retrouver, de faire de la musique et de faire des randonnées). La jeunesse hitlérienne serait dans ce cas l'ennemi, non pas en raison d'une différence fondamentale en matière de culture et de politique, mais uniquement en ce qu'elle faisait obstacle à la réalisation de ces aspirations. Ainsi Bernd A. Rusinek, par exemple, nie toute mentalité éthiquement élevée aux pirates de l'edelweiss ; condition, selon lui, pour pouvoir parler de résistance.⁴⁹⁵ Si nous laissons de côté cette discussion sur le statut à accorder à ces jeunes (abondamment débattu par d'autres⁴⁹⁶), il reste la question de l'universalisme et du particularisme contenus dans leurs aspirations.

Plus précisément, il s'agit de déterminer si l'attitude oppositionnelle des pirates de l'edelweiss traduisait seulement la recherche d'une vie, menée en conformité avec leurs désirs et inclinations, ou si leur engagement comportait également une dimension dépassant leurs intérêts immédiats. Cette distinction, nous l'avons vu dans l'introduction, était fondamentale afin de distinguer l'indépendance de l'autonomie, l'individu du sujet. Elle est donc fondamentale si nous voulions apprécier adéquatement la réaction des pirates de l'edelweiss face aux tendances individualistes modernes.

L'indépendance renvoyait, selon Renaut, à une libération des entraves extérieures, à l'autosuffisance et donc au fait de ne se préoccuper que de soi-même. Poussée

⁴⁹⁴ Ibid., p. 17.

⁴⁹⁵ Cf. Bernd A. Rusinek, *Gesellschaft in der Katastrophe*, op. cit.

⁴⁹⁶ Pour un résumé de la controverse de Cologne, opposant les défenseurs de la thèse de la résistance et ceux de la criminalité cf. Bernd A. Rusinek, « Jugendwiderstand und Kriminalität, Zur neueren Bewertung der „Edelweißpiraten“ als Widerstandsgruppe » dans : Gerd R. Ueberschär (éd.), *Der 20. Juli 1944, Bewertung und Rezeption des deutschen Widerstandes gegen das NS-Regime*, Köln, Bund-Verlag GmbH, 1994. Martin Rüther, op. cit., p. 162-171.

à son extrême, elle correspond au refus de toute règle, à l'affirmation pure et simple de l'égoïté, à l'abandon de la vie sociale.⁴⁹⁷ Les caractéristiques des pirates de l'edelweiss examinées ci-dessus présentent - comment le nier ? - une affinité marquée avec ces termes. En effet, recherchaient-ils autre chose que de vivre leur sociabilité loin de contraintes extérieures ? Leur amour pour la nature a-t-il été autre chose que la tentative de se retirer de la vie sociale ? Leur refus de la jeunesse hitlérienne ne peut-il pas aussi être interprété comme l'incapacité de se soumettre à des règles ?

Pour que nous puissions parler d'autonomie, nous dit Renaut, il est nécessaire de sortir de ce cadre d'autosuffisance et de repli sur soi. L'autonomie, loin d'être désocialisante, implique toujours la prise en compte de l'autre comme un semblable ; elle est donc toujours pensée sur fond d'intersubjectivité. L'analyse des relations qu'entretenaient les pirates de l'edelweiss entre eux avait montré qu'à l'intérieur de leurs groupes une telle prise en compte de l'autre a bien eu lieu. Ces relations ont été caractérisées par le respect et la reconnaissance de l'autre, perçu sur fond d'identité et non d'altérité. Mais pouvons-nous dire autant de leurs relations avec l'extérieur ? Ne se retireraient-ils pas afin de mieux se livrer à leurs inclinations personnelles ?

L'autonomie s'oppose « non à la dépendance (à la soumission à des règles), mais à l'hétéronomie. », ⁴⁹⁸ donc au fait qu'une « Alterité absolue [...] me dirait la Loi » ⁴⁹⁹ mais aussi - et ceci est essentiel - au fait que les penchants et inclinations naturels détermineraient le comportement.⁵⁰⁰ Dans ce sens une action uniquement motivée par les désirs du moment ne rentrerait pas dans la définition de l'autonomie : la recherche de bonheur et de divertissement loin des contraintes du quotidien, l'hédonisme des pirates de l'edelweiss devrait de ce fait en être exclu.

Le manque de théorisation de leurs aspirations, notamment par rapport aux exemples types de la résistance allemande à Hitler (la rose blanche et les cercles divers de résistance impliqués dans l'attentat du 20 juillet 1944), a d'ailleurs souvent amené l'historiographie à douter des fondements éthiques de leur engagement. Ces analyses

497 Cf. Alain Renaut, op. cit., p. 81-85.

498 Ibid., p. 84.

499 Ibid.

500 Cf. Immanuel Kant, *Grundlegung zur Metaphysik der Sitten*, Riga, 1785, consultable sur : <https://korpora.zim.uni-duisburg-essen.de/Kant/aa04/>, lien vérifié le 30/11/20.

semblent cependant oublier que le contact de ces jeunes avec le régime national-socialiste ne se limitait pas à celui avec les patrouilles de la jeunesse hitlérienne. Bien que leur combat contre ces gens du même âge prît la forme de bataille de territoire dans laquelle chacune des parties belligérantes cherchait uniquement à élargir sa zone d'influence, nous pouvons nous demander si d'autres actions ne furent pas mues par des considérations dépassant leurs intérêts immédiats. Cette question se pose notamment face aux descriptions faites par les anciens membres de pirates de l'edelweiss des situations où eux-mêmes ou des proches subissaient des mesures de répression. Si le déclencheur consistait de nouveau dans le conflit avec le régime, il ne s'agissait plus d'une hostilité entre deux groupes de jeunes, mais bien d'une aversion s'élargissant progressivement aux agents de l'État, à la *Weltanschauung* qu'ils représentaient et donc au régime dans son ensemble.

2. Politisation face à la répression

Au chapitre précédent nous avons étudié les confrontations (souvent physiques) entre les pirates de l'edelweiss et la patrouille de la jeunesse hitlérienne et nous avons montré comment la situation de concurrence était propice à créer deux camps opposés, à renforcer les positions respectives et à accentuer l'hostilité. Si le mépris qu'inspirait la jeunesse hitlérienne aux pirates de l'edelweiss nous paraît incontestable, il ne nous dit encore rien sur l'attitude des pirates de l'edelweiss envers le régime national-socialiste dans son ensemble. Le refus de s'incliner devant la patrouille de la jeunesse hitlérienne fut la tentative de défendre leur indépendance, chacun en tant qu'individu et tous ensemble en tant que groupe. Ainsi ces jeunes parvinrent à se créer une « île » au milieu d'une société mise au pas ; un acte dont la valeur ne peut être surestimée dans ce contexte totalitaire.

L'importance d'un tel espace admis, il reste la question de savoir si les aspirations des pirates de l'edelweiss se limitaient à la défense de leur indépendance. Autrement dit, défendaient-ils seulement leur droit individuel à l'autodétermination ou bien leur combat comporta-t-il également une dimension dépassant leurs intérêts propres ?

Les chapitres qui précèdent ont montré que les attitudes et ambitions des pirates de l'edelweiss se forgeaient dans la confrontation avec les instances du régime. Bien que la patrouille de la jeunesse hitlérienne fût l'instance la plus directement impliquée dans

la surveillance et la poursuite de ces groupes oppositionnels, plusieurs autres instances façonnaient le quotidien de ces jeunes. C'est pourquoi dans ce dernier chapitre nous voudrions examiner les interactions entre les pirates de l'edelweiss et les autres instances chargées de leur surveillance, puis de leur persécution.

a. Conflits au travail

Si nous nous intéressons aux confrontations des pirates de l'edelweiss avec le régime national-socialiste en dehors de celles qui les opposaient à la jeunesse hitlérienne, nous devons forcément nous tourner vers les conflits se produisant de manière fréquente dans le milieu du travail. Pour la plupart issus du milieu ouvrier, les pirates de l'edelweiss étaient, eux aussi, nombreux à travailler dès un jeune âge. Étant donné l'importance de la production liée à l'effort de guerre, c'est souvent dans les entreprises vitales pour l'économie de guerre qu'ils trouvaient une embauche. Les conditions spécifiques de tels emplois - les règles disciplinaires strictes mais aussi leur application avec une dureté particulière par les personnes dispensées du service militaire⁵⁰¹ présentes dans ces usines - rentraient souvent en contradiction avec la prétention de ces jeunes de mener une vie indépendante.⁵⁰² L'augmentation du temps de travail et plus généralement les efforts toujours plus importants exigés de la jeunesse au cours de la guerre ne participaient guère à apaiser ces conflits. Ainsi Arno Klönne nous rapporte que selon la documentation du ministre de la justice et celle de l'office des statistiques, la criminalité augmentait de manière continue pendant la guerre. En 1941 et 1942 respectivement 37853 et 52426 adolescents ont été condamnés⁵⁰³. Au vu de ce qui a été dit, la nature des principaux délits commis par ces adolescents étonne peu :

« Les infractions de la part d'adolescents des dispositions légales qui dérivait du caractère particulier du système politique ou de la militarisation spécifique des conditions de vie et de travail pendant la guerre y constituaient une part importante, notamment les délits contre les règlements de discipline au travail et ceux contre les ordonnances de droit pénal » pour la protection de la puis-

501 Certaines personnes travaillant dans les usines vitales pour l'effort de guerre obtenaient un statut particulier (UK-Stellung) qui les exemptait du service militaire. Étant donné que ce statut pouvait être enlevé à tout moment, ces personnes avaient tout intérêt à appliquer le règlement à la lettre.

502 Sur la question de l'« Arbeitsbummelei », terme nazi pour désigner le refus de remplir ses obligations au travail (soit par l'absence soit par la lenteur de l'exécution des tâches), cf. Alfons Kenkmann, *Wilde Jugend*, op. cit., p. 289-292.

503 Cf. Arno Klönne, *Jugend im Dritten Reich*, op. cit., p. 248.

sance militaire du peuple allemand », en l'occurrence spécialement ceux contre l'interdiction de fréquentation de prisonniers de guerre. »⁵⁰⁴

Ce constat d'Arno Klönne s'explique facilement si nous considérons que contrairement au service dans la jeunesse hitlérienne, le travail ne pouvait être esquivé pour des raisons matérielles. Il n'est alors que logique que ce fût sur son terrain que les exigences posées à la discipline de ces jeunes gens créèrent des conflits avec le régime. Si c'est bien l'incompatibilité de ces exigences avec l'amour de l'indépendance des pirates de l'edelweiss qui fut à la base de ces conflits, c'est seulement la réaction souvent exagérée aux « infractions » commises par ces jeunes de la part des responsables nationaux-socialistes qui générera réellement l'aversion contre le régime et ses méthodes.

« Alors s'ils n'avaient pas été si durs avec nous, je n'aurai rien fait du tout. Mais ça ne va pas que le directeur de production... « Heil Hitler ! » et il me casse la gueule. Après ça, il faut tirer l'échelle. [...] Donc s'ils n'avaient pas été si radicaux, si dictatoriaux... radicaux, on ne se serait pas souciés de ça. Mais ça n'a pas manqué. Si je te casse la gueule, tu seras en colère. Tu te fâcheras. Qu'est-ce que j'ai fait ? Quel chien débile ! Juste parce que je ne fais pas ce qu'il veut, n'est-ce pas... Et puis ça se développe comme ça... »⁵⁰⁵

Nous retrouvons ici l'idée, déjà présente dans certaines déclarations au sujet de la patrouille de la jeunesse hitlérienne, selon laquelle le comportement des pirates de l'edelweiss ne constituait qu'une réaction à une agression subie. Cela ressort très clairement du passage cité ci-dessus. Ce que les pirates de l'edelweiss recherchaient avant tout était la tranquillité ; une tranquillité qu'ils comprenaient comme l'absence d'ingérence extérieure. L'edelweiss, cette « fleur protégée [...] qui pousse en haut de la montagne et à qui personne ne veut du mal »⁵⁰⁶, a d'ailleurs été choisi comme symbole par certains pour être représentatif de cette tranquillité. La réglementation excessive du quotidien au travail mais surtout le droit qui en est déduit de faire usage de violence physique en cas d'infractions de ce règlement furent ce qui éveilla le sens de justice de

504 Ibid., p. 248-250.

505 Traduit de l'original : « Also wenn die nicht so hart gewesen wären uns gegenüber, dann hätte ich überhaupt nichts getan... ne... Aber das geht doch nicht, dass ich da vom Betriebsleiter... « Heil Hitler ! » und der schlägt mir in die Schnauze rein. Da hört ja alles auf ! [...] Also wenn die nicht so radikal, so diktatorisch... radikal gewesen wären, hätten wir uns ja darum gar nicht gekümmert, nicht... Aber das blieb ja nicht aus. Wenn ich ihnen da in die Fresse schlage, da kriegst du ja ne Wut. Da ärgerst du dich. Was hab ich denn getan ? Der blöde Hund da ! Nur weil ich da nicht tu, was der will, nicht... Und das entwickelt sich dann so... » Entretien avec Ferdinand Steingass, op. cit.

506 Traduit de l'original : « geschützte Blume [...] die oben auf den Bergen stand, der keiner was anhaben wollte. » Entretien avec Gertrud Koch, op. cit.

ces jeunes gens. Une autre expérience relatée par Ferdinand Steingass, son audit au bureau d'emploi, confirme le recours fréquent à la force ainsi que la détermination d'agir qu'il déclenche.

« [...] le fonctionnaire en uniforme SS était assis derrière le bureau et il me disait : « Quand est né Adolf Hitler ? » « Le 20 avril. » « Où est né Adolf Hitler ? » « Braunau am Inn. » D'un coup il me dit : « Qu'est-ce qu'il y aura après le Troisième Reich ? » Moi, abruti, j'ai dit : « Le quatrième ! ». Et voilà il a bondi de sa chaise et il m'a cassé la gueule, j'ai volé trois mètres. Et donc j'étais au sol et il saute devant moi et crie : « Le Troisième Reich est éternel ! » Je pensais : « Si ça c'est normal ce que tu viens de faire avec moi, il faut que je me casse d'ici ou il faut faire quelque chose contre ! »⁵⁰⁷

Nous voyons aussi que la cible de cette détermination d'agir changeait de nature. Si les confrontations opposant pirates de l'edelweiss et membres de la jeunesse hitlérienne créaient chez ces jeunes oppositionnels une aversion contre l'organisation de jeunesse de l'État, les conflits dans le cadre du travail élargirent cette animosité aux responsables nationaux-socialistes et participèrent ainsi à la mise en question du système dans son intégralité. Éveiller le sens de justice de ces jeunes gens et par là leur détermination d'agir ne fut cependant pas la seule conséquence de l'attitude « radicale, dictatoriale », comme disait Ferdinand Steingass, des responsables nationaux-socialistes. Souvent les injustices subies renforcèrent non seulement la volonté « de faire quelque chose contre » mais aussi la solidarité entre tous ceux qui furent visés par ces mesures répressives. Jean Jülich, par exemple, nous rapporte une expérience similaire à celle vécue par Ferdinand Steingass : appelé au bureau du maître d'apprentissage après une arrestation par la Gestapo, ce dernier n'hésite pas à faire usage de violence physique pour punir son comportement. Si la majorité des apprentis approuvaient et riaient de ce qui arrivait à Jean Jülich, une minorité se solidarisa :

« Lübbert me faisait la morale et m'insultait de manière très bruyante. Pendant tout ce temps je devais me mettre au garde-à-vous. Quand il m'a congédié, il m'a

507 Traduit de l'original : « [...] da saß der Beamte in SS-Uniform hinter dem Schreibtisch und sagte dann zu mir : « Wann ist Adolf Hitler geboren ? » « 20. April » « Wo ist Adolf Hitler geboren ? » « Braunau am Inn » Auf einmal sagt der : « Was kommt nach dem Dritten Reich ? » Hab ich Idiot gesagt : « Das Vierte. » Da springt der auf, schlägt mir in die Fresse, da flog ich 3 Meter weit. Und ich lag dann auf der Erde und der springt vor mich und brüllt : « Das bleibt ewig ! » Denk ich wenn das normal ist, was du jetzt mit mir gemacht hast, dann will der jetzt, dass ich von hier verschwinde oder man muss was dagegen tun. » Entretien avec Ferdinand Steingass, op. cit.

suivi et il m'a donné un coup de pied en sorte que je suis tombé des petits escaliers et resté au sol.

Les trois cents apprentis dans l'atelier d'apprentissage pouvaient tout suivre à travers la vitre. Après coup, beaucoup riaient de joie mauvaise. Toutefois un petit cercle de pirates de l'edelweiss et de sympathisants s'est également trouvé dans l'atelier d'apprentissage et ils m'encourageaient. »⁵⁰⁸

Les tracasseries et humiliations vécues en public visaient leur marginalisation et atteignirent leur objectif dans le sens où ces « mesures disciplinaires » trouvaient l'approbation du plus grand nombre rappelant ainsi à ces jeunes non-conformistes leur statut de non-intégré du système. Mais chez ceux qui avaient déjà fait l'expérience de telles mesures eux-mêmes ou qui risquaient par leur situation similaire de devoir en endurer aussi, la dureté des agents de l'État et de leurs fidèles créa plutôt une complicité et la volonté de se soutenir mutuellement. Des récits sur des actions menées pour venger les interventions chez d'autres groupes de pirates de l'edelweiss⁵⁰⁹ confirment également ce rapprochement entre membres de groupes oppositionnels face à un ennemi commun. Si la criminalisation de leur comportement par les responsables d'usines ainsi que l'attitude suiviste des masses devaient leur procurer un sentiment d'impuissance et d'isolement, les expressions de solidarité de leurs pairs devaient au contraire les conforter dans leurs actions.

b. Réactions face à la répression

Les réactions des pirates de l'edelweiss à la répression et aux persécutions subies suggèrent d'ailleurs qu'au lieu d'être intimidés par ces actions menées à leur rencontre, ils y trouvaient une source d'encouragement, une raison de plus - s'il en fallait une - de devenir actif contre ce régime d'injustice. Il y a certainement une part d'insouciance juvénile dans leur persistance et leur refus d'abandonner leurs rencontres face à un climat de plus en plus oppressant.

« On savait que beaucoup de gens avaient disparu. On l'avait tous entendu. On n'était pas débiles... n'est-ce pas. Mais ça nous a quand même attirés de nouveau.

508 Traduit de l'original : « Lübbert las mir die Leviten und beschimpfte mich lautstark. Ich hatte die ganze Zeit strammzustehen. Als er mich entließ, ging er hinter mir her und gab mir einen Tritt, dass ich die kleine Treppe hinunterfiel und auf dem Boden liegen blieb. Die dreihundert Lehrlinge in der Lehrwerkstatt hatten alles durch die Glasscheibe verfolgen können. Hinterher lachten viele vor Schadenfreude. Immerhin hatte sich aber auch ein kleiner Kreis von Edelweißpiraten und Sympathisanten in der Lehrwerkstatt gefunden, und die redeten mir Mut zu. » Jean Jülich, op. cit., p. 56.

509 Cf. par exemple l'entretien avec Fritz Theilen.

Nous y sommes encore et toujours allés ensemble en pensant : « Espérons qu'ils ne nous choperont pas ! »⁵¹⁰

Mais comme cet extrait de l'entretien avec Ludwig Hansmann le met en exergue de manière très nette, l'insouciance était moins due à un refus de prendre au sérieux les dangers encourus par leurs actions qu'à une question de priorisation. Le bien qu'ils tiraient de la sociabilité avec d'autres gens partageant leur prétention à une vie indépendante, la sauvegarde de leur espace de liberté et d'altérité au milieu d'une société mise au pas, en bref la satisfaction de leurs désirs et inclinations du moment est jugé plus important que les dangers que ces aspirations impliquaient.

« Notamment les arrestations de plus en plus nombreuses nous occupaient et nous inquiétaient beaucoup et menaient à des discussions virulentes. La question était que faire contre ce développement et comment. Nous étions assez certains que cela n'allait pas tarder, que notre groupe serait démantelé. Toutefois, aussi longtemps que possible nous ne voulions en aucun cas abandonner nos rencontres vespérales et voyages du week-end. Être solidaires était le plus important. »⁵¹¹

Avec ces jeunes gens, la terreur nationale-socialiste passait donc à côté de son objectif principal qui fut de semer la peur et d'étouffer ainsi toute action (solidaire). En reprenant Hannah Arendt et son idée du totalitarisme reposant sur « le lien organique entre terreur et idéologie », Jacques Sémelin avait très justement noté que

« [...]l'essence de la résistance anti-totalitaire se fonde [...]sur la double libération de la peur et de la propagande : se libérer de la peur qui paralyse, se libérer de la propagande qui aveugle. »⁵¹²

Laissons de côté la question de la propagande qui nous amènerait trop loin et notons que la sociabilité des pirates de l'edelweiss, par les liens solidaires qu'elle crée,

510 Traduit de l'original : « Wir wussten ja auch, dass schon viele Leute davon weg gekommen sind. Tada haben wir ja auch alle gehört. Also blöd waren wir ja nit... ne. Aber trotzdem hat uns das wieder angezogen. Wir sind immer wieder zusammen dahin gegangen mit dem Gedanken : « Hoffentlich schnappen sie uns nicht ! » » Entretien avec Ludwig Hansmann, op. cit.

511 Traduit de l'original : « Gerade die immer zahlreicheren Verhaftungen beschäftigten und besorgten uns sehr und führten zu heftigen Diskussionen. Die Frage war, was und wie wir etwas gegen diese Entwicklung unternehmen konnten. Wir waren ziemlich sicher, dass es nicht mehr lange dauern würde, bis auch unsere Gruppen endgültig zerschlagen würden. Trotzdem wollten wir, solange es ging, auf keinen Fall von unseren abendlichen Treffen oder den Wochenendfahrten lassen. Zusammenhalten war das Wichtigste. » Fritz Theilen, op. cit., p. 28.

512 Jacques Sémelin, *Face au totalitarisme la résistance civile*, op. cit., p. 73.

remplissait la première condition de toute résistance antitotalitaire pointée par Sémelin, la libération de la peur qui paralyse. Ce fait doit évidemment surprendre au vu de l'efficacité de la terreur nationale-socialiste par ailleurs.

Dès l'introduction nous avons constaté avec Hannah Arendt combien l'isolement servait la prétention totalitaire et fut donc son terrain le plus fertile. Si bien que des mesures du régime national-socialiste furent propices à créer la suspicion généralisée, à séparer les uns des autres et à entraver toute solidarité. Pour autant les tentatives constantes de démantèlement des groupes des pirates de l'edelweiss semblent avoir eu l'effet inverse. Plutôt que d'aggraver leur situation de non-intégré du système en les marginalisant davantage, les attaques dirigées contre les groupes dans leur ensemble leur procuraient également une force résultant de la valorisation involontaire de ces collectifs. Leur stigmatisation uniforme comme ennemis du régime ainsi que les mesures de répression et de persécution qui en découlaient provoquèrent, nous l'avons déjà noté, un effet de solidarisation entre ceux touchés par ces mesures. Ce qui explique pourquoi la répression, loin de produire un effet inhibant, se retournait en son contraire : grâce à la cohésion et à la solidarité accrues, la peur semée par le régime nationale-socialiste devenait surmontable. La logique s'inversa même : plutôt que de prévenir toute action menée contre le régime, la répression en était souvent à l'origine. Il n'est effectivement pas rare que sous l'effet des mesures criminelles employées par le national-socialisme, ce qui était une antipathie diffuse du régime en place se transforma en volonté d'action. À ce propos la description faite par Fritz Theilen de l'ambiance qui régnait lors de leurs rencontres pendant les dernières années de la guerre est particulièrement révélatrice.

« [...] nous nous retrouvions quasiment tous les soirs. Pour ne pas nous faire repérer, nous devions nous abstenir de jouer de la guitare. En revanche des projets de vengeance et de rétorsion ont été faits de manière d'autant plus fervente. Nous étions chassés comme des chiens et nous voulions nous venger en retour. »

513

Et interrogé s'il continuait son engagement chez les pirates de l'edelweiss après sa première arrestation, il répond :

513 Traduit de l'original : « Dort trafen wir uns fast jeden Abend. Um uns nicht zu verraten, mussten wir auf das Gitarrespielen verzichten. Dafür wurden umso eifriger Rache- und Vergeltungspläne gegen die Nationalsozialisten geschmiedet. Wir wurden gejagt wie die Hunde und wollten uns dafür rächen. » Fritz Theilen, op. cit., p. 88.

« Qu'est-ce qui avait changé ? Maintenant a fortiori. C'était maintenant par bravade... n'est-ce pas. Et c'est là que ça a vraiment commencé. »⁵¹⁴

Non seulement la répression endurée par Fritz Theilen ne porta pas atteinte à sa volonté d'agir, elle la renforça encore. La phrase « Et c'est là que ça a vraiment commencé » suggère d'ailleurs que la conscience de la nécessité de s'organiser dans la lutte contre le régime national-socialiste est, en partie, née de cette expérience. Alors que Fritz Theilen insiste sur le renforcement de sa détermination lié à l'incarcération, Gertrud Koch accentue plus le caractère violent d'une telle expérience.

« Les interrogatoires par Hoegen avaient laissé leurs traces, je me rendais compte. Ça n'a été que trois jours mais je les ai vécus comme une véritable horreur. Ce qui a évidemment été voulu. Les coups de pied et les horions devaient me donner un avant-goût de ce qui pouvait encore arriver : des interrogatoires pendant des semaines et des mois, un séjour dans un camp. J'ai compris l'avertissement. [...] Avec ces réflexions apparaissait fatalement la question qui ne devait pas être posée. Notre travail jusqu'à présent a-t-il été judicieux ? Oui il l'a été. Je me donnais la réponse moi-même. »⁵¹⁵

Les effets de cette violence admis, elle réaffirme cependant, tout comme Fritz Theilen, sa volonté d'agir en soulignant l'impossibilité d'abandonner son combat.

« Mais en fait nous ne mettons jamais en question nos actions. Nous n'aurions pas pu abandonner comme ça. Nous étions trop convaincus de ce que nous faisons. Il n'y avait pas de retour possible, pas de tolérance silencieuse du régime nazi, pas d'émigration intérieure non plus. Nous étions juste obligés d'agir. »⁵¹⁶

Ces exemples montrent : surveillance, mesures disciplinaires et arrestations fréquentes visaient l'isolement et l'intimidation de ces jeunes mais n'y parvenaient que très imparfaitement. Ces efforts employés par le régime national-socialiste afin de redresser

514 Traduit de l'original : « Was soll sich geändert haben ? Jetzt erst recht ! Da war jetzt mit Trotz... ne. Und dann ging das ja auch richtig los. » Entretien avec Fritz Theilen, op. cit.

515 Traduit de l'original : « Die Verhöre von Hoegen hatten ihre Spuren hinterlassen, das merkte ich. Es waren nur drei Tage gewesen, aber ich hatte sie als einen einzigen Schrecken erlebt. Was natürlich beabsichtigt war. Die Tritte und Schläge sollten mir einen kleinen Vorgeschmack geben, was noch kommen konnte. Verhöre über Wochen oder Monate. Der Aufenthalt in einem Lager. Ich hatte die Warnung verstanden. [...] Unweigerlich tauchte bei diesen Überlegungen eine Frage auf, die eigentlich nicht gestellt werden durfte. War unsere bisherige Arbeit sinnvoll ? Ja, das war sie. Ich beantwortete mir die Frage selbst. » Gertrud Koch, op. cit., p. 165.

516 Traduit de l'original : « Aber eigentlich stellten wir unsere Aktionen nie in Frage. Wir hätten nicht einfach aufgeben können. Wir war zu sehr überzeugt von dem, was wir taten. Es gab kein Zurück, kein stilles Dulden des Nazi-Regimes, auch keine innere Emigration. Wir mussten einfach handeln. » Ibid., p. 105.

ces adolescents non conformistes laissaient des traces, comme disait Gertrud Koch ; ils les touchaient directement dans leur quotidien ; ils influençaient leurs rencontres, leur style de vie et leurs moyens d'action. Mais c'est bien pour cela que ces mesures répressives éveillèrent quelque chose en eux : d'abord la bravade, puis un sens de justice et enfin la conscience de devoir (continuer d') agir contre ce système d'injustice. Reconnaître le caractère spécifiquement inhumain et injuste du régime national-socialiste revenait à reconnaître le mal qu'il constituait, non seulement pour telle ou telle personne, tel ou tel pirate de l'edelweiss, ni même seulement pour les Allemands mais pour le genre humain dans son intégralité. Bien sûr nous ne retrouvons pas de telles théorisations chez les pirates de l'edelweiss eux-mêmes. Chez ces jeunes gens, l'aversion du régime national-socialiste et de ses méthodes ne requérait pas d'explications ni justifications. Jean Jülich disait :

« Nous avons été des jeunes gens, nous avons instinctivement eu le sentiment que quelque chose n'allait pas ! Qu'on n'était pas pour ! »⁵¹⁷

Phrase qui résume bien l'attitude de la plupart de ces jeunes opposants. Ce manque d'une théorisation de leur engagement n'enlève cependant rien au fait que le caractère injuste et inhumain du Troisième Reich fut ressenti et compris comme tel. Cela n'empêche d'ailleurs pas non plus l'émergence/ la fortification de leur volonté d'agir sur la base de ces sentiments « instinctifs ».

En s'interrogeant sur le refus de certaines personnes sous le Troisième Reich à occuper des positions publiques et à collaborer avec un régime criminel, Hannah Arendt arrivait à la conclusion que ces hommes exceptionnels avaient su préserver leur capacité de juger par eux-mêmes ; capacité qui, selon elle, n'était ni liée à un intellect développé ni à un statut social :

« La condition préalable à cette forme de jugement n'est pas une intelligence hautement développée ou une grande sophistication dans les affaires morales, c'est plutôt la disposition à vivre explicitement avec soi, à avoir une relation avec soi, c'est-à-dire à être engagé dans ce dialogue silencieux entre moi et moi-même que, depuis Socrate et Platon, nous appelons en général penser. Cette forme du penser, quoique à la racine de toute pensée philosophique, n'est pas technique et

517 Traduit de l'original : « Wir waren junge Menschen, hatten das Gefühl aus dem Bauch raus, das stimmt nit ! Da sind wir nicht für ! »
Entretien avec Jean Jülich, op. cit.

ne concerne pas les problèmes théoriques. La ligne de partage entre ceux qui veulent penser et donc doivent juger par eux-mêmes, et les autres transcende toutes les différences sociales, culturelles ou d'instruction. »⁵¹⁸

Nous pouvons nous demander si l'analyse arendtienne ne s'applique pas également au refus des pirates de l'edelweiss à se laisser intégrer dans le système du national-socialisme. Bien que l'opposition des pirates de l'edelweiss fût caractérisée par sa spontanéité et son indétermination relative, tout se passe comme si l'affirmation sous-tendue correspondrait à ce qui a été mis en forme par Camus : préserver « ce qui, en l'homme, est toujours à défendre »⁵¹⁹ ; sa dignité, sa liberté.

c. Comportement face à la souffrance d'autrui

Ceci devient encore plus apparent quand nous regardons les réactions des pirates de l'edelweiss à la répression dont ont été victimes d'autres personnes qu'eux-mêmes. Car ce qui valait pour les injustices subies par les pirates de l'edelweiss eux-mêmes semble être d'autant plus valable pour les souffrances infligées à d'autres personnes : elles renforcèrent leur détermination d'agir. En premier lieu sont à mentionner ici, les persécutions subies par des membres de la famille. Plusieurs de nos enquêtés font l'expérience très jeune de la violence exercée par la Gestapo contre les ennemis politiques du Reich. Ainsi Jean Jülich nous rapporte l'arrestation de son père en 1936, en insistant sur le traumatisme que cette expérience constituait pour lui :

« Mon père s'était caché dans les toilettes. On le tirait dehors de manière brutale et on le cognait. Il saignait à la bouche et au nez. Ma grand-mère commençait à pleurer. Elle devait regarder comment son fils était brutalisé sans rien faire. [...] Encore aujourd'hui je vois l'expression dans les yeux de ma grand-mère, les rictus de colère des matraqueurs et la détresse de mon père qui leur était livré. »⁵²⁰

Gertrud Koch parle des sentiments qu'elle a eus lorsqu'elle avait appris la mise à mort de son père :

518 Hannah Arendt, *Responsabilité et jugement*, op. cit., p. 87.

519 Albert Camus, op. cit., p. 34.

520 Traduit de l'original : « Mein Vater hatte sich in der Toilette versteckt. Man zog ihn brutal heraus und schlug auf ihn ein. Er blutete am Mund und an der Nase. Meine Oma begann zu weinen. Sie musste tatenlos mit ansehen, wie ihr Sohn misshandelt wurde. [...] Heute noch sehe ich den furchtsamen Ausdruck in den Augen meiner Oma die wutverzerrten Gesichter der Schläger und die Hilflosigkeit meines Vaters, der ihnen ausgeliefert war, vor mir. » Jean Jülich, op. cit., p. 20.

*« Des images montaient en moi quand je lisais Rosa Luxemburg avec mon père, quand il me caressait les cheveux et m'appelait Lachtäubchen. Les nazis avaient la mort de cet homme sur leur conscience, cet homme qui était tout pour moi. Je n'abandonnerai pas, jamais – je me suis juré à ce moment-là. Surtout pas maintenant. »*⁵²¹

Nous voyons bien comment les persécutions, voire la mise à mort de leurs proches par le régime national-socialiste augmentait l'antipathie, la colère, voire la haine que ce dernier suscitait chez eux. La douleur ressentie face à ces pertes fut sûrement un mobile fort de l'engagement. Toutefois, ces expériences très intimes de la violence nazie renforçèrent la détermination d'agir de ces jeunes encore pour une autre raison : souvent ces actes de persécution et de répression constituaient des expériences marquantes du caractère injuste et criminel du système politique. Elles participèrent donc à une double prise de conscience : prise de conscience de la nature dédaigneuse du régime et de ses méthodes, prise de conscience de ce que cela signifiait, vivre sous le national-socialisme en tant qu'opposant.

L'arbitraire de la domination nationale-socialiste leur montrait de surcroît que personne n'était à l'abri, encore moins ceux à la marge de la société nationale-socialiste. En tant que non-intégrés du système, cela pouvait potentiellement les concerner aussi. En ce sens les souffrances infligées aux juifs mais aussi aux travailleurs forcés et aux prisonniers de guerre représentaient elles aussi des nombreuses occasions au quotidien pour faire l'expérience de la manière dont le régime traitait ses marginalisés. Elles constituaient donc tant d'occasions dans lesquelles la nature criminelle du régime nationale-socialiste devenait apparente, au moins pour ceux qui ne cherchaient pas à fermer les yeux devant la réalité. Et hélas, nous savons que beaucoup étaient ceux qui ne voulaient pas voir. Il est d'autant plus remarquable que beaucoup de ces jeunes furent sensibles aux souffrances des autres, comme en témoignent plusieurs de leurs récits. Parmi ces expériences la Nuit de Cristal fut certainement une des plus marquantes, même si les pirates de l'edelweiss l'avaient vécue très jeunes. Ainsi Jean Jülich nous rapporte son désespoir face à la destruction de son magasin de jouets préféré :

521 Traduit de l'original : « Bilder stiegen in mir auf, wie ich mit meinem Vater Rosa Luxemburg las, wie er mir übers Haar strich und Lachtäubchen zu mir sagte. Diesen Menschen, der mir alles bedeutete, diesen Menschen hatten die Nazis auf dem Gewissen. Ich würde nicht aufgeben, niemals – das schwor ich mir in diesem Moment. Gerade jetzt nicht. » Gertrud Koch, op. cit., p. 127.

« Notre première destination était le magasin de jouets Mangel⁵²². Là aussi, dans notre paradis, on avait cassé les vitres ; la porte avait été enfoncée d'un coup de pied et les jouets étaient éparpillés sur la route, en partie encore entiers, en partie cassés. Devant le magasin se trouvait un homme de la SA et surveillait qui entrait dans le magasin. Bien qu'il fût un Allemand de notre Reich grand-allemand, nous le détestions car nous le tenions responsable pour la destruction. [...] Dans les jours suivants, je suis parti à plusieurs reprises en pèlerinage à ce magasin de jouets pour examiner la dévastation, tellement hallucinant fut l'évènement pour moi. »⁵²³

Vu son jeune âge (neuf ans) au moment des événements, il est bien naturel que les actes barbares commis par les nationaux-socialistes dans cette nuit du 9 au 10 novembre 1938 ne soient ni compris ni analysés dans leur globalité mais reliés aux expériences propres. Il est de même chez Friederike Greven qui nous parle du destin d'une vendeuse de chaussures à laquelle elle fut très attachée.

« Cette femme était la plus grande pour moi... n'est-ce pas. Bah oui on passait toujours devant en venant de l'école. Et le matin en question après l'école, tout était... Les chaussures étaient sur la route, des éclats de verre... [...] Ils avaient deux grandes vitrines... n'est-ce pas. Et elles étaient cassées. Et j'entendais la femme crier. »⁵²⁴

Ces actes de destruction constituaient indubitablement un traumatisme violent pour ces enfants. L'incompréhension et le désarroi qu'ils suscitaient chez eux sont des signes éminents de leur capacité infantile (opposé au rationalisme adulte ?) d'apercevoir le caractère aberrant de ces surgissements. C'est encore Fritz Theilen qui verbalise ce que beaucoup d'autres ont dû ressentir d'une façon semblable à l'époque.

« On ne l'avait pas vraiment compris. [...] En même temps, on ne pouvait pas comprendre ça. On était dans un magasin pour acheter quelque chose et d'un

522 Le magasin Mangel était un magasin de jouets dans la Berrenrather Straße à Cologne.

523 Traduit de l'original : « Unser erstes Ziel war das Spielwarengeschäft Mangel. Auch dort, in unserem Paradies, hatte man die Scheiben eingeschlagen, die Tür war eingetreten, und die Spielwaren lagen auf der Straße verstreut, teils noch heil, teils zerbrochen. Vor dem Geschäft stand ein SA-Mann und passte auf, wer den Laden betrat. Obwohl er ein Deutscher aus unserem großdeutschen Reich war, hassten wir ihn, denn wir machten ihn für die Zerstörung verantwortlich. [...] In den darauf folgenden Tagen bin ich mehrmals zu diesem Spielwarengeschäft gepilgert, um die Verwüstung zu betrachten, so unfassbar war das Geschehen für mich. » Jean Jülich, op. cit., p. 32-33.

524 Traduit de l'original : « Da war die Frau für mich die Größte... ne ! Naja und man kam immer dran vorbei von der Schule aus. Und an dem Morgen nach der Schule, da war alles... Die Schuhe lagen auf der Straße, Glassplitter... [...] Die hatten so zwei große Schaufenster...ne. Und die waren kaputt. Und ich hörte die Frau schreien. » Entretien avec Friederike Greven, op. cit.

*coup les magasins ont été... ont été détruits. [...] Qui n'a pas... Tout le monde a acheté chez les juifs. »*⁵²⁵

Si la désapprobation des crimes commis durant la Nuit de Cristal est nourrie par les liens affectueux que tissaient ces enfants avec les victimes, elle l'est également par le sentiment diffus que ces actes étaient dénués de sens et allaient à l'encontre de toute valeur humaniste. Là encore l'absence d'une telle théorisation n'enlève rien à l'acuité avec laquelle l'injustice est éprouvée. Au contraire ces sentiments instinctifs, proches de ce que Rousseau nommait pitié, semblent dans une certaine mesure mieux cerner le caractère inhumain des barbaries nazies que certaines critiques exprimées (par des adultes) au nom d'une autre idéologie.

Dans la préface au *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, Jean-Jacques Rousseau nous avise qu'on « [...] n'est point obligé de faire de l'homme un Philosophe avant que d'en faire un homme »⁵²⁶. La pitié, en tant que « répugnance innée à voir souffrir son semblable », serait, en effet, une « [...] vertu d'autant plus universelle et d'autant plus utile à l'homme qu'elle précède en lui l'usage de toute réflexion [...] »⁵²⁷. Bien qu'il l'associe à l'état de nature, il n'en fait pas moins la base de toutes les vertus sociales. L'amitié même n'est pour Rousseau rien d'autre que la production « d'une pitié constante, fixée sur un objet particulier. »⁵²⁸

Nous nous rappelons de la place qu'occupait l'amitié chez les pirates de l'edelweiss. La pitié, dans cette optique, serait à la fois le fondement de ces liens que les pirates de l'edelweiss tissaient entre eux et le principe qui façonnerait leur rapport à l'autre (à celui qui est extérieur au groupe). Dans sa *Théorie des sentiments moraux*, Adam Smith distingue l'affection que l'homme ressent pour ses proches, une sympathie sinon créée pour le moins renforcée par l'habitude, de la compassion que n'importe quel homme peut susciter.

525 Traduit de l'original : « Richtig begriffen haben wir das gar nicht. [...] Das konnte man ja auch nit. Man ist in einem Geschäft kaufen gewesen und plötzlich werden die... werden die Geschäfte kaputt geschlagen. [...] Wer hat denn nicht bei Juden... Es haben doch alle bei Juden gekauft ! » Entretien avec Fritz Theilen, op. cit.

526 Jean-Jacques Rousseau, *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, Paris, Flammarion, 2008 (édition originale : 1755), p. 56.

527 Ibid., p. 95.

528 Cf. *ibid.*, p. 97.

*« Aussi égoïste que l'homme puisse être supposé, il y a évidemment certains principes dans sa nature qui le conduisent à s'intéresser à la fortune des autres [...] »*⁵²⁹

Face à la souffrance d'autrui c'est par un acte d'imagination⁵³⁰ que

*« [...] nous nous concevons comme endurant les mêmes tourments, nous entrons (pour ainsi dire) à l'intérieur de son corps et devenons, dans une certaine mesure, la même personne. Et par là nous formons quelque idée de ses sensations et même nous sentons quelque chose qui, quoique plus faible en degré, n'est pas entièrement différent d'elles. »*⁵³¹

Pour les deux auteurs, l'homme ne peut être pensé comme un être uniquement mu par l'amour de soi. L'instinct de conservation, l'égoïsme est contrecarré par une tendance naturelle à se soucier de l'autre, à vouloir son bonheur. Pour Adam Smith, l'homme est capable de pitié parce qu'il peut se mettre à la place de celui qui souffre. Il peut imaginer la douleur ou la détresse d'un autre parce qu'il ressentirait cette même douleur placé dans la même situation. Cela suppose évidemment qu'il reconnaît l'autre, même l'étranger ou l'inconnu, comme son semblable (fellow-creature), comme un être qui lui ressemble profondément.

L'incompréhension de ces jeunes face aux atrocités commises durant la nuit du 9 au 10 novembre 1938 semble bien se nourrir d'un tel sentiment de compassion face à la souffrance d'autrui. Si la Nuit de cristal arrivait trop tôt pour être réellement compris et analysé, d'autres expériences faites à un âge plus élevé animaient bel et bien leur réflexion et enflammaient des discussions au sein de leurs groupes. Toni Maschner par exemple rapporte l'effet qu'exerçaient certaines photos du front - notamment une sur laquelle figurait une fosse commune et une autre sur laquelle figurait un chariot à ridelles bondées de gens nus - auxquelles il avait accès en tant qu'apprenti d'un laboratoire de photo.

529 Adam Smith, *The Theory of Moral Sentiments*, Edinburgh, 1759, p. 1, consultable sur : <https://www.earlymoderntexts.com/assets/pdfs/smith1759.pdf>, lien vérifié le 30/11/20.

530 « Parce que nous n'avons pas une expérience immédiate de ce que les autres hommes sentent, nous ne pouvons former une idée de la manière dont ils sont affectés qu'en concevant ce que nous devrions nous-mêmes sentir dans la même situation. » Ibid.

531 Ibid.

« Tout cela, c'était des impressions – j'avais quatorze ans à l'époque – qui m'ont quand même marqué et puis tout s'est un peu développé à partir de là. »⁵³²

Notamment la deuxième partie de sa phrase - « puis tout s'est un peu développé à partir de là » - montre bien comment les souffrances d'autrui pouvaient être à la base d'un engagement plus conséquent chez les pirates de l'edelweiss et contre le régime national-socialiste. Pour Toni Maschner ce furent les images de scènes lointaines qui lui faisaient comprendre le caractère inhumain du régime national-socialiste, pour d'autres le déclencheur consistait en des souffrances beaucoup plus proches. Dans le premier cas aucun secours ne pouvait être apporté aux victimes, si ce n'est qu'indirectement en raccourcissant la durée du régime. Dans le deuxième cas, l'intensification de l'engagement s'exprimait d'abord par des actes solidaires avec ceux touchés par ces souffrances. Ainsi Fritz Theilen nous rapporte par exemple comment le spectacle horrible des colonnes de prisonniers de guerre marchant dans la ville l'avait profondément marqué et l'avait amené à songer à des formes de secours.

« En cours de route nous avons croisé une colonne de prisonniers de guerre russes. J'avais déjà auparavant vu beaucoup de prisonniers à l'usine ou ailleurs mais ce « tas » dépenaillé m'a bouleversé. [...] Profondément impressionnés par ce que nous avons vu, nous avons parlé de rien d'autre avec nos amis ce soir. Même quand il faisait déjà nuit nous avons continué notre discussion sur les prisonniers de guerre russes et la situation des travailleurs forcés ukrainiens et polonais.

La question était comment pouvoir aider ces gens. »⁵³³

Plusieurs récits mentionnent d'ailleurs des actions menées individuellement ou à plusieurs pour procurer de la nourriture aux prisonniers de guerre et aux travailleurs forcés sous-alimentés. Ces actions, il convient de le rappeler, ne pouvaient être mises en

532 Traduit de l'original : « Das waren alles Eindrücke – ich war damals vierzehn Jahre alt – die mich dann doch schon geprägt haben und daraus hat sich dann das alles ein bisschen entwickelt. » Entretien avec Toni Maschner, op. cit.

533 Traduit de l'original : « Unterwegs begegnete uns eine Kolonne russischer Kriegsgefangener. Ich hatte zwar zuvor im Betrieb und anderswo schon viele Gefangene gesehen, aber dieser zerlumpte « Haufen » erschütterte mich. [...] Tief beeindruckt von dem, was wir gesehen hatten, redeten wir an diesem Abend mit unseren Freunden über nichts anderes. Selbst als es dunkel geworden war, führten wir unsere Diskussionen über die russischen Kriegsgefangenen und die Lage der ukrainischen und polnischen Zwangsarbeiter weiter. Die Frage war, wie wir diesen Leuten helfen konnten. » Fritz Theilen, op. cit. p. 88.

œuvre sans prendre des risques importants.⁵³⁴ Nous avons vu avec Arno Klönne plus haut qu'une part importante de délits enregistrés durant la période 1942-43 concernait l'interdiction de fréquentation de prisonniers de guerre. Interdit par l'ordonnance complétant les *dispositions légales pour la protection de la puissance militaire du peuple allemand*, ces infractions furent punies par des peines de réclusion ou des amendes allant jusqu'à 150 Reichsmarks⁵³⁵. Ces sanctions importantes ne parvenaient cependant pas à prévenir tous les actes de solidarité avec ces populations lésées. Ceci devient clair au vu des chiffres cités par Klönne mais également au vu des témoignages livrés par les anciens membres de pirates de l'edelweiss. Fritz Theilen dont la déclaration citée plus haut signalait déjà sa volonté de porter du secours à ces victimes du régime national-socialiste affirmait par ailleurs qu'il était pratique récurrente chez certains employés de Ford d'amener à manger pour les travailleurs de l'Est.

« Nous partagions, comme plusieurs de collègues plus âgés, nos tartines de beurre ou d'autres aliments avec eux alors que le délégué du personnel nous avait interdit sous peine de sanction tout contact avec ces hommes. Je prenais même toujours une portion supplémentaire de tartines au travail pour que je puisse en glisser aux étrangers. »⁵³⁶

De manière presque identique Gertrud Koch décrit, elle aussi, l'effet bouleversant exercé par ces hommes et femmes faméliques forcés de travailler en Allemagne. Comme pour Fritz Theilen, elle (ensemble à sa mère) en tire la conclusion qu'il est nécessaire de venir en aide :

« Elles avaient l'air maigrichonnes, certaines paraissaient comme si elles avaient moins de quatorze ans. Avec des visages pâles et des gros yeux, elles nous regardaient à travers la clôture. C'était visible qu'elles ne recevaient pas assez à manger. Ma mère apportait aussi souvent qu'elle pouvait des épaisses plaques de sucre de la pharmacie [...] Pendant des semaines je suis allée chez ses femmes et filles en début de soirée. Elles étaient contentes quand elles me voyaient et

534 Sur la politique du régime national-socialiste concernant les relations (intimes) entre Allemands et prisonniers de guerre/ travailleurs forcés cf. Birthe Kundrus, « Forbidden Company: Romantic Relationships between Germans and Foreigners, 1939-1945 » dans : Dagmar Herzog, *Sexuality and German Fascism*, op. cit., p. 201-222.

535 Cf. Verordnung zur Ergänzung der Strafvorschriften zum Schutz der Wehrkraft des Deutschen Volkes, l'ordonnance pour compléter les dispositions légales pour la protection de la puissance militaire du peuple allemand du 25 novembre 1939, consultable sur : <http://alex.onb.ac.at/cgi-content/alex?aid=dra&datum=1939&page=2550&size=45>, lien vérifié le 30/11/20.

536 Traduit de l'original : « Wir teilten, wie viele ältere Kollegen, unsere Butterbrote oder anderen Lebensmitteln mit ihnen, obwohl uns der Betriebsobmann unter Androhung von Strafe jeglichen Kontakt zu diesen Menschen verboten hatte. Ich nahm sogar immer eine Extraportion Brote mit zur Arbeit, damit ich den Fremden etwas zustecken konnte. » Fritz Theilen, op. cit. p. 67-68.

elles s'asseyaient déjà près de la clôture barbelée pour ne pas rater un sachet. »

537

L'exemple de Friederike Greven montre que le fait d'apporter de l'aide aux prisonniers de guerre et travailleurs forcés était souvent l'affaire des femmes. Comme Gertrud Koch, elle organise la distribution d'aliments ensemble à sa mère qui grâce à son travail dans une usine lie des contacts avec des travailleurs étrangers :

« Nous avons donné [...] beaucoup de fruits aux travailleurs forcés quand nous en avons eu. [...] Car ma mère travaillait dans l'usine où ils travaillaient aussi, elle en apportait. Et il y avait des femmes avec des enfants et avec des nourrissons... n'est-ce pas. Elle leur donnait des biscuits ou des choses comme ça. [...] Et moi j'ai tartiné. Puis il y avait toujours une foule chez nous en bas dans le magasin. [...] Et oui ils avaient faim et du coup je leur ai toujours distribué quelque chose. »⁵³⁸

À côté de la spécificité de l'engagement féminin⁵³⁹ ces exemples mettent en exergue comment certaines formes d'action dépassaient le cadre étroit des groupes de pirates de l'edelweiss.

d. Une opposition qui s'élargit

Nous avons vu qu'être sensible à la souffrance d'autrui présupposait la reconnaissance de l'autre comme un semblable. Cette idée d'une humanité commune à tous les hommes naquit au siècle des Lumières⁵⁴⁰ et devint, selon Alexis de Tocqueville, le principe d'une mentalité avec l'égalisation des conditions. Dans la société hiérarchique les différences d'opinions, de sentiments et de mœurs entre les gens appartenant à des

537 Traduit de l'original : « Sie sahen schwächling aus, manche von ihnen wirkten, als wären sie keine vierzehn Jahre alt. Mit blassen Gesichtern und großen Augen schauten sie uns durch den Zaun an. Es war sichtbar, dass sie nicht genug zu essen bekamen. Meine Mutter brachte aus der Apotheke, sooft sie konnte, dicke Platten Zucker mit [...] Wochenlang ging ich am frühen Abend zu diesen Frauen und Mädchen. Sie freuten sich, wenn sie mich sahen, und setzten sich schon in die Nähe der Stacheldrahtumzäunung, um ja kein Tütchen zu versäumen. » Gertrud Koch, op. cit., p. 108-109.

538 Traduit de l'original : « Wir haben den Fremdarbeiter [...] viel Obst gegeben, wenn wir was hatten. [...] Weil meine Mutter ja in der Fabrik arbeitet, wo die auch arbeiten, hat sie halt mitgenommen. Und da waren Frauen mit Kindern und mit Babys...ne. Denen hat sie dann Biskuite oder so was mitgegeben. [...] Und ich hab Butterbrote geschmiert. Da stand dann bei uns immer jede Menge unten im Geschäft [...] Ja und die hatten dann Hunger und da hab ich denen immer was in die Hände geteilt. » Entretien avec Friederike Greven, op. cit.

539 Sur la spécificité de l'engagement féminin cf. Dominique Veillon, « Les femmes dans la guerre : anonymes et résistantes » dans : Évelyne Morin-Rotureau (éd.), op. cit. Paula Schwartz, « Résistance et différence des sexes : bilan et perspectives », *Clio, Femmes, Genre, Histoire*, 1995, n° 1, consultable sur :

https://journals.openedition.org/clio/516#xd_co_f=M2NINTZIMzYtZjNhNC00MjcxLTk4MTgtZjVjMGQ1YTk0ZjJj~, lien vérifié le 30/11/20. Rita Thalmann,

« L'oubli des femmes dans l'historiographie de la Résistance », *Clio, Femmes, Genre, Histoire*, 1995, n° 1, consultable sur :

<https://journals.openedition.org/clio/513>, lien vérifié le 30/11/20.

540 Cf. Robert Legros, *L'idée d'humanité, Introduction à la phénoménologie*, Paris, Grasset, 1990.

castes différents furent encore telles qu'aucune reconnaissance de l'autre comme semblable ne put s'envisager : « [...] c'est à peine s'ils croient faire partie de la même humanité. »⁵⁴¹ À l'inverse,

« Quand les rangs sont presque égaux chez un peuple, tous les hommes ayant à peu près la même manière de penser et de sentir, chacun d'eux peut juger en un moment des sensations de tous les autres : il jette un coup d'œil rapide sur lui-même ; cela lui suffit. Il n'y a donc pas de misère qu'il ne conçoive pas sans peine, et dont un instinct secret ne lui découvre l'étendue. En vain s'agira-t-il d'étrangers ou d'ennemis : l'imagination le met aussitôt à leur place. Elle mêle quelque chose de personnel à sa pitié, et le fait souffrir lui-même tandis qu'on déchire le corps de son semblable. »⁵⁴²

Comment lire cet extrait sans penser aux réactions des pirates de l'edelweiss face à la souffrance d'autrui ? « En vain s'agira-t-il d'étrangers », nous dit Alexis de Tocqueville, l'homme moderne, par un acte d'imagination, se mettra à la place de l'autre, concevra ses souffrances et les partagera. À suivre cette lecture de la modernité faite par Alexis de Tocqueville, l'âge de l'égalisation des conditions est aussi l'âge d'un nouveau rapport de l'homme à l'homme, à savoir un rapport dans lequel l'autre n'est plus envisagé sur fond d'une altérité absolue, mais sur fond d'identité.

Dans ce sens, le nazisme peut être interprété comme une rupture radicale avec l'idée d'une humanité universelle et donc avec l'idée d'une similitude fondamentale entre tous les hommes. Nous l'avons vu tout au long de ce travail, la conception nationale-socialiste divisait l'humanité en différentes races qui, le jour venu, s'affronteront dans un combat ultime. Tous les efforts des nationaux-socialistes pour redresser la jeunesse avaient pour horizon cette lutte entre races ennemies et servaient donc un objectif : assurer la suprématie de la race aryenne. Il est clair que cette vision belliqueuse des rapports entre hommes ne permettait pas d'envisager l'autre sur fond d'identité. Elle niait toute similitude entre hommes appartenant à des races différentes, faisant du juif ou du travailleur forcé russe, en tant que membre de la « sous-race slave », un être qui ne fait pas partie de la même humanité. Dès lors la compassion, la pitié ou la sympathie avec le sort de l'autre devient impossible.

⁵⁴¹ Alexis de Tocqueville, *De la démocratie en Amérique II*, Parties III et IV, Paris, 1840, p. 9, consultable sur :

http://classiques.uqac.ca/classiques/De_tocqueville_alexis/democratie_2/democratie_t2_2.pdf, lien vérifié le 30/11/20.

⁵⁴² Ibid., p. 11.

Les pirates de l'edelweiss, en s'intéressant à la condition de ces populations délaissées, en concevant leurs souffrances et en essayant d'y remédier, rompaient avec la vision manichéenne de l'histoire défendue par les nationaux-socialistes. Ils y opposaient l'idée que la souffrance des juifs, travailleurs forcés, prisonniers de guerre et autres, en tant que souffrances endurées par des semblables, les concernait directement et ne pouvait les laisser indifférents. Ayant grandi sous le nazisme, ayant subi l'endoctrinement national-socialiste durant des années, cette prise de distance par rapport à l'idéologie raciste est d'autant plus remarquable. Le récit fait par Fritz Theilen d'une rencontre avec une enseignante russe montre d'ailleurs qu'ils étaient conscients de la rupture que leur attitude introduisait par rapport à l'idéologie officielle.

Grâce aux conversations avec elle (une enseignante russe qui a été déportée en Allemagne) on se rendait compte que la propagande du « sous-homme » russe qui ne savait rien faire et qui était uniquement capable de travail manuel, était une fable. À l'école et dans la jeunesse hitlérienne, on nous a toujours inculqués, à quel point les hommes de Russie et d'autres pays de l'Est étaient sans valeur. Hans et moi, on parlait de la prof et on commençait à voir les travailleurs étrangers avec d'autres yeux : c'était des hommes comme toi et moi, avec des forces et des faiblesses. Aujourd'hui, on ne peut plus vraiment imaginer ça mais pour nous c'était une découverte renversante. »⁵⁴³

Nous retrouvons ici la question de la propagande délaissée plus haut. Comment ces jeunes ont-ils réussi à se soustraire à l'influence de l'endoctrinement ? Ou plutôt comment sont-ils parvenus à rompre avec les préjugés acquis lors de leur enfance sous le nazisme ? L'explication doit, à notre sens, être cherchée du côté de leur capacité à confronter leurs idées reçues aux expériences faites par eux-mêmes. C'est pourquoi l'explication donnée par Hannah Arendt pour rendre compte du refus de certaines personnes de collaborer ou de participer à la vie publique sous le Troisième Reich, nous semble également pertinente pour éclaircir la faculté des pirates de l'edelweiss à ne pas succomber à la propagande. Selon la philosophe allemande :

543 Traduit de l'original : « Durch Gespräche mit ihr [einer russischen Lehrerin, die nach Deutschland verschleppt wurde] wurde uns klar, dass die Propaganda über den russischen « Untermenschen », der nichts könne und nur zu einfacher Handarbeit in der Lage sei, ein Märchen war. Das hatte man uns nämlich beigebracht. In der Schule und in der HJ wurde uns immer wieder eingetrichtert, wie wertlos die Menschen in Russland oder anderen östlichen Ländern seien. Hans und ich unterhielten uns über die Lehrerin, und wir begannen die Fremdarbeiter mit anderen Augen zu sehen : es waren Menschen wie du und ich, mit Stärken und Schwächen. Heute kann man sich das gar nicht mehr richtig vorstellen, aber das war für uns eine umwerfende Erkenntnis [...] » Fritz Theilen, op. cit., p. 68.

« [...] les non-participants ont été ceux dont la conscience n'a pas fonctionné de cette manière automatique - comme si nous disposions d'un ensemble de règles apprises ou innées que nous appliquerions au cas particulier quand il survient, de sorte que chaque nouvelle expérience ou situation soit déjà préjugée et qu'il nous faille seulement réaliser ce que nous avons appris ou possédons par avance. Leur critère, je crois, était différent : ils se sont demandé dans quelle mesure ils seraient encore capables de vivre en paix avec eux-mêmes après avoir commis certains actes [...] »⁵⁴⁴

C'est grâce à la capacité de juger par soi-même, capacité qui, nous l'avons vu plus haut, transcendait toutes les différences sociales et d'instruction, que l'expérience pouvait prendre le dessus par rapport aux idées reçues. Rester inactif face à la souffrance d'autrui n'était plus une option pour les pirates de l'edelweiss à partir du moment où ils voulaient « vivre en paix avec eux-mêmes ».

Si nous nous sommes attardés sur cette question de la reconnaissance de l'autre, c'est parce qu'elle nous semble être l'élément-clé pour comprendre comment le combat des pirates de l'edelweiss s'est élargi. Les actes pour assister aux plus vulnérables de la société nationale-socialiste et la compréhension de l'humanité qu'ils impliquent, témoignent en effet du développement d'aspirations dépassant le cadre restreint de leurs propres sociabilités.

Un autre signe palpable de cette extension de leur lutte fut l'implication de gens extérieurs à leur milieu dans l'exécution de certaines tâches. De telles coopérations entre membres de pirates de l'edelweiss et des personnes extérieures à ces groupes existaient dans le domaine du sabotage et celui de la distribution de tracts. Dans les deux cas, ces coopérations s'expliquent en partie par la nature de l'activité. Pour réaliser des actes de sabotage dans les usines vitales à l'effort de guerre, souvent la participation de plusieurs personnes travaillant dans l'usine fut nécessaire. En ce qui concerne la distribution de tracts, ce fut la rédaction des contenus qui sera parfois réalisée par d'autres.⁵⁴⁵ À cela il convient de rajouter l'importance des « coups de main » occasionnels⁵⁴⁶ qui leur permettaient par exemple d'esquiver une arrestation. Fritz Theilen rapporte par exemple qu'il a pu trouver refuge dans une église alors qu'il a été poursuivi par une pa-

⁵⁴⁴ Hannah Arendt, *Responsabilité et jugement*, op. cit., p. 86-87.

⁵⁴⁵ Cf. par exemple la distribution de tracts anglais dans les casernes de Cologne réalisée par Fritz Theilen dans : l'entretien avec Fritz Theilen, op. cit.

⁵⁴⁶ Cf. la notion de réactivité sociale chez Jacques Sémelin. Jacques Sémelin, *La survie des Juifs en France*, op. cit., p. 278-279.

trouille de la police.⁵⁴⁷ Ferdinand Steingass, de son côté, raconte que lors d'une poursuite par la SS des riverains le sauvaient en jetant des pots de fleurs sur ses persécuteurs.⁵⁴⁸

Les caractéristiques des actions menées ne sont cependant qu'une partie de l'explication. De manière générale, nous pouvons également constater que le contact avec d'autres personnes et groupes fut un signe que l'intérêt dépassait leur propre cercle d'amis et, en conséquence, leur propre situation particulière, pour s'élargir à un contexte plus général. L'existence d'un réseau élargi correspondait donc souvent à une conscience politique grandissante. Les agents des services de sécurité avaient d'ailleurs bien compris les dangers que comportait l'association de gens partageant les mêmes sensibilités. Non seulement le traitement infligé aux organisations de jeunesse en dehors de la jeunesse hitlérienne le montre très clairement. Les réactions démesurées (augmentation des effectifs, organisation de rafles etc.) aux réunions des différents groupes de pirates de l'edelweiss entre eux sont elles aussi significatives de leur compréhension de la situation. Pour les responsables nationaux-socialistes les rencontres à la Pentecôte et d'autres moments de l'année, rassemblant des centaines d'adolescents de plusieurs villes de l'Allemagne de l'ouest⁵⁴⁹ furent tout aussi suspicieuses que des réunions vespérales entre différents groupes non conformistes.

« Des fois des groupes d'autres quartiers venaient chez nous dans le Blücherpark ce qui me plaisait particulièrement, mais ce qui était davantage que d'autres rencontres une épine dans le pied pour les nazis. Ils essayaient sans cesse de nous chasser ou de nous intimider. »⁵⁵⁰

Nous pouvons imaginer que les cas de coopération avec des gens extérieurs au milieu des pirates de l'edelweiss furent davantage encore regardés avec suspicion, nourrissant partout où ils existaient (et même ailleurs) des visions fantasmagoriques pré-supposant des commanditaires obscurs.⁵⁵¹ Si cette recherche effrénée des « hommes de l'ombre » est dépourvue de tout lien avec la réalité, elle nous dit tout de même quelque chose sur la manière dont les services de sécurité envisageaient ces groupes de jeunes

547 Cf. l'entretien avec Fritz Theilen, op. cit.

548 Cf. l'entretien avec Ferdinand Steingass, op. cit.

549 Cf. par exemple les passages que Jean Jülich consacre à ces rencontres dans : Jean Jülich, op. cit., p. 48-49.

550 Traduit de l'original : « Manchmal kamen auch Gruppen aus anderen Stadtteilen zu uns in den Blücherpark, was mir besonders gefiel, den Nazis jedoch mehr ein Dorn im Auge war als sonstige Treffen. Sie versuchten immer wieder, uns zu vertreiben oder uns einzuschüchtern. » Fritz Theilen, op. cit. p. 24.

551 Cf. par exemple Jugendliche Banden – « Edelweißpiraten », Rapport de l'office central de la sécurité du Reich du 15 mars 1943, op. cit., p. 320.

non conformistes. Elle nous renseigne sur le sens que ces instances attribuaient à ces « agissements ». Loin de les concevoir comme quelques adolescents isolés, défiant leur projet de la *Gleichschaltung* totale, les agents des services de sécurité voyaient dans le phénomène des pirates de l'edelweiss un véritable danger politique. Analyse qui les amenait à renforcer la répression à leur égard ; les nombreux rapports rédigés afin de mettre un terme aux rassemblements de ces adolescents en témoignent, tout comme les sanctions que beaucoup de pirates de l'edelweiss ont dû endurer⁵⁵².

Nous pourrions donc parler d'un cercle vicieux dans lequel les mesures disciplinaires, visant la réintégration de ces jeunes non conformistes, n'aboutissaient non seulement pas mais produisirent souvent l'effet inverse : le renforcement de leur refus du système, le renforcement de leur volonté de s'affirmer. Cette observation de Matthias Hellfeld nous paraît donc très juste :

*« Il convient de noter qu'il existe une relation indissociable entre l'établissement d'un système de domination allant de pair avec les différentes mesures oppressives, et les degrés d'une attitude oppositionnelle qui en résultent et qui au cours de la période nationale-socialiste ont été poussés en direction de la résistance active. »*⁵⁵³

Si cette analyse de Hellfeld ne permet pas de juger, en définitive, si les pirates de l'edelweiss devraient être comptés parmi les résistants (question secondaire de toute façon), elle met en évidence le durcissement progressif des positions dans une situation de domination totale. Durcissement des positions qui allait de pair avec une politisation grandissante et donc une compréhension plus globale de la situation.

Bien que nos analyses des conflits, opposant les pirates de l'edelweiss et la jeunesse hitlérienne, aient mis en lumière une valorisation du groupe ainsi qu'un effet de solidarisation, elles n'avaient pas encore permis d'acquitter ces jeunes non-conformistes du reproche d'un égoïsme élargi. Autrement dit, ces analyses avaient permis d'attester de la présence de certains éléments holistes à l'intérieur de ces groupes orientés au principe de l'individualisme ; elles n'avaient pas fourni de renseignements sur le particu-

⁵⁵² Parmi nos enquêtés 5 sur 10 ont été arrêtés, d'autres ont frôlé l'arrestation. Toni Maschner eut la chance de ne pas être présent lors d'une rafle et Wolfgang Schwarz fut prévenu à temps de son arrestation imminente alors que son frère se trouva parmi les 13 personnes exécutées publiquement à Ehrenfeld le 10 novembre 1944.

⁵⁵³ Matthias Hellfeld, *Edelweißpiraten in Köln*, op. cit., p. 22.

larisme et l'universalisme contenus dans les aspirations des pirates de l'edelweiss. Dans le conflit avec la jeunesse d'État, et dans une certaine mesure également avec d'autres instances nationales-socialistes, ces aspirations se limitaient à la défense de leur « territoire », de leur espace de liberté et d'altérité et de leur indépendance. Leurs réactions à la répression et notamment à la répression infligée à autrui, présentées dans ce dernier chapitre, révélaient cependant une autre image.

Leur sensibilité aux souffrances d'autrui et davantage encore leur volonté de porter du secours à ces gens en détresse sont des signes éminents d'un combat s'élargissant avec le temps. Il en est de même de leur bravade, de leur refus d'abandonner, en bref de leur volonté de tenir face à une répression s'intensifiant au fur et à mesure que la défaite finale rapprochait. Élargissement dans quel sens ? Tout d'abord pour une raison simple : la cible de leur lutte avait changé de nature. Bien que la jeunesse hitlérienne représentât l'objet de leur aversion le plus atteignable au quotidien, ce fut le régime dans son entier - ses méthodes, son caractère inhumain et injuste - qui donna à ces sociabilités juvéniles alternatives leur dimension politique. Les objectifs recherchés par la politique de terreur du régime national-socialiste - l'intimidation et l'isolement de ces jeunes non conformistes - ne furent pas atteints ; et ceci non seulement à cause de l'effet de solidarisation que ces mesures provoquèrent, mais également à cause de la politisation d'un phénomène, initialement dépourvu de visée politique. La désignation comme ennemis politiques et la poursuite des pirates de l'edelweiss par la Gestapo y participait, tout comme les méthodes du régime et le caractère inhumain, injuste et liberticide de ce dernier qui devenait apparent à travers elles. En effet, plus ces jeunes étaient exposés à la répression, plus la nécessité de leur combat s'imposait à eux.

Nous pouvons nous demander s'il ne s'agissait pas pour les pirates de l'edelweiss d'une « liberté-nécessité », dans le sens que Karl Jaspers lui donnait. Autrement dit, nous pouvons nous demander si le sentiment de ne pas disposer d'un choix qui a déjà intrigué d'autres auteurs⁵⁵⁴ ne découlait pas d'une décision existentielle. C'est dans sa *philosophie* que Karl Jaspers élabore ce lien entre liberté et nécessité :

554 Cf. Paul Zawadzki, « Jouissance ou indifférence ? La cruauté, de Montaigne à Arendt » dans : Michel Gad Wolkowicz (dir.), *Les Figures de la cruauté, entre civilisation et barbarie*, Paris, In Press, 2016, p. 175-196.

Cf. Andreas Luckner, « Wie man zu sich kommt - Versuch über Authentizität » dans : Julius Kuhl, Andreas Luckner, *Freies Selbstsein, Authentizität und Regression*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht GmbH & Co. KG, 2007, p. 9-48.

« La nécessité imposée par ce que j'ai fait jusqu'à présent à ce que je vais faire dans l'avenir est ma propre nécessité, et en même temps, elle me détermine à travers moi comme si elle était une autre. Tout choix existentiel s'éclaire comme quelque chose de définitif qui, accompli chaque fois de façon unique, ne permet aucun retour en arrière. Je suis libre de mon choix, je me lie par lui, je l'exécute et j'en supporte les conséquences. »⁵⁵⁵

Dans cette optique nous pourrions conjecturer que le choix de devenir un pirate de l'edelweiss constituait une telle décision existentielle. En rejoignant un des groupes oppositionnels, ces jeunes faisaient le choix d'une certaine version d'eux-mêmes et ce fut ce choix qui s'avéra contraignant par la suite. Jeanne Hersch disait que :

« Lorsque la liberté devient absolue, elle coïncide avec la nécessité et nous sommes alors tout entiers présents dans cette liberté. »⁵⁵⁶

Nous avons bien vu au cours des chapitres qui précèdent qu'à travers la sociabilité chez les pirates de l'edelweiss - à travers les relations entretenues, les activités pratiquées, le style vestimentaire et le mode de vie - ces jeunes se forgeaient une image de soi qu'ils affirmaient et défendaient ensuite dans la confrontation avec le régime. Céder à la répression ou juguler l'inclination d'aider d'autres devenaient dès lors impossibles.

Si cette nécessité fut plus ressentie que calculée, si elle se situait donc à un niveau pré-réflexif, cela n'enlevait rien à l'acuité avec laquelle elle se présentait à ces jeunes. Les réactions des pirates de l'edelweiss face à la répression font preuve d'un intérêt dépassant leur propre situation particulière. En réagissant à l'inhumanité des méthodes des responsables nationaux-socialistes (que ce soient des responsables d'usines, des chefs dans la jeunesse hitlérienne ou des agents de la Gestapo), ils se dressaient non seulement contre l'injustice subie individuellement mais contre l'injustice en général. En acquérant une dimension politique, le combat des pirates de l'edelweiss se tournait donc contre le régime national-socialiste comme source d'un mal qui (potentiellement) touchait tout le monde. Les actions menées pour venir en aide à des gens en détresse ne sont dans ce sens que les signes les plus spectaculaires d'une recherche qui au fur et à mesure avait changé de visée.

⁵⁵⁵ Karl Jaspers, *Philosophie*, 2e édition (1932), Berlin, Göttingen, Heidelberg, Springer-Verlag, 1948, p. 462. Traduction : Jeanne Hersch. Karl Jaspers, *Philosophie, Orientation dans le monde, Éclairement de l'existence, Métaphysique*, Berlin, Heidelberg, Springer-Verlag, 1986, p. 416.

⁵⁵⁶ Jeanne Hersch, *Éclairer l'obscur, Entretiens avec Gabrielle et Alfred Dufour*, Lausanne, L'âge d'homme, 1986, p. 45.

En critiquant « la lecture unilatérale de la modernité »⁵⁵⁷ faite par Louis Dumont, Alain Renaut s'interrogeait s'il fallait être convaincu « [...] que la seule figure de l'intersubjectivité, la modalité envisageable d'une reconnaissance de l'autre soit l'interdépendance hiérarchique » et il défendait qu'au contraire il existait une reconnaissance de l'autre qui s'accomplirait « [...] comme reconnaissance d'un autre moi-même, d'un alter ego, dont l'altérité se perçoit sur fond d'identité et non, comme dans la perspective hiérarchique, sous la forme d'une altérité absolue. »⁵⁵⁸ Le combat des pirates de l'edelweiss semble lui donner raison. En substituant à la quête d'indépendance mu par le souci de soi une recherche d'autonomie et l'ouverture à autrui⁵⁵⁹, les pirates de l'edelweiss surent dépasser un individualisme les enfermant sur eux-mêmes, parvenant ainsi à être « libres et quand même pas seuls, critiques et quand même pas plein de doutes, indépendants et quand même une partie intégrante de l'humanité. »⁵⁶⁰

557 Alain Renaut, op. cit., p. 78.

558 Ibid., p. 94-95.

559 Sur la question de l'ouverture à autrui qu'implique l'autonomie contrairement à l'indépendance cf. Alain Renaut, op. cit., p. 83, 92-94.

560 Erich Fromm, op. cit., p. 256.

VI. Conclusion

En introduction nous avons identifié la première moitié du XXème siècle comme un moment charnière du développement de l'individualisme moderne, en ce qu'il rendait apparentes des tensions inhérentes à ce processus d'individuation croissante et par là la nécessité d'y répondre. L'homme moderne avait brisé les anciennes chaînes de la servitude, il était sorti du système hiérarchique de la féodalité et avait gagné en indépendance. Avec la démocratisation il avait assisté à une égalisation des conditions, avec l'industrialisation il a connu une mobilité sans précédent. La sortie progressive de la religion avait évincé l'altérité de la définition de la communauté humaine et avait placé l'individu au centre. Privé des évidences d'autrefois l'homme moderne était amené à se concevoir à partir de soi-même, à agir selon ses propres préceptes et devant sa responsabilité seule. Privé des liens organiques qui auparavant le liaient tant à ses supérieurs qu'à ses semblables et inférieurs, il a été obligé d'affronter seul les défis posés par la modernité. Si l'individualisme avait accru sa mobilité, ses chances et opportunités, il l'avait également isolé de ses semblables, il a réduit la prévisibilité de son parcours de vie, il a accru son insécurité.

Si tels furent les éléments qui caractérisaient toutes les sociétés modernes, les traits négatifs de l'individualisme moderne se trouvèrent renforcés en Allemagne par le contexte politique et historique qui lui était propre (la défaite de 1918, l'instabilité de la république de Weimar, etc.). Devant ce contexte d'insécurité et pour faire face aux inquiétantes tendances individualistes de la modernité, le nazisme, nous l'avons vu avec Louis Dumont et Marcel Gauchet, constituait la tentative d'un retour à une société holiste.

Les pirates de l'edelweiss, en tant que sociabilité juvénile à l'écart du système national-socialiste et expressément formée en dehors de la jeunesse hitlérienne, devaient - telle fut notre hypothèse - proposer une réponse sensiblement différente au dilemme qui caractérisait la condition de l'homme moderne.

Étant donné que la jeunesse hitlérienne constituait l'option « normale » en matière de sociabilité juvénile à l'époque, étant donné qu'ils furent l'ennemi déclaré des pirates de l'edelweiss - une sorte d'image qui servait d'antithèse à tout ce qu'ils aimaient

et détestaient, à tout ce qu'ils pensaient et faisaient - la comparaison avec la jeunesse d'État s'imposait comme point de départ de notre analyse. Ainsi nous avons tout d'abord constaté que le mode d'organisation et le recrutement divergeaient profondément selon qu'il s'agissait de la jeunesse d'État ou des pirates de l'edelweiss. D'un côté, la jeunesse hitlérienne conçue sur le modèle militaire avec une hiérarchie et une chaîne de commandement extrêmement rigide ; de l'autre, les pirates de l'edelweiss ne connaissant ni chefs ni structures fixes. D'un côté, un service devenu obligatoire pour tout Allemand âgé entre 10 et 18 ans (10 et 21 ans pour les filles) à partir de 1939, un service imposé par la contrainte (mesures coercitives allant de la persuasion à l'imposition par la force en passant par des amendes importantes) ; de l'autre, une sociabilité basée sur le volontariat, une sociabilité donc où chacun pouvait venir, participer et partir selon son propre gré. Ces modes d'organisation divergents amenaient inévitablement avec eux des conceptions tout aussi différentes de la place accordée à l'individu ainsi que celle réservée au groupe. L'organisation fort rigoureuse de la jeunesse hitlérienne, ses structures fixes et sa chaîne de commandement reflétaient non seulement une certaine idéologie mais aussi l'instrumentalisation de l'organisation de jeunesse de l'État pour des objectifs politiques et militaires. L'individu, s'il pouvait dans certains cas profiter de l'offre de la jeunesse hitlérienne, n'y était nullement valorisé dans sa singularité. Autrement dit, si les chances offertes par la jeunesse d'État en termes de promotion (liée à des postes de commandement) et de gain de prestige (lié à la valorisation de la jeunesse en général) comblèrent certains besoins de ces jeunes en apparence (solution de substitution), elles ne surent compenser le manque d'une réelle valorisation de ses membres dans leur individualité et unicité. Cette subordination de l'individu au groupe ne manquait d'ailleurs pas de réduire de manière spectaculaire la marge de manœuvre et la liberté d'initiative des membres et même des chefs de la jeunesse hitlérienne. Nous avons vu avec Arendt que la domination totale exige l'élimination de toute sensation et de toute réflexion individuelle, aussi inoffensive qu'elle soit. En l'absence d'une valorisation individuelle la force d'attraction de la jeunesse hitlérienne s'expliquait donc uniquement par l'illusion qu'elle sut procurer d'appartenir à la force et la gloire de quelque chose de plus grand en s'y fondant.

Conçus et compris par leurs membres comme antithèse à la jeunesse d'État, les pirates de l'edelweiss se fondaient a contrario sur la valorisation de l'indépendance et de

l'individualité. Deux valeurs centrales, tout d'abord pour la constitution de ces groupes, ensuite pour leur maintien. Nous l'avons dit, leurs rencontres se faisaient sur une base volontaire, elles s'organisaient de plus de manière spontanée. Désirs du moment et disponibilité étaient déterminants pour la tenue de ces réunions et non pas un quelconque engagement contracté d'avance. De même, leurs rencontres ne suivaient pas d'objectif précis si ce n'était que de s'épanouir, de se livrer à des activités appréciées et de partager un bon moment. L'absence de hiérarchie leur permit en outre de lier des relations d'égal à égal. La contrainte tant déplorée concernant la jeunesse hitlérienne n'avait pas de place chez les pirates de l'edelweiss, faute d'une instance en mesure de l'exercer. Toutes ces caractéristiques donnèrent un cadre décontracté à ces rencontres, un cadre dans lequel chacun pouvait s'épanouir par l'assouvissement de ses désirs du moment sans que cela n'entraîne d'obligations envers le groupe en contrepartie. La sociabilité des pirates de l'edelweiss fut donc clairement centrée sur l'individu, ses préférences et inclinations du moment.

Si le chapitre sur les relations qu'entretenaient les membres de pirates de l'edelweiss entre eux avait mis en lumière un besoin de *communalisation*, né du contexte désocialisant et déstabilisant de la guerre, il a tout de même confirmé cette prépondérance donnée aux souhaits et aspirations des individus. Ce qui importait à ces jeunes gens fut avant tout la possibilité de déterminer eux-mêmes comment et avec qui passer leur temps libre. Il s'ensuivit une valorisation du fait que ces relations furent choisies librement et selon les sympathies qui prévalaient. Là encore la référence négative à la jeunesse hitlérienne n'est pas qu'implicite. Face à des unités constituées selon des règles administratives, face à une camaraderie imposée de l'extérieur, la sociabilité des pirates de l'edelweiss s'illustrait par son niveau d'autodétermination. Le type de relation entretenue dans ces deux sociabilités juvéniles divergeait également profondément. Si la solidarité entre camarades a été proclamée haut et fort valeur centrale de la jeunesse d'État, elle restait dans l'esprit des nationaux-socialistes attachée à une autre valeur, à savoir le dévouement au groupe. Autrement dit, si les membres de la jeunesse hitlérienne pouvaient attendre du soutien et du réconfort, ce ne fut qu'en tant que membres d'une entité plus grande. Le prix à payer pour le support et la protection reçu grâce à l'appartenance au groupe fut en effet celui de l'individualité. Comme pour les postes de commandement où le gain de prestige cachait la dépendance absolue dans laquelle ont été maintenus les

membres de la jeunesse hitlérienne, la solidarité procurée aux filles et garçons de la jeunesse d'État fut soumise à la condition d'une soumission aux besoins et objectifs du groupe. À l'inverse, les relations étant basées sur la sympathie, l'affection et le partage d'intérêts communs, la solidarité chez les pirates de l'edelweiss ne pouvait prendre une telle forme verticale. Elle s'installait entre chaque membre et sur la base des liens affectifs, plutôt que comme produit de l'appartenance au groupe.

L'analyse du mode d'organisation et des relations qu'entretenaient les pirates de l'edelweiss entre eux avait donc mis en lumière, notamment en comparaison avec son alternative la jeunesse hitlérienne, une primauté accordée aux individus et à leurs désirs. Si peu ou pas de règles définissaient leur mode d'être ensemble, un principe organisateur se trouvait à la base de toutes leurs activités : l'indépendance à l'égard d'une quelconque influence extérieure, c'est-à-dire l'autodétermination. Le sous-chapitre consacré aux relations entre les deux sexes confirmait également ce constat. S'il n'était pas possible d'affirmer que la mixité ait été pratiquée dans tous les groupes, ni que l'égalité des sexes ait existé partout, il s'avérait que la possibilité même de cette mixité a été valorisée. La possibilité donc de choisir ou non cette mixité. Et si mixité il y avait, la possibilité de tisser ou non des liens amoureux ou encore la possibilité d'entretenir ou non des rapports sexuels etc... Plus que l'existence réelle de tels rapports, ce fut l'existence d'un espace où de tels rapports furent possibles qui procura une sensation de liberté à ces jeunes. Là encore l'autodétermination fut le mot d'ordre. Comme pour le mode d'organisation, la jeunesse hitlérienne servait de modèle négatif. Face à une séparation stricte entre filles et garçons imposée de l'extérieur dans la jeunesse hitlérienne, les pirates de l'edelweiss se distinguaient par l'absence de règles régissant les rapports entre les sexes, rendant ainsi possible tout comportement, tous en n'en imposant aucun.

La première partie de notre développement a donc largement confirmé notre hypothèse de départ - hypothèse selon laquelle les pirates de l'edelweiss devaient se différencier des visions holistes de la jeunesse hitlérienne en plaçant l'individu au centre. L'analyse de leurs activités nous a ensuite conduit à nuancer ce constat. Si différenciation avec la jeunesse hitlérienne il y avait, elle ne passait pas uniquement par une valorisation accrue de l'individu.

D'un côté les critiques exprimées par les pirates de l'edelweiss au sujet des activi-

tés dans la jeunesse hitlérienne soulignaient la répugnance que suscitait une organisation de jeunesse au service de l'État et de ses objectifs politiques et militaires. Le type d'activité pratiquée (exercices répétitifs à caractère militaire) ainsi que la manière rigide dont ces activités ont été organisées dans la jeunesse hitlérienne faisaient constamment l'objet de tirades et servaient de nouveau comme modèle à éviter à tout prix. Conséquemment fut valorisée chez les pirates de l'edelweiss la possibilité qu'offraient ces sociabilités de pouvoir choisir ses activités librement. Dans un contexte qui réduisait de manière spectaculaire le temps dont ces jeunes pouvaient disposer à leur gré, l'absence de contrainte concernant le choix de leurs occupations devenait le bien qu'il s'agissait de défendre à tout prix. L'exemple des unités spéciales de la jeunesse hitlérienne davantage appréciées que les unités de base témoignait également de cette priorité donnée au libre choix de leurs activités. En effet, le service dans la jeunesse hitlérienne devenait supportable, voire agréable aux yeux de pirates de l'edelweiss dès qu'ils avaient l'impression de se livrer à une activité pour laquelle ils avaient opté eux-mêmes.

À la volonté de choisir par soi-même s'ajoutait la volonté de faire pour soi-même. Ainsi la critique de la militarisation croissante du service dans la jeunesse hitlérienne ne visait pas seulement le caractère répétitif, ennuyant et vidé de sens des exercices, mais également l'instrumentalisation qu'elle impliquait. Aux yeux de pirates de l'edelweiss les activités de loisirs devaient servir leur divertissement, leur évasion et leur détente. En conséquence, ni l'endoctrinement politique ni l'implication croissante dans des tâches militaires ne leur convenaient. L'objectif poursuivi à travers la pratique de certaines activités fut en effet profondément différent même là où les activités étaient les mêmes. Randonnée et chant relancés pendant les années de la guerre (notamment à cause de leur popularité chez les groupes oppositionnels) ne visaient pas d'abord le bien-être des jeunes enrôlés dans la jeunesse d'État. Si le régime national-socialiste cherchait bien à accroître la popularité de son organisation de jeunesse en renforçant certaines activités, son principe organisateur lui interdisait de faire de la pratique de ces activités un but en soi. La randonnée y était liée aux jeux de terrain et aux exercices d'orientation (lire des cartes, utiliser une boussole...), la pratique du chant à la formation idéologique. Ainsi l'épanouissement passait toujours au second plan par rapport à l'entraînement, par rapport à l'endoctrinement, par rapport à la préparation de ces jeunes à leurs rôles présent et futur dans la société nationale-socialiste. Si la jeunesse hitlérienne était synonyme de

contrainte pour les pirates de l'edelweiss, cela n'était donc pas uniquement dû à l'obligation de servir. L'exigence de soumettre le plaisir personnel au bien de la communauté et à la poursuite de ses objectifs y contribua au moins autant, notamment dans un contexte déjà caractérisé par des privations importantes de toutes sortes.

Face à ce constat nous avons vu que l'attractivité des pirates de l'edelweiss tenait précisément à leur capacité de procurer une évasion temporaire face aux contraintes multiples qui pesaient sur ces jeunes gens. Partir en randonnée, faire des feux de bivouac, dormir dans la nature et chanter ensemble furent en effet tant de manières de fuir un quotidien pénible. Fuite qui fut autant physique que mentale : s'évader des villes bombardées pour s'abriter à la campagne, se soustraire aux détresses du quotidien pour se réfugier dans un univers meilleur.

Choisie par eux-mêmes et non pas imposée de l'extérieur, l'offre d'activités des pirates de l'edelweiss fut plus attrayante, plus diversifiée, plus divertissante pour ces jeunes. La comparaison avec la jeunesse hitlérienne consolidait donc d'abord notre thèse que les pirates de l'edelweiss se caractérisaient par une prépondérance de l'individu et de ses désirs. Elle nous confortait dans l'idée que leur attitude traduisait bien une recherche d'indépendance et que la dimension holiste était absente des sociabilités des pirates de l'edelweiss. L'analyse des activités pratiquées chez ces groupes de jeunes montrait cependant aussi que ce fut à travers la randonnée et le chant pratiqués ensemble que ces groupes se constituaient et se consolidaient.

Les chansons chantées au bunker et lors de leurs rencontres au parc etc. ainsi que leur style vestimentaire particulier furent des éléments visibles au grand public. La différence avec la jeunesse hitlérienne si vigoureusement revendiquée trouvait dans ces éléments de style une expression destinée tant à leurs adversaires qu'à ceux disposés à se reconnaître dans une telle attitude contestataire. La recherche d'indépendance ainsi incarnée dans des symboles devenait alors aussi bien un signe de reconnaissance qu'une marque de différenciation. En effet, beaucoup liaient leur premier contact grâce à cet effet de miroir : l'attitude nonchalante de ces jeunes, le caractère ostensiblement décontracté de leur association, le style vestimentaire extravagant, les récits passionnants de leurs voyages, le type de chanson chantée et le romantisme et la rébellion véhiculés à travers elles furent tant de caractéristiques en mesure d'attirer ceux déjà en rupture

avec le régime. Une fois membre d'un de ces groupes de pirates de l'edelweiss, les signes extérieurs d'appartenance au groupe servaient à se reconnaître entre membres et à se protéger de ceux qui n'en faisaient pas partie. De même, les activités pratiquées ensemble furent des moments de vivre des intérêts partagés et de s'assurer d'une mentalité commune, différente de celle des membres de la jeunesse hitlérienne. Ainsi les randonnées traduisaient leur amour pour la nature, leur goût de l'aventure mais surtout leur désir d'indépendance. À l'occasion de ces voyages ces jeunes pouvaient se soustraire aux influences et contraintes si présentes, si pesantes dans leur quotidien. Les vêtements et les autres éléments de style portés avec tant de fierté lors de ces sorties furent pourtant aussi les signes d'une révolte dépassant la simple tentative d'échapper aux pressions extérieures. Ils reflétèrent leur volonté de se démarquer des jeunes dans la jeunesse hitlérienne. Volonté qui traversa également leurs chansons. Non seulement leur répertoire se différença profondément de celui de la jeunesse d'État, les paroles traduisirent leur état d'esprit et leur volonté d'agir. Elles thématèrent leur combat et firent de ces jeunes les héros d'une lutte acharnée pour la liberté, procurant ainsi courage et détermination. Les activités pratiquées ensemble, outre constituer des démonstrations de leur quête d'indépendance, fondèrent donc les expériences communes, propices à renforcer les liens solidaires qui liaient les différents membres de pirates de l'edelweiss entre eux. Ce fut en effet à travers elles que ces jeunes s'affirmaient dans leur altérité. L'importance qu'acquirit le groupe ne se comprend donc qu'en lien avec leur situation de non-intégré et sur fond d'une concurrence permanente avec la jeunesse hitlérienne. La nécessité de s'affirmer en tant que groupe qui résultait de cette concurrence, la nécessité de revendiquer leur différence afin de se poser comme alternative a eu pour l'effet de faire de leur faiblesse (leur non-intégration) une force.

En affichant leur différence et en revendiquant leur indépendance à travers des activités et des comportements non-conformistes, les pirates de l'edelweiss étaient perçus non seulement par la jeunesse hitlérienne mais aussi par le régime comme un danger à leur prétention totalitaire. La « chasse » aux symboles - emblèmes, couteaux de voyage, cheveux longs, tentes, guitares etc. - et l'obsession des responsables nationaux-socialistes qu'elle traduisait avaient bien mis en exergue à quel point ces jeunes furent appréhendés comme une menace. Mais elles avaient également mis en lumière le besoin qu'éprouvaient les responsables nationaux-socialistes de définir un ennemi afin de pou-

voir le poursuivre plus efficacement. À travers ce processus de définition ils contribuèrent à homogénéiser le phénomène qu'ils décrivent. En attaquant le groupe, ils participèrent à sa création.

En plus de constituer un point d'entrée dans ces groupes les activités pratiquées et le style vestimentaire des pirates de l'edelweiss constituèrent donc un terrain de lutte sur lequel s'affrontaient les prétentions du régime et les aspirations de ces jeunes gens. En imposant la nécessité de s'affirmer en tant que groupe, ces conflits ne renforcèrent pas seulement la solidarité entre les membres mais contribuèrent également à définir leurs valeurs et aspirations. Ainsi la confrontation avec le régime national-socialiste investit le groupe d'un sens, dépassant les désirs individuels de ses membres.

Face à ce constat d'un holisme réintroduit à un niveau subordonné, ne mettant nullement en cause les valeurs centrales de l'individualisme et de l'indépendance, il restait à examiner si ces sociabilités ne constituèrent pas un égoïsme élargi. Rappelons-nous, selon Alain Renaut la recherche d'indépendance, la poursuite de désirs égoïstes - vouloir vivre sa vie selon son propre gré est-il autre chose qu'un égoïsme - appartiendraient au monde de l'hétéronomie. L'autonomie au contraire serait caractérisée par la prise en compte de l'autre, l'intersubjectivité et des maximes d'action susceptibles d'être généralisées à autrui.

Étant donné que ce fut à travers l'affrontement du régime national-socialiste que la dimension collective de ces sociabilités gagnait en importance, il a été essentiel d'analyser quel a été le développement des tendances individualistes identifiées dans les deux premiers chapitres face à cette confrontation. Deux modes d'intrusion dans la vie de ces jeunes gens avaient été distingués : les tentatives de contrôle total et les mesures répressives à proprement parler. Deux manières donc d'interférer avec la volonté d'autodétermination des pirates de l'edelweiss. Ces mesures, selon qu'elles visaient à prévenir certains comportements susceptibles de se produire ou à réprimer des actes jugés (à raison ou le plus souvent à tort) asociaux, criminels ou dangereux qui avaient effectivement été commis, provoquèrent des réactions différentes chez ceux concernés. Ainsi nous avons vu que l'omniprésence de la patrouille de la jeunesse hitlérienne ainsi que le fanatisme avec lequel les membres de cette unité accomplissaient leur devoir - à savoir la surveillance des groupes oppositionnels - fut propice à creuser l'écart entre les

deux groupes de jeunesse. Ces tentatives de contrôle total de la part de jeunes du même âge participèrent en effet à créer une logique du « nous » et « eux » dans les deux camps respectifs et donnèrent souvent à ce conflit l'allure d'une lutte de territoire dans laquelle chaque partie chercha à accroître sa sphère d'influence. En répertoriant tous ceux qui se faisaient remarquer par le moindre détail, en contrôlant partout et en exigeant des comptes pour n'importe quelle activité, en perturbant leurs rencontres nocturnes, en empêchant leurs voyages, bref en rendant compliqué l'exécution d'actes les plus anodins, la patrouille de la jeunesse hitlérienne se heurtait au refus des pirates de l'edelweiss de se laisser dicter leur vie par autrui. Chaque tentative d'ingérence devint ainsi une occasion susceptible de dégénérer en bagarre. Il est clair que ces confrontations physiques furent propices à renforcer les liens solidaires liant les membres du groupe. Ces jeunes engagés chez les pirates de l'edelweiss se sentaient visés en tant que membres de leur groupe ; en conséquence leur lutte pour l'indépendance changeait également d'échelle. D'une lutte individuelle pour le droit de vivre sa vie selon son propre gré (avec les activités et relations choisies par soi-même), on passa à un combat collectif pour le mode de vie entretenu ensemble et les valeurs qu'il représentait. La jeunesse hitlérienne en tant que premier agent faisant obstacle à leurs projets, attira bien évidemment le plus leurs antipathies. En tant que concurrent direct, elle servait de modèle négatif ; elle constitua une surface de projection pour tout ce qui gênait ces jeunes dans le système national-socialiste. Partant de ce fait la focalisation sur la jeunesse d'État n'étonne pas. Ces jeunes tentèrent de se dresser contre un régime qui prétendait contrôler leur vie de manière totalisante et ils le combattirent là où ils pouvaient : la jeunesse hitlérienne fut l'instance la plus atteignable.

En analysant les conflits entre les pirates de l'edelweiss et la jeunesse hitlérienne et notamment sa patrouille chargée de les surveiller, nous avons donc constaté une nette valorisation du groupe et de ses valeurs. Face à un ennemi en commun, ce fut le collectif qui se mobilisa. Si cette importance accrue accordée au groupe était flagrante, le combat mené par les pirates de l'edelweiss à travers ces confrontations restait dans le registre de l'indépendance. Seulement le groupe cherchait à se soustraire aux ingérences extérieures et non plus les individus isolés.

Il est possible que pour certains la contestation du régime national-socialiste soit restée à ce niveau « local » ce qui, il convient de le souligner, n'était toutefois pas rien. En

s'opposant aux tentatives d'ingérence de la part de la jeunesse hitlérienne, en défiant la prétention du régime à vouloir tout contrôler, en continuant à suivre leurs désirs et penchants et en cultivant un style propre, les sociabilités entretenues par les pirates de l'edelweiss parvinrent à créer un espace dans lequel l'altérité pouvait être vécue, dans lequel l'altérité fut non seulement acceptée mais appréciée. Elles eurent donc le mérite de desserrer l'emprise que le régime national-socialiste exerçait sur ces jeunes et d'introduire une logique individualiste dans un monde tourné vers le holisme. Il ne fait d'ailleurs pas de doute que sans l'existence d'un tel milieu, sans l'existence d'une *réactivité sociale* importante, pour le dire avec les mots de Jacques Sémelin, d'autres actions plus militantes menées par les groupes de pirates de l'edelweiss n'auraient pas été possibles.

L'analyse des conflits entre le régime national-socialiste et les pirates de l'edelweiss montrait d'ailleurs que pour certains l'exploit de ce combat pour l'indépendance ne se limitait pas à la création de cette « île de liberté ». Ainsi leurs conflits au travail, leurs expériences directes ou indirectes de la répression ou encore le traitement barbare infligé aux exclus du système (en premier lieu les juifs mais aussi les prisonniers de guerre et travailleurs forcés se trouvant par milliers sur le territoire du Reich) constituèrent tant d'occasions pour réveiller d'abord leur bravade, puis leur sens de justice et enfin leur volonté d'agir. Si, comme nous l'avons déjà rappelé en introduction, le totalitarisme a besoin de l'isolement de ses sujets, le recherche en conséquence et le produit le plus souvent grâce à ses méthodes et ses mesures répressives, ces tentatives d'intimidation n'obtinrent pas toujours le résultat escompté chez ces jeunes oppositionnels. Au contraire, pour beaucoup l'expérience du caractère inhumain et injuste du régime national-socialiste fut non seulement l'occasion de resserrer les liens avec les autres membres du groupe mais aussi ce qui déclencha une prise de conscience du mal que constituait le national-socialisme, non seulement pour tel ou tel individu mais pour l'humanité dans son ensemble. Il ne s'agissait donc plus seulement d'une réaction à des restrictions ou des humiliations vécues individuellement ou en tant que groupe. Si les pirates de l'edelweiss se livraient peu à des théorisations et analyses complexes du système national-socialiste, s'ils laissaient peu ou pas de traces écrites de leur pensée et n'avaient pas de contre-projet concret à proposer, il exista bel et bien parmi eux le sentiment diffus - sentiment que nous avons comparé à la pitié rousseauiste - que le natio-

nal-socialisme était équivalent de malheur et de souffrance. Les actes qui sortaient de cette conscience acquise à travers ces multiples expériences de souffrance et d'injustice vécues par eux-mêmes ou autrui, changèrent de nature et de visée.

Premièrement, nous avons constaté que les conflits avec d'autres instances du régime national-socialiste élargirent leur contestation, la cible n'étant plus la jeunesse hitlérienne mais le régime et ses représentants (du concierge en passant par les responsables d'usines, les agents de la Gestapo jusqu'au *Führer* lui-même). Il est vrai, et certains pirates de l'edelweiss l'admettent eux-mêmes, souvent leurs projets furent bien plus ambitieux que ce qu'ils parvinrent à réaliser. Il reste que par l'objectif poursuivi leurs actes dépassèrent tant leurs batailles contre la jeunesse hitlérienne que leur contestation purement symbolique véhiculée à travers leur style vestimentaire et leur mode de vie. Ces actes, que ce fût la distribution de tracts, le fait d'écrire des paroles antinazies sur des murs ou des tentatives de sabotage dans les usines vitales à la guerre, s'ils n'aboutissaient pas toujours, visaient très clairement l'affaiblissement du régime national-socialiste. Là encore ce qui a été dit plus haut est valable : le régime fut combattu là où il était atteignable. Ce n'était certes pas comparable à la « vraie » résistance, qui pouvait espérer renverser le régime, et ne pouvait l'être vu le faible niveau d'organisation de ces groupes. Mais tous ces petits actes furent menés dans l'objectif de finir avec un état présent et d'améliorer la situation, non seulement pour eux-mêmes mais pour le bien de la société allemande. Si « l'efficacité » dans le sens dont nous l'avons employé dans l'introduction leur manquait indéniablement, il ne leur manquait pas de projet dépassant leurs propres intérêts du moment. Rien ne l'illustre mieux d'ailleurs que leur comportement vis-à-vis les plus faibles et vulnérables de la société nationale-socialiste. Non seulement, comme nous l'avons déjà dit, les injustices vécues par d'autres constituèrent pour beaucoup le point de départ d'un engagement plus poussé, ce fut souvent pour venir au secours à ces gens en détresse que ces jeunes se mobilisèrent. Là encore il s'agissait de petits gestes qui à eux seuls n'auraient probablement pas été suffisants pour sauver des vies, mais dont le caractère désintéressé ne fait aucun doute. Face à la misère des prisonniers de guerre et de travailleurs forcés, face au traitement barbare qui leur a été infligé par le régime national-socialiste, les pirates de l'edelweiss cherchaient à intervenir afin d'atténuer la souffrance et le désarroi de ces populations.

l'indépendance et à l'auto-détermination des pirates de l'edelweiss s'affrontèrent donc sur des terrains multiples ce qui n'est que logique vu leurs prétentions contradictoires. Les effets de cet affrontement sur l'image de soi et les aspirations de pirates de l'edelweiss - le développement que les tendances individualistes de ces jeunes gens ont connu - étaient à l'inverse beaucoup moins prévisibles. Si au départ il s'agissait pour ces jeunes gens de défendre leur indépendance, de prévenir toute influence extérieure et de se soustraire aux contrôles permanents afin de vivre une vie selon leurs propres désirs et volontés, cette attitude égoïste - dans le sens de centré sur eux-mêmes - se transforma progressivement. D'abord le groupe se trouva réinvesti d'un sens. Afin de pouvoir affronter le régime national-socialiste, afin de pouvoir supporter les attaques permanentes de la jeunesse hitlérienne et d'autres instances du Reich, afin de pouvoir tenir face à un ennemi omniprésent et omnipotent (en tout cas en apparence), l'isolement devait être dépassé, les liens entre membres solidifiés et le collectif devait être valorisé. Ce processus, nous l'avons dit, allait à rebours de ce que le régime national-socialiste cherchait à atteindre. Paradoxalement il s'intensifia au fur et à mesure que le régime cherchait à les combattre. Plus la répression augmentait, plus le régime s'efforçait de les marginaliser et de les isoler, plus le groupe commençait à prendre forme tant dans la réalité que dans l'esprit des gens. La répression amena non seulement avec elle une prise de conscience du groupe comme acteur mais aussi un dépassement du point de vue propre, une prise en compte des expériences d'autrui, en bref la reconnaissance de l'autre comme un semblable. Les actes dirigés contre le régime ainsi que les actions menées en vue de soutenir ceux persécutés et brutalisés par ce régime témoignent parfaitement de ce déplacement de leur lutte à un niveau dépersonnalisé. Même en laissant de côté la question de la résistance, nous ne pouvons donc confirmer l'affirmation de Bernd A. Rusinek selon laquelle les pirates de l'edelweiss ne disposaient pas de « principes éthiquement élevés ». L'intellectualisme ne doit pas nous induire en erreur en confondant l'absence de théorisation avec l'absence de valeurs. L'analyse du comportement des pirates de l'edelweiss face à la répression a clairement mis en lumière que la contestation du régime national-socialiste par ces jeunes gens ne se limitait pas à la défense particulariste de leurs libertés. Dans la confrontation avec le régime elle sortit du règne de l'hétéronomie des penchants individuels, pour parler avec Kant, pour se transformer en une attitude beaucoup plus universaliste.

« On voit que l'affirmation impliquée dans tout acte de révolte s'étend à quelque chose qui déborde l'individu dans la mesure où elle le tire de sa solitude supposée et le fournit d'une raison d'agir »⁵⁶¹ disait Camus et il en concluait que dans « [...] la révolte, l'homme se dépasse en autrui [...] »⁵⁶². Bien que les pirates de l'edelweiss ne se constituassent que grâce à la valorisation de l'individu en leur sein, leurs groupes ont fourni le cadre d'un dépassement de l'individu. À travers le combat qu'ils menaient pour leur propre indépendance, ils étaient amenés à transcender leur situation propre et à s'intéresser à autrui. C'est ainsi que la condition de l'autre se trouva prise en compte. Ou pour le dire en d'autres termes encore, ce fut sous l'influence de la répression que leur recherche d'indépendance (nécessaire première étape) se transforma en recherche d'autonomie. En se révoltant contre un régime empêchant leur épanouissement et leur développement, ils découvrirent ce qui en eux, et en conséquence aussi chez l'autre, était à défendre. En ce sens, les actes menés en vue de porter de l'aide aux victimes du régime national-socialiste et à d'autres gens en détresse ne sont pas seulement les signes d'une solidarité mais aussi d'une intersubjectivité. S'expriment en effet à travers eux le dépassement de leur situation particulière et donc aussi de leur isolement - condition nécessaire, comme nous l'avons déjà indiqué en introduction, tant pour faire face au totalitarisme qu'aux tendances excessives de l'individualisme moderne.

Étant donné que depuis la Seconde Guerre mondiale et notamment pendant les Trente Glorieuses, l'individualisme s'est encore accentué dans nos sociétés occidentales, la question du rapport entre l'individu et le groupe, tout comme entre l'individu et la société n'a pas perdu en actualité. Les projets holistes comme l'avait été le national-socialisme, il est vrai, semblent dorénavant appartenir au passé ; le totalitarisme est derrière nous.⁵⁶³ À l'inverse le risque d'un repli sur soi, d'un égoïsme commandant toutes les relations sociales et en conséquence d'un isolement est grand. Si nous ne devons plus craindre la soumission totale, nous nous exposons au péril de devoir endurer une nouvelle forme d'hétéronomie. L'exemple des pirates de l'edelweiss peut donc nous servir d'exemple et fournir des pistes pour contrecarrer les versants négatifs de l'individualisme moderne.

561 Albert Camus, op. cit., p. 30.

562 Ibid., p. 31.

563 Cf. Marcel Gauchet, *La révolution moderne*, op. cit., p. 42.

L'existence même de ces groupes de jeunes montre en effet qu'il est possible d'accorder la plus grande valeur à l'individu, à sa spécificité propre, tout en pensant l'humanité sur fond d'intersubjectivité. Ils mettent en lumière qu'accepter et valoriser l'unicité de chacun n'empêche nullement de reconnaître ce qui fait l'humanité d'un homme, ce qui en conséquence est partagé par tous les hommes, malgré leurs différences. La transformation de leur lutte sous l'influence de la répression révèle la possibilité que l'individualisme ne débouche pas forcément et uniquement sur une recherche d'indépendance mais qu'il soit le point de départ d'un nouveau mode d'être ensemble. Un mode d'être ensemble qui n'a plus besoin de mettre le groupe au-dessus des individus pour créer une communauté ; un mode d'être ensemble où la solidarité serait le produit d'un intérêt porté à l'autre (qui est en même temps mon égal), dans sa spécificité et sa différence ; un mode d'être ensemble dont le modèle ne serait pas la monade leibnizienne mais bien une autre figure, elle dotée de fenêtres et donc capable de dépasser son isolement : celle du sujet.

Si les pirates de l'edelweiss ont pu mettre en lumière ces potentialités de la modernité, leur propre recherche d'autonomie s'est bien produite dans un cadre précis. Le particularisme de leur lutte n'a été transcendé qu'à travers l'expérience de l'inhumanité du régime national-socialiste. Sans les atrocités commises au nom du peuple, du *Führer* et de la patrie, sans les injustices accablantes de ce système, sans ses mesures répressives et ses méthodes barbares, il n'est en effet pas certain que l'attitude des pirates de l'edelweiss ne soit pas restée hédoniste et leurs aspirations orientées à leur bien propre. Étant donné que nos sociétés occidentales sont aujourd'hui majoritairement épargnées tant des injustices que des souffrances d'autrefois, une des causes principales du basculement d'une recherche d'indépendance à une recherche d'autonomie a disparu. Il resterait donc à examiner comment intéresser les gens au sort d'autrui en l'absence d'un régime qui bafoue les droits des faibles, persécute ceux qui sont différents et menace de torture et de mort ceux préalablement diffamés comme sous-hommes. Autrement dit, il s'agira de déterminer si et comment le dépassement de l'individu à travers la prise en compte de l'autre comme semblable peut s'obtenir autrement qu'à travers la révolte contre un état d'injustice et de souffrance. Deux pistes avancées par Erich Fromm nous semblent à cet égard particulièrement fructueuses et mériteraient à nos yeux de faire l'objet d'études approfondies : le dépassement de l'isolement à travers l'amour et la réa-

lisation de soi à travers le travail créateur.

Pour le reste, si nos sociétés ont réussi à laisser derrière elles les barbaries des siècles passés en ce qui concerne leurs propres peuples, la même chose ne peut que difficilement être affirmée pour ceux dépourvus de la chance de se retrouver du bon côté de la frontière. En ce sens la situation des réfugiés sur les îles grecques et en Turquie devait peut-être de nouveau nous inspirer à sortir de notre individualisme, à reconnaître dans l'autre un semblable, à arrêter d'exclure une partie des hommes de notre définition de l'humanité et à commencer à agir ensemble.

VII. Sources

Entretiens:

- Hans Fricke :
<http://www.eg.nsdok.de/default.asp?typ=interview&pid=81&aktion=erstes>, lien vérifié le 30/11/20
- Friederike Greven :
<http://www.eg.nsdok.de/default.asp?typ=interview&pid=82&aktion=erstes>, lien vérifié le 30/11/20.
- Ludwig Hansmann :
<http://www.eg.nsdok.de/default.asp?typ=interview&pid=41&aktion=erstes>, lien vérifié le 30/11/20.
- Jean Jülich :
<http://www.eg.nsdok.de/default.asp?typ=interview&pid=47&aktion=erstes>, lien vérifié le 30/11/20.
- Gertrud Koch :
<http://www.eg.nsdok.de/default.asp?typ=interview&pid=26&aktion=erstes>, lien vérifié le 30/11/20.
<https://www1.wdr.de/radio/wdr5/sendungen/erlebtegeschichten/gertrudkoch100.html>, lien vérifié le 30/11/20.
<https://www1.wdr.de/radio/wdr5/sendungen/erlebtegeschichten/gertrudkoch102.html>, lien vérifié le 30/11/20.
- Toni Maschner :
<http://www.eg.nsdok.de/default.asp?typ=interview&pid=43&aktion=erstes>, lien vérifié le 30/11/20.
- Fritz Prediger :
<http://www.eg.nsdok.de/default.asp?typ=interview&pid=112&aktion=erstes>, lien vérifié le 30/11/20.
- Ferdinand Steingass :
<http://www.eg.nsdok.de/default.asp?typ=interview&pid=53&aktion=erstes>, lien vérifié le 30/11/20.
- Wolfgang Schwarz :
<http://www.eg.nsdok.de/default.asp?typ=interview&pid=32&aktion=erstes>, lien vérifié le 30/11/20.
- Fritz Theilen :
<http://www.eg.nsdok.de/default.asp?typ=interview&pid=36&aktion=erstes>, lien vérifié le 30/11/20.

Sources d'archives :

- Amtsgericht Abteilung 28 (Jugendgericht), Lagebericht – Kölner Edelweisspiraten, Rapport du tribunal d'instance 28 du 7 novembre 1943, Archives nationales Berlin Lichterfelde, BArch R3001 21177, Berlin, p. 426-432.
- Gestapo Düsseldorf, Wilde Jugendgruppen – Edelweisspiraten, Rapport de la centrale de la Gestapo Düsseldorf (non-daté), Archives nationales Berlin Lichterfelde, BArch R3001 21177, Berlin, p. 452-459.

- Reichsführer-SS und Chef der Deutschen Polizei, Bekämpfung jugendlicher Cliques, Rapport du 25 octobre 1944, Archives nationales Berlin Lichterfelde, BArch R3001 21177, Berlin, p. 535-538.
- Reichsjugendführung, Personalamt, Überwachung, Cliques- und Bandenbildung unter Jugendlichen, Rapport de la Direction de la jeunesse du Reich de septembre 1942, Archives nationales Berlin Lichterfelde, BArch R3001 21177, Berlin, p. 325-351.
- Reichssicherheitshauptamt, Jugendliche Banden - « Edelweisspiraten », Rapport de l'office central de la sécurité du Reich du 15 mars 1943, Archives nationales Berlin Lichterfelde, BArch R3001 21177, Berlin, p. 318-321.

Autobiographies :

- Jean Jülich, *Kohldampf, Knast und Kamelle, Ein Edelweißpirat erzählt sein Leben*, Köln, Verlag Kiepenheuer & Witsch, 2003.
- Gertrud Koch, *Edelweiß, Meine Jugend als Widerstandskämpferin*, Reinbeck bei Hamburg, Rowohlt Verlag GmbH, 2006.
- Fritz Theilen, *Edelweißpiraten*, Köln, Hermann-Josef Emons Verlag, 2003 (édition originale : 1984).

Lois et décrets:

- Loi sur la jeunesse hitlérienne (Gesetz über die Hitlerjugend) de 1936 et le décret d'application (Durchführungsverordnung) de 1939 : <http://www.verfassungen.de/de33-45/hitlerjugend36.htm>, lien vérifié le 30.11.20.
- Ordonnance de police concernant la randonnée commune entre adolescents des deux sexes et concernant la protection de l'uniforme de la jeunesse hitlérienne (Polizeiverordnung betr. Verbot gemeinschaftlichen Wandern von Jugendlichen beiderlei Geschlechts und Schutz der HJ-Uniformen) : https://www.mahnmal-koblenz.de/PDF/LM/Renner_35_rheinprovinz.pdf, lien vérifié le 30/11/20.
- Ordonnance pour compléter les dispositions légales pour la protection de la puissance militaire du peuple allemand (Verordnung zur Ergänzung der Strafvorschriften zum Schutz der Wehrkraft des Deutschen Volkes) du 25 novembre 1939 : <http://alex.onb.ac.at/cgicontent/alex?aid=dra&datum=1939&page=2550&size=45>, lien vérifié le 30/11/20.

VIII. Bibliographie

Ouvrages :

- Theodor W. Adorno, *Studien zum autoritären Charakter*, traduction Milli Weinbrenner, 8^e édition (1995) Frankfurt am Main, Suhrkamp Verlag, 2013 (édition originale anglaise : 1950).
- Theodor W. Adorno, Max Horkheimer, *La dialectique de la raison, Fragments philosophiques*, traduction Éliane Kaufholz, Paris, Éditions Gallimard, 1974.
- Hannah Arendt, *Le système totalitaire, Les origines du totalitarisme*, traduction Jean-Loup Bourget et al., Paris, Éditions Gallimard, 2005 (édition originale anglaise : 1951, édition originale de la traduction française : 1972).
- Hannah Arendt, *Responsabilité et jugement*, traduction Jean-Luc Fidel, Paris, Éditions Payot & Rivages, 2011 (édition originale anglaise : 2003, édition originale de la traduction française : 2005).
- Dieter Baacke (éd.), *Handbuch Jugend und Musik*, Opladen, Leske + Budrich, 1998.
- Dieter Baacke, *Jugend und Jugendkulturen, Darstellung und Deutung*, München, Juventa Verlag, Weinheim, 1999 (édition originale : 1987).
- Dieter Baacke, Ingrid Volker, Rainer Dollase, Uschi Dresing (éd.), *Jugend und Mode, Kleidung als Selbstinszenierung*, Opladen, Leske + Budrich, 1988.
- Antoine de Baecque, *Une histoire de la marche*, Paris, Perrin, 2016.
- Ulrich Beck, *Risikogesellschaft, Auf dem Weg in eine andere Moderne*, Frankfurt am Main, Suhrkamp, 1986.
- Peter Becker, Jochem Schirp, Martin Vollmar (éd.), *Abenteuer, Natur und frühe Bildung*, bsj-Jahrbuch 2012/13, Opladen, Berlin, Toronto, Verlag Barbara Budrich, 2013.
- Georges Bensoussan, Paul Dietschy, Caroline François, Hubert Strouk (éd.), *Sport, corps et sociétés de masse, Le projet d'un homme nouveau*, Paris, Armand Colin, 2012.
- Pierre Bourdieu, *La distinction, Critique sociale du jugement*, Paris, Les éditions de minuit, 1979.
- Hans-Christian Brandenburg, *Die Geschichte der HJ*, Köln, Verlag Wissenschaft und Politik, 1982 (édition originale : 1968).
- Wilfried Breyvogel (éd.), *Piraten, Swings und Junge Garde, Jugendwiderstand im Nationalsozialismus*, Bonn, J. H. W. Dietz Nachfolger GmbH, 1991.
- Jean-Marie Brohm, *Jeux olympiques à Berlin*, Bruxelles, Éditions Complexe, 1983.
- Martin Broszat, Elke Fröhlich, Anton Grossmann (éd.), *Bayern in der NS-Zeit, Herrschaft und Gesellschaft im Konflikt*, Band IV, München, Wien, Oldenbourg Verlag, 1981.
- Christopher Browning, *Ordinary Men: Reserve Police Battalion 101 and the Final Solution in Poland*, New York, HarperCollins, 1992.
- Michael Buddrus, *Totale Erziehung für den totalen Krieg, Hitlerjugend und nationalsozialistische Jugendpolitik*, München, K. G. Saur Verlag GmbH, 2003.
- Albert Camus, *L'homme révolté*, Paris, Éditions Gallimard, 2011 (édition originale : 1951).
- Johann Chapoutot, *Le nazisme et l'Antiquité*, Paris, Presses universitaires de France, 2012.
- Johann Chapoutot, *La révolution culturelle nazie*, Paris, Éditions Gallimard, 2017.

- Anthony P. Cohen, *The symbolic construction of community*, London, New York, Routledge, 2001 (édition originale : 1985).
- Lewis A. Coser, *Les fonctions du conflit social*, traduction Marie Matignon et al., Paris, Presses universitaires de France, 1982 (édition originale anglaise : 1956).
- Jacques Defrance, *Sociologie du sport*, Paris, La Découverte, 2011.
- Louis Dumont, *Essais sur l'individualisme, Une perspective anthropologique sur l'idéologie moderne*, édition revue et corrigée (1985), Éditions du Seuil, Paris, 1991 (édition originale : 1983).
- Louis Dumont, *Homo aequalis, II, L'idéologie allemande, France-Allemagne et retour*, Éditions Gallimard, Paris 2013 (édition originale : 1991).
- Rainer Erb, *Wandeln - wandern - marschieren, Die Gangarten in der deutschen Ideologie*, Thèse de doctorat, Freie Universität Berlin, 1984.
- Erik H. Erikson, *Identity youth and crisis*, New York, W. W. Norton and Company Inc., 1968.
- Roger Faligot, *La rose et l'edelweiss, Ces ados qui combattaient le nazisme, 1933-1945*, Paris, Éditions La Découverte, 2010 (édition originale : 2009).
- Wilfried Ferchhoff, *Jugend und Jugendkulturen im 21. Jahrhundert, Lebensformen und Lebensstile*, Wiesbaden, VS Verlag für Sozialwissenschaften, 2007.
- Erich Fromm, *Escape from freedom*, New York, Henry Holt, 1994 (édition originale : 1941).
- Olivier Galland, *Sociologie de la jeunesse*, 6^e édition (1991), Paris, Armand Colin, 2017.
- Marcel Gauchet, *La condition historique, Entretiens avec François Azouvi et Sylvain Piron*, Paris, Éditions Gallimard, 2008 (édition originale : 2003).
- Marcel Gauchet, *La révolution moderne, L'avènement de la démocratie I*, Éditions Gallimard, 2013 (édition originale: 2007).
- Anthony Giddens, *Modernity and Self-Identity: Self and Society in the Late Modern Age*, Cambridge, Polity Press, 1991.
- Hermann Giesecke, *Vom Wandervogel bis zur Hitlerjugend, Jugendarbeit zwischen Politik und Pädagogik*, München, Juventa-Verlag, 1981.
- Alexander Goeb, *Er war sechzehn, als man ihn hängte, Das kurze Leben des Widerstandskämpfers Bartholomäus Schink*, Reinbeck bei Hamburg, Rowohlt Taschenbuch Verlag, 1981.
- Anne Marie Green, *De la musique en sociologie*, Paris, L'Harmattan, 2006 (édition originale : 1993).
- Gottfried Griesmayr, Otto Würschinger, *Idee und Gestalt der Hitlerjugend*, Leoni am Starnberger See, Druffel-Verlag, 1979.
- Frédéric Gros, *Marcher, une philosophie*, Paris, Carnets Nord, 2009.
- Hellmut Haasis, *Drei Erzählungen aus verschütteten Strömungen des Arbeiterwiderstandes*, Osnabrück, Packpapier-Verlag, 1983.
- Sebastian Haffner, *Geschichte eines Deutschen, Erinnerungen 1914-1933*, 3^e édition (2000), München, Pantheon Verlag, 2014.
- Dieter Hassenpflug (éd.), *Industrialismus und Ökorumantik, Geschichte und Perspektiven der Ökologisierung*, Wiesbaden, Deutscher Universitäts-Verlag, 1991.
- Matthias von Hellfeld, *Bündische Jugend und Hitlerjugend, Zur Geschichte von Anpassung und Widerstand 1930 – 1939*, Köln, Verlag Wissenschaft und Politik, 1987.

- Matthias von Hellfeld, Arno Klönne, *Die betrogene Generation, Jugend in Deutschland unter dem Faschismus, Quellen und Dokumente*, Köln, Pahl-Rugenstein Verlag GmbH, 1985.
- Matthias von Hellfeld, *Edelweißpiraten in Köln, Jugendrebellion gegen das 3. Reich*, 2^e édition revue et corrigée (1981), Köln, Pahl-Rugenstein Verlag, 1983.
- Jeanne Hersch, *Éclairer l'obscur, Entretiens avec Gabrielle et Alfred Dufour*, Lausanne, L'âge d'homme, 1986.
- Dagmar Herzog, *Die Politisierung der Lust, Sexualität in der deutschen Geschichte des zwanzigsten Jahrhunderts*, traduction Ursel Schäfer, Anne Emmert, München, Siedler Verlag, 2005 (édition originale anglaise : 2005).
- Dagmar Herzog (éd.), *Sexuality and German fascism*, New York, Berghahn Books, 2005 (édition originale : 2002).
- Adolf Hitler, *Mein Kampf*, München, Zentralverlag der NSDAP, Verlag Franz Eher Nachfolger G.m.b.H., 1943 (édition originale : 1925/26).
- Adolf Hitler, *Mein Kampf (Mon combat)*, traduction Jean Gaudefroy-Demombynes et André Calmettes, Paris, Nouvelles Éditions latines, 1934.
- Hans-Joachim Hoffmann, *Kleidersprache, Eine Psychologie der Illusionen in Kleidung, Mode und Maskerade*, Frankfurt am Main, Berlin, Wien, Ullstein, 1985.
- Klaus Hurrelmann, *Lebensphase Jugend, Eine Einführung in die sozialwissenschaftliche Jugendforschung*, 8^e édition (1985, 1994), Weinheim, München, Juventa Verlag, 2005.
- Karl Jaspers, *Philosophie, Orientation dans le monde, Éclaircissement de l'existence, Métaphysique*, traduction Jeanne Hersch, Berlin, Heidelberg, Springer-Verlag, 1986.
- Karl Jaspers, *Philosophie*, 2^e édition (1932), Berlin, Göttingen, Heidelberg, Springer-Verlag, 1948.
- Burkhard Jellonek, Rüdiger Lautmann (éd.), *Nationalsozialistischer Terror gegen Homosexuelle, Verdrängt und ungesühnt*, Paderborn, München, Wien, Zürich, Schönigh, 2002.
- Immanuel Kant, *Beantwortung der Frage: Was ist Aufklärung?*, Berlin, 1784, consultable sur : <https://korpora.zim.uni-duisburg-essen.de/Kant/aa08/>, lien vérifié le 30/11/20.
- Immanuel Kant, *Grundlegung zur Metaphysik der Sitten*, Riga, 1785, consultable sur : <https://korpora.zim.uni-duisburg-essen.de/Kant/aa04/>, lien vérifié le 30/11/20.
- Immanuel Kant, *Kritik der praktischen Vernunft*, Riga, 1788, consultable sur : <https://korpora.zim.uni-duisburg-essen.de/Kant/aa05/>, lien vérifié le 30/11/20.
- Immanuel Kant, *Was heißt: Sich im Denken orientieren?*, Berlin, 1786, consultable sur : <https://korpora.zim.uni-duisburg-essen.de/Kant/aa08/131.html>, lien vérifié le 30/11/20.
- Günter Kaufmann, *Das kommende Deutschland, Die Erziehung der Jugend im Reich Adolf Hitlers*, 3^e édition revue et corrigée (1940), Berlin, Junker und Dönhaupt, 1943.
- Alfons Kenkmann, *Wilde Jugend, Lebenswelt großstädtischer Jugendlicher zwischen Weltwirtschaftskrise, Nationalsozialismus und Währungsreform*, Essen, Klartext Verlag, 1996.
- Ian Kershaw, *Popular Opinion and Political Dissent in the Third Reich, Bavaria, 1933-45*, Oxford, Clarendon Press, 1983.

- Ian Kershaw, *The Nazi Dictatorship: Problems and Perspectives of Interpretation*, London, E. Arnold, 1985.
- Gabriele Kinz, *Der Bund Deutscher Mädel, Ein Beitrag zur außerschulischen Mädchenerziehung im Nationalsozialismus*, Frankfurt am Main, Lang, 1990.
- Arno Klönne, *Gegen den Strom, Bericht über den Jugendwiderstand im Dritten Reich*, Hannover, Frankfurt am Main, Norddeutsche Verlagsanstalt O. Goedel, 1957.
- Arno Klönne, *Jugend im Dritten Reich, Die Hitlerjugend und ihre Gegner*, Köln, PapyRossa Verlags GmbH. & Co. KG, 2003 (édition originale : 1982).
- Arno Klönne, *Jugendliche Opposition im « Dritten Reich », 2^e édition revue et corrigée (1996)*, Erfurt, Landeszentrale für politische Bildung Thüringen, 2013.
- Volker Koop, *Dem Führer ein Kind schenken, Die SS-Organisation Lebensborn e. V.*, Köln, Böhlau Verlag, 2007.
- Gilbert Krebs, *Les avatars du juvénilisme allemand 1896-1945*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2015, consultable sur : <http://books.openedition.org/psn/6169>, lien vérifié le 30/11/20.
- Julius Kuhl, Andreas Luckner, *Freies Selbstsein, Authentizität und Regression*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht GmbH & Co. KG, 2007.
- Étienne de La Boétie, *Discours de la servitude volontaire*, Paris, Flammarion, 1983 (édition originale : s. d.).
- Michel Lacroix, *De la beauté comme violence : L'esthétique du fascisme français, 1919-1939*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2004, consultable sur : <http://books.openedition.org/pum/20584>, lien vérifié le 30/11/20.
- Robert Legros, *L'idée d'humanité, Introduction à la phénoménologie*, Paris, Grasset, 1990.
- Georg Lilienthal, *Der « Lebensborn e. V. », Ein Instrument nationalsozialistischer Rassenpolitik*, Stuttgart, Gustav Fischer Verlag, 1985.
- Wendy Lower, *Les furies de Hitler, Comment les femmes allemandes ont participé à la Shoah*, traduction Simon Duran, Evelyne Werth, Paris, Éditions Tallandier, 2014 (édition originale : 2013).
- Erika Mann, *Zehn Millionen Kinder, Die Erziehung der Jugend im Dritten Reich*, München, Verlag Heinrich Ellermann, 1986.
- Gilbert Merlio, *Les résistances allemandes à Hitler*, Paris, Tallandier Éditions, 2003 (édition originale : 2001).
- Bernhard Mewes, *Die erwerbstätige Jugend, Eine statistische Untersuchung*, Berlin, Leipzig, De Gruyter, 1929.
- Wolfgang Michalka (éd.), *Deutsche Geschichte 1933-1945, Dokumente zur Innen- und Außenpolitik*, Frankfurt am Main, Fischer Taschenbuch Verlag, 1993.
- Stanley Milgram, *Obedience to authority: an experimental view*, New York, Harper and Row, 1974.
- Michael Mitterauer, *Sozialgeschichte der Jugend*, Frankfurt am Main, Suhrkamp Verlag, 1986.
- Évelyne Morin-Rotureau (éd.), *1939-1945 : combats de femmes, Françaises et Allemandes, les oubliés de l'histoire*, Paris, Autrement, 2001.
- George Mosse, *Nationalism and Sexuality: Respectability and Abnormal Sexuality in Modern Europe*, New York, Howard Fertig, 1985.
- Claus Mühlfeld, Friedrich Schönweiss, *Nationalsozialistische Familienpolitik, Familiensoziologische Analyse der nationalsozialistischen Familienpolitik*, Stuttgart, Ferdinand Enke Verlag, 1989.

- Helga Nowotny, *Eigenzeit: Entstehung und Strukturierung eines Zeitgefühls*, Frankfurt am Main, Suhrkamp, 1989.
- Saul K. Padover, *Lügendetektor, Vernehmungen im besiegten Deutschland 1944/45*, traduction Matthias Fienborg, Frankfurt am Main, Eichborn Verlag, 1999 (édition originale anglaise : 1946).
- Stanley G. Payne, *A History of Fascism, 1914-1945*, Madison, University of Wisconsin Press, 1995.
- Detlev Peukert, *Die Edelweisspiraten, Protestbewegungen jugendlicher Arbeiter im Dritten Reich, Eine Dokumentation*, Köln, Bund-Verlag GmbH, 1980.
- Marie-France Piguet, *Individualisme, Une enquête sur les sources du mot*, Paris, CNRS ÉDITIONS, 2018.
- Hermann Rauschning, *Hitler m'a dit*, Paris, Le livre de poche, 1979 (édition originale : 1939).
- Wilhelm Reich, *Die Massenpsychologie des Faschismus*, Kopenhagen, Verlag für Sexualpolitik, 1933.
- Sven Reichardt, *Authentizität und Gemeinschaft, Linksalternatives Leben in den siebziger und frühen achtziger Jahren*, Berlin, Suhrkamp Verlag, 2014.
- Peter Reichel, *Der schöne Schein des Dritten Reiches, Faszination und Gewalt des Faschismus*, München, Wien, Carl Hanser Verlag, 1991.
- Hans Reiss, *Politisches Denken in der deutschen Romantik*, Bern, A. Francke AG Verlag, 1966.
- Alain Renaut, *L'ère de l'individu, Contribution à une histoire de la subjectivité*, Éditions Gallimard, Paris, 2009 (édition originale : 1989).
- Roland Roth, Dieter Rucht (éd.), *Jugendkulturen, Politik und Protest, Vom Widerstand zum Kommerz?*, Opladen, Leske + Budrich, 2000.
- Jean-Jacques Rousseau, *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, Paris, Flammarion, 2008 (édition originale : 1755).
- Jean-Jacques Rousseau, *Du contrat social*, édition revue et mise à jour (2001), Flammarion, Paris, 2012 (édition originale : 1762).
- Jean-Jacques Rousseau, *Rêveries du promeneur solitaire*, Paris, Éditions Livre de Poche, 2001 (édition originale : 1782).
- François Roux, *Auriez-vous crié « Heil Hitler » ? , Soumission et résistances au nazisme : l'Allemagne vue d'en bas (1918-1946)*, Paris, Max Milo Éditions, 2011.
- Bernd A. Rusinek, *Gesellschaft in der Katastrophe, Terror, Illegalität, Widerstand, Köln 1944/45*, Essen, Klartext Verlag, 1989.
- Martin Rüther, « Senkrecht stehen bleiben », *Wolfgang Ritzer und die Edelweißspiraten, Unangepasstes Jugendverhalten im Nationalsozialismus und dessen späte Verarbeitung*, Köln, Emons Verlag, 2015.
- Walter Sauer (éd.), *Rückblicke und Ausblicke, Die deutsche Jugendbewegung im Urteil nach 1945*, Heidenheim an der Brenz, Südmarkverlag Fritsch KG, 1978.
- Karl Schabrod, *Widerstand Gegen Flick und Florian, Düsseldorfer Antifaschisten über ihren Widerstand, 1933-1945*, Frankfurt am Main, Röderberg-Verlag, 1978.
- B. Hannah Schaub, *Riefenstahls Olympia Körperideale - ethische Verantwortung oder Freiheit des Künstlers ?*, München, Wilhelm Fink Verlag, 2003.
- Albert Scherr, *Jugendsoziologie, Einführung in Grundlagen und Theorien*, 9^e édition revue et corrigée, Wiesbaden, VS Verlag für Sozialwissenschaften/ GWV Fachverlage GmbH, 2009.
- Baldur von Schirach, *Die Hitler-Jugend, Idee und Gestalt*, Leipzig, Koehler & Umelang, 1934 (édition originale : 1934).

- Baldur von Schirach, *Revolution der Erziehung, Reden aus den Jahren des Aufbaus*, München, Zentralverlag der NSDAP, Franz Eher Nachfolger, 1942 (édition originale : 1938).
- Kurt Schilde, *Jugendopposition 1933 – 1945*, Berlin, Lukas Verlag, 2007.
- Dorothee Schmitz-Köster, « *Deutsche Mutter, bist du bereit...* », *Der Lebensborn und seine Kinder*, Berlin, Aufbau, 2010.
- Harald Scholtz, *Erziehung und Unterricht unterm Hakenkreuz*, Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 1985.
- Christian Schott, Sven Steinacker, « *Wilde Gesellen am Wupperstrand, verfolgt von Schirachs Banditen* », *Jugendopposition und –widerstand in Wuppertal 1933 – 1945*, Grafenau, Edition Wahler, 2004.
- Claudia Selheim, Ulrich G. Großmann, Barbara Stambolis (éd.), *Aufbruch der Jugend, Deutsche Jugendbewegung zwischen Selbstbestimmung und Verführung*, Nürnberg, Verlag des Germanischen Nationalmuseums, 2013.
- Jacques Sémelin, *Face au totalitarisme la résistance civile*, Waterloo, André Versaille éditeur, 2011.
- Jacques Sémelin, *Sans armes face à Hitler, La résistance civile en Europe (1939-1943)*, Paris, Éditions Payot, 1989.
- Jacques Sémelin, *La survie des Juifs en France, 1940-1944*, Paris, CNRS Éditions, 2018.
- Muzafer Sherif, Harvey Jerrold O'Higgins, B. Jack White, William R. Hood, Carolyn W. Sherif, *Intergroup Conflict and Cooperation: The Robbers Cave Experiment*, Oklahoma, 1954/1961, consultable sur : <http://psychclassics.yorku.ca/Sherif/index.htm>, lien vérifié le 30/11/20.
- Anna Maria Sigmund, « *Das Geschlechtsleben bestimmen wir* », *Sexualität im Dritten Reich*, München, Wilhelm Heyne Verlag, 2008.
- Georg Simmel, *Philosophie de la mode*, 2^e édition (2013), Paris, Éditions Allia, 2020.
- Adam Smith, *The Theory of Moral Sentiments*, Edinburgh, 1759, consultable sur : <https://www.earlymoderntexts.com/assets/pdfs/smith1759.pdf>, lien vérifié le 30/11/20.
- Rebecca Solnit, *Wanderlust: A History of Walking*, New York, Viking, 2000.
- Manès Sperber, *Anpassung und Widerstand, Über den unvernünftigen und vernünftigen Gebrauch der Vernunft*, Wien, München, Europa Verlag GmbH, 1994.
- Willi Spiertz, *Die Hitlerjugend in Köln, Anspruch und Aufgabe, Alltägliches und Außergewöhnliches in der Erinnerung von ZeitzeugInnen*, Berlin, Wissenschaftlicher Verlag Berlin, 2011.
- Charles Taylor, *Sources of the Self: The Making of the Modern Identity*, Cambridge, Harvard University Press, 1989.
- Klaus Theweleit, *Männerphantasien 2, Männerkörper - zur Psychoanalyse des weißen Terrors*, Reinbek bei Hamburg, Rowohlt Taschenbuch Verlag GmbH, 1980 (édition originale : 1978).
- Alexis de Tocqueville, *De la démocratie en Amérique II*, Parties I et II, Paris, 1840, consultable sur : http://classiques.uqac.ca/classiques/De_tocqueville_alexis/democratie_2/democratie_t2_1.pdf, lien vérifié le 30/11/20.
- Alexis de Tocqueville, *De la démocratie en Amérique II*, Parties III et IV, Paris, 1840, consultable sur : http://classiques.uqac.ca/classiques/De_tocqueville_alexis/democratie_2/democratie_t2_2.pdf, lien vérifié le 30/11/20.

- Ferdinand Tönnies, *Studien zu Gemeinschaft und Gesellschaft*, Wiesbaden, Springer Fachmedien, 2012 (édition originale : 1887).
- Christophe Traïni, *La Musique en colère*, Paris, Presses de Sciences Po, 2008.
- Gerd R. Ueberschär (éd.), *Der 20. Juli 1944, Bewertung und Rezeption des deutschen Widerstandes gegen das NS-Regime*, Köln, Bund-Verlag GmbH, 1994.
- Will Vesper, *Deutsche Jugend, 30 Jahre Geschichte einer Bewegung*, Berlin, Holle & Co., 1934.
- Dominique Waquet, Marion Laporte (éd.), *La mode*, Paris, Presses universitaires de France, 2010.
- Max Weber, *Die protestantische Ethik und der « Geist » des Kapitalismus*, München, FinanzBuch Verlag, GmbH, 2006 (édition originale : 1905).
- Max Weber, *Économie et société 1, Les catégories de la sociologie*, traduction Julien Freund et al., Paris, Pocket, 1995 (édition originale de la traduction française : 1971).
- Max Weber, *Wirtschaft und Gesellschaft, Grundriß der verstehenden Soziologie*, édition revue par Johannes Winkelmann (1972), Tübingen, Mohr Siebeck Verlag, 1980 (édition originale : 1920/21), consultable sur : <http://www.zeno.org/Soziologie/M/Weber,+Max/Grundriß+der+Soziologie/Wirtschaft+und+Gesellschaft>, lien vérifié le 30/11/20.
- Gerhart Wehner, *Die rechtliche Stellung der HJ*, Dresden, Dittert, 1939.
- Doris Werheid, Jörg Seyffarth, Jan Kräuthäuser (éd.), *Gefährliche Lieder, Lieder und Geschichten der unangepassten Jugend im Rheinland 1933 - 1945*, Köln, Emons Verlag, 2010.

Articles :

- Yizhak Ahren, Werner Wagner, « Die Edelweißpiraten – Verbrecher oder Widerstandskämpfer, Eine Fallstudie: Vergangenheitsbewältigung in Köln », *Tribüne, Zeitschrift zum Verständnis des Judentums*, 1980, n° 75, p. 106-118.
- Mark R. Anspach, « Le plaisir de la sympathie, Adam Smith anti-utilitariste », *Revue du Mauss*, 2008/1, n° 31, p. 67-79.
- Armin Bader, « Der Begriff der Autorität bei Erich Fromm » dans : Johannes Claßen (éd.), *Erich Fromm und die Pädagogik, Gesellschafts-Charakter und Erziehung*, Weinheim, Basel, Beltz Verlag, 1987, p. 61-75.
- Peter Becker, « Selbstentfaltung in der Natur, Anmerkungen zu einer großen Erzählung in der europäischen Outdoorkultur », consultable sur : https://www.bsj-marburg.de/fileadmin/user_upload/fachbeitraege/Becker_Selbstentfaltung_in_der_Natur.pdf, lien vérifié le 30/11/20.
- Peter Becker, « Vom Erlebnis zum Abenteuer, Anmerkungen zur Erlebnispädagogik », *German Journal of Exercise and Sport Research*, 2001/1, consultable sur : <https://docplayer.org/26241981-Vom-erlebnis-zum-abenteuer-peter-becker.html>, lien vérifié le 30/11/20.
- Daniel Bertaux, « Individualisme et modernité », *Espace Temps*, 1988, n° 37, p. 15-21.
- Jean-Marie Brohm, « Les musiques interdites, Le cas des États totalitaires : Union soviétique et Allemagne nazie », *Topique*, 2019/1, n° 145, p. 25-38.
- Johann Chapoutot, « Les nazis et la « nature », Protection ou prédation ? », *Ving-*

- tième Siècle. Revue d'histoire*, 2012/1, n° 113, p. 29-39.
- Sabine Dengel, « Mode. Ein Thema für die politische Bildung? », *Aus Politik und Zeitgeschichte*, 2015/1-3, p. 3-10.
 - Paul Dietschy, « Sport, éducation physique et fascisme sous le regard de l'historien », *Revue d'histoire moderne & contemporaine*, 2008/3, n° 55-3, p. 61-84.
 - Marcel Gauchet, « Conceptualiser la démocratie », *Bulletin de la société française de philosophie*, 2010/1, p. 4-28.
 - Nils Havemann, « Le sport dans l'Allemagne nationale-socialiste en guerre », *Guerres mondiales et conflits contemporains*, 2017/4, n° 268, p. 61-74.
 - Ronald Hitzler, « Posttraditionale Vergemeinschaftung, Über neue Formen der Sozialbindung », *Berliner Debatte INITIAL*, 1998, n° 1, p. 81-89.
 - Ronald Hitzler, Michaela Pfadenauer, « Posttraditionale Vergemeinschaftung : Eine « Antwort » auf die allgemeine gesellschaftliche Verunsicherung » dans : Hans-Georg Soeffner (éd.), *Unsichere Zeiten, Herausforderungen gesellschaftlicher Transformationen, Verhandlungen des 34. Kongresses der Deutschen Gesellschaft für Soziologie in Jena 2008*, Wiesbaden, VS Verlag für Sozialwissenschaften/ Springer Fachmedien Wiesbaden GmbH, 2010.
 - Rudolf von Ihering, « Das sociale Motiv der Mode », *Wochenschrift für Literatur, Kunst und öffentliches Leben*, 1881, n° 34, consultable sur : http://www.modetheorie.de/fileadmin/Texte/i/Ihering-Das_sociale_Motiv_der_Mode_1881.pdf, lien vérifié le 30/11/20.
 - Ron Jones, « The Third Wave », *CoEvolution Quarterly*, 1976, consultable sur : https://www.thewavehome.com/1976_the-third-wave_story/, lien vérifié le 30/11/20.
 - Gilbert Krebs, « Mise au pas et instrumentalisation de la jeunesse et du sport sous le 3^e Reich » dans : Jean-François Tournadre, *Pour une histoire du sport et de la jeunesse*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2002, consultable sur : <https://books.openedition.org/psn/6569>, lien vérifié le 30/11/20.
 - Juan J. Linz, « Some Notes Toward a Comparative Study of Fascism in Sociological Historical Perspective » dans : Walter Laqueur (éd.), *Fascism: A Reader's Guide, Analyses, Interpretations, Bibliography*, Berkeley, University of California Press, 1976, p. 3-121.
 - Steven Lukes, « The meanings of « Individualism » », *Journal of the History of Ideas*, 1971, vol. 32, n° 1, p. 45-66.
 - Elissa Mailänder, « Des femmes allemandes au service de la guerre : participations actives aux politiques raciales nationales-socialistes, à la déportation et au génocide (1939-1945) », *Genre & Histoire*, Automne 2014-Printemps 2015, consultable sur : <http://journals.openedition.org/genrehistoire/2202>, lien vérifié le 30/11/20.
 - Franka Maubach, « Love, Comradeship, and Power - German Auxiliaries and Gender Relations in the Occupied Territories » dans : Maren Röger, Ruth Leiserowitz (éd.), *Woman and Men at War, A Gender Perspective on World War II and its Aftermath in Central and Eastern Europe*, Osnabrück, fibre Verlag, 2012, p. 157-177.
 - Nicolas Le Moigne, « La « jeunesse ligueuse » (Bündische Jugend), Utopie et alternative politique dans l'Allemagne de Weimar » dans : Olivier Dard, Étienne Deschamps (dir.), *Les relèves en Europe d'un après-guerre à l'autre, Racines, réseaux, projets et postérités*, Bruxelles, Éditions scientifiques internationales, 2005, pp. 249 – 267.

- Arne Niederbacher, Roland Hitzler, « Forschungsfeld Jugendszenen – www.jugendszenen.com, *Diskurs Kindheits- und Jugendforschung*, 2015, n° 3, p. 83-88.
- Christophe Pécout, « Endoctriner les corps sous le régime de Vichy, Le cas des chantiers de la jeunesse (1940-1944) », *Guerres mondiales et conflits contemporains*, 2017/4, n° 268, p. 45-60.
- Anna Pelka, « Zum Verhältnis von Mode, Ideologie und Nachfrage in kommunistischen Diktaturen », *Aus Politik und Zeitgeschichte*, 2015/1-3, p. 24-31.
- Reiner Pommerin, « Demokraten und Pazifisten oder Rowdies und Rebellen?, Die Einschätzung der « Edelweiß-Piraten » im britischen Außenministerium », *Geschichte im Westen*, 1987, n° 2, p. 135-144.
- Gisela Probst-Effah, « Das Lied im NS-Widerstand, Ein Beitrag zur Rolle der Musik in den nationalsozialistischen Konzentrationslagern » dans : Christa Nauck-Börner (éd.), *Musikpädagogik zwischen Traditionen und Medienzukunft*, Laaber, Laaber-Verlag, 1989, p. 79-89.
- Stefanie Rhein, Renate Müller, Marc Calmbach, « Der soziale Gebrauch von Musik und musikalische Selbstsozialisation: Musiksoziologie zwischen Klassen- und Individualisierungstheorie » dans : Karl-Siegbert Rehberg (éd.), *Die Natur der Gesellschaft: Verhandlungen des 33. Kongresses der Deutschen Gesellschaft für Soziologie in Kassel*, Teilband 1 und 2, Frankfurt am Main, Campus Verlag, 2008, p. 4884-4895.
- Wilhelm Schepping, « Das Lied als Corpus Delicti in der NS-Zeit », *Beiträge zur Musikgeschichte der Stadt Düsseldorf*, 1977, n° 118, p. 109-132.
- Paula Schwartz, « Résistance et différence des sexes : bilan et perspectives », *Clio, Femmes, Genre, Histoire*, 1995, n° 1, consultable sur : https://journals.openedition.org/clio/516#xd_co_f=M2NINTZIMzYtZjNhNC00MjcxLTk4MTgtZjVjMGQ1YTk0ZjIj~, lien vérifié le 30/11/20.
- Georg Simmel, « Alpenreisen », *Die Zeit, Wiener Wochenschrift für Politik, Volkswirtschaft, Wissenschaft und Kunst*, 1985, n° 54, consultable sur : <https://socio.ch/sim/verschiedenes/1895/alpenreisen.htm>, lien vérifié le 30/11/20.
- Georg Simmel, « Die Geselligkeit » dans : Georg Simmel, *Grundfragen der Soziologie, Individuum und Gesellschaft*, Leipzig, G. J. Göschen'sche Verlagshandlung GmbH, Berlin, 1917, consultable sur : https://socio.ch/sim/grundfragen/grund_3.htm, lien vérifié le 30/11/20.
- Georg Simmel, « The Sociology of Conflict: I », *American Journal of Sociology*, 1904, vol. 9, n° 4, p. 490-525.
- Georg Simmel, « Philosophie des Abenteuers », *Morgenblatt, Illustrierter Teil*, 1910, n° 130, p. 1-3, consultable sur : <https://socio.ch/sim/verschiedenes/1910/abenteuer.htm>, lien vérifié le 30/11/20.
- Georg Simmel, « Philosophie der Mode », *Reihe Moderne Zeitfragen*, 1905, n° 11, consultable sur : <https://socio.ch/sim/verschiedenes/1905/mode.htm>, lien vérifié le 30/11/20.
- Georg Simmel, « Der Streit » dans : Georg Simmel, *Soziologie, Untersuchungen über die Formen der Vergesellschaftung*, Berlin, Duncker & Humblot, 1908, p. 186-255, consultable sur : https://socio.ch/sim/soziologie/soz_4.htm, lien vérifié le 30/11/20.
- Georg Simmel, « Über- und Unterordnung » dans : Georg Simmel, *Soziologie, Untersuchungen über die Formen der Vergesellschaftung*, Berlin, Duncker & Humblot,

- 1908, p. 186-255, consultable sur : https://socio.ch/sim/soziologie/soz_3.htm, lien vérifié le 30/11/20.
- Susan Sontag, « Fascinating Fascism », *The New York Review of Books*, 6 février 1975, consultable sur : <https://docs.google.com/viewer?a=v&pid=sites&srcid=ZGVmYXVsdGRvbWFpbmXmYXNjaXNtYW5kbWFzY3VsaW5pdHI8Z3g6NDAXmJhmNmEzN2M1OTM3>, lien vérifié le 30/11/20.
 - Rita Thalmann, « L'oubli des femmes dans l'historiographie de la Résistance », *Clio, Femmes, Genre, Histoire*, 1995, n° 1, consultable sur : <https://journals.openedition.org/clio/513>, lien vérifié le 30/11/20.
 - Max Weber, « Wissenschaft als Beruf » dans : Max Weber, *Schriften, 1894-1922*, choisis et édités par Dirk Kaesler, Stuttgart, Alfred Kröner Verlag, 2002, p. 474-511.
 - Diana Weiß, « Revolte im Kinderzimmer », *Aus Politik und Zeitgeschichte*, 2015/1-3, p. 10-17.
 - Mareike Wolf-Fédida, Svetlana Radtchenko-Draillard, « Le sport et l'esthétique du corps dans les pays totalitaires », *EDP Sciences*, 2018/2, n° 100, p. 5-12.
 - Paul Zawadzki, « Le Discours de la servitude volontaire d'un siècle à l'autre, verticalité, horizontalité, intersubjectivité », *Revue du MAUSS*, 2016/2, n° 48, p. 29-44.
 - Paul Zawadzki, « Jouissance ou indifférence ? La cruauté, de Montaigne à Arendt » dans : Michel Gad Wolkowicz (éd.), *Les Figures de la cruauté, entre civilisation et barbarie*, Paris, In Press, 2016, p. 175-196.

Romans :

- Kurt Piehl, *Latscher, Pimpfe und Gestapo, Die Geschichte eines Edelweißpiraten*, Frankfurt am Main, Brandes & Apsel Verlag GmbH, 1988.
- Dirk Reinhardt, *Edelweißpiraten*, Berlin, Aufbau Verlag GmbH & Co. KG, 2012.
- Elisabeth Zöllner, *Wir tanzen nicht nach Führer's Pfeife, Ein Tatsachen-Thriller über die Edelweißpiraten*, München, Carl Hanser Verlag, 2012.

Sites d'internet:

- <https://archive.org/details/1935-03-20-UfA-Tonwoche-Nr.237>, lien vérifié le 30/11/20.
- <https://www.gdw-berlin.de/home/>, lien vérifié le 30/11/20.
- https://www.historisches-lexikon-bayerns.de/Lexikon/Hitlerjugend_%28HJ%29._1926-1945, lien vérifié le 30/11/20.
- <https://museenkoeln.de/ns-dokumentationszentrum/start.aspx?s=314>, lien vérifié le 30/11/20.
- <http://www.egnsdok.de/>, lien vérifié le 30/11/20.
- <https://www.youtube.com/watch?v=H3LOPhRq3Es>, lien vérifié le 30/11/20.
- <https://www.youtube.com/watch?v=zHN8Jwku1Nc>, lien vérifié le 30/11/20.

Lexiques et dictionnaires :

- Monique Canto-Sperber (éd.), *Dictionnaire d'éthique et de philosophie morale*, 4^e édition revue et augmentée, Paris, Presses universitaires de France, 2004.
- Hilde Kammer, Elisabeth Bartsch (éd.), *Jugendlexikon Nationalsozialismus*, Reinbek, Rowohlt, 1982.

IX. Annexe

Biographies des enquêtés :

Traduction libre des biographies des enquêtés consultables en langue allemande sur le site du centre de documentation sur le national-socialisme à Cologne dédié au projet « Erlebte Geschichte » (« l'histoire vécue ») : <http://www.eg.nsdok.de/default.asp?typ=p>.

- Hans Fricke :

Hans Fricke est né hors mariage le 12 mai 1926 à Cologne. Il grandit chez une famille d'accueil à Cologne-Raderthal et il fréquente l'école élémentaire de 1932 à 1940. Ensuite il fait une formation de trois ans chez l'ajusteur-mécanicien *Meier, Roth & Pastor*.

En 1936 Hans Fricke adhère au Jungvolk et accepte le service comme une nécessité. En 1940 il refuse cependant d'adhérer à la jeunesse hitlérienne et rejoint une clique d'adolescents non-conformistes. Avec cette clique, les pirates de l'edelweiss, il fait des voyages, écrit des paroles sur des murs et refuse le salut nazi. En 1943 son groupe se dissout car de plus en plus de ses amis ont été appelés au service dans le service du travail ou la Wehrmacht.

En octobre 1943 Hans Fricke est à son tour enrôlé dans le service du travail du Reich, puis en avril 1944 dans la Wehrmacht. Il est stationné en tant que soldat au front de l'ouest en France où il est capturé peu après en novembre 1944. Après plusieurs années dans des camps d'internement, un certain nombre de tentatives de fuite et une activité en tant que travailleur civil, Hans Fricke retourne à Cologne en 1948.

- Friederike Greven :

Friederike Greven est née le 3 août 1930 à Cologne-Ehrenfeld. Elle grandit dans une famille d'ouvrier. Entre 1936 et 1944 Friederike fréquente l'école élémentaire de la Platenstraße. À dix ans elle commence le service dans la ligue des jeunes filles allemandes mais la mise au pas lui déplaît et elle arrête de participer aux rencontres.

En 1941 le père de Friederike est enrôlé dans la Wehrmacht. Elle vit la guerre des

bombes à Cologne. Avec l'opération Millenium en mai 1942 la vie de Friederike change radicalement. Plusieurs amies sont mortes. Une fréquentation régulière de l'école devient impossible. En 1942 Friedericke fait partie des enfants envoyés en Kinderlandverschickung (évacuation des enfants dans zones moins exposées au bombardement) mais retourne à Cologne avant la fin prévue de son séjour.

Au même moment Friederike fait la connaissance des pirates de l'edelweiss d'Ehrenfeld Bartholomäus Schink, Franz Rheinberger et Günther Schwarz. Ensemble ils font de nombreux voyages. À Cologne les adolescents se retrouvent dans des parcs ou aux bunkers antiaériens. Ses amis sont exécutés le 10 novembre 1944 en tant que membres du groupe « Steinbrück ». Friederike est en revanche évacuée à Eilenburg avec sa mère d'où elle ne retourne à Cologne qu'à la fin de la guerre.

- Ludwig Hansmann :

Ludwig Hansmann est né le 18 janvier 1927 dans la *Südstadt* (quartier du sud de Cologne). Il grandit dans un milieu défavorisé au sein d'une famille nombreuse. De 1933 à 1942 il fréquente différentes écoles élémentaires.

En 1937 il adhère au *Jungvolk*. Mais déjà quelques semaines plus tard il quitte l'organisation de jeunesse de l'État car l'entraînement militaire le répugne. Pendant la guerre des bombes à Cologne, il est appelé à faire des travaux de déblaiement et se maintient en vie grâce à des travaux occasionnels. Après la destruction totale de la maison familiale, les Hansmann sont évacués en Silésie mais Ludwig retourne à Cologne seul.

En printemps 1944 il rejoint un groupe de pirates de l'edelweiss au Volksgarten (parc dans le sud de Cologne). Puis en avril de la même année il est arrêté lors d'une rafle, puis doit subir des interrogatoires par la Gestapo au *EL-DE Haus* (maison où se trouve la centrale de la Gestapo Cologne à l'époque). De la centrale de la Gestapo Ludwig Hansmann est transféré au camp d'entraînement militaire à Ellern, en passant par le *Messlager* à Deutz (complexe de camps se situant sur le site actuel du parc des expositions). Après environ cinq semaines de captivité il se porte « volontaire », afin de pouvoir sortir du camp, pour le service du travail du Reich. Puis du service de travail il déserte et rend visite à sa famille en Silésie.

En janvier/ février 1945 Ludwig retourne à Cologne tout seul. En tant que déserteur il s'y cache dans les ruines jusqu'à la fin de la guerre.

- Jean Jülich :

Jean Jülich est né le 18 avril 1929 à Cologne. En tant que fonctionnaire de la KPD (parti communiste d'Allemagne) son père, est condamné à une peine de réclusion d'une durée de dix ans en 1935.

En 1939 Jean Jülich adhère à la jeunesse hitlérienne. Le service et la mise au pas lui déplaisent cependant. En 1943 il fait ses premiers contacts avec des adolescents qui, comme lui, refusent le service dans la jeunesse hitlérienne. Ils se retrouvent sur le *Manderscheider Platz* à Sülz (place dans le sud-ouest de Cologne), chantent des chansons et organisent des voyages. Des conflits et des bagarres avec la jeunesse hitlérienne sont récurrents. En outre, Jean Jülich a également des contacts avec le groupe d'Ehrenfeld.

En octobre 1944 il est arrêté. Après les interrogatoires à la maison EL-DE il est emprisonné au *Brauweiler* (ancienne abbaye reconfigurée en prison par les nationaux-socialistes). À cause des troupes alliées qui approchent, Jean Jülich est transféré à la prison Rockenbach, en passant par Siegburg et Butzbach, en février 1945. Il y est libéré par les troupes américaines.

- Gertrud Koch :

Gertrud Kühlem, épouse Koch, est née le 1er juin 1924 et grandit dans une famille communiste à Cologne. Son père est arrêté à cause de son engagement politique et meurt en 1942 dans le camp de concentration de Börgermoor.

Gertrud Koch rejette le national-socialisme et n'entre jamais dans la ligue des jeunes filles allemandes. À la place elle se retrouve avec d'autres adolescents de la jeunesse ligueuse interdite. A côté des voyages et des randonnées, une partie du groupe planifie également des actions politiques contre les nationaux-socialistes. En tant que pirates de l'edelweiss ils distribuent des tracts et écrivent des paroles sur des murs de maisons.

En 1942 le groupe est arrêté par la Gestapo près de la *Liesenberger Mühle* (mou-

lin dans la Rhénanie-Palatinat). Après les interrogatoires à la maison EL-DE Gertrud Koch est emprisonnée au *Brauweiler* pendant cinq mois. À cause d'une autre distribution de tracts à Düsseldorf, Gertrud Koch est arrêtée de nouveau. Après sa libération elle s'échappe avec sa mère et se cache à Sigmaringen jusqu'à la fin de la guerre.

- Toni Maschner :

Toni Maschner est né le 30 novembre 1928 comme deuxième fils d'une famille de quatre enfants. Son père est de nationalité tchèque. En tant qu'étranger et socialiste il est critique à l'égard du régime national-socialiste.

Après l'école élémentaire, Toni Maschner fait, à partir de 1943, une formation pour devenir technicien dans un laboratoire de photo et il s'engage au *Luftschutzbund* (Ligue pour la protection antiaérienne). Au lieu d'adhérer à la jeunesse hitlérienne Toni Maschner rejoint un groupe de pirates de l'edelweiss à Cologne-Sülz. Avec ses amis il développe différentes idées de résistance mais ne réussit pas à les mettre en œuvre.

Après la destruction de l'appartement familial les Maschner sont évacués en Thuringe en novembre 1944. Toni retourne cependant à Cologne. Le contact avec les pirates de l'edelweiss est cependant interrompu dans les troubles de la guerre. Après une nouvelle attaque aérienne importante il s'échappe à Brühl chez sa tante où il reste jusqu'à la libération.

- Fritz Prediger :

Fritz Prediger est né le 23 mars 1925 à Cologne. Il a deux sœurs plus âgées et son père est employé de la poste. Il passe son enfance à Deutz et grandit dans une famille de catholiques pratiquants. À dix ans, lui et ses sœurs perdent leur père, dont la mort n'est jamais éclaircie.

Fritz Prediger fréquente l'école élémentaire sur le Gotenring et plus tard le lycée dans la Kreuzgasse. Comme sa mère, désormais veuve, ne dispose pas de beaucoup de revenus, il essaie toujours d'être parmi les cinq meilleurs élèves afin d'obtenir l'exemption des frais de scolarité.

Son affiliation à plusieurs organisations de jeunesse différentes semble à pre-

mière vue étonnante. Ainsi il est membre de l'organisation de jeunesse catholique PX, du Jungvolk et plus tard de la jeunesse hitlérienne (formation spéciale de la marine) ainsi que d'un groupe de pirates de l'edelweiss à partir de 1940. Dans son entretien il explique ses appartenances diverses avec son besoin de vivre sa liberté.

En 1941 Fritz Prediger fait son Notabitur⁵⁶⁴ et se porte ensuite volontaire pour la marine. Après sa formation de base, il est stationné en tant que soldat de la marine à Kiel. Plus tard il est appelé au front de l'est en Russie. Il y est en captivité entre 1943 et 1945. En octobre 1945, il retourne à Cologne comme un des premiers soldats du front de l'est.

- Ferdinand Steingass :

Ferdinand Steingass est né le 8 novembre 1928 à Cologne et grandit chez ses grands-parents à Sülz. Au lieu d'adhérer à la jeunesse hitlérienne, il se retrouve à partir de la fin des années trente avec d'autres adolescents non-conformistes sur le Manderscheider Platz. Le week-end ils font des voyages et randonnées dans les alentours de Cologne. Des bagarres avec la jeunesse hitlérienne sont récurrentes.

Après l'école élémentaire, Ferdi Steingass fait un apprentissage chez *Zirres* entre 1942 et 1944 afin de devenir soudeur. Il continue de fréquenter son groupe de pirates de l'edelweiss. Il a en outre des contacts avec le groupe d'Ehrenfeld autour de Hans Steinbrück.

En octobre 1944, Ferdinand Steingass est arrêté par la Gestapo. Après les interrogatoires à la maison EL-DE, il est emprisonné au *Brauweiler*. À cause des troupes des alliés qui approchent, il est ensuite transféré à la prison de Rockenbach, en passant par Siegburg et Butzbach. Il y est libéré par les troupes américaines.

- Wolfgang Schwarz :

Wolfgang Schwarz est né le 25 août 1926 à Cologne. Son père juif s'exile au Pays-Bas au milieu des années trente. Il est arrêté en 1940 et meurt à Auschwitz. Étant donné que sa mère protestante meurt en 1935, Wolfgang Schwarz et son frère Günther gran-

564 Le Notabitur ou Kriegsabatur fut introduit en 1939 et constituait un baccalauréat plus facile car avancé dans l'année par rapport au baccalauréat classique. La mesure d'introduire le Notabitur devait permettre aux lycéens de finir l'école plus vite afin de pouvoir être enrôlés dans l'armée.

dissent chez le grand-père et la tante du côté maternel à Cologne-Ehrenfeld. La tante, qui en tant que communiste a été emprisonnée en camp de concentration pendant plusieurs années, a des contacts avec des cercles politiques clandestins. Le grand-père s'efforce de protéger ses petits-fils d'un environnement hostile. C'est uniquement quand Wolfgang Schwarz est forcé de commencer un apprentissage de pâtissier qu'il réalise sa condition de persécuté.

Wolfgang Schwarz ne peut pas et ne veut pas participer au service dans la jeunesse hitlérienne. À partir de 1939/ 1940 il préfère faire des voyages et des randonnées et il rejoint un des groupes de pirates de l'edelweiss. Vivant dans la même maison que Hans Steinbrück il a également un contact étroit avec le groupe d'Ehrenfeld. Durant l'été 1944 Wolfgang Schwarz est appelé au *Heimatkraftfahrpark* (parc d'automobiles de la patrie) pour y réparer des véhicules de la *Wehrmacht*. En automne 1944 il suit le transfert du parc de véhicules à Aggerthal. Au *Heimatkraftfahrpark* Wolfgang se procure des armes pour le groupe de Steinbrück. Son frère est arrêté, puis exécuté le 10 novembre 1944 en tant que membre du groupe d'Ehrenfeld. Wolfgang est, en revanche, prévenu et peut s'enfuir.

- Fritz Theilen :

Fritz Theilen est né le 27 septembre 1927 à Cologne en tant que fils aîné d'une famille avec deux garçons. Il grandit dans le quartier ouvrier d'Ehrenfeld où il expérimente les conséquences de la Grande Dépression et la radicalisation politique sous la république de Weimar.

En 1937 Fritz Theilen adhère au *Jungvolk*. Après l'enthousiasme initial il prend cependant ses distances avec l'organisation de jeunesse nationale-socialiste et en est exclu en 1940 pour avoir désobéi aux ordres. La même année, il tisse des liens avec d'autres adolescents non-conformistes et il commence un apprentissage de mécanicien outilleur chez Ford qu'il termine en 1944. Entre 1942 et 1944 Fritz Theilen est également appelé à servir dans le *Schnellkommando der Polizei* (les pompiers) et participe à de nombreuses interventions pendant la guerre des bombes.

Au début de l'année 1944 il forme son propre groupe de pirates de l'edelweiss avec d'autres adolescents d'Ehrenfeld, dont Barthel Schink et Franz Rheinberger qui se

retrouvent plus tard parmi les membres du groupe Steinbrück exécutés publiquement en novembre 1944. Ce groupe s'engage activement dans la résistance. Après de multiples arrestations par la Gestapo, Fritz Theilen choisit la clandestinité en avril 1944. Le 20 juillet il est à nouveau arrêté, puis déporté dans un camp d'entraînement militaire et ensuite dans un camp annexe du camp de concentration de Dachau. Il réussit cependant à s'en échapper et se cache dans l'Allgäu. Il retourne à Cologne en août 1945.

RÉSUMÉ

Alors que le service dans la jeunesse hitlérienne devint, en 1939, une obligation pour chaque fille et garçon allemand âgé entre 10 et 18 ans, plusieurs milliers d'adolescents dans les villes de l'Ouest du Reich refusèrent l'adhésion à l'organisation de jeunesse de l'État, préférant une sociabilité alternative : les pirates de l'edelweiss. Étant donné leur enfance sous le nazisme et leur faible niveau de politisation, cette rupture pose une énigme dont nous voudrions rendre compte. Le national-socialisme fut parfois compris (cf. Louis Dumont) comme la tentative de réagir aux tendances individualistes de la modernité par la réintroduction de principes holistes. Les études sur le totalitarisme (Hannah Arendt) ont parfois avancé de leur côté que l'isolement que l'individualisme tend à produire est un terrain fertile à la domination totale. Face à ces deux thèses classiques, le présent travail se propose d'éclairer l'opposition des pirates de l'edelweiss au régime national-socialiste et d'étudier comment ces jeunes non conformistes ont su dépasser leur isolement, tout en se dressant contre les aspirations holistes inhérentes au projet national-socialiste. Comment ces groupes oppositionnels permettaient-ils la valorisation des individus en leur sein ? Comment embrassaient-ils les valeurs de l'individualisme moderne (principalement la valeur de l'indépendance comprise comme absence d'ingérence extérieure) sans pour autant se replier sur eux-mêmes (condition nécessaire pour tenir face à un régime totalitaire) ? Pour saisir ce positionnement singulier des pirates de l'edelweiss, en comparaison notamment avec la sociabilité juvénile « normale » de l'époque, à savoir la jeunesse hitlérienne, nous examinons d'abord leur mode d'organisation, les relations entretenues en leur sein ainsi que les activités pratiquées. Puis nous analysons comment leur orientation individualiste se trouva infléchi sous l'effet de la répression ; plus précisément comment l'expérience de la violence nazie renforça leur cohésion et leur détermination d'agir ensemble, puis introduisit une ouverture à l'autre. Nous interrogeons enfin si cette reconnaissance de l'autre ne donnait pas à leur combat une dimension dépassant le cadre restreint de leur groupe et de son indépendance, le rapprochant ainsi de l'idéal de l'autonomie.

MOTS-CLÉS

pirates de l'edelweiss, national-socialisme, jeunesse, individualisme, holisme, autonomie, indépendance

ABSTRACT

While service in the Hitler Youth became obligatory in 1939 for every German boy or girl ages 10 to 18, thousands of adolescents in the west of the Reich refused membership in the national youth organization, preferring an alternative means of socialization: The Edelweiss Pirates. Given their childhood under Nazism and their low level of politicization, this rupture poses an enigma that we would like to investigate. National Socialism has sometimes been understood (cf. Louis Dumont) as an attempt to react to the individualistic tendencies of modernity by reintroducing holistic principles. Research on totalitarianism (cf. Hannah Arendt) has maintained that the isolation occasionally brought about by individualism has been a fertile ground for totalitarian domination. In view of these two classic theses, the present work attempts to shed some light on the Edelweiss Pirates' opposition to the National Socialist regime by studying how these young nonconformists were able to overcome their isolation while rising up against the holistic aspirations inherent to the National Socialist project. How did these contrarian groups enable the valorization of the individual within them? How did they support the values of modern individualism (primarily the value of independence, understood as the absence of external interference) without shutting themselves away (a necessary condition to stand up against a totalitarian regime)? In order to understand the unique positioning of the Edelweiss Pirates, particularly when compared to the "normal" juvenile social group of the time – namely the Hitler Youth – we first examine their organizational structure, the relationships maintained within them, and the chosen activities. We then analyze how their individualistic orientation was altered as a result of repression; more precisely, we look at how experiencing Nazi violence increased their overall cohesion, their determination to act in unison, and finally their allowance of an openness towards "the other." We finally question whether this recognition of "the other" gave their combat a dimension that exceeded the restrictive framework of their group and its independence, bringing it closer to an ideal of autonomy.

KEYWORDS

Edelweiss Pirates, National Socialism, youth, individualism, holism, autonomy, independence